This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF CALIFORNIA.

Accession 92096 . Class 775 .
R45
v. 25-26

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DES

LANGUES ROMANES

Digitized by Google

MONTPELLIER, IMPRIMERIE CENTRALE DU MIDI.— HAMELIN FRÈRES

Digitized by Google

REVUE

DES

LANGUES ROMANES

PUBLIÉE

PAR LA SOCIÉTÉ

POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ROMANES

Troisième Série

TOME ONZIÈME

TOME XXV DE LA COLLECTION

LIBRARY OF THE UNIVERSITY

MONTPELLIER
AU BUREAU DES PUBLICATIONS
DE LA SOCIÉTÉ
POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ROMANES
Rue St-Guilhem, n° 17

PARIS
MAISONNEUVE ET Cie
LIBRAIRES-ÉDITEURS
25, QUAI VOLTAIRE, 25

M DCCC LXXXIV

Digitized by Google

Digitized by Google

UNIVERSITY OF CALIFORNIA

REVUE

DES

LANGUES ROMANES

DIALECTES MODERNES

LES POETES DE LA LANGUE D'OC

Portraits littéraires

I

WILLIAM-CHARLES BONAPARTE-WYSE

(*Suite*)

Voici maintenant la seconde des pièces[1], par laquelle nous terminerons l'examen trop rapide de ce charmant volume des *Parpaioun blu.*

C'est, sans contredit, l'une des inspirations les plus heureuses de notre poëte, celle où sa personnalité, son tempérament, son *moi* poétique, se dégage avec le plus d'originalité, de verve, de grâce et d'ampleur. Le poëte est seul. Temps affreux au dehors. L'ouragan mugit à sa porte, et la pluie verse à flots l'ennui et la tristesse. On sonne le dîner, mais voilà qu'à son coude...,écoutons-le plutôt :

A moun couide vaqui de galànti boutiho
Dóu bon vin d'Azaïs ;
Mai quau me vejara dins lou vèire que briho
Soun flo de paradis?
Anen, d'aut ! iéu t'envite, o ma gènto Museto !

[1] *La Felibrejado soulitario,* tel est son titre.

92096

Digitized by Google

Idolo de moun cor!
Davalo de toun cèu 'me ti ròsis aleto,
E toun galoubet d'or,
Emé ti long péu blound cascaiant en anello
Subre toun còu de la,
Emé toun mamèu nus, mamèu de vierginello,
Faroutamen quiha.

Iéu soul emé tu souleto...
Amigueto!
Beven, plouren e canten,
E galejen,
O ma tant amado Muso,
Bello e nuso!
Coumo lusènt cascavèu
Au gai soulèu.
An, mignoto, que lou vèire
Dóu bevèire,
Emé lou tiéu dinde lèu,
Dinde
Linde;...
Chut! un brinde!

Le premier brinde, ou *cigau* (littéralement: coup de vin, rasade), est en l'honneur de la Jeunesse :

La lagno dins lou cor, béurai proumieramen
I souvenènço
De la Jouvènço,
Que s'esquiho, ai! ai! ai! coume un souffle de vènt...;
A la Jouvènço, au galant tèm,
Quand, la roso sus la tèsto,
Touto la vido èro fèsto;
Au tèms tant dous e trelusènt,
Quand tau que d'aiglo fiero au soulèu regardavon,
Quand tau que de lioun auturous caminavon
Nòstis espèr, nòstis amour;
Ai! ai! ai! quand tout èro estello, e perlo, e flour;
E que li regardello
Eron causo plus bello
Que la realita:
Mai tout acò s'es esvarta,
Coume nèu dins la flamo,
O cant de roussignòu dins la founso calamo;

Digitized by Google

E noun revendra plus, ai! ai!
Jamai! jamai! jamai!

Iéu soul emé tu souleto...
Amigueto, etc.

La deuxième rasade est pour l'Amour; l'autel paré, voici le dieu :

A l'Amour, lou dous glàri,
Lou bèu diéu benesi,
Que semound à Lazàri
De Crèsus li plesi;
A l'Amour, lou cassaire,
A l'Amour, samenaire
Peramount, peravau,
De doulour e de gau!
Lou grand diéu tourmentau,
Que se nourris d'uiau,
A la forço dóu quau
Lou terrible Mistrau,
Quand bacello li nau,
O bourroulo la Crau,
Empourtant si frejau,
Es segur inegau;
A l'Amour lou gigant, que de soun orro chasso
Furo, fouito, brusis, councho, trauco, matrasso;
A l'Amour, l'enfantoun,
Que douno de poutoun,
E jogo à l'abandoun
Coume un miste catoun;
A l'Amour, à l'Amour, à soun ten de poumeto,
Sa douço pèu de flour, si sedóusi treneto,
Si pourpàlis aleto...:
E, ma Muso, peréu,
Brindaren, turtaren, ispira, pensatiéu,
Is amado que nous a douna lou Bon Diéu,
I chato mai que bello,
I vesino em' i liuencho, i bloundo em' i brunello,
Que pèr nautre l'amour a tendramen ajoun;
A Lùci em' à Lidìo,
A la sajo Soufìo,
Que me dounè pamens milo e milo poutoun;

Digitized by Google

A la lisco Adéugiso emai à soun petouo[1];
A ma Malen; à tu, certo, la plus poulido
Que jamai ague vist, uno fado coumplido,
Emé lis iue d'un ange e d'un ange lou cor,
E l'amourous regard e li péu lusènt d'or,
Frederico la bloundo; à Lullis em' à Liso,
A la gaio Enriqueto emai à si chatiso,
I vistoun cantarèu
De l'auto Roso-bello,
Que, coumo lou Persan qu'adoro lou soulèu,
Me jiton à geinoun e plegon mi parpello[2]!...
Mai, o Muso, ounte soun
Li caresso e poutoun?
Li poutouno de mèu e li tèndri caresso?

LA MUSO

Pàuri bello! La Mort o l'Oubli lis an presso!!!

IÉU

Mai 'ncaro de moun cor me rèsto la princesso,
Me rèsto encaro Ellen!
Encaro pode, iéu, respira soun alen;
Encaro, pèr toujour....

LA MUSO

Es ansin; e la vèire,
De mis iue sounjarèu,
Pode, coume ma caro en un mirau de vèire,
Alin, dins toun castèu
I ribo de l'Avon... Eila, moun bèu pouèto,
Pènso à tu, pènso à tu,
E pèr tu prego Diéu dins sa chambro secrèto,
Lou cor tout esmougu.
Mai iéu soul em tu souleto
Amigueto! etc.

Maintenant (cigau III et IV) au Soleil et à la Gloire:

Emé de labro cantarello,
Emé de vistoun clarinèu,

[1] *The foot of Adelgisa,* une des plus jolies pièces des *Scattered Leaves,* traduite avec une variante à la dernière strophe par Anselme Mathieu, sous ce titre: *lou Petoun d'Adéugiso.* (V. *Parpaioun blu,* p. 132 et 133.)

[2] Nous n'arrivons pas aux *mille e tre* de don Juan; mais c'est un bon commencement.

Digitized by Google

Abrasama, brinden, ma bello,
Au rèi dis astre, au grand Soulèu,
Coume se dèu!
Au grand Soulèu,
Au sèmpre bon e sèmpre bèu!...

.....

LA MUSO

Emé, segur, de cansoun santo,
De coupo escumouso e versanto!...

IÉU

Segur, amigueto, e nega
Dins l'endoulible de sa glòri,
Vole esbrudi, iéu, si vitòri;
A bèl-èime lou countempla,
De mis óumage fièr lou faire
Dins soun pountificat lusènt,
Coume àutri-fes sis adouraire
Au founs de l'ilustre Ourieńt:
Canten, canten: « O Rèi dis astre!
» O grand vistoun de l'univers!
» Sèns tu noun isto que malastre,
» La terro n'es qu'un trauc d'infer.
» O paire de l'Amaduranço!
» O toumple d'or de l'Aboundanço!
» Diéu-merci tu, li cènt mamèu
» De la Naturo bello
» Soun de sourgueto cascarello
» D'òli, de vin, de mèu:
» Diéu-merci tu, la mar immènso es azurenco,
» E li roso e li nivo e li gauto rousenco:
» O siegues, siegues tu beni
» A l'infini!
» Fas creisse lou paumié, fas daureja l'arange;
» Fas lou mounde espandi coumo uno mar de flour;
» Nous bandisses ti rai coume un eissame d'ange;
» Emplisses l'univers d'alegresso e d'amour:
» Tu, la raço oumenenco,
» Tu, la gènt vermenenco
» Mestrejes emé gau,
» Li pougnènt, li beisant, de tis escandihado;
» Dóu coundor celestiau

Digitized by Google

» A la perco que nado
» Tout ressènt lou poudé
» De toun fio benurous,— majourau, manidet!
» O siegues de longo e sèns cesso
» L'Amour, la Glòri, l'Alegresso !...
» Quand te lèves, la creacioun
» Es uno liro de Mennoun ;
» Serre, campagno, bos, sebisso,
» Es cant, cansoun e cantadisso !
» E, quand tu voles t'aploumba,
» Languisoun, tristesso e negruro
» Acaton la santo Naturo :
» Dins tout lou mounde, ve, rèn i'a
» Que posque à tu se coumpara ;
» O caro idolo!...»

LA MUSO

O car troubaire!
Sies quasimen (lou sabe, iéu),
Dôu grand Soulèu un adouraire:
(Que te perdoune lou Bon Diéu !)

Mais iéu soul em tu souleto
Amigueto..., etc.

Où trouver une plus belle poésie, plus simple, plus naturelle et plus grandiose à la fois, que celle qui déroule ses flots majestueux et limpides avec cette ampleur sonore :

O paire de l'Amaduranço !
O toumple d'or de l'Aboundanço !
Dieu-merci tu..., etc.,

et tous les détails si jolis qui suivent, avec leur rhythme aux ondulations gracieuses comme la pensée, reprenant bientôt son grand vol harmonieux à la manière de Racine :

« Fas creisse lou paumié, fas daureja l'arange ;
» Fas lou mounde espandi coume uno mar de flour ;
» Nous bandisses ti rai coume un eissame d'ange ;
» Emplisses l'univers d'alegresso e d'amour....

Après le père, la fille (cigau V, à la Poésie):

Brinden, dinden,
Dinden, brinden

Digitized by Google

A la noblo Pouësìo!
A la fiho
Dóu soulèu!
A la benesido abiho
Que cuei lèu
Tant de mèu!
A la douço Encantarello
Que fai l'amo cantarello!
An! zòu! dinden,
Larguen un brinde
Ardènt e linde,
Coume un voulcan
Esbarlugant
Que trais en flamo
Touto soun amo
Superbamen.
O, brinden, dinden à la Fado,
Pèr quau la terro di mourtau
Es plenamen embausemado,
Coume soun li colo, li vau.....
.....
A tu, meravihouso Essenço
Qu'emplisses l'univers de Diéu,
Coume lou linde Etèr sutiéu
L'espàci de la vòuto inmènso!...
O, t'ai amado à l'infini
Dins ma jouinesso!...T'ame encaro!...
O, forço amigo, forço ami,
Las, ai leissa; mai tu, ma caro,
Jamai, jamai!...
Envirounado de ti rai,
Quand t'entrevese bloundo e claro,
Sus ma tèsto d'uiau se fan;
Mi bras, coume d'alo, brassejon,
E mi dos prunello flamejon;
Ma fiero voues s'aubouro en cant;
E quatecant em' alegresso
Boule[1] poumpousamen lou sòu...
O, dins l'angòni, dins lou dòu,

[1] Cf. ce mot au sens de *fouler* avec le berrichon *bouler*, remuer en tou sens, rouler, surtout sous les pieds. (*Dict. du patois saintongeais*, par P. Jônain. Paris, Maisonneuve, 1869.)

Digitized by Google

Me mostres sèmpre ta tendresso ;
E ti poutoun e ti caresso
Soun aquéli d'uno divesso.
Moun ourguei sies e moun soulas,
Ma regalido dins lou glas,
E touto ma vido eiçabas ;
Moun ourguei au mitan d'arlèri,
Moun soulas dins lou cementèri,
Ounte m'escride : « O cros negras !
» Se la Pouësìo divino
» S'envolo jamai de moun cor,
» Que siegue manja de vermino
» Dins li cafourno de la Mort !... »
Cadun lou saup, la Pouësìo
Es uno alo que porto amount ;
Es lou noum que lou mai briho
De noste Diéu di milo noum !

Mai iéu soul em' tu souleto..., etc.

Enfin les deux dernières rasades (cigau VI et VII) unissent dans un même amour la Provence et la Liberté, et se terminent par un trait d'*humour* bien anglais, qui vient à propos mêler la note gaie, inséparable du culte du divin Dionysos, au concert de hautes pensées que nous venons d'entendre :

Dóu Bon Vin grando es la puissanço,
Car nous enauro en Paradis ;
E nosto amo, es éu que la lanço
Dins li draio dóu camp d'Alis !...
De l'espino éu fai la floureto,
Dóu vènt d'iver l'alen de mai,
E d'un embriago un proufèto ;
Iéu vese l'Aveni !...

LA MUSO

Pouèto?

IÉU

Iéu vese l'Aveni, parai?
Aperalin, gardo, Museto !
Avau, d'amount,
Queto visioun !
Lis an soun esvarta de caire

Digitized by Google

Coumo de nivo. Clarinèu
Vese lou soubeiran soulèu
Que trelusis sus un terraire
Raiant de la, raiant de mèu,
Pèr toui sis enfant bon e bèu ;
Vese de mountagno pourpalo,
De gràndi vilo capitalo,
Caduno un pichot nis reiau !
Un flume fièr qu'escarrabiho ;
Uno blavenco mar qu'esbriho
Pleno de drapèu, e de nau...
Oh ! qu'es aquelo terro, mio,
Sabes ?... Coume de milo abiho,
Lou vounvoun ause d'eilalin
Dóu galoubet, dóu tambourin ;
Ause de fòli farandoulo,
Que rèn tracasso, rèn treboulo ;
E lou vounvoun
E li cansoun
Dóu pacan sieguènt soun araire,
E, sus la mar, dóu blanc pescaire :
D'amount, d'avau, d'eici, d'eila,
Soun li cansoun de Liberta,
De Liberta, de quau la caro
Dins noste mounde, las ! es raro ;
Es lou lengage bèn-ama,
Que, ma Muso, te fai trepa...
Qu'es dounc aquelo terro, amigo ?
Bèn lou sabes, — oh ! digo, digo !

LA MUSO

Es la Terro de —
(*Quaucun pico à la porto.*)
Ta-ra-ra !

IÉU

Qu'es acò ?... diable !...
(*Mai à la porto.*)
Ra-ta-ta !
(*Un garçoun intro.*)
Monsieur a sonné ?

IÉU

Noun ! fiéu de quauco saumeto !
Mai tu fas fugi ma gènto museto !

Digitized by Google

Passo-me 'ila :
Fas envoula
Moun cieune blanquinèu, — ma douço bessouneto !

Ansindo, l'autre sero, emé li tres boutiho
Dóu bon vin d'Azaïs,
Felibrejave soul em la Muso, ma mìo,
Que perfés me sourris !

Cette pièce est bien le joyau du livre, et nos lecteurs nous sauront gré, sans aucun doute, de ne pas leur avoir épargné les citations.

Le volume est clos par cette belle *Felibrejado soulitario,* — solitaire à demi, puisqu'il y a la Muse qui parle, sans compter les trois bouteilles, qui ont bien leur éloquence ; — mais on peut lire encore à la suite, et non sans plaisir, une pièce de poésie catalane : *A mos amichs de Barcelona,* et deux pièces de poésie dans le provençal des anciens troubadours.

On trouvera encore, dans un Supplément ou *Apoundoun,* quelques-unes des poésies anglaises de l'auteur, choisies parmi les plus remarquables du recueil que nous avons cité, et dont les traducteurs provençaux sont les maîtres-félibres qui se nomment : Aubanel, Mathieu, Mistral et Crousillat. Aubanel a traduit, avec les couleurs de sa palette vénitienne : *Souvenir d'une promenade aux bords du Rhône* et *li Troubaire,* idée ingénieuse, qui fait défiler devant la crèche de l'Enfant-Dieu les poëtes de toutes les nations, Rois Mages de la lyre, n'ayant que des chants pour offrande et leur génie pour présent. Anselme Mathieu, le félibre des Baisers (*di Poutoun*) en a fait un de plus au *Pied d'Adalgise,* poésie déjà citée comme une des gracieuses inspirations des *Scattered Leaves,* et quelques autres pièces ou sonnets. Crousillat a fait passer dans le provençal le grand souffle qui anime le Sonnet à Moïse. Enfin Mistral[1] a fidèlement interprété une religieuse et chrétienne inspiration, qui serait bien faite pour nous étonner, si nous ne connaissions le caractère à la fois rabelaisien et contemplatif de notre auteur. On sait que les extrêmes se touchent, et c'est

[1] C'est par erreur que la traduction de cette pièce a été attribuée dans le volume à Félix Gras; elle est de Mistral.

Digitized by Google

fort heureux pour la poésie, où, plus qu'en toute autre chose, l'uniformité est mère de l'ennui. La pièce dont nous voulons parler a pour titre : *Quatrains of Holy Love,* ou *li Quatren dóu Sant Amour,* et elle est telle, dans sa forme parfaite et dans son élévation de sentiments chrétiens, qu'on pouvait l'attendre de celui qui respirait à Assises même, — nous l'avons vu, — avec tant de bonheur, le parfum mystique des *Fleurettes de saint François.*

Ajoutons que les notes des *Parpaioun blu,*—en langue française, —celles notamment sur Pétrarque et sur saint François d'Assises, qui sont traduites des *Scattered Leaves* par l'auteur lui-même, nous révèleraient des connaissances aussi variées qu'étendues dans les littératures étrangères, si nous ne les connaissions déjà par sa biographie, et nous n'aurons rien omis, croyons-nous, de ce qui fait le charme ou l'intérêt du livre qui mit, dès son début, William Bonaparte-Wyse au premier rang des poëtes de la Renaissance provençale.

Avant de passer à l'examen du nouveau recueil de notre poëte, reprenons encore avec lui, pour un instant, le cours de ses voyages.

Anvers et Bruges le possédaient du mois d'août au mois de décembre 1852. L'année suivante, durant les quatre premiers mois, il s'enferme à Dublin avec ses livres. Mai, le beau mois, qui n'est pas toujours le symbole des réputations usurpées, comme l'a dit Voltaire, le rappelle sur le continent. Il s'arrête à Huy, sur la Moselle, et plus tard à Cologne. Pendant tout l'été, il donne libre carrière à son goût prononcé pour les promenades à pied, en courant de Cologne à Côme, par le Splügen, et de Côme à Venise. On serait bien étonné, pensons-nous, si cette dernière ville, le rêve fait marbre, lumière et poésie, ne l'avait pas retenu longtemps. Ici, nos propres impressions, si nous ne craignions de nous y attarder, se confondraient souvent avec celles du touriste irlandais. Les promenades au Lido, à Murano, au doux bercement de la gondole et du rêve, entre les deux azurs du ciel et de l'eau ; les splendeurs artistiques et les souvenirs du palais des Doges et de Saint-Marc, les incendies féeriques, au lever du soleil, qui inondent de lumière rouge le quai des Esclavons, le haut des mâts des grands paquebots, et *San-Giorgio* avec la *Dogana di*

Digitized by Google

mar au fond du tableau : que d'impressions, que d'éblouissements plutôt, à indiquer sinon à décrire ! ... Trieste, Corfou, Zante, enfin Athènes, l'attirent ensuite avec leurs séductions diverses. Obligé de revenir bientôt sur ses pas, notre poëte voyageur ne rebrousse pas chemin sans avoir fait les excursions consacrées à Marathon, Éleusis, Corinthe, et sans avoir été reçu en audience particulière par le roi Othon et la reine ed Grèce. Puis il retourne par l'Allemagne, par Vienne et Dresde, à Dublin, à ses chers livres, ces amis sûrs que l'on quitte parfois, mais qu'on retrouve toujours avec plus de bonheur.

En 1854, lord Carlyle, étant vice-roi d'Irlande et se trouvant être un grand ami de sir Thomas Wyse, père de notre auteur, accueille celui-ci avec distinction et le nomme haut sherif du département de Waterford pour l'année 1855[1]. Des amis veulent aussi le marier à une riche héritière, parente de la belle-tante dont nous avons parlé. Mais les goûts du poëte étaient ailleurs, et, quoiqu'il fréquentât à ce moment la haute société irlandaise, quoiqu'il eût été élu conseiller général, — ou de la Grande Jurée, — du comté, son amour de l'indépendance et de la vie libre, l'éloignaient bientôt de l'Irlande. Il part de nouveau, visite la Grande Chartreuse, qui lui inspire une pièce de ses *Scattered Leaves,* qu'il a traduit, plus tard pour ses *Parpaioun blu*[2], et se rend en Corse. Là, le capitaine Wyse, — il était depuis peu capitaine d'artillerie dans le régiment du comté de Waterford, — se souvenant de la vie héroïque, prodigieuse et tragique du patriote corse Sampiero[3] (quel terrible

[1] Les fonctions de *haut sherif*, dans la Grande-Bretagne, sont très-importantes, donnent beaucoup d'influence et de considération, mais exigent aussi une grande fortune, car elles sont gratuites et entraînent d'assez grandes dépenses. Les hauts sherifs sont tous nommés par la couronne. Leurs attributions principales consistent à représenter la couronne, présider les élections parlementaires, dresser la liste des jurys, maintenir la paix publique et tenir la main à l'exécution des jugements. Ils accompagnent les juges (grands dignitaires dans la Grande-Bretagne) dans leurs tournées d'assises. Le haut sherif a le droit de siéger l'épée au côté. Il peut déléguer une partie de ses fonctions à un ou à plusieurs sous-sherifs.

[2] Vers escri à la Grand Chartrouso, p. 91.

[3] Ce Sampiero, de Bastelica, était entré sous François Ier au service de la France. Il devint sous Henri II colonel général des Corses qui servaient notre pays. C'est à lui, en grande partie, que la Corse dut d'être incorporée pour

Digitized by Google

drame on pourrait en tirer, soit dit en passant!), cherche en vain une trace publique de cette existence vouée tout entière à son pays, et, n'en trouvant pas, s'indigne, et pose lui-même, au milieu d'un grand concours de peuple, une plaque de marbre commémorative sur « le fronton de la porte de la maison où le héros vit le jour », à Bastelica. Le *Journal de la Corse* du 3 décembre 1855, rendant compte de la cérémonie d'inauguration, louait chaudement « le capitaine Wyse, petit-fils du prince » Lucien, dont le cœur palpite à la façon des Bonaparte, et » sur le visage duquel on reconnaît facilement le type napo- » léonien, d'avoir conçu cette admirable pensée, afin de rap- » peler ainsi aux siècles à venir quel fut l'homme que Jean de » Médicis, chef des *Bande nere,* appelait *le bruve parmi les* » *braves*, et que M. Wyse appelle à juste titre *le plus Corse des* » *Corses*[1]. »

la première fois à la France, de 1557, date de la conquête de l'île, à 1559, date du traité de Cateau-Cambrésis, trop défavorablement apprécié par la majorité des historiens. (Voir Guizot, *Hist. de France,* t. III, p. 249).

[1] Cet épisode de la vie de notre poëte, que nous ne pouvions passer sous silence, nous fournit l'occasion de reproduire l'inscription même qui figure sur la maison de Sampiero à Bastelica, non-seulement comme document historique, mais comme un monument du dialecte corse, qui tient de l'italien, mais où l'on remarquera les finales en *u* = *ou* de certains mots, comme dans la langue roumaine (Cf. le *Chant de la race latine* d'Alecsandri), et, comme dans nos dialectes languedociens, l'article *lu* = *lou.* Voici cette inscription, que nous trouvons dans l'appendice du recueil des *Scattered Leaves,* où est aussi reproduit l'article du journal cité ci-dessus. Ajoutons encore, pour donner un intérêt de plus à cette citation, qu'il serait difficile de la retrouver aujourd'hui, tous les exemplaires des *Scattered Leaves,* sauf deux ou trois, ayant été détruits par l'auteur dans un accès de dégoût profond, inspiré, nous dit-il (lettre du 8 mars 1883), par un de ses critiques.

Cette inscription, traduite en français, est citée par Adolphe Joanne dans son *Itinéraire général de la France* (Provence, Alpes-Maritimes, Corse). Paris, Hachette, 1877, p. 549 :

A lu piu Corsu di li Corsi,
Sampieru,
Eroe grandiosu fra l'innumerevoli eroi,
Che
L'amore de la patria
(Madre superba di virtu maschie)
Ha nutritu
In ste muntagne e turrenti,

Digitized by Google

En cette même année où notre poëte honorait le patriotisme d'une façon peu commune, un petit groupe d'hommes commençait en Provence une publication qui devait aussi réveiller des sentiments analogues. C'est en 1855, en effet, que parut le premier numéro de l'*Armana prouvençau*, et nous devons d'autant plus le mentionner ici, que William Wyse se souvient parfaitement d'avoir vu, en passant à Marseille, à son retour de Corse, des annonces de cette publication, où les noms tout nouveaux de Roumanille et du Félibrige, — qui devaient exercer plus tard une si grande influence sur sa destinée, — n'excitèrent en lui, à ce moment, aucune espèce de curiosité.

Les trois années qui suivirent furent remplies, sauf une interruption en 1857 par suite de licenciement provisoire, par les exigences de la vie militaire. Après avoir tenu garnison avec son régiment en diverses villes, ou comme commandant avec sa compagnie seule, en différentes forteresses (Drake's Island près de Plymouth, Southsea près de Portsmouth), le hasard l'amena encore à Plymouth en Angleterre, ville et campagne délicieuses, dit-il lui-même, ainsi qu'il les célébrera d'ailleurs dans ses *Piado*, et où il devait trouver la compagne de sa vie, celle à qui il doit, après une vie agitée d'épreuves de toute sorte, tout ce qu'il a de bonheur et de sérénité dans l'âme (Lettre du 8 mars 1883).

Nous arrivons enfin aux *Piado de la Princesso*.

Ce nouveau recueil, disons-le tout d'abord, est dédié au poëte national de la Roumanie, Vasile Alecsandri, en souvenir du voyage de ce dernier en Languedoc et en Provence, au printemps de l'année 1882. Celui qui « a tant fait pour la muse et pour la liberté de son pays », ainsi que s'exprime cette dédicace, a répondu à Bonaparte-Wyse par un sonnet français d'un tour heureux et spirituel, comme on pouvait s'y attendre

William Wyse,
Catolicu irlandese,
Nipote di Napulioni lu grandi,
Colmu d'ammirazione,
Dedica stu marmaru,
VIII decembre, giornu de la Cuncezione M DCCC LV.

Digitized by Google

de l'auteur de la Comédie en vers français, *les Bonnets de la Comtesse*. On trouvera ce sonnet en tête du livre. Après ce salut cordial, M. Roque-Ferrier nous fait pénétrer au cœur même de l'œuvre et de l'écrivain par un avant-propos des plus intéressants. Les médaillons littéraires de Roumanille, Mistral, Aubanel et Tavan, finement modelés et d'une ressemblance parfaite, s'y enchâssent au milieu de détails d'une élégante précision sur le caractère général des poésies de notre auteur. Son action « sur l'organisation du Félibrige, sur ses manifestations extérieures », y est aussi étudiée largement. « L'habitude de boire à la même coupe et de prononcer, avant d'y porter ses lèvres, des vers à la louange d'un homme, d'un fait ou d'un sentiment particulier, qui a si poétiquement transformé les banquets méridionaux, a été surtout généralisée, dit-il, par M. Bonaparte-Wyse. » Il indique, à ce sujet, une coutume analogue en Angleterre, où la municipalité de Londres, « à la fin de ses festins d'apparat, fait circuler la *loving Cup* ou Coupe d'amour, à laquelle les convives boivent tour à tour en grande cérémonie. » Ceci amène M. Roque-Ferrier à se demander s'il n'y aurait pas dans cette coutume, à la fois britannique et provençale, un souvenir confus des traditions bardiques et du St-Graal (Cf. *greal, grazal,* de nos langues romanes), à la recherche duquel les chevaliers bretons et français consacrent leur existence dans les gestes du moyen âge ? Il est difficile de le préciser, comme le constate M. Roque-Ferrier lui-même ; mais il est néanmoins certain que l'usage de boire à la même coupe se retrouve dans beaucoup de pays, et qu'il est lié à des institutions d'une importance capitale dans notre histoire. Ainsi, dans les associations de l'ancienne Scandinavie, appelées *ghildes,* c'est-à-dire *banquets à frais communs,* et aussi *associations* ou *confréries,* lesquelles existèrent également dans les pays germaniques, d'où elles se répandirent, après être devenues chrétiennes, de païennes qu'elles étaient d'abord; chez les Anglo-Saxons, en Danemark, en Norwége, en Suède, en Angleterre, et qui persistèrent chez nous, malgré les édits prohibitifs de Charlemagne, jusqu'à la création des communes jurées, l'une des trois coupes qui se vidait « en l'honneur des parents et amis dont les tombes, marquées par des monticules de gazon, se voyaient çà et là dans la plaine », se nommait *la*

Digitized by Google

Coupe de l'amitié. Ce que nous disons là, d'après Augustin Thierry (V. *Cons. sur l'hist. de France,* chap. VI, p. 167, édit. Furne), prouverait une fois de plus qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil, et que ce qui est considéré parfois comme un usage récent pourrait bien avoir plus de vingt siècles d'existence.

C'est aussi à Bonaparte-Wyse que M. Roque-Ferrier fait honneur de la diffusion des idées de confédération latine, que nous avons développées ailleurs[1]. Enfin l'avant-propos se termine par des considérations élevées sur les destinées du *Félibrige,* auxquelles l'intervention de Bonaparte-Wyse aura, dans tous les cas, donné un essor inespéré au delà de ses frontières naturelles. Nous ne saurions entrer dans d'autres détails au sujet de cet avant-propos, intéressant à plus d'un titre; nous en recommandons d'autant plus la lecture à tous ceux qui voudraient faire une connaissance complète avec le mouvement littéraire méridional, qui compte déjà plus d'un quart de siècle.

Nous devons, toutefois, formuler une réserve au sujet d'un passage de cet avant-propos. M. Roque-Ferrier n'a-t-il pas exagéré un peu, et même beaucoup, en affirmant (p. x) « que l'expansion linguistique du français devait rencontrer un de ses instruments les plus sûrs dans l'Académie française et la mission qui lui fut confiée de préparer le Dictionnaire, la Grammaire, la Poétique et la Rhétorique de la langue. » Ne pourrait-on pas lui faire observer tout d'abord que, de cette quadruple mission, l'Académie française n'a rempli que la première? Et comment l'a-t-elle remplie? Dans un article intitulé *de la Langue française,* et qui figure dans l'édition de ses *Portraits littéraires,* publiée en 1836 (Paris, librairie Werdet, t. II, p. 453), Gustave Planche débutait ainsi : « Il y a aujourd'hui cent quatre-vingt-dix-neuf ans que Richelieu demandait à l'Académie française le Dictionnaire de notre langue, et, après deux siècles de travaux et d'efforts collectifs, ce Dictionnaire n'est pas encore prêt. » Et, après avoir signalé sans malveillance, mais avec sa rigueur et sa méthode ordinaires, les nom-

[1] V. *le Félibrige et l'Idée latine à Marseille.* Montpellier, Imprimerie centrale du Midi (Hamelin frères), 1883.

Digitized by Google

breuses erreurs, lacunes ou défectuosités, de la nouvelle édition de ce Dictionnaire ; après avoir formulé, à côté de ses justes reproches, des *desiderata* que Littré seul devait réaliser trente ans plus tard, le savant critique concluait : « La langue française n'est pas encore à la veille de mourir ; mais, si elle n'avait, pour entretenir ses forces et pour prolonger sa vie, que les auteurs du nouveau Dictionnaire, je la plaindrais de toute mon âme. »

D'un autre côté, et à l'appui de la thèse, trop facile à soutenir, de l'influence absolument négative de l'Académie française sur les destinées de notre langue (tout au plus l'Académie, en dépit des hommes éminents qui la composent, pourrait-elle être considérée comme une chambre d'enregistrement, très-insuffisante d'ailleurs, des édits formulés par les écrivains et par l'usage), nous pourrions citer le *Discours sur l'universalité de la langue française,* de Rivarol, — un nom qu'on ne s'attendait guère à trouver ici. M. Caro, dans le *Journal des savants* (novembre 1883), a donné de cette œuvre, ainsi que des idées philosophiques très-personnelles et très-remarquables du célèbre pamphlétaire, qui apparaît ainsi sous un jour tout nouveau, une analyse des plus curieuses et des plus intéressantes. En ce qui concerne notre sujet, il ressort du Discours en question que l'universalité de notre langue, ou son expansion, suivant l'expression de M. Roque-Ferrier, est due, entre autres choses, à des qualités qui lui sont propres et au génie de la race qui la parle, mais nullement à l'influence de l'Académie française, qui n'y est pas même mentionnée. Si c'eût été un oubli ou un parti pris de Rivarol, il faut croire que M. Caro, de l'*Académie française,* n'aurait pas manqué de le signaler.

Dans une invocation à celle qui inspire ses vers et son culte provençal, l'auteur des *Piado de la Princesso* nous explique le titre de son œuvre et nous dévoile ses hautes aspirations :

AUTO Idealo ! Idolo subre-bello !
Fiero Princesso ! O tu, Fado ESTERELLO !
Encarnacioun de toun païs !
Pèr forço baus e forço vàsti vabre,
Toujour ardènt e mai que mai alabre,
Veici toun troubadou que sèmpre te seguis !

Digitized by Google

Niflant de liuen toun alen balsamique,
Ve, siéu aquéu, lou Felibre eisoutique,
Qu'a canta LI PARPAIOUN BLU....
Encuei, ma barbo es blanco, e la Vieiesso
Vendra lèu-lèu m'espoutriga, Princesso!
Qu'enchau? pèr tu mi pèd, moun cor, tout es alu!

Voilà donc bien renseignés ceux qui pourraient se demander quelle est la princesse dont le poëte suit les traces. Nous allons voir où le mène son guide et quels chants il lui inspire.

C'est d'abord *lou Cantico de Santo Estello,* l'Étoile du Félibrige, pareille à l'étoile des Rois Mages, telle que la comprend l'auteur et que nous la comprenons nous-même, sorte de guide céleste, purement idéal, et non une vraie sainte du martyrologe chrétien, en dépit du titre, et comme paraîtrait l'indiquer l'avant-propos.

Di sournuro toumbarello
Un trelus s'espandiguè!...
Ero tu, la Santo Estello!
E lou campas sourriguè.
Santo Estello tres fes bello!
Resplendènto Santo Estello!

Ve, toun lume benfasènt
A travès li baus, li vabre,
A coundu li rèi alabre,
Dòu fin founs de l'Ouriènt,
A la fàci dóu Messìo,
A la lus que toujour briho,
Liuen, oh! liuen di mescresènt.

COR

Santo Estello tres fes bello!
Resplendènto santo Estello!
Te seguiren mai-que-mai,
A travès li baus, li vabre,
Ardènt, arderous, alabre,
Coume li Rèi, sènso esfrai!

Un Dimenche dòu mes de Mai est aussi un cantique, mais chanté par la nature toute seule sur son « orgue universel »,

Liuen di gleiso poumpouso ount lou prèire s'aclamo,

et où passe un souffle panthéiste des plus vibrants. Cette pièce

Digitized by Google

est d'une grande élévation. Forme et idée s'unissent dans une harmonie pure, et l'on sent, dans les strophes qui la terminent et la résument, l'élan souverain d'un cœur qui veut, à toute force, s'élever au-dessus des horizons terrestres.

Septentrioun est un charmant petit poëme, inspiré par une inscription d'Antibes, qui est elle-même un bijou, une perle enchâssée dans une pierre antique. La voici : « *Diis Manibus pueri Septentrionis annorum* XII *qui Antipoli in theatro biduo saltavit, et placuit.* » C'est tout, et il n'en faut pas davantage pour inspirer un chef-d'œuvre ravissant de grâce et de finesse, sans fadeur. Latour ou la Rosalba, s'ils étaient de ce monde, pourraient seuls signer ce ravissant pastel. On trouvera à la fin du volume une très-fidèle traduction de cette pièce en vers français, par M. Constant Hennion, de Tours, l'auteur d'une traduction de *Mireille,* en vers français également, et qui est, dit-on, très-exacte. Il nous sera peut-être permis de regretter que cette traduction ne soit pas dans le domaine public.

Voici trois pièces d'une fantaisie charmante : *li Tres Flour,* joli dialogue en tercets monorimes, qui marque d'un signe poétique la pervenche, — *pervenco, prouvenco, prouvençalo,* — la fleur des félibres ; *la Cabeladuro d'or,* vers fluides et doux comme un chant de fauvette, qui se terminent par ce grand vers, moins grand encore que la pensée :

S'es lou grand Soulèu bèu, la grand Bèuta 's divino ;

enfin *lou Calignaire,* au rhythme musical et chantant, comme presque tous ceux que le maître emploie (nous l'avons déjà fait remarquer à propos des *Parpaioun blu*), avec une variété et une abondance singulières.

La pièce *A Mounsegne Dubreuil, archevesque d'Avignoun,* « *en souveni dóu batisme bèn-astra de moun enfantoun Napouleoun-Estello* », est une page à ajouter à l'état civil d'Avignon, où naquit le quatrième fils de l'auteur, en 1876, le jour même de la Sainte-Estelle.

Lou Roumieu dou Soulèu a fait chez nous un double pèlerinage. La plage de Maguelone et les ombrages de Clapiers peuvent se renvoyer l'harmonieux écho de ses vers. C'est une des plus belles pièces de l'auteur.

Digitized by Google

A la Vierge de Mount-Serrat, ode superbe, cri d'un cœur exalté par la foi ; ce qui n'a pas lieu de nous surprendre, car nous savons que toute âme élevée, à ses heures de recueillement et face à face avec le néant de notre être, éprouve le besoin de croire et de sonder les mystérieuses profondeurs de l'*au-delà* de ce monde.

Voici encore deux fantaisies: l'une familière, *li Frisoun perdu ;* l'autre héroïque, *la Vilo d'Aigo-Morto,* et deux pièces dédiées *l Felibre d'Avignoun,* légères et gracieuses comme un chant d'alouette qui descend et remonte dans l'espace, — l'arrivée et le départ.

On connaît *Magalouno,* cette pièce tout imprégnée de la poétique tristesse des lieux déserts, qui eut toujours tant d'empire sur l'âme du poëte, et dont M. Lambert a si heureusement traduit en musique le caractère mélancolique, pareil au balancement d'un rêve sur des flots tranquilles.

Après les *ombres* du passé, voici les *rayons* d'une vie puissante et agitée: *Lord Brougham e Cano.* Le politique, l'homme de science, le grand orateur, l'apôtre infatigable de l'abolition de l'esclavage, de la réforme parlementaire et de l'instruction publique, revivent dans ces strophes graves, que vient égayer l'enchanteresse vision des côtes de Provence, et de ce cap d'Antibes, baptisé d'un mot éloquent: *lou Cap Incoumparable.* Cette pièce valut, du reste, à l'auteur un rameau d'olivier d'or, premier prix d'un Concours ouvert à Cannes en l'honneur de lord Brougham, au mois d'avril 1879.

Nous n'avons pas de grands efforts à faire pour donner une idée de la variété des pièces qui composent le recueil des *Piado.* Il nous suffit de suivre l'ordre même du livre. Ainsi, après la grande pièce qui précède, et sous la forme d'humbles noëls, — qui certes ne se trouvent pas souvent à pareille fête, — nous voyons défiler *la Famiho de la Coumtesso,* gracieuse caravane qui chemine encore sur la même rive ensoleillée et embaumée, entre Nice et Antibes. Là se traîne également le héros du second noël, *lou Quiéu de bos,* un triste cul-de-jatte, que la fée Poésie, en le touchant de sa baguette, transforme presque en chérubin radieux.

C'est en montrant le rayonnement de l'âme à travers les misères et les difformités de l'enveloppe humaine, que les poë-

Digitized by Google

tes prouvent qu'ils ne sont pas seulement des artisans de vers, et que le monde moral a pour eux des splendeurs sans rivales.

Notons, en passant, *la Jacènt,* dont le sous-titre : *Mi Premié Vers prouvençau,* — 1860, — dira l'intérêt, augmenté encore par le sentiment personnel et douloureux qui l'a dicté.

N'oublions pas *lou Sounge de Zenoutèmis,* belle pièce, pleine de cette adoration des grâces de l'enfance, qui a servi de thème inépuisable et charmant à plus d'un grand poëte. On y trouve aussi des souvenirs de l'antiquité et des détails sur le vieux Marseille, très-attrayants, malgré leur caractère archéologique.

Chaque chant de ce recueil appellerait un commentaire, et nous aurions vite épuisé toutes les formules d'une admiration aussi vivement ressentie que difficile à préciser. La poésie, ce souffle impalpable qui se dégage d'une œuvre d'art, vers, bronze ou marbre, se sent, en effet, plus qu'elle ne se raisonne. Cependant, comme, après le plaisir d'être ému soi-même, il n'en est pas de plus grand que de communiquer son émotion à ceux qui sont faits pour sentir les mêmes beautés, nous allons transcrire, tout uniment, les notes prises par nous au courant de la lecture, et sous le coup d'une première impression, toujours la bonne.

La Deïficacioun dóu Vènt-terrau : ici tout est vigueur, énergie, force irrésistible ; la langue et le rhythme résonnent comme les coups du forgeron sur l'enclume. Qu'on en juge par les dernières strophes :

Car aquéu es un Diéu de puissanço terriblo,
A l'apròchi dóu quau e crussis e se giblo
Tout lou terraire espavourdi,
E que fai au-davans de sa bouco invesiblo
Li pont et li tourre ferni,
Lis aiglo e li grignoun fugi.

Mai es tambèn aquéu qu'i raço de Durènço
Ispiro l'estrambord, e l'eterno jouvènço,
Li fort pensamen majourau,
E que fai ressali, pèr sa voio e sa tènso,
Coume d'un gaudre li frejau,
Li muscle di bras prouvençau.

Digitized by Google

Envòutas-me d'enfant, vers tendres et gentils comme le sujet :

Venès m'envirouna, mi pichot, mi pichoto,
O mi ròsi gauteto, o mi sedòusi floto !

Vòsti rire argentin, vòsti mot beluguet
Me soun verbe d'Amour, d'Esperanço, de Fe !...

Dintre la Fourèst de la Santo Baumo, souvenir historique [1], dédié par le petit-fils à la mémoire vénérée de l'aïeul maternel qu'il appelle :

« *Lou sublime inchaient dóu scetre dis Espagno.* »

La Mantiho, spirituelle et badine protestation contre le délaissement des costumes nationaux par tous pays, et particulièrement en Espagne.

Lou Cap Incoumparable, nouveau dithyrambe en l'honneur du cap d'Antibes, dont nous avons déjà dit les séductions sans égales pour notre poëte.

A prepaus de la mort di dous pichot Grihet de Mlle Ernestino de Bornier : rhythme ailé, grâce précieuse et délicatesse exquise, telles sont les qualités dominantes de cette charmante fantaisie. Citons, à ce sujet, l'opinion flatteuse d'une des illustrations littéraires et sociales de l'Angleterre. Dans une lettre dont notre poëte a bien voulu nous communiquer une copie, — texte et traduction, — lord Lytton, fils du célèbre romancier Lytton Bulwer [2], littérateur lui-même des plus distingués

[1] V. l'Avant-propos des *Parpaioun blu,* où ce souvenir est raconté par Mistral. Puisque ce titre du premier recueil de Bonaparte-Wyse revient sous notre plume, voici ce qu'en disait M. Paul Lacroix (bibliophile Jacob) dans une lettre du 8 mars 1882 : « J'ai reçu avec plaisir vos poëmes des *Papillons bleus,* que je ne puis lire que dans la traduction. Le titre de l'ouvrage m'a rappelé que j'avais publié, en 1840, quatre livraisons d'un petit pamphlet humoristique, politique et littéraire, intitulé *les Papillons noirs.* »

[2] La liste des œuvres de cet écrivain célèbre est très-longue. *Rienzi, le dernier des tribuns,* est regardé par beaucoup de critiques comme son chef-d'œuvre. Suivant une autre opinion, *Rienzi* et *les Derniers Jours de Pompéi* sont loin de valoir *Pelham* et *Eugène Aram.* »

Son fils lord Lytton, diplomate et poëte, a été successivement attaché d'ambassade à Washington, à Florence et à Vienne, et en 1876 vice-roi des ndes. Sous le pseudonyme d'Owen Meredyth, il a fait paraître des poëmes et

Digitized by Google

et ancien vice-roi des Indes, exprime d'abord d'une manière générale l'étonnement et le charme que lui a causés la lecture des *Piado,* dont les poésies « lui semblent toutes marquées d'une grâce singulière de forme et pleines de vraie génie lyrique. » L'étonnement se comprend chez un homme qui confesse n'avoir pas la moindre idée « que la langue du GAY SABER eût une place quelconque dans la littérature moderne, ni ses maîtres aucuns héritiers dans ce XIXe siècle, — qui n'est ni gai ni sage. » Le noble écrivain ajoute : « L'introduction de M. Ferrier aux *Piado* a été pour moi une révélation ; les poésies qui les suivent une série de révélations : tout « un essaim de planètes nageant dans mon œil[1]. » Et, après avoir frotté mes yeux plusieurs fois, je ne sais pas encore si j'ai lu ou rêvé. Mais je pense que, si je recevais demain de Guillaume de Loris un exemplaire du *Roman de la Rose,* imprimé à Plymouth, à la date de 1883, et ayant l'autographe de l'auteur sur le titre, je ne me sentirais pas plus ahuri que je ne le suis, en vous demandant de faire parvenir à l'auteur des *Parpaioun blu* l'expression de mes félicitations sincères pour le don précieux de son très-intéressant livre. » Quant au charme ressenti, en voici l'expression on ne peut plus vraie et gracieuse. « Le petit poëme sur *la Mort des deux Grillons,* dit lord Lytton, est un pur bijou, et plus ressemblant à une poésie lyrique grecque qu'aucune chose que je puisse à ce moment me rappeler dans la littérature française, anglaise ou latine. Catulle n'a rien écrit de mieux en ce genre[2]..... »

Il n'y a rien à ajouter à un éloge venu de si haut et si élégamment formulé.

Les illustrations littéraires de l'étranger n'ont pas été les seules à saluer le talent de notre William. A côté des noms

des recueils de chants nationaux. On connaît de lui *Clytemnestre et autres petits poëmes, le Vagabond* (*the Wanderer*), choix de légendes de divers pays, qu'on dit remarquables par la grâce ; *Lucile,* roman en vers, paru en 1860 ; *Serbski Pesme* (1862), collection de chants serbes, etc.

[1] Vers du poëte *Keats*.

[2] La dédicace de cette pièce à Mlle de Bornier amène lord Lytton à faire, en quelques mots, un éloge très-senti de la *Fille de Roland.* C'est avec un véritable plaisir que nous le transcrivons ici : « Ce drame-là, dit lord Lytton, par la noblesse de la conception, est le plus beau que j'ai vue sur la scène moderne. »

Digitized by Google

d'Alecsandri, de Balaguer et de lord Lytton, on serait étonné sans doute de ne rencontrer aucun grand nom de France. Nous pouvons empêcher cet étonnement, en citant la lettre suivante du plus grand de nos poëtes, répondant à l'envoi des *Parpaioun blu :*

« Hauteville-House, 14 avril 1868.

» J'ai lu votre beau recueil.

» C'est de la poésie vraie, parfois touchante. J'aime cette langue provençale, qui a pour frontières au sud la langue latine, au nord la langue française ; au sud Virgile, au nord Voltaire. Vous écrivez à merveille, et avec une noble aisance, dans ce vivant et lumineux idiome. Je vous remercie de m'avoir envoyé votre livre, et je vous envoie mon applaudissement. Nous sommes frères dans la grande fraternité de l'idéal.

» L'idéal, ciel de l'art, est la patrie des poëtes.

» Je vous serre la main.

» Victor Hugo. »

Après le maître, le disciple. Et voici ce qu'écrivait à Wyse, à propos des *Parpaioun blu,* l'auteur des *Odes funambulesques,* qui est aussi celui de *Gringoire :*

« J'ai relu dix fois vos odes si fraîches, si pures, si vivantes... Je comprends l'ardente sympathie qui vous a fait courtiser cette Muse provençale, jeune, libre, parée de sa seule grâce, et glorieusement étrangère aux corruptions civilisées[1] ! Un tel amour purifie ceux qui l'éprouvent, et c'est revivre déjà que d'aimer à voir s'épanouir cette fleur de sang ! »

A ces citations empruntées à une brillante étude d'un jeune Lyonnais, M. Paul Mariéton, sur William Bonaparte-Wyse, succèdent les lignes suivantes : « C'est des troubadours que M. Wyse a appris la langue d'oc. Dans sa soif de Provence, il

[1] Cette même idée a été exprimée, à quinze ans de distance, par un autre poëte parisien, le délicat, le profond Sully Prudhomme (voir sa lettre à Jasmin fils pour les Félibres de Paris). Et nous sommes heureux d'opposer ce jugement, venu de haut, au pédantisme de certains hâbleurs, qui se prétendent champions de l'unitarisme à outrance. (Note de M. Paul Mariéton, brochure citée. Lyon, imprimerie Pitrat aîné, novembre 1882.)

Digitized by Google

a voulu boire aux sources et en a rapporté cette originalité suprême et cette *indépendance,* pour employer le mot de M. de Villeneuve, à laquelle le portait déjà sa nature d'artiste et de grand seigneur. En lisant certains vers de Wyse, la fière prose du duc d'Aumale m'est revenue à la mémoire. A ces esprits de grande race, ne trouverait-on pas quelque fraternité?.....»

En reprenant notre examen, nous rencontrons *li Funeraio,* seule pièce qui touche à la satire; encore le fait-elle de la manière la plus digne et la plus contenue. Pour l'apprécier, il nous faudrait entrer dans le domaine de la politique ; nous devons nous en abstenir ici. Disons seulement qu'il s'agit des funérailles des antiques devoirs envers Dieu et envers la société. La devise « Ni Dieu, ni maître », qui préside à ces funérailles, dit clairement leur caractère antisocial, contre lequel proteste l'auteur.

Lou Roussignòu é la Luseto, jolie fable traduite de l'anglais, dont la moralité est à l'adresse de deux éminents félibres, que chacun reconnaîtra facilement.

Autre fable, mais dans un genre tout différent: *Fablo erouico.* C'est *la Roco de Dom et lou Mount Ventour,* échangeant dans l'azur un dialogue curieux et frappant. Cette fable montre (ὁ μῦθος δηλοῖ ὅτι) qu'il ne faut pas chercher la « petite bête » dans les œuvres du génie et s'adresse à tous

Li maudisènt di glòri fièro
Que van reglant, li foutissoun !
'Me si mesuro *pèd-de-niero*[1],
Touto ilustracioun auturiero, —
Li Cesar, Byroun, Mirabèu,
Lis Hugo, Hildebrand, Croumvèu,
Coume s'eron de bourgés glabre, —
Moussu Dubois, o moussu Fabre,
E meton sout lou meme arnés
Qu'aquéu de *Grisoun* o *Blanqueto*
(Lis ai que tiron de carreto)
Eous, Flegoun, o Piroués,
Aquéli fougous caucigaire
Di camp desmesura de l'aire,
Que tiron, boufant de belu,
Dóu blound Soulèu lou càrri alu !

Voir Aristophane, *les Nuées.*

Digitized by Google

Cette fable est dédiée au comte de Toulouse-Lautrec, « *simpati descendènt di comte de Toulouso* », qui est bien digne, par la largeur de son esprit et le caractère élevé de son talent d'écrivain, de s'associer à ces sentiments.

La Darriero Vitòri de Louis Vue, sans contredit l'une des plus nobles inspirations de l'auteur, célèbre « un triomphe moral que Bossuet aurait dit plus méritoire que ceux d'Alexandre et de César » (avant-propos de M. Roque-Ferrier [1]). Cette pièce fut lue pour la première fois à Montpellier, à la réunion de la Maintenance du Languedoc du mois d'avril 1879, où elle obtint le plus vif succès.

La prose est aussi représentée dans les *Piado.* A part une lettre écrite au nom du fils de l'auteur, Frédéric-Lucien, à son parrain Mistral, et qui est charmante, il y a une épitre à *Na Laureto de Mountpavoun,* dont le mari, Gui de Mountpavoun, a quelque renom dans le Félibrige. Cette épître est aussi courte que gracieuse, et précède une chanson extraite d'une scène dramatique inédite : *Peire Cardinau au vilage,* qui fait désirer vivement la publication entière de cette œuvre. Le discours en prose que Bonaparte-Wyse écrivit pour les Fêtes latines internationales de Forcalquier, au mois de mai 1881 (dont le brillant compte rendu par M. Charles d'Ille, paraissait naguère ;—Gap, imprimerie Richaud), est aussi un morceau à citer dans les œuvres de notre poëte, tant pour la maîtrise de la langue que pour l'élévation et le tour original des idées. Il y a encore, en prose, dans les *Piado,* une dédicace à M. de Berluc, pour s'excuser de lui adresser une fantaisie d'un nouveau genre, — du moins en provençal. C'est une double pyramide, — qui n'a rien de commun avec celles des Pharaons, et à qui nous n'oserions promettre la même durée, — faite d'un vers monosyllabique au début, allant jusqu'à l'alexandrin et décroissant par degrés syllabiques jusqu'à un nouveau vers d'une seule syllabe. L'auteur s'est inspiré des poëtes fantaisistes de l'an-

[1] L'avant-propos de M. Roque-Ferrier aux *Piado* vient d'être publié en entier, sous ce titre : *Un Félibre irlandais,* dans une nouvelle Revue internationale, *les Matinées littéraires de Madrid,* dirigée par la sœur de Bonaparte-Wyse, Mme de Rute (Rattazzi), dont le talent bien connu d'écrivain et de poëte ne peut manquer d'assurer le succès.

Digitized by Google

cienne école alexandrienne, et l'on trouverait aisément ses modèles, quant à la forme, dans les *Poetæ minores græci*. Une fantaisie pareille produisait aussi « ces caprices des poëtes du XVIe siècle, qui, rompus à toutes les difficultés de la prosodie, assouplissaient les vers et en faisaient une pâte malléable, si propre à s'adapter à toutes les formes, que certaines de leurs chansons bachiques prenaient la forme d'un vase à boire[1]. » C'est de la curiosité poétique ; cela rentre dans le *bibelot ;* mais nous ne dédaignons pas, tant s'en faut, ces petites choses, quand la matière en est précieuse et le tour de main heureux. L'esprit, d'ailleurs, sauve tout, et des « riens », grâce à lui, deviennent quelque chose. La double pyramide dont nous parlons est un de ces « riens » charmants.

La Counfidènci de N' Eisabèu de Mount-ouliéu à sa sorre Na Rosobello, à prepau dóu Troubaire En Peire Vidau, est la mise en œuvre poétique des souvenirs relatifs à ce poëte, qui n'était pas seulement le pauvre fou de la tradition, mais qui était capable d'émouvoir par sa renommée et par ses vers le cœur des châtelaines de son temps.

A-n-Anfos Roque-Ferrier :

Ro-Ferrié
Chivalié
Dóu parla de Mountpelié...

est une lettre d'excuses pour un trop long silence sur un mètre de Guilhem de Berguedan.

Erin est la traduction provençale de quatre strophes roumaines d'Alecsandri. L'imagination orientale, qui anime tout ce qu'elle touche, fait souvent dialoguer entre eux les éléments. Ici, c'est un lac qui demande à Erin (l'Irlande) si elle veut s'endormir, heureuse et calme, sur son sein tranquille.— Non, dit Erin, je serais gênée sur tes ondes, ton sein est trop

[1] Champfleury. les *Romantiques oubliés*. Ce n'étaient pas seulement les poëtes qui avaient de ces fantaisies au XVIe siècle, témoin Rabelais, qui a composé une *épilénie* ou chant de vendanges suivant les contours d'une bouteille. « On trouve dans plusieurs anciennes éditions de Théocrite des pièces : *l'œuf, les ailes, la hache, la flûte de Pan,* décrits dans des vers inégaux, qui reproduisent la forme de ces divers objets. » (V. Rabelais, éd. Burgaud des Marets et Rathery, t. II, p. 503.)

Digitized by Google

étroit.— Veux-tu être belle ? lui dit le Soleil, monte sur mon char. — Non, dit-elle, je me méfie de tes clartés, car au jour la nuit succède. — Mais le vent : Veux-tu avec moi l'empire du monde, nul obstacle devant moi :

Vos dóu mounde agué l'empèri ?
Eilamount m'oupauso rèn.
Boufe en liberta dins l'aire !...
Vos que devèngue toun fraire ?
Bramo Erin : « Lou vole bèn ! »

Rien de plus éloquent que les allégories, quand elles sont claires et précises comme celles-ci ; ajoutons rien de plus poétique. La matière animée, n'est-ce pas le triomphe de l'art ?

L'*Éloge de Plymouth* nous rappelle, au milieu de ses jolies descriptions, qu'un lien étroit du cœur unit le poëte à cette charmante ville anglaise :

Dins la lengo encantarello,
Bono, e lindo, e melicouso,
Dins uno rimo amourouso,
Cantarai la vilo bello
Entrounado subre l'oundo
De la blavo mar prefoundo
Qu'es lou cap de Devounìo,
Qu'es lou païs de ma mìo !

Plymouth (vilo de ma Bello !)
Bourda de calanco urouso,
Gai de colo souleiouso,
L'auro d'Eden t'enmantello !
Bèuta rodo dins ta roundo,
Bonur sus ta bouco aboundo ;
A mis iue, à mis auriho,
Portes lum e meloudìo !

Quand lou tèms di primadello
Fai flouri ti raro oumbrouso,
E sus ti prado óudourouso
S'escampihon milo estello,
E mai l'eiglantino bloundo
I baragno se desboundo,
Tout moun cor s'escarrabiho,
Iéu te bèle emé ma mìo !

Digitized by Google

Car ma mìo, car aquelo
Avenènto, e franco, e blouso,
De ma vido fastigouso
L'ange claro e cantarello,
Que mi bon desir segoundo,
Que mi pàuri vers fegoundo,
Déu à tu soun biais que briho :
Es de tu, Plymouth, la fiho !

Qu'ajouter à cet éloge d'une compagne aussi chère que dévouée, sinon que Mme Wyse est une amie du Félibrige, et une amie de la première heure. Elle était de la félibrée historique de Font-Segugne, où elle conduisit, dans tout l'éclat printanier de ses vingt ans, la farandole provençale qui déroula ses spirales légères et bondissantes à travers les jardins du castel provençal. Elle n'a cessé depuis lors de s'intéresser au mouvement félibrin. Elle mérite bien cet hommage, aussi délicat que vrai, du poëte et de l'époux reconnaissant.

Nous n'avons plus qu'à citer une pièce assez étendue et qui fourmille de jolis détails : *lou Cant de ciéune de Belaudoun,* qui ne sera pas le chant du cygne de l'auteur, quoiqu'on puisse se demander « si le félibre de Waterford ne s'est pas réfléchi dans ses œuvres au point de laisser deviner que la figure de Bellaud de la Bellaudière cache par moments la sienne propre. » (Avant-propos[1] des *Piado.*)

Le recueil se termine par un essaim de sonnets (*Eissame de sounet*) qui s'envole, joyeux ou triste, dans toutes les direc-

[1] P. XXIII. Bellaud de la Bellaudière est, parmi les vieux poëtes provençaux, le Benjamin de notre auteur. Il a même ressuscité, en l'honneur de sa mémoire, l'*Arquinige,* ou Société des plus secrètes et des plus dangereuses pour la tranquillité.. des *dives bouteilles.* Quelques amis choisis, dont Bonaparte-Wyse est le père spirituel, — aux deux sens du mot,— en font partie et ont chacun leur blason et leur devise, composés et octroyés par la main généreuse du *Paire dis Arquin.* C'est ainsi que s'appelait La Bellaudière lui-même, dont un de ses biographes nous dit « qu'il était à Aix, à la tête d'une troupe de joyeux compagnons, lesquels pensaient que la jeunesse produit des fruits qu'il faut s'empresser de savourer.... Ces écervelés, ajoute M. Augustin Fabre (Louis Bellaud de la Bellaudière, *Étude historique et littéraire,* p. 28), s'appelaient *Arquin.* Sur l'origine et la signification de ce mot, M. Fabre ne nous apprend rien. D'après Mistral (*Dict. prov.-franç.*), il se rattacherait au vieux sens du mot français *narquois.* (V. *Dict. de Littré* à ce mot.)

Digitized by Google

tions et par tous pays. Quelques-uns, tels que *lou Cimié de Waterford, la Mar latino, lou Diéu vivènt*[1], sont de vrais petits chefs-d'œuvre par le fond et par la forme.

Comme dans son volume des *Parpaioun blu,* l'auteur a mis en un supplément, avec des notes toujours intéressantes, quelques traductions anglaises[2], françaises[3] et catalanes[4] de ses poésies.

Tel est ce recueil, où l'on pourra constater les progrès du talent de son auteur. Sans rien perdre de sa force, le poëte a un peu calmé cette exubérance de pensées, et d'expressions qui se fait jour parfois dans ses premières poésies[5], et qui est, paraît-il, un produit du sol natal. C'est l'œuvre de l'âge mûr, c'est-à-dire de la pleine et forte possession de soi-même, succédant à l'œuvre primesautière de la jeunesse. En compensation, si toutefois une compensation est nécessaire, le poëte a affiné encore ses grâces juvéniles, et a produit ces bijoux admirablement ciselés de *Septentrioun* et des *Dous Grihet,* en-

[1] M. Jemmett Browne, à qui est dédié ce beau sonnet, n'est pas seulement un ami de l'auteur, c'est aussi un ami des Félibres. Il a écrit sur ces derniers une sorte de roman littéraire, encore inédit et très-intéressant, d'après Bonaparte-Wyse. Il y est beaucoup parlé de Mistral, Roumieux, entre autres, et surtout de Mathieu, que M. Browne avait pris en grande affection pendant son séjour à Avignon, il y a un ou deux ans. C'est l'auteur des *Piado* qui lui avait donné des lettres d'introduction auprès des Félibres. Il est à souhaiter que le public ne soit pas longtemps privé du plaisir de connaître l'œuvre d'un auteur, — poète et musicien, — des plus sympathiques.

[2] L'auteur a traduit lui-même en anglais le *Cantique de Ste-Estelle,* l'*A propos de la mort de deux petits Grillons,* et quelques autres.

[3] L'auteur a également traduit en français la pièce sur *les Deux Petits Grillons,* et M. Constant Hennion, de Tours, celle qui est intitulée *la Dernière Victoire du roi Louis VIII.*

[4] M. Hyacinthe Verdaguer, l'auteur du poëme remarquable de l'*Atlantide,* a traduit en catalan, avec une vigueur d'expressions appropriée au sujet, *la Déificació del Vent-terral.*

[5] Dans une étude de Gustave Planche sur l'écrivain irlandais Maturin, nous relevons ces lignes caractéristiques: « Ce qui frappe d'abord dans les plus belles pages de Maturin, c'est une sorte d'exubérance fastueuse, particulière à son pays ; car l'Irlande est, dans la Grande-Bretagne, la même chose à peu près que la Provence pour nous. » Ce rapprochement n'est-il pas curieux à propos d'un poëte irlandais, dont la *passion* provençale semble ainsi le résultat d'un entraînement de race, et en quelque sorte d'une véritable prédestination ?

Digitized by Google

tre beaucoup d'autres. Quant à la langue, de plus en plus maîtrisée, elle est merveilleuse de souplesse et de coloration. La rime aussi, détail secondaire, sans doute, pour l'auteur comme pour nous, et dont nous ne parlons que pour mémoire, la rime est plus riche, en général, dans les *Piado*[1]. Pour les formes du rhythme, nous en avons fait remarquer plusieurs fois l'heureuse et inépuisable variété. C'est là ce qui constitue la poésie, c'est son essence même, car c'est de là que découle la musique des vers. Et que sont des vers sans cette musique ? Rien autre chose que de la prose rimée.

Nous ne terminerons pas cette étude sans formuler une critique. Quoique nous n'ayons pas besoin, nous nous plaisons du moins à le croire, de justifier ainsi de notre sincérité, comme après tout nous n'avons pas eu l'intention d'écrire un panégyrique, il ne nous déplaît point que notre poëte lui-même nous fournisse l'occasion d'une petite querelle. Ce sera, si l'on veut bien nous le permettre, à propos d'une pièce dont nous n'avons pas parlé, et qui a pour titre la *Cansoun capouliero*. Certes, le poëte est dans son droit quand il proclame ses préférences pour le dialecte provençal-arlésien dont Mistral a fait la belle langue de *Mireille*, de *Calendal* et des *Iles d'Or*. Mais, sans vouloir faire montre d'une susceptibilité déplacée pour les autres dialectes de la langue d'oc, qui ont eu aussi leurs grands poëtes : Goudelin dans le passé, et de nos jours Fabre d'Olivet, Lafare-Alais et Jasmin, nous aurions préféré un peu moins d'âpreté dédaigneuse dans l'expression de tels sentiments. Ce n'est là qu'une nuance sans doute, mais

[1] L'auteur nous disait un jour à ce sujet que la rime riche n'avait des fanatiques qu'en France. — Encore une originalité à notre actif ! — En aucun pays, ajoutait-il, en aucune langue, les rimes riches ne sont ni recherchées ni estimées. Il y a longtemps qu'Alfred de Musset s'était spirituellement élevé contre cette manie, qui devait être portée plus tard à son paroxysme :

Gloire aux auteurs nouveaux, qui veulent à la rime
Une lettre de plus qu'il n'en fallait jadis !
Bravo ! C'est un bon clou de plus à la pensée.
La vieille liberté par Voltaire laissée
Était bonne autrefois pour les petits esprits.
(*La Coupe et les Lèvres.*)

Digitized by Google

elle a son importance ; et l'auteur l'a si bien senti qu'il a cru nécessaire de s'en expliquer dans une note assez longue, où il se déclare aussi l'admirateur des poëtes qui ont illustré d'autres dialectes du Midi. Nous n'aurions certainement jamais douté de ses intentions, lui sachant un esprit libre et non exclusif; mais il n'en est pas moins vrai que la chanson peut se chanter, et que la note ne se chantera pas[1].

Cela dit, pour l'acquit de notre conscience languedocienne, nous n'aurons plus qu'à louer le poëte de ce qu'il nous présente son livre sous une forme aristocratique, avec la livrée bleu de ciel qu'appelle l'étoile du Félibrige, éclairant de ses uniques rayons le titre du livre. Cette recherche dans l'exécution typographique nous renseignerait sur les goûts du poëte bibliophile si nous ne les connaissions déjà, et elle fait aussi le plus grand honneur à l'imprimeur Keys, de Plymouth. C'est là une habitude constante chez notre auteur, dont les brochures : *l'Arc de Sedo dóu Chaine verd, In Memoriam, Epistle to Frederic Mistral, On occasion of Roumania,* etc., etc. (v. la liste de ses œuvres anglaises dans l'avant-propos des *Piado*) sont éditées avec le luxe digne des impressions privées (les *privately printed*) les plus remarquables, suivant l'usage anglais. Notre auteur n'a pas à craindre pour cela qu'on lui applique ce que Catulle, dans un de ses plus jolis poëmes (XXII), dit de ce *Suffenus,* « homme d'esprit, de bon ton et charmant, *venustus, dicax et urbanus,* qui faisait beaucoup de vers, et ne se contentait pas, pour les tracer, du « banal palimpseste », mais à qui il fallait :

> .....chartæ regiæ, novei libri,
> Novi umbilici, lora rubra, membrana
> Derecta plumbo, et pumice omnia æqueta,

c'est-à-dire :

[1] Notre poëte a été mieux inspiré, à notre avis, en composant *la Balado di Dialèite de la Lengo d'O,* de l'original recueil intitulé : *Uno siblado is Arquin, o set peço de vers prouvençau dins la maniero de François Villon.* Dans cette pièce, l'auteur a su avec beaucoup de tact et de charme marquer ses préférences, bien naturelles, pour le parler de Maillane, tout en adressant gentils sourires et doux propos aux autres variétés de la langue du Midi.

Digitized by Google

...papiers royaux, cylindres neufs, charnières neuves, le tout tenu par de rouges lanières, à droit fil, avec soin par la pierre poncé.

Mais si, par malheur, on lisait ces vers :

.....ce Suffenus aimable,
Exquis, n'est plus soudain qu'un chevrier pesant,
Un rustre, tant il est changé, méconnaissable [1],

« *tantum abhorret ac mutat !* »

Quelque belle et soignée, en effet, que soit la parure qu'il met à ses livres, — et nous sommes de ceux que cette question de forme ne laisse pas indifférents, — le fond, c'est-à-dire la poésie, éclipsera toujours, par sa beauté idéale et souveraine, la beauté matérielle de l'extérieur.

La langue provençale peut périr, emportée, comme tant d'autres choses, par les souffles unitaires et centralisateurs, les œuvres de Bonaparte-Wyse resteront comme une des preuves les plus éloquentes de ce que put produire, en plein XIXe siècle, un idiome remarquable, surpris et arrêté en pleine décomposition. Ce sera la gloire du poëte, et l'honneur du Félibrige qui l'inspira [2].

Frédéric DONNADIEU.

[1] Traduction de M. Eugène Rostand. Paris, Hachette, 1882.

[2] Une derniere note en terminant : les pièces *la Cabeladuro d'or, lou Dimenche dóu mes de mai, lou Cant de ciéune de Belaudoun, la Deificacioun dóu vent-terrau, la Vilo d'Aigo-morto, A prepaus de la mort di dous Grihet, Envòutas-me d'enfant,* etc., etc., ont pour la première fois vu le jour dans la *Revue des langues romanes.*

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

Paul Reimann, **die declination der Substantiva und Adjectiva in der Langue d'Oc bis zum Jahre 1300**, 8°, 84. — Danzig, 1882.

Dans ce travail, fait avec soin, M. Reimann étudie les lois qui ont réglé la déclinaison des substantifs et des adjectifs dans la langue d'oc jusqu'au commencement du XIVe siècle. Dans l'introduction, l'auteur établit les critères qui servent à déterminer la flexion du substantif. Ce sont : 1° la conséquence dans la manière d'écrire des mss., de sorte qu'on peut aussi tenir compte des documents en prose ; 2° le nombre des syllabes du vers ; 3° la rime qui en général est très-exacte chez les troubadours. M. R. ne cite que sept exceptions ; on pourrait en augmenter le nombre considérablement, en y ajoutant tous les cas où les troubadours font rimer *e* ouvert et *e* fermé (cf. *Romania*, VIII, 160; X, 268, et *Litt. Blatt für rom. und germ. Phil.*, 1883. p. 319), *Gormonda Mahn Werke*, III, 122 : *esperitz : mendics ;* Peire Cardenal, *Mahn Werke*, II, 205, *esforsas : deportas : remordas ;* ib. *enduras : dejunas ;* ib. *tempre : ventre;* ib. *emblas : rendras ;* ib., p. 206, *esmendes : cossentes; Jaufre*, Lex. Rom., I, 76 b, 1 *petita : estampida ;* ib. 77 b, 7-8, *fenestra : testa*, et de même ib., vers 29-30; ib. I, 91 b, 25, *donzellas : empresas;* Peire de la Cavarana *resembla : venja* (*Giorn. di fil. rom.*, 1880, n° 7, p. 7), *Ste Enimie*, 468, *comba : prionda ;* ib. 503, *monda : colomba ;* ib. 521 *fons : dos ;* ib. 530 *miracle : mirable*, etc.

L'hiatus ne peut pas être regardé comme critère, puisqu'il n'est pas défendu dans la poésie provençale. M. R. cite un grand nombre d'exemples pris des poésies de Guillaume de Cabestanh, Ponz de Capduolh, Bertrand de Born, Peire Vidal, du moine de Montaudon, de Guilhem Figueira, Daude de Pradas, Folquet de Lunel, Matfre Ermengau et du roman de *Flamenca*, exemples qui prouvent que l'hiatus était permis chez les troubadours ; et ils ont d'autant plus de poids, que M. Reimann exclut avec rigueur chaque passage où l'on pourrait éviter l'hiatus en changeant l'ordre des mots ou en évitant les formes enclitiques des pronoms et de l'article. Les exemples abondent dans le roman de *Flamenca*, chez Matfre Ermengau et chez Daude de Pradas. M. Reimann en tire une double conclusion : 1° l'hiatus n'était pas défendu en principe dans le vieux provençal ; 2° il est rare chez les meilleurs troubadours et devient plus fréquent chez les poëtes du XIIIe siècle. La première conclusion est juste ; la se conde est erronée. Le nombre des exemples cités par M. R. est beaucoup trop

Digitized by Google

restreint. Une fois qu'on a constaté que l'hiatus est permis, on n'a plus le droit de le faire disparaître en déplaçant les mots ou par quelque autre moyen, s'il se trouve dans les mss. et s'il n'y a pas quelque autre motif important pour justifier le changement. C'est donc à tort, je crois, que M. R. propose de changer un assez grand nombre de passages dans Bertran de Born, où M. Stimming, dans son édition critique a admis l'hiatus. Chez Guilhem de Cabestanh [1], M. R. ne compte que trois cas d'hiatus, mais il y en a six. N° 4, f 2, *qu'en vejam tol d'autra amor* (s.), car cette leçon est assurément la bonne ; n° 7 a 3, *per la bella a cui m'autrei em do ;* n° 7 g 4, *e cum mos cors s'aficha e s'atura ;* c'est ainsi que lisent tous les mss. qui contiennent cette pièce.

Si c'est une erreur de dire que l'hiatus est rare chez les bons troubadours du XIIe siècle, c'en est une autre de dire qu'il est plus fréquent chez les troubadours du XIIIe siècle. Les poésies de Guilhem Figueira, que M. R. par erreur ne met pas parmi les poëtes du XIIIe siècle, n'offrent qu'un nombre restreint d'hiatus ; Folquet de Lunel n'en

[1] En parlant d'un passage de la chanson, *Ar vei qu'em vengut als jorns loncs* (éd. Huffer, n° III), M. Reimann remarque avec raison (p. 6, note) que l'éditeur a mal compris le commencement de la cinquième strophe. M. Hüffer l'imprime comme il suit :

Eu am tant que meinz n'a morz trops
E sem que sia lo jorns props
Qu'amors m'es car' eu li sui vils,
Ni ges aitats nom fora ops.

M. Reimann, outre le changement de *nom fora ops* en *no foram ops* pour éviter l'hiatus, propose de lire : *qu'a mors mes, car eu.....* et il traduit le passage comme suit : *Ich liebe so sehr, dass weniger als das (meine Liebesglut) der Tod Wærme hat, und ich fürchte, dass der Tag mir nahe sei den der Tod geselzt (= bestimmt) hat, denn ich bin ihr niedrig sie erhort micht.* Je ne peux accepter qu'à demi la correction proposée et la traduction donnée par M. R., la traduction du premier vers n'a pas de sens, et si l'on accepte pour le troisième vers la correction *qu'a mors mes,* je ne saurais dire à quoi le mot *li* pourrait avoir rapport. Je propose de lire :

Qu'amors mes, car eu li sui vils

et de traduire : J'aime tant que moins en (i. e. d'amour) a tué beaucoup (d'hommes), et je crains que le jour (de ma mort) que l'amour a fixé ne me soit près, car je lui suis vil (il me dédaigne).

N° 5 a 13. M. Hüffer écrit : *Domna on beutatz gensa.* M. Reimann propose d'écrire selon la leçon de tous les mss. : *Domna cui beltatz gensa.* C'est probablement un lapsus. Les mss. B. C. E. H. J. R. lisent : *domna en cui ;* cf. Bartsch, *Chrest.*, 372.

Digitized by Google

a qu'un seul exemple dans ses sept pièces lyriques. M. R. n'a pas pourtant émis son opinion à la légère ; il la fonde sur les *Quatre Virtutz principals* de Daude de Pradas, sur le roman de *Flamenca* et sur le *Breviari d'amor,* qui, en effet, offrent en grand nombre des exemples d'hiatus. Mais M. R. a eu tort, je crois, d'en chercher la raison dans l'époque de la composition de ces poëmes ; ce n'est pas, il me semble, parce que ces poëmes ont été composés au XIIIe siècle qu'il y a une telle différence entre elles et les chansons de Guilh. de Cabestanh, de Jaufre Rudel, etc., quant à l'emploi de l'hiatus : c'est parce qu'ils appartiennent à un tout autre genre de poésie. Je trouve, du moins, un très-grand nombre d'hiatus dans d'autres compositions du genre narratif ou didactique : par exemple, dans le *Débat d'Izarn,* éd. P. Meyer, v. 14, 19, 27, 83, 103, 144, 173, 176, 179, 236, 330, 357, 359, 360, 373, etc.; dans la *Passion du Christ,* édit. Edström, 8, 13. 55, 69, 86, 205, 240, 288, etc ; dans le *Castiagilos* de Raimon Vidal Bartsch, *Lesebuch,* 29, 36; 30, 13, 33, 48; 31, 48, 58 ; 32, 9, 22, etc.; *Ste Enimie,* 8, 33, 65, 78, 105, 111, 186, 248, etc.

Conclusion : l'hiatus était permis chez tous les poëtes provençaux jusqu'au XIIIe siècle. Il est employé d'une manière modérée dans les poésies lyriques, et il est beaucoup plus fréquent dans les compositions narratives ou didactiques.

M. R. a donc raison de ne pas admettre l'hiatus parmi les critériums employés dans son étude de la déclinaison.

Ces critériums, M. R. les applique d'une manière rigoureuse. Toutes les formes qui ne sont pas assurées ou par la rime, ou par le nombre des syllabes du vers, ou par une stricte analogie graphique dans les monuments en prose, ne trouvent point de place dans son travail. Je crois qu'il a été un peu trop exclusif et qu'il aurait dû quelquefois mentionner des formes rares, lors même qu'elles se trouvent dans l'intérieur du vers et ne peuvent en conséquence être considérées comme absolument sûres. Il est, par exemple, à noter qu'il y a encore un autre exemple du cas sujet *dias*, quoiqu'il se trouve à l'intérieur du vers (cf. Diez, Gr., II, 39), que le seul cité par M. R. du *Breviari d'amor.* Comme tous les autres exemples donnés par M. R. du cas sujet singulier de la première déclinaison en-*s* proviennent du même *Breviari d'amor,* on pourrait croire que ce n'est qu'une particularité de la langue de Matfre Ermengau ; il est donc important de noter tout autre exemple, quand même il n'est pas assuré par la rime. Mais, si M. R. a laissé de côté des exemples qui auraient dû être mentionnés, ceux qu'il cite ont du moins l'avantage d'être tout à fait certains.

M. Reimann, suivant Diez, divise les substantifs, quant à leur flexion, en cinq classes.

Digitized by Google

1re Classe

Paroxytons en *a*.

M. R. s'occupe en particulier des substantifs en *a*, qui désignent une personne masculine, par exemple *papa, ermita*. Toujours masculins en latin, ces substantifs sont en provençal tantôt masculins, tantôt féminins. Quant ils sont féminins, leur déclinaison est naturellement la même que celle des autres féminins en *a*, par exemple *rosa;* quand ils sont masculins, ils prennent la flexion de la deuxième classe au cas sujet pluriel, c'est-à-dire qu'ils terminent en *a;* au cas sujet du singulier, ils suivent, selon M. R., tantôt la première, tantôt la deuxième classe, c'est-à-dire qu'ils terminent tantôt en *a*, tantôt en *as*, par exemple *us ermita, lo planetas*. Mais *planeta* ne désigne pas une personne masculine, et je ne connais pas un seul exemple d'un substantif de ce genre prenant *s* au cas sujet. M. Weisse, *die Sprachformen Matfre Ermengau's*, Halle, 1883, cite, il est vrai, *patriarchas* au cas sujet du singulier (*Breviari*, v. 11214); mais c'est une erreur, car le mot est là au pluriel.

Voici, au contraire, deux autres exemples où le cas sujet est en *a :*

Una gleiza assatz petita
On servia un sans ermita.
(Jaufre, *Lex. Rom.*, 109a, 35.)

et

Lo propheta o autorgua c'anc no menti de re (12 syllabes).
(*Débat d'Izarn*, v. 41.)

Le substantif *planeta* est en général féminin; seulement, chez Matfre Ermengau, il est, ce semble, toujours employé comme masculin prenant un *s* au cas sujet.

Le substantif *dia* est, selon M. R., toujours masculin, et prend en conséquence la flexion de la deuxième classe ; et c'est seulement à cause de sa désinence que M. R., comme il le dit lui-même, en parle dans sa première partie (p. 18). Mais M. R. se trompe : *dia* appartient aussi à la première classe; il n'est pas toujours masculin, et la forme *dia* au cas sujet est plus fréquente que *dias*, dont il n'y a qu'un exemple sûr, cité par M. R., dans le *Breviari d'amor*, et un autre à l'intérieur du vers cité par Diez, *Gram.*, II, 39.

Dia est féminin dans *Boèce*, v. 79 :

Plor *tota dia*

Et Jaufre, *Lex. Rom.*, 119b 10 :

Digitized by Google

Sancta Maria ! Sancta Maria !
Abaissatz en *aquesta dia*
La fellonia de Taulat.

Il y a un troisième exemple chez Joan Estève, dans les *Troub. de Béziers,* par Azaïs, p. 111:

Quan er la dia (mia, sia)

Mais, comme l'article pourrait facilement être changé en *lo,* cet exemple ne pourrait tenir ferme devant une critique rigoureuse; aussi n'insisté-je pas: les deux autres exemples suffisent.

La forme *dia* au cas sujet se trouve dans le passage de Joan Estève que je viens de citer.

Voici quelques autres exemples, dans le premier desquels *dia* est masculin, tandis que dans les autres le genre reste indécis :

Mays es menifestatz del savi us sol *dia*
Que la tota etatz de ceyl qui sec folia.
(Bartsch, *Chr.*[3], 304, 39.)

Mas nos taing c'om son chant afil (ms. asil)
Ab tan prima maestria
Que no sia clars com dia.
(Mahn, *Ged.*, 551, 1.)

Doussa res s'esser podia
Que ja mais alba ni dia
No fos, gran[s] merces seria.
(Mahn, *Werke,* III, 148.)

Qu'ab sa resplandor
Tud' autra clardor
Quol dia (: tria, amia, lia, sia, etc.).
L'estela d'albor.

Donc *dia,* étant tantôt masculin, tantôt féminin, appartient décidément à la première classe, la plupart des exemples offrant la forme *dia* sans *-s* au cas sujet singulier. Quand *dia* est masculin, il prend tantôt la flexion de la première classe, tantôt celle de la seconde.

IIe Classe (p. 19)

Substantifs masculins parisyllabiques avec accent fixe.

Flexion. Cas suj. sg. *-s* pl. —
Cas obl. — *-s.*

M. Reimann étudie d'adord les documents poétiques qui montrent cette flexion employée rigoureusement, puis les monuments en prose

Digitized by Google

qui montrent une flexion vacillante. Suit l'étude de quelques passages des poésies des troubadours, où la règle semble être violée. M. R. prouve que, sauf dans quelques cas, cette faute n'existe qu'en apparence et que la flexion régulière ou se trouve dans les mss., ou est facile à rétablir par une correction. Les corrections proposées par M. R. sont, en général, très-ingénieuses et prouvent qu'il connaît bien le provençal. Plusieurs d'entre elles donnent lieu à quelques remarques.

Guilhem IX, 5, 8 :

Deus te salve, dom Pelegri.

Dom Pelegri est le vocatif dans la forme du cas oblique. M. R. a tort de dire que cette forme est contraire à la règle. Les exemples n'en sont pas rares ; par exemple : *N'Ugo senes drudaria* (7s). Mahn, *Werke,* II, 99 ; *N'Ugo pus lo miellhs me laissatz* (8s): M., *W.*, II,145; *Aram digatz Gaucelm Faidit* (*chausit, joc partit*) Suchier, *Denkmlr.*, I, 331; *Pos anc nous valc amors senh' En Bertran* (*derenan, ausiran, prezican*) M. G., 543, 1; *Guiraut Riquier* (*per laguier*) Mahn, *Werke,* 4, 238. Cf. Beyer, *die Flexion des Vocativs im Altfranz. und Prov.* dans la *Zeitschrift für rom. Phil.*, VII, 40.

Jaufre Rudel, 3, 10 :

La correction *bordens* pour *bordeitz* a déjà été faite par M. Suchier, *Jahrbuch Neue Folge,* I, 33.

Bertran de Born, 17, 3 :

E car es lag garnitz e mal estan
Ab queus n'anes farai vostre coman.

La troisième et la quatrième strophe de cette pièce étant, comme M. Stimming l'a déjà remarqué, presque verbalement les mêmes que la première et la seconde du n° 4, M. Reimann croit que la composition du n° 17 est due à la négligence du copiste, qui, séduit par la conformité de la forme et des rimes, a réuni des strophes appartenant à deux chansons différentes. Selon son opinion, les deux premières strophes du n° 17 forment le commencement d'une chanson dont la fin est perdue; les dernières strophes appartiennent au n° 4 de Bertran de Born. La dernière strophe du n° 17 serait à placer à la fin du n° 4. Cette proposition me semble très-acceptable, car il n'est pas à croire que Bertran ait employé les mêmes strophes dans deux chansons différentes.

M. Reimann croit que les deux premières strophes du n° 17 et aussi le n° 16, tous les deux adressés à un jongleur *Fulheta*, tous les deux conservés seulement dans le ms. M. (Bibl. nat., f. fr., 12474) et tous les deux montrant la règle de la flexion violée (le passage du n° 17, cité en haut, et n° 16, 3-7), n'appartiennent pas à Bertran de Born.

Digitized by Google

Mais les raisons qu'il donne à l'appui de cette hypothèse ne suffisent pas. Dans le n° 17, il y a trois hiatus dans onze vers, et ce serait trop pour Bertran. Mais c'est une raison bien futile, quand même ces hiatus seraient absolument sûrs, ce qu'ils ne sont pas. En mettant *quez ieu* au lieu de *que ieu*, l'hiatus disparaît au premier vers, et au vers onze on pourrait corriger comme l'a fait M. Reimann lui-même au n° 10, 24 (cf., p. 9, note), c'est-à-dire insérer *et* entre *sap* et *engema*. Quant au troisième vers qui offre l'hiatus, il est incorrect, car le verbe manque. Voici le passage :

Mas vos o tenetz a joya,
Amta ab pro mais que honor ab dan,
Et avetz mal chausit al mieu semblan.

Il manque un verbe dont *amta* dépend. Je propose de lire *Amt' ab pro prezatz mais qu'honor ab dan*. Alors le sens est bon, et il n'y a plus d'hiatus. — Pour le n° 16, M. R. donne une autre raison qui n'est pas meilleure que celle qu'il a alléguée pour le n° 17. La chanson offre la même construction et les mêmes rimes qu'une chanson de Raimbaut d'Aurenga (Mahn, *Ged.*, 356), qui était antérieur à Bertran de Born. Si l'on attribue la chanson à B. de Born, dit M. R. (p. 38) cet homme si fier et si indépendant se serait servi de l'invention d'un autre, ce qui est peu conforme à son caractère. Mais il y a quatre, peut-être même six chansons de Bertran de Born, dans lesquelles il a imité les chansons d'autres troubadours, et dans deux cas justement des poésies de Raimbaut d'Aurenga (cf. Bartsch, *Zeitschrift f. rom. Phil.*, III, 409, 10). Donc cette imitation de Raimbaut ne peut pas servir comme preuve contre l'authenticité de la chanson de Bertran ; au contraire, elle pourrait servir à la confirmer. En outre, le senhal *Na Tempra*, qui se trouve dans le n° 16, se trouve aussi dans deux autres poésies de Bertrand, ce qui est un nouvel argument en sa faveur. Cette circonstance n'a pas échappé à M. Reimann ; mais il en conclut que le n° 16 est une imitation de la poésie de Bertran. C'est juger un peu superficiellement ; car, quelques lignes plus haut, M. R. dit lui-même que la pièce présente la construction et les rimes d'une pièce de Rambaut d'Aurenga ; elle ne peut donc pas être une imitation de la pièce de Bertran. Jusqu'à ce qu'on trouve des raisons plus solides, on doit donc continuer à regarder les chansons en question comme appartenant à Bertran de Born, et c'est à sa charge qu'il faut laisser les deux passages défectueux, 16, 3-4, et 17, 3, cités par M. R., et pour lesquelles il ne sait pas de remède. Ni moi non plus.

Guilhem Figueira, 2, 161:

Per quel diableus apella
Comals sieus privatz.

Digitized by Google

Je ne crois pas que la correction proposée par M. R. (*a cura* pour *apella*) soit admissible, quand même *diable* ne compterait que pour deux syllabes. On dit en prov. *aver cura de* et non *aver cura per.* (Cf. Mahn., *Ged.*, 1048, 1; ib. 1083, 5; ib. 1332, 5; Guir. Riq., 9, 42 : Mahn., *Werke*, IV.) Quant à la forme *diable* sans *s* au cas sujet singulier, voyez ci-après, page 50.

Guiraut Riquier, 9, 42 :

Com moric Guiraut Riquier.

M. R. regarde *Guiraut Riquier* comme cas régime et prend *moric* dans la signification *tua*. Mais c'est seulement le participe passé de *morir* qui s'emploie en prov. dans le sens actif. Il y a donc ici une violation de la règle.

Guiraut Riquier, 78, 30 :

Mas totz es embarrat
Lo mons.

M. R. prend *embarrat* pour le cas sujet d'un participe et y voit une violation de la règle. Il se trompe. Barrat est substantif. Lisez :

Mas totz es em barrat lo monz.

Cf. Guir. Riq., 53, 24:

Quel mons es quays totz en barrat.

Voici quelques autres exemples où la règle n'est pas observée et que je ne sais comment corriger :

Non laissarai qu'als molheratz
Non diga lors forfatz saubutz,
Non sai la quals auctoritatz
Lor essenha que sian *drutz*.
(Marcabru, Mahn *Werke*, I, 58.)

E pueis escrida tant con pot :
Iesca defors aquel *arlot*
Que contra mes fai batailliers.
(Jaufre, *Lex. Rom.*, 152 a, 22.)

combatre a me.
Seiner, ieu soi, so dis *Jaufre*,
De la cort del bon rei Artus.
(*Ib.*, 152 b, 21.)

Cavallier, so li a dig *Jaufre*,
Trop vos metetz desobre me.
(*Ib.*, 154 a, 21.)

Digitized by Google

E vengron tro pres del portal.
Ab aitant Quecx *lo senescal*
S'es apareillatz e garnitz.
(*Ib.*, 157 b, 18.)

D'autres exemples se trouvent dans les poésies du troubadour Zorzi. Cf. mon édition, 3, 115, note.

Flamenca, 467 :

L'endema fo la Sanz Joans,
Una festa rica e grans.

On attend *la San Joan*, puisque il y a là une ellipse pour *la* [*festa*] *San Joan*, cf. vers 6657 : *tro a la festa San Andrieu*. Je suppose qu'il y a ici comme un mélange de deux expressions différentes. On désignait la fête aussi seulement par le nom du saint, par exemple, *Flamenca*, v. 748 : *Ges quec jorn non er Sanz Johans*. Il y avait donc deux noms pour la fête : *La Sant Joan* et *Sanz Joans*. Peut-être le poëte a-t-il confondu ces deux notations et en a-t-il formé celle qu'il a employée.

P. 47, M. Reimann parle du mot *hom*. Au cas oblique, la forme *hom* se trouve quelquefois au lieu de la forme régulière *home*. Par exemple :

Non sai hom tan sia en Dieu frems (8 s.)
(Arn. Daniel, éd. Canello, 14, 25.)

Molher bel' e plazen avia
E cela que anc no falhi (8 s.)
Vas nulh *hom* ni anc no sufri
Precx de nulh hom de s'encontrada (8 s.)
(Raimon Vidal, Bartsch *Lesebuch*, 29, 55 ss.)

Mas negus *hom* no vei don m'es pezan
Qu'a son manjar negun paupre apel.
(Raimon Gaucelm de Béziers, Azaïs, p. 25.)

C'est ici que devrait figurer le mot *coms*, et non parmi les substantifs de la quatrième classe (mots imparysillabiques avec accent mobile), où M. Reimann l'a placé (p. 75). Les formes sont :

Cas sujet sg. *coms* pl. *comte*.
— obl. — *comte* — *comtes*.

Exemples :

Ab que dures aissi mos soms
No volria esser reis ni *coms*.
(Mahn, *Werke*, 1, 154.)

E çar sai q'a nostre *comte*
De Proensa rendra comte

Digitized by Google

Qis coronera lonc clau (?)
Mas ja ieu los colps non conte.
(M. G., 324, 5.)

Qui volc auzir diverses comtes
De reis, de marques e de *comtes,*
Auzir ne poc tan can si volc.
(*Flamenca*, v. 610.)

Il y a quelques rares exemples de *coms* au cas oblique. Cf. Paul Meyer, *Crois. albig.*, II, CXIV, et *ib.*, note 7.

Ensuite, M. Reimann parle de la déclinaison des infinitifs employés comme substantifs. Les infinitifs en *ar* et *er* ont, selon lui, la flexion régulière de la deuxième classe, tandis que les infinitifs en *ir* et *re* tantôt ont l'*s* au cas sujet sg., tantôt ne l'ont pas. C'est une erreur : les infinitifs en *ir* prennent toujours la flexion régulière. M. R. cite, il est vrai, un exemple de cas sujet en *ir*. Mais cet exemple est loin d'être sûr. C'est un passage d'une pièce attribuée par quelques mss. à B. de Born, par d'autres à Guilhem de San Gregori (Stimming, n° 2, 41) :

Eus dic que tant no m'a sabor
Manjar ni beure ni dormir
Cum a quant auch cridar : A lor !

M. Stimming regarde *a sabor* comme un verbe impersonnel, ce qui ne semble pas probable à M. Reimann, parce que cinq des quelques mss. qui contiennent cette pièce (A B I K d) lisent *manjars* au lieu de *manjar*. Mais on sait bien que d n'est qu'une copie de K et que I et K proviennent d'une même source. Puis, *aver sabor* étant impersonnel au troisième vers, n'est-il pas probable qu'il l'est aussi au premier ? Quoi qu'il en soit, un exemple qui n'est pas probant ne suffit pas pour fonder une règle. Mais peut-être y a-t-il d'autres exemples? M. Reimann n'en cite pas, et je n'en connais pas non plus. La rime *ir* pourtant est très-fréquente en provençal. Il y a plus de soixante chansons dont le premier vers rime en *ir*, et la plupart d'entre elles ont des *coblas unisonans*, c'est-à-dire qu'elles offrent les mêmes rimes dans toutes leurs strophes, et pourtant je n'ai pas rencontré un seul exemple de l'infinitif au cas sujet sg. en *ir*. La rime *irs*, au contraire, est assez rare ; je ne connais aucune chanson dont le premier vers présente cette rime. Pourtant j'ai noté plusieurs exemples du cas sujet de l'infinitif dont les deux derniers ont déjà été notés par M. Stimming, *Bertran de Born*, 2, 19, note.

Aimeric de Belenoi, Mahn, *Ged.*, 895 :

Digitized by Google

str. 1. No conoys quelh valha *raubirs*.
Aissim fai amors e sospirs
Languir.

str. 3. Qu'a leys creys vezers et *auzirs*
Grat dels pros et a mi sospirs.

str. 4. Quar mais mi platz honratz *morirs*
Que vilhs entremesclatz *jauzirs*.

Forn. Dona Na Margarid' *auzirs*
E vezers e gens *aculhirs*
Provon que res no vos sofranh.

La rime *irs* est assurée par str. 5: *mos cossirs* et *l'albirs*.

Guiraut de Bornelh, Mahn, *Ged.*, 332, selon le ms. 1749. Le texte est corrompu dans plusieurs passages:

str. 2. Pero mos sens e mos sabers
E mos parlars e mos *ben-dirs*,
Mos esperars e mos *sufrirs*
E mos celars e mos temers
M'agron lonc temps donad' amor.

str. 3. Si li (ms. sill) plagues mos enquerers
Ni mos prejars ni mos *servirs*,
Jal trop velhars nel pauc *dormirs*
Nil mal qu'ieu trai matis e sers
Nom pogron ja partir de lor.

str. 5. Eram combat sobrevolers
E sobramars e loncx desirs
E fam cassar *sobrenardirs*
E folejar e non-devers
So que nos tanh a ma valor.

str. 6. [Qua]r mos semblans e mos parers
E mos [cui]dars e mos albirs
M'aun dig tostems [c'a]utr' *enrequirs*
[Ni] autr' onors ni autr' av[ers]
Nom podon dar tan de ricor.

Arnaut de Maruelh, Bartsch, *Chr.*[3], 93, 7:

Quel loncs espers el loncs consirs
El trop velhars el pauc *dormirs*
Me ten aissi.

Guir. de Bornelh, *Ops m'agra*. Bartsch, *Chr.*[3], 103, 4. Le quatrième vers de chaque strophe rime en *irs*. 1. *vestirs*. 2. *grazirs*. 3. *l'escondirs*. 4. *servirs*. 5. *aculhirs*. 6. *forbirs*. 7. *l'apedirs*. 8. *escarnirs*. Comme ce sont tous des infinitifs au cas sujet, la flexion n'est pas assurée par

Digitized by Google

la rime, mais bien par la conséquence dans la manière d'écrire ; car dans les quatre ms. A B C N, dont le texte est imprimé, Mahn, *Ged.*, 870, 871, 872, 1360, la rime *irs* est toujours fidèlement conservée On pourrait, du reste, déjà, *à priori,* supposer que les infinitifs en *ir* doivent toujours avoir l'*s* au cas sujet sg. Les infinitifs employés comme substantifs doivent suivre la flexion des substantifs en général. Or les substantifs parisyllabiques avec accent fixe ont toujours l'*s* au nominatif, excepté les mots en *e* atone ; en conséquence, ce ne sont que les infinitifs en *re* qui n'ont pas constamment l'*s* au cas sujet, tandis que les infinitifs en *ar, er, ir,* ont la flexion régulière. C'est donc ainsi que se divisent les infinitifs quant à leur flexion, comme l'a déjà dit M. Stimming dans son édition de Bertran de Born, 2, 19, dans une note que M. Reimann a eu tort de ne pas mentionner.

Les substantifs et adjectifs en *re* (= lat. *er*) tantôt ont l'*s* au cas sujet singulier, tantôt ne l'ont pas (p. 52). Du cas sujet avec *s,* M. R. ne donne que trois exemples ; en voici quelques autres :

on plus valc Alexandres (: en Flandres)
(Arn. Daniel, éd. Canello, 13, 21.)

Ans que veinal nou frug tendres...
Et son aixi resc e tendres...
E qui parra greus l'apenres... (: dos genres)
(Guiraut de Bornelh, Mahn, *Ged.*, 865.)

Mais la désinence (lat. *-re*) n'est pas obligatoire. M. Reimann donne lui-même un exemple de *repaires.* C'est la même chose avec *astre.* Je ne connais pas un exemple décisif de la forme *astres ;* mais elle se trouve souvent à l'intérieur du vers. Du reste, elle n'a rien de remarquable; c'est la flexion régulière, *s* au cas sujet singulier. Ce qu'il nous faut, c'est un cas sujet singulier sans *s*. Le voici :

El a nom N' Amfos de Barbastre,
Er aujatz, senher, cal desastre
Li avenc per sa gelozia.
(Raimon Vidal, Barstch, *Lesebuch,* 29, 53.)

La rime *astre* est assurée par *Barbastre : astre* (cas oblique), *ib.*, 31, 81.

La même inconstance de l'*s* au cas sujet singulier se remarque dans les substantifs en *atge* (p. 55, ss.). M. R. en donne un assez grand nombre d'exemples. Le premier passage pourtant ne prouve rien. *Salvatges* n'est pas du tout nécessaire ; il pourrait y avoir aussi bien *salvatge,* car la flexion des adjectifs présente naturellement la même variété que celle des substantifs. *Salvatge,* sans *s* au cas sujet, se trouve, par exemple, Mahn, *Ged.*, 943, 4.

Digitized by Google

Non posc mudar que non sia salvatge
(: per lo follatge, tener autre viage.)

Et Mahn, *Werke*, 1, 42:

Qu'ieu avia fait follatge
C'a totz era ades salvatge (: de mon dampnatge).

Dans un passage de Raimbaut de Vaqueiras, Mahn, *Ged.*, 610, il y a dans le ms.:

Qu'ancta e danz
Me par e vol pillages

M. Reimann écrit *evol pillages* (p. 56) et propose en note de corriger *avols*. Lisez simplement: *e volpillages*.

Mais ce ne sont pas seulement les substantifs en *re* et *atge*, cités par M. R., qui montrent cette inconstance de la flexion : ce sont tous les mots en *e* atone. Voici du moins des exemples en *le, ce, etge:*

Morta fora sil *metge*
No fos que venc d'Uzege...
Tal colp lo det sotz petge
C'a pauc nol parec *fetge*.
(Mahn, *Ged.*, 161, 6.)

Per que vostre *pobl'* er sals (7 s.)
Si que le *princ'* enfernals (7 s.)
Non ha poder com solia.
(Mahn, *Ged.*, 988, 3.)

Diable au cas sujet chez Guilh. Fig., 2, 160.

M. Reimann n'a pas parlé des substantifs en *i* provenant de subst. neutres latins en *ium*, tels que *juzizi, emperi, sacrifizi*, etc. Ces mots se trouvent très-rarement à la rime, et je n'ai noté que deux passages où ils se trouvent au cas sujet. Les voici:

Emperol dig *testimoni*
Que fetz ab cor malenconi
No val ges de dreg una glan.
(*Brev. d'amor*, 28112.)

Us lochs es estrehs sobr' el fluvi
On fo fachs aquest *esdeluvi*.
(St. Enimie (éd. Sachs), v. 1240.)

Doit-on en conclure que ces substantifs ne prennent jamais l'*s* au cas sujet singulier ? Non, car les exemples avec *s* se trouvent trop souvent à l'intérieur du vers pour permettre une telle conclusion. Ces substantifs montrent donc la même inconstance de la flexion que les substantifs en *e*. Le vers de Guilhem IX:

Que plus etz blanca qu'evori

Digitized by Google

ne donne donc lieu à aucune objection, et il n'est pas nécessaire de corriger *d'evori*, comme M. R. propose page 32.

Les substantifs de la deuxième déclinaison (subst. masc. parisyllabiques avec accent fixe) se divisent donc comme il suit:

a. Les substantifs oxytons: l'*s* est constante au cas sujet du singulier. Les quelques exemples où l'*s* ne se trouve pas doivent être regardés comme des négligences du poëte.

b. Les paroxytons en *e*. Le cas sujet singulier tantôt a l'*s*, et tantôt ne l'a pas.

c. Les infinitifs se divisent en deux parties : les infinitifs en *ar, er, ir,* suivent la flexion du groupe *a;* ceux en *re,* celle du groupe *b*.

d. Le substantif en *i* provenant d'un substantif latin neutre en *ium*. L'*s* n'est pas constante au cas sujet singulier.

e. Les substantifs *hom* et *coms*.

(*A suivre.*)

Émile Levy.

CHRONIQUE

Le Bureau de la Société pour l'année 1884 a été constitué de la manière suivante : président, M. Ferdinand Castets, doyen de la Faculté des lettres ;— vice-président, M. Etienne Gleizes ; — Trésorier, M. Louis Lambert ;— secrétaire, M. A. Roque-Ferrier.

*
* *

Communications faites en séance de la Société. — 9 janvier. Proverbes, comparaisons populaires, énigmes et contes recueillis sur le plateau de l'Espinouse, par M. Vidal ;

Lo Somni d'Isabel, fragment de l'*Atlantida,* de M. Verdaguer, traduit en vers languedociens (Alais et ses environs), par M. Albert Arnavielle ;

Un rousàri de Camado, poésie provençale (Avignon et les bords du Rhône), par M. William-C. Bonaparte-Wyse.

23 janvier. — Etude de mœurs provençales par les proverbes et les dictons: *l'Average, li Pastre, lis Avé en viage, lou Bestiari menu, li Chin de pargue,* etc., par M. Jean Brunet ;

La Mort de Simoun de Mount-fort, poésie provençale (Avignon et les bords du Rhône), par M. l'abbé Malignon.

6 février. — *De l'Utilisation des dialectes provinciaux pour l'enseignement du français,* par le frère Savinien ;

Le Saut de Roland et de saint Guilhem, notes sur une tradition populaire, par M. A. Roque-Ferrier.

*
* *

Livres donnés a la Bibliothèque de la Société. — Annuari

Digitized by Google

lemouzi per lou bel an de Dieu 1884. Se vend à Tulle, chez tous les libraires; à Périgueux, chez Cassard frères [1884]; in-12, 48 pages (don de M. Marcelin Caze);

Bacaloglo (Em.): Esposiţiunea de la München din anulŭ 1882. Bucuresci, Typografia Academieĭ romane, 1883; in-4°, 4 pages (don de l'Académie roumaine);

Baritiŭ (George): Raportŭ asupra călĕtorieĭ la ruinele Sarmisagetuseĭşi a informaţiunilorŭ adunate la faţa loculuĭ, în anulŭ 1882. Bucuresci, Tipografia Academieĭ romane, 1883; in-4°, 12 pages (don de l'Académie roumaine);

Felix (Dr I.): Dare de Sémă asupra congresuluĭ alŭ patrulea internaţionalŭ de igienă ţinutŭ la Geneva în luna septembrie 1882. Bucuresci, Tipografia Academieĭ romane, 1883; in-4°, 16 pages (don de l'Académie roumaine);

Felix (Dr I.): Prophylaxia Pelagreĭ. Bucuresci, Tipografia Academieĭ romane, 1883; in-4°. 44 pages (don de l'Académie roumaine);

Gantelmi-d'Ille (Ch. de): Rapport sur le Concours d'agriculture entre les instituteurs de l'arrondissement, lu en séance publique à l'Athénée de Forcalquier, le 11 novembre 1883. Forcalquier, Masson, 1883; in-8°, 18 pages;

Guillibert (Hippolyte): Fêtes latines de 1882. Cour d'amour de Provence. Rapport de M. Hippol. Guillibert. Gap, Richaud. 1882; in-8°, 22 pages;

Marianu, Ionescu, Maiorescu şi Jacob Negruzzi: Mănunchiŭ din manuscrisele lui G. Săulescu. Bucuresci, Tipografia Academieĭ romane, 1883; in-4°, 60 pages (don de l'Académie roumaine);

Marienescu şi Urechiă: Viéţa şi Operele luĭ Petrŭ Maioru. Bucuresci, Tipografia Academieĭ romane, 1883; in-8°, 122 pages (don de l'Académie roumaine);

Melchisedecu (Episcopulu): Despre icónele miraculóse de la Athon de proveninţă română. Bucuresci, Tipografia Academieĭ romane, 1883; in-4°, 4 pages (don de l'Académie roumaine);

Mistral (Frédéric). A Madamo Frederi Mistral. Li Grihet, pouësio de Frederi Mistral, musico d'Elzear Jouveau. Avignon, Lagier-Fornery [1884]; in-4°, 4 pages (don de M. Jouveau).

*
* *

Souscription au buste de Boucherie. — *Cinquième liste*

MM.	André Balaguer y Merino, à Barcelone (Espagne). Fr.	10
	Fontaine, professeur à la Faculté des lettres, à Lyon.	10
	Milá y Fontanals, professeur à l'Université de Barcelone (Espagne).	10
	Montagne (Edmond), à Villiers-le-Bel.	5
	Ruelle (Ch.-Emile), à Paris.	3
	Total de la cinquième liste.	38
	Montant des listes précédentes.	1.974 50
	Total général au 20 février. Fr.	2.012 50

Le Gérant responsable : Ernest Hamelin

Digitized by Google

DIALECTES MODERNES

MONOGRAPHIE DU SOUS-DIALECTE

LANGUEDOCIEN

DU CANTON DE LA SALLE-SAINT-PIERRE (GARD)

Grâce à leur position géographique, nos Cévennes, autrefois dépourvues de routes, étaient d'un difficile accès pour les étrangers et les envahisseurs, qui, d'ailleurs, à en juger par l'intrépide résistance que les Camisards opposèrent à Louis XIV, y auraient été fort mal reçus. Nos montagnes jouirent donc presque en tout temps d'une indépendance relative, et le langage de leurs habitants dut à cette situation particulière de se conserver plus pur que celui des plaines du bas Languedoc. Cette pureté s'altéra très-sensiblement, non pas quand disparut la langue littéraire illustrée par les troubadours, car cette dernière, cultivée seulement dans les petites cours de notre Midi, était à peu près complétement ignorée dans les, campagnes qui, après comme avant la catastrophe terrible, gardèrent leurs patois divers, — mais au XVIe siècle, quand le français s'introduisit dans la région cévenole, porté par les disciples de Calvin.

A partir de ce moment, notre sous-dialecte languedocien fut envahi par les gallicismes, et il y a lieu d'être étonné aujourd'hui, quand on le voit subsister encore relativement riche pour servir d'organe à beaucoup de Cévenols, surtout si l'on se souvient que le nouvel ordre de choses inauguré par la Révolution de 1789 a fait tomber en désuétude bon nombre de ses vocables les plus expressifs.

Digitized by Google

Mais subsistera-t-il longtemps, assailli qu'il est par le service militaire, les journaux et l'école primaire ?

Sans vouloir être prophète de malheur, nous croyons que ses jours sont comptés. Voilà pourquoi, avant que ne s'évanouisse pour jamais ce monument du passé, c'est faire œuvre utile que d'attirer sur lui l'attention. D'ailleurs, comme tous les sous-dialectes nés en Gaule de la décomposition du latin populaire, le nôtre, étudié systématiquement, peut jeter quelque lumière sur la phonétique et la grammaire du français.

La contrée dans laquelle il est usité, à quelques variantes près, comprend, outre la commune de la Salle, celles de Colognac, de Soudorgues, de Sainte-Croix-de-Caderles, de Saint-Bonnet, de Thoiras, de Saint-Félix-de-Palhières, de Vabres et la vallée de Valestalière, qui fait partie de la commune de Monoblet ; puis tout le canton de Saint-Hippolyte-du-Fort, moins la commune de Pompignan ; enfin dans le canton de Sumène et dans la partie de la commune de Saint-Roman-de-Codières contenue dans le bassin du Vidourle.

Purement parlé à la Salle, à Colognac, à Soudorgues, à Sainte-Croix-de-Caderles, à Saint-Bonnet, à Valestalière, à Cros et à Saint-Roman-de-Codières (Cotarias), dans les limites que nous lui assignons, ce sous-dialecte commence à s'altérer à Bouzon, écart de la commune de Colognac; à la Lironenque, écart de la commune de Soudorgues ; à Thoiras, à Saint-Félix-de-Palhières, à Vabres, à Cambo, à la Cadière, à Conqueyrac et à Saint-Hippolyte, mais sans perdre les traits essentiels qui le caractérisent. C'est seulement dans quelques mots et dans quelques expressions que l'on peut noter des différences de prononciation et le changement de quelques lettres, de V en B ou de A en O.

Notre étude comprendra trois parties :

La première contiendra la parabole de l'Enfant prodigue et quelques fables de La Fontaine traduites aussi littéralement que possible ; — des proverbes, quelques contes populaires, les formes de l'article et des pronoms, la conjugaison de huit verbes languedociens.

La seconde fera connaître, avec quelques-uns des caractè-

Digitized by Google

res du sous-dialecte étudié, ses principaux éléments constitutifs.

Et la troisième offrira des groupes de beaucoup de formes simultanées, montrant les différences qui existent entre le languedocien de la Salle et celui des cantons qui l'avoisinent.

PREMIÈRE PARTIE

Dans cette première partie, après chacun des textes destinés à donner une idée du languedocien parlé dans le canton de la Salle, nous nous bornerons à traduire en français les mots employés dont la signification pourrait paraître obscure.

Première Section

Semblanso de l'Efan bourgal (prodigalis)

Un ome avié dous efans. Lou mendre li diguet : « Paire, bailo-mi ce que deu mi revenì de toun be » ; e lou paire lus despartiguet soun avedre. A cauque tems d'aquì, quand aguet amassat tout ce qu'avié, lou mendre s'enanet ièn din l'estrange, ounte debouriguet soun deque e visquet din lou mau gouvern. E quand aguet tout degavahiat, uno carestié folo cazet sus la countrado. S'atroubavo sens res. Intret adoun pèr sirven acò d'un del pais, que lou mandet à sa borio garda lous poucels. Aurié be viergut aquì manja soun ramplimen de las couroubios que si trajieu as quèchous, mès degus noun l'en tenié. A la fi, si remembran, el diguèt : « Que de travahiadous à l'oustau pairoulau qu'òu de pan mai que soun prou, e ieu mourisse de fam ! Vau partì ; anarai trouba moun paire e li dirai : « Paire, ai pecat cronto lou ciel e cronto tu ; noun amerite que mi dìgou toun filh ; fai-mi coumo à l'un de tous sirvens. » Piei partiguet e anet trouba soun paire, qu'en lou devistan de ièn, seguet tout pietadous, couriguet à soun endavan, si traguet à soun col e l'abrasset. — Mès soun filh li diguet : « Paire, ai pecat cronto lou ciel e cronto tu, e noun amerite que mi dìgou toun filh. » — Adoun lou paire diguet à sous sirvens : « Anas quèrre la pus poulido raubo e cargaz-lo-

Digitized by Google

li ; mettèz-li uno bago al det e bailaz-li per si caussà. Menaz aicì lou bedel gras e aucisèz-lou. Mangen e larguejen, quar moun filh que vesèz ero mort e es revieudat, ero perdut e es retroubat. E coumencèrou de largueja.

Sus aco, soun màjou qu'ero per chestres tournet, e, si sarran de l'oustau, auziguet que s'i cantavo e que s'i dansavo. Sounet sus lou cop un des sirvens per saupre d'el deque ero tout acò. Aqueste li diguet : « Toun fraire es tournat, e toun paire o fatz sanna lou bedel gras, peroc que o retroubat soun filh en bon pourtamen. Lou jouve ni seguet escoufès e noun vierguet intra. Adoun soun paire sourtiguet per l'en prega ; mès el repouteguet à soun paire : « Io sai pas quan que ti servisse sens avedre jammai fatz qu'à toun voulé, e pamen noun m'as jammai bailat un cabrit per largueja embé mous counpans. Mès, quand tourno toun autre filh qu'o fatz putofì embé de descabestrados, tu fas sanna per el lou bedel gras ! » — « Moun filh, li respoundeguet soun paire, siès toutjourn embé ieu e tout ce qu'ai es tieune ; mès cahié be fa regalo e roio, peroc que toun fraire que vezes ero mort e qu'es revieudat, qu'ero perdut e es retroubat. »

Bourgal a pour synonymes : *larguié, boubancié, degahié, degavahiadou, degahiou, degatiboul, manjaire, manjarèl,* etc.

Degavahia, « dissiper, prodiguer. » (par le latin *gabalus*)

Couroubios, « carouges », se dit aussi *esparx*.

Quèchou, cochon, porc, = sp. GOCHO.

Soun deque, « son avoir. » — Au lieu de *semblanso,* on dit aussi *paraulo (parabola)*.

Si traguet à soun col = *l'acoulet.*

Sirven. On dit aussi *doumège* (domesticus).

Peroc que = ital. *perroche* × *persoque* = ital. *perciocche*.

Dansa = *balla,* ital. *ballare*.

Lou mendre, le plus jeune (minor).

Màjou, « l'aîné » d'une famille (majorem).

Lou Casse e lou Rauzèl

Lou Casse un journ diguet al Rauzèl :
Avèz be rasou d'encoulpà la naturo.
Un petirey, per vous, es pa 'no manido cargo :

Digitized by Google

La mendre auro que, per fourtuno,
Fo frounzì lou dessus de l'aigo,
Vous coustren à baissa lou cab;
Mentre que moun fron, al Caucase parié,
Pas counten d'arrestà la rajo del sourel,
Si ris de las espèros de las bourrascos.
Tout vous es aguielas, tout mi semblo ventoulet.
Encaro se veniaz à l'abric de moun fiehatje
Que couvris lou vezinat,
Aurias pas tant à patì,
Vous apararíei cronto lous auristres;
Mès venez souvendet
Sus l'imourouso abro des rëiaumes de l'auro.
La naturo, per vous, mi semblo be mairastro. —
Vostro pietat, li faguet l'aubrot,
Vèn d'un bo couret; mès n'aguez curo,
Men que vous deve çregne las auros :
Plegue mès noun deroumpe.
Avez, fins à aro,
Cronto lus assauts espaventables,
Tengut cop sens clegna l'esquino ;
Mès veiren à la fi.
Encaro parlavo,
Quand, del pus ièn que si pot veire, courris emmaligat
Lou pus tarrible des efans
Que lou Nord aguesse jammai coungreiat.
L'aubre s'enredeno, lou Rauzèl plego ;
L'auro s'encourousso encaro mai,
E fo tant que derazigo
Aquel de cau la testo adeja lou ciel tustavo,
E de cau lous pezes toucavou à l'emperi des Caunitz.

Nord se dit aussi *auro, auro drecho:* « de l'auro = du côté du nord. »

La Lacheiro e lou Tarou del lach

Pereto, su sa testo pourtan un tarou del lach,
Be pausat sus un coussinet,

Digitized by Google

S'emmagenavo que s'agandirié sens embaisso à la villo ;
Lesto e court-vestido, aloungavo lou pas :
Es qu'avié mes, aquel journ, per estre pus isnèlo,
Jupèl simple e souhiès plats.
Nostro lacheiro ansin atufegado,
Countavo adeja dins sa pensado
Tout lou pretz de soun lach, n'emplegavo l'argen:
Crounpavo un cent d'iòus, triblavo sa cougado ;
La causo abastavo be per soun souenh daligen.
Aizadamen pourrai, si dizié,
Acoutì de poulastres à l'entour de moun oustau.
Lou reinar serò be fi
Se m'en laisso pas prou per avedre un quèchou.
Lou porc per s'engraissa coustarò pauc de bren ;
Ero, quand l'aguère, poulidamen avengut.
Aurai, el revendut, d'argen poulit e bo.
E cau m'empacharò de mettre en nostre estable,
Se regarde à soun pretz, uno baco e soun bedèl,
Que sauta ieu veirai al mitan del troupèl ?
Pereto, sus aco, sauto atabé trelepan :
Lou lach chai, adieu bedèl, baco, quèchou, cougado.
La mestro d'aqueles bes, quittan, l'ièl triste,
Sa riquesso ansin espandido,
Vo s'escusa davan soun ome,
Pas sens risca d'estre batudo.
Lou raconte en farço seguet fatz :
L'apelèrou lou tarou del lach.—
Quante esperit noun bat la campagno ?
Cau noun fo castèls en Espagno ?
Picrocol, Pirrous, la lacheiro, enfì toutes,
Tant lous senutz que lous folhs,
Cadun raivassejo en vehian : i o pas res de pus douz.
Uno errado amistairo enflusco adoun nostros armos :
Avèn tout l'avé del mound,
Toutos las ounous, toutos las fennos.
Quand sui soul, desfize lous pus vahiens ;
M'escabarte, m'en vau destrouna lou Sofì :
Mi fòu rey ; moun poble m'aimò ;

Digitized by Google

Las ccurolos cazou en plejo su ma testo ;
Mès, se cauco desfourtuno mi fo cuja sensiadamen,
Sui Gros-Jan coumo de davan.

Tarou = sp. *tarro*. — On dit aussi *sehiou, trapou, gaudo, gatto, gaulo*, etc.

Isnèl, isnèlo, agile, leste, vif, gaillard ; = allem., *schnell;* suéd., *snell ;* island., *sniall ;* ital., *snello, snella*.

Lous Animaus malautes de la pestenensio

Un mau qu'en s'espandigu en espavento,
Mau que lou ciel enfurounat
Faguet naisse per castia las forfaituros de la terro, —
La pestenensio (per que cau vous dire soun noum),
A mesme d'enrequezì dins un journ l'Aquerou,
As animaus fazié la guerro.
Toutes mourissien pas, mès toutes èrou nafratz ;
S'en vezié pas d'afairatz
Per cerca lou soustenemen d'uno mourento vido ;
Ges d'alimens noun lus fazièu lego ;
Ni loubs, ni reinars, n'agaitàvou
La dousso e tendro proio ;
Las tourtouros si fugissièu :
Pus d'amour, per so pus de joio.
Lou lioun tenguet counselh e diguet :« Cambarados,
Creze que lou ciel o permés,
Per nostres pecats, aquelo malo bouzeno.
Que lou pus encoulpat de n'autres
S'abandoune as materous de l'iro celestialo :
Acò belèu nous vaurò d'estre toutes sanatz.
L'istorio nous appren qu'en de talos bouzenos
Si vei de parieiros auferendos.
Seguen pas doun eissegatz : veguen sens nous flaugnardeja
L'estat de nostro coussienso.
Per ieu, countentan ma gouludige,
Ai debourit fosso moutous.
De que m'avièu fatz ? — Pas res.
Mesme m'es arrivat per fes de gouloufì

Digitized by Google

Lou pastre.
Mi lieurarai doun, s'ou cau ; mès m'es avìs
Qu'es bo que cadun s'acupe coumo ieu ;
Quar si deu dezira, per razou de justisso,
Que lou pus damnable perigue.
—« Segne, dis lou reinar, sès trop bon rey ;
Vostro ansio fo veire qu'azimas trop dalicadamen.
Ebe, manja moutous, canahio, estoudo meno,
Acò 's pecat? Nou, nou, segnou,
En lous mourfian, belcop lous oundrez ;
E per lou pastre, si pot dire
Que toutes maus s'ameritavo,
El qu'ero d'aquelos gens que sus lous animaus
Si fòu un gimeric emperi.»
Aitau diguet lou reinar, e agatisseires d'apelaudì.
Ges ausèrou pas trop aprigoundì,
Del tigre ni de l'ours, ni de las autros pouissansos,
Las mens perdounablos coulpos :
Toutes lous cerco-brego, fins as simples mastisses,
Al dire de cadun, èrou de santets.
L'aze à soun tour venguet e diguet : « Ai souvenenso
Que, passan per un prat de mourgue,
Lou talen, l'aucaizou, l'erbo tendro e, cuge,
Cauque diable atambé mi butan,
D'aquel prat toundeguère larc coumo ma lengo ;
D'acò fa, ere ièn d'avedre lou drech, per que cau parla franc.
Sus aquel ditz cadun escridasso l'ariat.
Un loub cauque pauc clergue moustret din soun arengo
Que cahié martiria 'quel maudit animau,
Aquel pialat, aquel rougnous, d'ount venié tout lou mau.
Soun escapado seguet jutjado un cas damnable.
Manja l'erbo des autres ! Quante mescab ourrible !
Res que la mort noun poudié
Espourgà soun maufatz. Ou li faguèrou be veire.
Segoun que serez apouderat ou despouderat,
Lous jutjamens des omes de ley vous blanquiròu ou vous ennegreziròu.

Pestenensio = ital., *pestilenza, pestilenzia;* latin, *pestilentia;* v. lang., *malobosso,* peste.

Digitized by Google

Ariat, âne, = lang., *aze, bourrou ;* celtique, « *ari* », *âne.*

Agatisseire, de *agati,* « amadouer, flatter », formé de *cat, gat,* chat (catus).

Escapado = ital., *scappata,* escapade, sottise, action imprudente = lang., *manit mancamen.*

Lou Pagés del Danubi

Cau pas jutja de las gens sus la semblanso.
Lou counsel n'es bo, mès n'es pas nouvèl.
Alabets l'errado del furou
Mi serviguet à prouva lou ditz qu'avance :
Ai per lou founda des aro
Lou bo Socratès, Isoup e certan pagés
De las abros del Danubi, ome dount Marc-Aurèl
Nous fo lou retrach pla fizèl.
Counouissen lous prumiés ; per l'autre, vej'aicì
Lou pressounage brieumen :
Soun mentou nourrissié 'no barbo ramado ;
Touto sa pressouno pelouso
Retrazié 'n ours, mès un ours mau licat ;
Jout uno usso fournido el avié l'ièl rescos,
Lou reguard guerlié, nas tos, grossos boucos,
Pourtavo saioul de pèl de cabro
E cencho de jouncs de mar.
Ansin atufegat, aquel ome seguet tramés per las vilos
Que lavo lou Danubi. I avié pas cab de recèsses
Ount l'avarezo des Roumans
Noun intrèsse adoun e noun pourtèsse las mans.
Lou tramés venguet doun e faguet aquesto arengo :
« Roumans e vous, Senat, setuds per m'escouta,
Supplique davan tout lous dieus de m'ajuda.
Vièrgou lous Sempre-vieus, menaires de ma lengo,
Que ieu digue pas res que deugue estre reprezo!
Sen lus ajudo, noun pot intra din lous esperits
Que tout mau e touto engano :
Cau manco de mettre aquì sa recourso, jaupigo lus leys.
A prouvo nautres que castio la roumano avarezo.

Digitized by Google

Roumo es per nostres fourfatz, mai que per sas prouessos,
L'estrumen de nostros penos.
Cremetaz, Roumans, cremetaz que lou ciel cauque journ
Noun tresporte mest vautres lous plous e la patironso,
E que metien en nostros mans, per un just cambiamen,
Las armos dount si servìs sa venjazou reddo,
Noun vous fague, en soun iro,
Nostres soumesses à vostre tour.
E per que sèn lous vostres ? Que mi dìgou
En de que valez mai que cent autres pobles ?
Quante dretz vous o rendutz mestres del mound ?
Per que venì treboula uno escleto vido ?
Travahiavian en paz de camps pazibles ; e nostros mans
Sabièu fa obros d'art coumo mena l'araire.
De qu'avez apprés as Germans ?
Eles òu adresso e couratge :
S'avièu agut lou remoulige
Coumo vous e la raubarié,
Belèu à vostro plasso aurièu la pouissanço
E saupriè u s'en servì sens crudeltad.
La que vostres prevostz òu sus nautres praticado
Intro embé peno en la pensado.
La magestad de vostres autas
N'es elo mesmo outratjado :
Quar saupiaz que lous Sempre-vieus
Nous regàrdou. Gramecìs à vostres eizemples,
Òu pas à veire que de cauzos ourriblos,
Lou menesprés d'eles e de lus temples,
L'avarezo butado fins à la frenetego.
Res n'abasto à las gens que nous vènou de Roumo :
La terro e l'obro de l'ome
Fòu per las assadoulà d'esfosses vans ;
Reprenez-los : voulèn pas pus
Travahia per elos las campagnos.
Quittan las cieutatz, raidan vès las mountagnos ;
Laissan nostros aimados counpagnos,
Nous entretenen pas qu'embé d'ourses espaventables,
Lasses de mettre al journ de desfourtunatz,
D'apoboula per Roumo uno countrado qu'elo afravo.

Digitized by Google

Per nostres efans adeja nascuts,
Deziran de veire lus jours arriva be lèu à terme :
Vostres prevostz al malastre nous fòu apounì lou crim.
Reprenez-lous : nous ensegnaròu pas
Que la flaquige e que lou vice ;
Lous Germans, coumo eles, devendròu
Gens de raubarié e d'avarezo.
Es tout ce qu'ai vist din Roumo en m'en sarran.
I o ti pas de dous à faire,
De pourpro à douna ? Vanamen si cerco
Cauco tuto en las leys : encaro lus mestié
O-ti tout ple d'alonguis. Aquelos paraulos un pauc rustos
Dèvou accoumensa de vous desplaire;
Fenisse. Punissez de mort
Un planh un pauc trop sancer.»
Acò ditz, el s'estenihio ; e cadun estabourbit
Es meravihat del gran couratge, de las justos razous, del parla soubrié
Del sèuvatge ansin abauzat.
Ni faguèrou un ome de paratge ; e seguet acò la venjazou
Qu'à lus ime soun parlamen ameritavo. Cauziguèrou
D'autres prevostz, e, per escritz,
Lou Senat demandet ce qu'avié ditz aquel ome
Per servì de pairou as parlaires avenidous.
Saupieguèrou pas longtemps à Roumo
Fa dura aquel parla soubrié.

Grossos boucos. On peut dire aussi *boucarut*.
Recès = ital., *ricetto;* latin, *receptum*.
Esclet, eto ; ital., *schietto, ta,* pur, simple; allem., *schlecht;* holland., *slegt ;* angl., *slight,* aplani, simple, ordinaire.
Estenihia = *extendiculare* (exten'ic'lare).

Deuxième Section

Proverbes et Dictons populaires

1 A tu lou rabe (à toi de parler).
2 Dans l'Ardèche, celui qui a bien dîné dit souvent :
« Ai manjat que veze Juezo.» (Joyeuse, nom de ville.

Digitized by Google

3 Après pretz fatz,
Ni mour, ni gratz.

4 On dit d'un travail qui est à refaire :
Acò 's lou travalh de la Bemio.

5 A fiho jouve soun parelh.

6 Al mes de febrié,
Touto bestio cerco soun parié.

7 On dit d'une maison où tout est sens dessus dessous :
Acò 's lou pous de las Mascos.

8 Barbié pietadous fo la plago vermenouso.

9 Bo chaval es pas jammai rosso.

10 On dit des boiteux :
Cambo courto e lengo longo.

11 Ce que fo de mau à d'us fo de be à d'autres.

12 On dit d'un homme fort âgé :
Quouro que mourigue, mourirò pas de la brezego.

13 Cade païs fournìs soun mounde.

14 Court e bo.

15 Cau vieure per veire.

16 Ce qu'es pa 'n matable es en campano.

17 Cano justo fo bon joc.

18 Camiso negro al carbounié.

19 De pratz e de devezes,
Tant que ni vezes.

20 On dit d'un homme cité comme le plus coquin de son village :
Es pas la flou de l'amenlié.

21 On dit de quelqu'un qui persuade facilement les autres :
Emmascarié las serps.

22 Fres coumo la flou des pezes,

Digitized by Google

23 On dit d'une femme qui gagne peu :
Gagno pas per sala 'n iòu.

24 Gens de Saumano,
Fosso brutz e pauc de lano.

(Saumane, village du canton de St-André-de-Valborgne.)

Cf. prov.-allem. :

« Viel geschrei und wenig wolle.»(«Beaucoup de cris et peu de laine », beaucoup de bruit et peu d'effet.)

25 Ièn de la taulo, ièn des platz.

26 I o pertout uno lego de mischan camì, setat à Cantobre que tout n'es. (Cantobre, nom de lieu (Aveyron.))

27 Jouventud
Passo vertud.

28 Jammai chaval jaratié
Noun laisso soun mestre en bourbié.

29 On dit des maris :
Lous jouves badinou,
Lous vièlhs roundìnou.

30 On dit d'une femme prompte à s'irriter :
La cau mena coumo uno novio.

31 La recolto fo pas gau dous cops.

32 Lous darriès gàgnou pas la cousso.

33 Lous pastres pàrlou de sounahios. Cf. Navita de ventis, de tauris narrat arator; enumerat miles vulnera, *pastor oves.*

34 L'erbo de la vermeno
Fo coula lou sanc sens doubrì la veno.

35 L'antouno
A toutes maus douno.

36 La pèl del reinar
Vau mai que sa car.

37 Lou laire
Fo lou praire.

Digitized by Google

38 La man drecho es sorre de l'esquèro.

39 L'un fo l'araire, l'autre las escampadouiros.

40 L'aze maudit
Es lou pus poulit.

41 A un joueur de boules qui vise une boule de son adversaire, on crie :

La peco, la meco, la manco.

42 Las majoufos sou pas maduros (il n'est pas temps de raconter cela).

43 Lou prumié de Mars marco lou temps per lou mes de Mai ;

Lou dous de Mars lou marco per lou mes d'Abrieu,
E lou tres de Mars marco lou sieu.

44 Lou courbatas canto, plòurò lèu.

45 On dit à Saint-Hippolyte-du-Fort :

— Moun filh, veni à la messo.
— Que l'o messo que la lève.
— Veni escouta lou sermoun del curat.
— Que l'o sermat que lou begue.
— Lou bon Dieu ti done l'Esperit.
— E à tus lou Perairou, que seren vesìs.

(L'Esperit et le Perairou, noms de lieux près de Saint-Hippolyte.)

46 Martì,
Soun cat, soun chi,
Soun aze e soun moulì.

47 Ounte i o la paz, Dieus abito.

48 On dit d'un fils unique qui hérite de tout l'avoir de ses parents:

O concos e pairolos.

49 De Martrou en Martrou (une année).

50 Ounte pai, la cabro languìs pas.

Digitized by Google

51 On dit de quelqu'un qui dort profondément :
Peso de meletos.

52 Plòu pas toutjourn al mesme endrech.

53 Que de soun ventre fo jardì,
O pas besoun de medecì.

54 Quand Brion met soun capèl,
Lou pastre de Roubiho met soun mantèl.

(Brion, Rouville, lieux élevés, aux environs de Saint-Jean-du-Gard.)

55 Quand l'Ausseletto met soun capèl,
Lou pastre pot mettre soun mantèl.

(L'Ausselette, montagne à Roquedur, canton de Sumène.)

Les montagnards observent comment les nuages se groupent sur les lieux élevés, pour en tirer des pronostics météorologiques, et ils traduisent leurs observations avec originalité et concision. Non-seulement dans les Cévennes, mais partout, lorsque les nuages s'étendent sur les sommets et les flancs des montagnes, on s'attend à la pluie. On dit en Auvergne :

Si Pilate met son chapeau,
Mets ton manteau.

Et dans le canton de Lucerne (Suisse), où se trouve un autre mont du nom de Pilate :

Hat der Pilatus einem Degen,
So gielot es Regen.

56 Que pot pas poudà, bediho. (Qui ne peut tailler la vigne, la lie, l'attache à l'échalas avec du pleyon.)

57 Que gagno temps, gagno tout.

58 D'un vêtement ample on dit :

Se mau mi vo,
Be mi fo.

59 Que salejo lou dilus,
Salejarò pas pus.

Digitized by Google

60 Qu'o pauc garbos o lèu liat.

61 Que sardo manjo, sardo vèn.

62 Regret d'amour, regret d'estable,
Se vos pas m'aima, vai-t'en al diable.

63 On dit du mois de juillet:

S'al vint e dous boùfou lous vents,
Empourtaròu las figos emb sas dents.

64 Se voulen pas qu'ane la campano, la cau pas mettre en branle.

65 Se la mento flourìs, noun grano.

A propos de ce proverbe, une dame très-âgée de Roquedur, canton de Sumène, nous a raconté la légende suivante:

« Pendant la fuite en Égypte, des moissonneurs cachèrent la Sainte Vierge et l'Enfant Jésus, poursuivis par les gens d'Hérode, sous un tas de javelles. Les saints pèlerins étaient à peine soustraits à tous les regards, que les envoyés du prince cruel arrivèrent, cherchant Jésus. Alors la menthe, qui poussait près d'un gerbier, leur dit, et depuis lors elle est maudite:

A la primo gaveleto
I o la pelerineto,
Al segoun garbieret
I o lou pelerinet.

Mais la sauge, voisine de la menthe, arrêta les recherches des inquisiteurs, en leur disant:

« Escoutez pas la mento, que se flourìs noun grano. »

Cf. le prov.:

Fiho que parlamento
Vau pa 'n brout de mento.

66 On dit d'un faux dévot:

Sant ome aicì, dannat al ciel.

67 Toupit languit
O pas jammai boulit.

68 Un trasso emb' un bo

(Se dit des bœufs de Barres, bourg de la Lozère.)

Digitized by Google

69 Vau mai dire : « Tiro », que tira.

70 A quelqu'un qui veut par trop faire l'entendu, on dit :
Vai en Pouètou ferra de cavalos avuglos.

71 A la Crous de Mai, semeno las favos escalairos.

72 Aven pas que ce qu'espargnan.

73 On dit de quelqu'un qui se met à l'écart pour manger des friandises :
Enterro sens canta.

Troisième Section

Lou Reinar e lou Sabau

Lou reinar e lou grapau counvenguèrou 'no fes, d'ensemble travahia uno terro de fosso espandido e carrado de fourmo, per i semena de blad.

Al tems viergut la semenso sourtiguet, e tout fazié 'spera 'n bon revenge.

Quante damnatge, si disié lou reinar, de cale partatja 'mbe lou sabau !

E, pensadis, anavo de çai de lai quand, per fourtuno, atroubet soun coumpagnou d'obro. Après las amistousos acoustumados, lous dous afrairats parlèrou de sous afaires un brieu. Anàvou se quitta, quand goupilh dis à soun ajudo :

— « Aça, m'afourtissou que courrisses coumo uno lèbre, ce qu'ai peno à creire. Mès, que que ni siegue, se vos, jougaren à cau anarò pus vite. Soulamen, coumo lous baus, nous acoussaren pas per coucon que vaugue pas 'no corgno. Se vos, arrestaren que lou qu'aurò lou pus lèu fatz lou tour de nostro semenado, n'aurò soul touto la meissou. S'acò ti vo, ensatjaren quand voudras. »

— « Dise pas de nou, respoundeguet l'animau as ielhs rouges, e, se dissate à la primo aubo ti counvèn, digos-ou.»

— « Dissate siegue », fo manjo-galino en si lipan, e s'en vo coumo de coustumo mandrouneja.

De soun coustat, sens perdre tems, lou grapau fo saupre à touto la grapaudarié des envirous ce que vèn de si decida, e

Digitized by Google

prego sous couzìs lous pus evehiats de si devezì lous ròdous lous pus en visto de la terro à blad, per aquì respondre en soun lioc e plasso quand soun rusat counpan passarò.

Al jour ditz, lous escoumeteires si retròbou à l'endrech d'ounte devou partì. A la primo aubo delàmpou, e camino que caminaras.

Al prumié caire, lou reinar si viro, roudiho darriès el e crido : — « Ounte siès, grazan ? »

« Tiou ! aicì davan », urlo uno voutz grapaudino.

Tout perprés, lou reinar repren soun escourrido, e, lèu esfalenat, agandìs lou segoun caire per recrida : — « Ounte siès, grazan ? »

« Tiou ! aicì davan », glatìs encaro uno youtz grapaudino.

E mai lou reinar si perfosso per mettre darriès el lou sabau. Mès en bado, al caire trezen e pertout, quand demando : « Ounte siès, grazan ? » toutjourn grazan dis : « Tiou ! aicì davan ! Tiou ! aicì davan ! »

Aquel refranh fenìs per acoura lou paure goupilh, que, afahioucat, de guerro lasso, davan touca à la fi del camp, s'arresto tout embalauzit d'avedre perdut ce que tant crezié gagna.

Saupre-fa passo sienso.

Réponses énigmatiques

Per si fà paga 'n deute, un ome anet dins un village vezì del sieu ; mès à l'oustau de soun deuteiren atroubèt pas qu'uno fiho encaro jouveneto per li respondre.

— Ounte es toun paire ? demandet el à la manido.

— Moun paire, moussu, n'es anat doubrì 'n trauc per nl tapa 'n autre.

— E ta maire ?

— Ma maire fo à sa vezino ce qu'aquesto pourrié pas li fa.

— E ta sorre ?

— Ma sorre plouro lous rires d'anton.

— E de que gargato din toun oulo ?

— De mountans e de davalans.

Per lou cop, lou vezitaire restet quet, e, quand sourtiguet de soun enbelinamen, seguet per ansin parla :

Digitized by Google

— S'es vrai, manido, ce que dizes, ieu vole ti douna coucon de poulit.

— Ebe, brave ome, ou poudez fa, respon lou mestre de l'oustau, que despiei un sessis escoutavo à la porto. Ma fiho vous o pa 'nganat. E d'abor, per ce que mi toco, vène de manleva per vous pagà, de fa 'n trauc per ni tapa 'n autre. Per ce qu'es de ma fenno, es en trin à mettre al suzari sa vezino, servìs que la morto pourrié pas li rendre. Piei, ma fiho ainado plouro lous rires d'anton, en fihan d'aquesto ouro. Enfi, lous mountans e lous davalans de l'oulo sou de cezes que fazen perboulì.

L'Efan baujas

Uno fes i avié 'no fenno à cau soun ome, en mouriguen, laisset un garsounet.

Quand aqueste seguet bèl, sa maire li diguet : « Escouto, manit, mi fau adejà viehio e deuras lèu acoumensa de fa nostres afaires ; serò també necite que cerques à ti marida. Cujo, t'en prègue, à ce que ti dise.

Per iei, pos fa veire toun saupre-fa. Sabes qu'avèn besoun d'un vestid de sedo. Ti cau doun ana à la fieiro e ni crounpa un.

L'ai pode b' ana, maire.

L'ai anet, e, sens perdre tems, si rendeguet al mercat des porcs, roudihet, cauziguet e crounpet un poulit quèchou. Aqueste pagat, el reprenguet lou camì de sa borio, butan sa bestio. Mès, coumo lou poucèl ero las e marchavo embé peno, soun nouvel mestre, sens guaire azima, lou gancet per las pattos, lou carguet e lou pourtet à coulono fins à la mahiou.

En lou veguen venì ansin arneissat, sa maire enfurounado li diguet : « Mès, paure endemezit, siès encaro à saupre que devèn pas pourta lous porcs ! S'aquel poudié pas s'ai agandì, per lou tira, ti cahié l'estaca emb un senglou.

L'efan proumeteguet tant de mihou fa, que quand venguet uno autro fieiro, sa maire li diguet : A ça, manit, aro aven b' un porc, mès nous manco lou pairòu per l'abeura. S'anavos à la fieiro ni crounpa un ?

L'ai pode b' anà, maire.

E l'ai tournet. — Sus lou fieirau cauziguet lèu un pairòu

Digitized by Google

luzen, lou crounpet sens trop mercandeja, e tanbé un senglou per lou rebala.

Al brutz que fazié en si sarran, sa maire sourtìs esfalenado, e lous brasses li tòmbou : « Peracò ! li dis elo ; mès, beligas, de que vos que faguen d'un pairòu traucat ? E de que vos que fague de tus, bajanèl ? T'aviei ditz de tira lou porc, mès noun pas lou pairòu, qu'auriés deugut pourta sus l'espanlo.

Lou tèc aproumeteguet encaro d'aproufecha de la lissou, e quand, un mès après, sa maire veguet lous vezìs s'adraia vès la fieiro, si souvenguet qu'avié besoun d'aguhios e diguet à soun dronle : « Se m'en anavos querre per un sòu ? »

L'ai pode b' anà, maire.

E tapoun s'encamino. A la vilo, quand aguet crounpat las aguhios, sabié pa 'nte las mettre. Mès soun embarras sèguet pas long. Un carretié que devié passa davan soun oustau, empourtavo dos balos de fe, e el si diguet : « S' i pounissiei mas aguhios ? — E las i pouniguet. A soun arrivado, sa maire li crido : « E mas aguhios ? — « Maire, las ai pas assoublidados ; mès, coumo crenissiei de las perdre, las ai picados dins las balos de fe d'aquel ome emb cau vène. — Per eizemple, aisso n'es uno fièro ; mès, talòs, poudiès pas las ti fa plega dins un papié e las mettre din toun boumbet ? — Ou vouhiei be fa, mès ai agut pòu que trauquèssou lou papié. — Las ti cahié doun pounì à ta vesto. — Maire, uno autro fes ou farai.

Tout aco si delembret d'un jour à l'autre ; e, coumo soun garsou avié 'ncaro mestié d'acampà d'ime e d'estucho, la maire lou mandet uno fes de mai à la fieiro per crounpa 'n araire.

L'efan partìs d'auzido, arrivo à la fieiro, cronpo l'araire e lou pounìs à sa vesto, que s'estripèt pas pauc, mès prou. S'agandiguet pamen à sa demouranso, e, tre lou devista, sa maire si metteguet à fa d'espèros. « Ai ! boudieu !... s'esclamet ; ai d'aquel emperit, e coumo esperecat lou cau veire !... » Poudié pas si descoufla, la pauro elo !

Coumo peracò es pas aizit de si pas souvenì de soun sanc, un jour la maire s'azardet à dire : « Aga, manit, es mai qu'ouro de ti marida ; sabes qu'es estat questieu per tus d'uno fiho fricaudeto, e qu'o de mionso, per lou segu. La ti cau ana veire.

L'ai pode b' anà, maire.

Après caucos vezitos, sa maire li diguèt : « Ebe, coussì lai

Digitized by Google

ti ressàbou? Cau sab s'i lus counvènes e se la jouve ti regardo embé plazé : vezes, ti cau estre un pauc intran, ti sarra d'elo, li parla dous, la fringa, e prou souven li baila cauque cop d'ièlh.

Aubacò, maire!

E, quand aguet soupat, davalet à la jasso des moutous, ounte curet lous ielhs à fosso de sas pauros bestios, per ni fassì sas pochos. Piei, esperlugat, courris acò d'aquelo que fringavo. « Dieu s'ai sié ! dis en si faguen veire à la porto, e, sans cerca miejour à quatorze ouros, vo s'asseta cronto la fiho de l'oustau, li parlo, li ris, e elo es avinento, per so que sab qu'o à faire à un bon partit. Nostre galan nado en dos boutehios, s'engauziho, pot pas si retene, tiro d'ielhs de sas pochos, e de moumen en moumen ni trai à la jouve que, founmi, fenìs per perdre pacienso : « Aça, mès digo, toupinèl, as doun recatat toun pauc de sen...»—« Eh! nou, ma lifro, sui pas neci ; fau ce que deve fa : ma maire m'o ditz de ti baila prou souven cauque cop d'ielh....

— « Taizo-ti, dourdo-moutos, li cridèrou lous de peraquì ; fosso nous estounaras se jammai fourehios ; mes entremen vai vite veire se sèn pas deforo, e

Que Dieu t'acoumpagne,
Que sa plèjo ti bagne !

Endemezit (latin, *indemissitius*).

L'Ugre

Uno fes i avié 'n ome paire de tres efons. Aquel ome avié din soun ort un perié que fazié cad' an de peros à balafi, mès jammai poudié pas las tasta : coucon las prenié.

Uno annado que n' i avié à rebala, lou paire diguet à soun majourau : « Acò mi vèn en odi de poudre pas jammai saupre de que manjo las peros ; vas doun prene uno arcobuzo, mounta din las brancos del perié e gacharas aquì per veire de que vèn.

L'efan pren l'arcobuzo e l'ai vo. Cabit dins las brancos, espèro un brieu. Su las nòu ouros, si fo de brutz ; el o pòu, davalo e s'en vo. A l'oustau, soun paire li dis : Ebe, de qu'as vis?

Digitized by Google

— Oh ! pas res ; mes ai entendut coucon, ai agut pòu e sui vengut.

L'an d'après, lou paire diguèt: « Peracò, es pas just! avedre de tant poulidos peros e poudre pas ni fa nouvèl ! Aga, faguet à soun cadé, l'ai ti cau anà, tus.

Sens repoutega, lou cadé pren l'arcobuzo e lai vo. Cabit din las brancos, espèro un brieu. Su las nòu ouros, si fo de brutz; el o pòu, davalo e s'en vo. A l'oustau, soun paire li dis :« Ebe, de qu'as vis ? — Oh ! pas res; mes ai entendut coucon, ai agut pòu e sui vengut.

Sus acò, lou mendre diguèt à soun paire: « Aça, l'an que vèn, ieu l'ai vole ana. — Nou pourras pas, seras pa 'ncaro prou belet.— Paire, ti dise que l'ai vole ana.—Veiren, veiren, d'aicì à un an de que pos fa.—Mès, l'an acabat, lou cougatras si desdiguet pas, e, après l'avedre be amounestat, à la fi finalo lou cauguet laissa partì. Armat d'uno lanso, anet à l'ort, mountet sus lou perrié, si cabiguet dins las brancos e esperet un brieu. Su las nòu ouros, si faguet de brutz ; el aguet pòu, davalet e s'anet mettre darriès uno paret. D'aquì veguet venì 'no bestiasso pus bèlo qu'un ome, mès qu'avié pas formo umano. Aquelo bestiasso, que fazié tremoula lou sòu en marchan, si sarret de l'ort, mountet sus lou perrié, amasset toutos las peros, las metteguet dins un sacas e delampet. D'un pauquet mai, l'efan li courissié après per la tuia ; mès si cujet qu'enan cahié veire ounte gandissié la faramio e s'ero soulo. Si levet doun, la seguiguet de tras en tras fins à uno espesso bouscarasso ounte elo s'arrestèt. Adoun la veguet sounleva 'n lauzas, que retounbet darriès elo quand seguet avalido. Après avedre be regardat aquel ròdou per s'en souvenì, l'efan tournet à soun oustau.

Counten de lou reveire, soun paire li diguet:« Ebe, de qu'as vis, moun efantet. Saique atambé as agut pòu ? — Mai pòu que n'autres, diguèrou sous fraires en si trufan, e de segu lou bajanèl n'o pas res vis. — De qu'es acò, pas res vis, diguet l'efan ; vous dize qu'ai vis ce qu'enflusco nostros peros : uno bestiasso bèlo, bèlo, pus bèlo qu'un ome, mès qu'o pas formo umano. L'auriei mesme tuiado, s'aviei pas viergut saupre enan s'ero soulo e ounte anavo. Aro ou sabe, e cau tost partì toutes tres, prene de cordos, glissa din sa baumo, l'assuca e pourta las peros.

Digitized by Google

En l'auziguen, sous fraires espaumats lou prenguèrou per un lòcou e aurièu viergut lou saupre ièn. Pamen, cronto lus grat e per pareisse tan afrits que lus regord, si levèrou e faguèrou lous marjasses.

En bado lou paire vierguet retène soun mendrigoulet: aqueste gibet e petouneget tant que lou cauguet laissa partì.

Quand seguèrou din lou bos, al lauzas de l'orro bestiasso, lous dous màjous n'aussèrou la peiro. Piei l'ainat si faguet estaca, e pauc e pauc lou davalèrou dins la baumo. Quand seguet prou bas, sous fraires li cridèrou : De que vez es? — Pas res; laissaz venì un pauc mai de cordo.— Encaro davalet e li cridèrou tournamai: « De que vezes ?—Pas res, mès mountaz-mi tost qu'ai pòu. » — Lou mountèrou.

Adoun lou cadé si faguet estaca, e l'ainat e lou pus manit li tenguèrou la cordo. Quand seguet da valat prou bas, li cridèrou : « De que vezes?—Pas res; laissas venì 'n pauc mai de cordo.»— Fòu ce que demando, e lèu après : « De que vezes? —Pas res, mès mountaz-mi tost qu'ai pòu. » —Lou mountèrou.

Aça, diguet lou mendre, à ieu! Estacaz-m i.— Noun farem, respoundeguèrou sous fraires, que nostre paire nous jarparié. —Estacaz-mi, vous dize; coste que coste, vole ana veire.—Faguet tant e tant que, per ni fenì, l'estaquèrou e piei lou laissèrou davala. Quand seguet prou bas sous fraires li cridèrou : « De que vezes?—Pas res ; laissaz venì 'n pauc mai de cordo. —Fòu ce que demando, e lèu après : De que vezes ?—Veze un bel fioc, mès brunlo aval bas, bas! Laissaz venì 'n pauc mai de cordo.— N' i o pas pus. — Ebe, Dieu m'afourtune! E laissaz m'ana. — Lou làissou ana e l'entèndou fa 'n grand patassau aval sus lou fioucas.

Quand lou paubarèl, que s'ero pas trop fatz mau, si seguet remés e recounougut, si levet e roudihet.

I avié aqui 'no vièhio que si caufavo. Ero uno fado, que li diguet:« Paurot! ounte sièss-tu vengut! Aissò 's la cabourno des ugres e ti manjaròu! » —« Qu'avalìscou! » faguet l'efan. Piei diguet cau ero e de que vouhié :«Ai pas pòu, vesez, e mi trigo de tuia l'ugre per li prene mas peros.»

Sui countento de tus, li respoundeguet la fado e ti vole baila aquesto lanseto d'or. Emb elo vai ailai dins aquelo baumasso, emb elo toco lous ugres, e toutes lous que toucaras mouriròu. »

Digitized by Google

L'ai anet. A l'intrado ni veguet un bèl, bèl, un porto-esfrai. Mès l'efan noun aguet pòu e viaz lou touquet de sa lanseto : l'ugre toumbet mort. Marchet encaro e de sa lanseto toucavo, toucavo toutes lous ugres que vezié. N'avié tuhiat uno coutrihiado que ni restavo encaro fosso ; mès el engrés, aferit, brandissié toutjour sa lanseto, e tant la brandiguet que toutes lous ugres toucats per elo toumbèrou sens vido, reddes coumo de palamars.

A la pus loundano baumo atroubet enfì sas peros, las prenguèt e si reviret. Mès de que devisto lèu ?

Al lioc ounte i avié lou fioucas e la viehio, ero un mirabèl palai roudat de jardis e ple de doumèges, de chavals e de carris. « Aissò 's per tu, li cridet uno voutz de sai pa 'nte, aissò 's à toun servìs. »

Pamen de tout acò vierguet pas gauzì soul, e, tout coutinen per uno routo plano que lou menet davan soun oustau, anet querre soun paire. Toutes dous din lou plazé e la joio aquì visquèrou ; mès lou vinceire des ugres amioutet pas guaire sous fraires que l'avièu desprezat.

Piei lou gal cantet
E la sourneto feniguet.

(A suivre.)

FESQUET

Digitized by Google

NOTES DE PHILOLOGIE ROUERGATE

(*Suite*[1])

X

L'étude d'un simple patois de la langue d'oc, de notre humble rouergat, par exemple, peut faire découvrir de nouvelles lois de linguistique générale, tout comme les recherches que les maîtres de notre science dirigent, avec une préférence presque exclusive, sur le domaine des langues historiques. Les patois ont même cet avantage sur leurs nobles sœurs, qu'ils offrent à l'observateur des productions plus *naturelles* où, ainsi que dans les plantes sauvages comparées aux plantes cultivées, la pureté des caractères spécifiques s'est conservée plus intacte, où les procédés de la Nature, non entravés et non faussés par l'intervention de l'art, se montrent plus nettement. Il faut toutefois convenir que la physiologie des idiomes romans est une terre où le grand Diez a moissonné si abondamment, qu'il n'y reste plus guère que des épis épars à ramasser. J'ai déjà présenté au lecteur quelques-unes de ces glanes; en voici encore qui me paraissent n'être pas dénuées d'intérêt scientifique.

L'influence de voisinage que les langues exercent les unes sur les autres est le plus souvent celle de l'imitation, qui tend à multiplier entre elles les liens de la ressemblance ; mais il en est une autre dont l'action, à la vérité beaucoup plus restreinte, opère précisément dans le sens opposé, c'est-à-dire avec une tendance à la différenciation. Que deux dialectes géographiquement juxtaposés se distinguent entre eux par la prononciation de certaines lettres, par la forme de certains mots, on se piquera parfois de part ou d'autre, ou des deux côtés, d'observer cette différence avec un soin si jaloux qu'on en viendra à l'exagérer, à l'outrer, à la faire sortir de ses limites

[1] Voir *Revue des langues romanes*, février, mai et juillet 1882, octobre et novembre 1883.

Digitized by Google

premières et légitimes. On arrive de la sorte à corrompre sa langue en mettant un zèle inintelligent à la purifier d'une contamination étrangère apparente.

Ce phénomène s'est produit sous plusieurs formes dans les divers parlers locaux de mon département; je vais indiquer les principales.

A. — Le CH et le J provençaux se prononcent, suivant les régions ou districts, de deux manières très-différentes : ici ils sont *chuintants (ch* ayant alors la même valeur phonique qu'en espagnol, et *j* celle du *gi* italien suivi d'une voyelle), là, ils sont *zézayants* (prenant à peu près le son du *z* allemand ou italien). En Rouergue, les deux prononciations rivales se partagent le territoire de la province d'une façon singulièrement remarquable, déjà signalée par moi à la *Société d'anthropologie de Paris,* il y a près de vingt ans[1].

Le chuintement et le zézayement occupent deux aires continues, à peu près d'égale étendue, qui, bien que se contournant et se pénétrant l'une l'autre, quelquefois profondément, par les innombrables détours, sinuosités et échancrures de leur frontière, ne cessent pas de coïncider, à peu près exactement, avec les deux grandes divisions géologiques que présente le département de l'Aveyron (une partie de l'arrondissement de Villefranche exceptée). Sur tout le plateau jurassique, Causse de Rodez, Causse de Séverac, Causse Noir, Causse Méjan, Larzac, etc., et dans ses vallées triasiques, et enfin sur les montagnes volcaniques qui bornent au nord cette région calcaire, jusqu'à la Trueyre (rivière), le chuintement règne sans partage ; l'empire du zézayement s'étend à son tour sur l'entier massif granitique ou *Ségalar (Secalaris pagus,* pays à seigle), qui forme l'autre moitié du territoire rouergat. Or, aux deux prononciations différentes et aux deux sortes de terrains et de produits agricoles auxquels elles se trouvent diversement associées, correspondent en outre deux populations

[1] Voir les *Bulletins de la Société d'anthropologie de Paris* et une brochure que j'ai publiée sous le titre de l'*Influence des milieux sur les caractères de race chez l'homme et chez les animaux,* Paris, 1868 (Germer-Baillière, éditeur).

Digitized by Google

très-nettement séparées par le développement du corps humain, par la richesse, les mœurs et le caractère des habitants. Tandis que l'homme des plateaux calcaires, le *calcicole,* puise dans les aliments et les eaux de son habitat les principes constitutifs d'une forte charpente osseuse, d'une belle stature, d'un système musculaire puissant, le *silicicole* du Ségalar, dans le sol duquel la chaux fait défaut, qui boit des eaux acides, et autour duquel toute la population animale est marquée d'un cachet d'infériorité physique, est au contraire petit, chétif et pauvre (Faisons remarquer, toutefois, que la pratique du chaulage a déjà très-avantageusement modifié cet état de choses). De ce contraste est né un sentiment de mépris, chez l'Aveyronnais qui chuinte, pour son voisin qui zézaye. Ce sentiment était porté si loin, jusqu'à ces dernières années (où le pays du seigle et des châtaignes s'est transformé par l'emploi de la chaux), qu'une fille du Causse ne consentait à aucun prix à se marier dans le Ségalar. Eh bien ! il se trouve que, sur le bord chuintant de la sinueuse frontière des deux territoires, et principalemeut dans la ville de Rodez, assise au confin du Causse, sur le sommet d'une butte triasique au pied de laquelle coule l'Aveyron, dont le cours sépare en ce point les deux pays, les deux populations et les deux parlers ; il se trouve, dis-je, que du côté *caussenard* de cette limite s'observe le phénomène linguistique suivant : Crainte de faire acte de prononciation *ségaline,* les gens de la rive chuintante suppriment dans leur parler le son *ts,* qui existe partout dans la langue du Causse, où il est même d'un emploi très-étendu, mais avec une toute autre origine étymologique et dans une toute autre application que le *ts* du zézayement ségalin de *ch* et *j,* avec lequel il est, d'ailleurs, phonétiquement identique.

Le son consonne rouergat que j'exprime ici, pour l'intelligence du lecteur français, par la notation *ts,* se compose de deux sons élémentaires, dont le premier n'est pas le *t* français, espagnol, italien, allemand, le *t dental* en un mot, mais quelque chose comme le *t* anglais, émis par l'application du bout de la langue, non contre les dents, mais contre le palais, c'est à-dire le *t palatal,* qui se rapproche sensiblement du *k*. Cette sifflante composée, qui n'est pas particulière à l'alphabet rouergat, mais appartient généralement à la langue d'oc, dont

Digitized by Google

elle sert à caractériser la phonétique (car elle n'existe dans aucune autre langue à moi connue), est rendue, dans l'orthographe du provençal classique, par diverses notations qui correspondent à ses divers rapports étymologiques, mais qui, chez certains auteurs, se confondent toutes dans le signe *x*, lequel, je le répète, n'est pas l'équivalent de *ks* dans la langue d'oc, mais de quelque chose *sui generis* intermédiaire entre *ks* et *ts*, bien que moins rapproché du premier que du second. Dans les deux catégories de dialectes, les chuintants et les zézayants, la sifflante en question répond étymologiquement : 1° à l'*x* primitif, comme dans *pax*, paix ; *lax*, lâche ; *laxar*, lâcher ; 2° à *cs*, comme dans les nominatifs singuliers et les pluriels obliques des noms et adjectifs en *c* et *g* guttural, tels que *fuocs, sacs, trucs, secs ;* — 3° à *chs*, nominatif singulier ou pluriel des noms, adjectifs et participes en *ch ;* ainsi : *cluechs, liechs, empachs, fachs ;* — 4° à *ds* et *ts*, désinence nominative singulière ou oblique plurielle des noms, adjectifs ou participes en *d* ou *t ;* exemples : *blads, dets, fats, perits, aguts, ponchuts ;* — 5° à *dç*, dans les nombres *dotze* = *dodce*, du lat. *duódecim ; tretze* = *tredce*, du l. *trédecim ; setze* = *sexdce*, du l. *séxdecim ;* — 6° à *bs* et *ps*, comme dans *lobs, caps, crups, acapsar*. Ces six différentes expressions orthographiques répondent, répétons-le, à un seul et même son dont le signe alphabétique propre est l'*x*.

Et maintenant, pour les dialectes zézayants, la sifflante en question répond en outre aux signes *ch*, *j*, et au *g* non guttural. Ajoutons que, dans certains manuscrits provençaux du moyen âge, les consonnes chuintantes zézayées se trouvent figurées par la lettre *z*, et que les écrivains patois les représentent le plus souvent par *x*.

Ce qui précède étant posé pour l'intelligence de ce qui va suivre, disons maintenant que les *x, cs, chs, ds, ts* et *bs, ps*, réguliers du rouergat chuintant, sont tous sacrifiés chez celui-ci sur la frontière phonétique et tous remplacés indistinctement par la chuintante *ch ;* de telle sorte que *pax*, paix, devient *pach; laxar, lachar; excellents, echellent ; sacs*, pluriel de *sac, sach, luocs*, pl. de *luoc, luoch ;* que *empachs, liechs, befachs*, pl. de *empach, liech, befach*, sont ramenés à la forme du singulier ; que *blads, dets, ponchuts*, pluriels de *blad, det, ponchut*, sont tout surpris

Digitized by Google

de se voir changés en *blach, dech, ponchuch ;* que *dotze, tretze, setze,* ont quelque peine à se reconnaître dans *doche, treche, seche;* et que *lobs, caps, crups, acaptar,* ne sont pas moins méconnaissable dans *loch, cach, cruch, acachar.*

Cette transformation bizarre serait une énigme indéchiffrable en dehors de l'explication que je viens d'en donner, et qui défie toute critique.

Ajoutons que ce qui se passe en Rouergue se voit aussi dans d'autres régions chuintantes du domaine provençal, *sur les limites* qui les séparent de provinces zézayantes. Ce phénomène peut, notamment, s'observer dans les départements de l'Aude et de l'Hérault, qui chuintent, sur la frontière de l'Albigeois, qui zézaye.

B. — Par une particularité singulière, mais qui n'a rien en soi que de naturel, le suffixe latin *arius,* représenté respectivement par *iere, ero, ier, ier, er,* dans l'italien, l'espagnol, le français, le provençal et le catalan, a produit, dans le patois de l'arrondissement de Millau, la forme *iar.* Ainsi, dans ce district rouergat et jusque dans la Lozère, qui le borne à l'est, on dit : *obriar, fustiar, peiriar, febriar, papiar,* pour les *obrier, fustier, peirier, febrier, papier,* des autres dialectes.

Notons ensuite que, dans ce suffixe milhavois *iar,* l'*r* est muette, ainsi qu'elle l'est d'ailleurs dans le *ier* français et provençal (et non pas seulement de nos jours pour ce dernier, mais au moins depuis le XVe siècle). Notons, en outre, que l'*a* de *iar* est un *a* fermé. De là s'ensuit que ce *iar* milhavois, du lat. *arius,* est identique pour l'oreille au *ià* provençal procédant du suffixe latin *ianus.* Ainsi la terminaison milhavoise de *obriar, peiriar,* etc., est la même pour l'oreille, quant au son en soi, que celle des mots *Crestià, Cebrià, Jolià,* de *Christianus, Cyprianus, Julianus.* Cela posé, il est arrivé que les Rodanois de la frontière qui sépare l'arrondissement de Rodez de celui de Milhau ont été frappés de cette singularité idiomatique de leurs voisins, et que, mus par un purisme dialectal mal entendu, ils ont proscrit de leur propre idiome le suffixe *ià* = lat. *ianus,* le confondant maladroitement avec le *ia(r)* = lat. *arius* des Milhavois, et ont remplacé cette désinence par la forme *ié,* disant *Crestié, Cebrié, Jolié !*

Digitized by Google

Il n'est pas sans intérêt de faire remarquer à ce propos que la forme milhavoise *iar* (écrite *ia*) pour *arius* se rencontre dans des documents en langue d'oc des archives municipales de Milhau, qui ont été publiées par M. Affre dans la *Revue des langues romanes*.

C.— Dans le rouergat du Nord, de l'Est et du Centre, où la règle classique de l'*a larg* et de l'*a estrech* s'observe encore dans toute sa rigueur, la diphthongue exprimée par le signe *au*, en bonne orthographe, suit les variations d'amplitude de sa constituante *a*. Cette diphthongue est donc *larga* ou *estrecha*, comme le remarque formellement Huc Faidit ; or le deuxième cas se présente quelquefois, bien que rarement, quand la syllabe est tonique, et invariablement quand elle est atone. Et maintenant il se trouve que le *au estrech* ou fermé se confond auriculairement avec une autre diphthongue, celle qui s'écrit *ou*, ainsi que cela avait lieu déjà au XIVe siècle, comme l'atteste un passage des *Leys d'amors* déjà signalé ici dans une précédente Note[1]. D'autre part, nos voisins du Sud et de l'Ouest sont, comme on sait, étrangers à la pratique de la règle de prononciation sus-visée. Aussi trouvent-ils notre *au* fermé fort bizarre, et, dans leur oubli des principes de la vieille langue, ils nous le reprochent comme une faute, comme un usage vicieux, comme un trait de rudesse et presque de barbarie montagnarde. Dans leur dégoût pour notre prétendu vice de prononciation une portion de nos congénères de l'Ouest n'ont rien trouvé de mieux à faire que d'amputer leur langage de la diphthongue *ou* primitive, où l'*o* dérive directement du latin par *o* ou par *u*, et d'employer à sa place la diphthongue *au* à *a* ouvert, ce qui fait qu'aux mots *nou (novus, novem), sou (solidus), fou (fulvus), poumò (pulmo), outratge (*ultraticum)*, ils substituent dans leur parler les barbarismes *nau, sau, fau* (au sens de neuf, sou, fauve)[2], *paumò, autratge*.

D. — Seul, si je ne me trompe, entre tous les parlers mo-

[1] Voir *Leys d'amors*, t. II, p. 374.

[2] Ces trois mots, toutefois, appartiennent régulièrement à notre langue, mais dans les acceptions respectives de navire, sauf et hêtre.

Digitized by Google

dernes de langue d'oc, le rouergat de nos trois arrondissements du Centre, du Nord et de l'Ouest précités, a conservé pure et entière la forme du féminin du nombre deux. Les autres patois méridionaux, le très-grand nombre d'entre eux tout au moins, ont remplacé cette forme classique et régulière par une autre qui doit sembler tout d'abord inexplicable. Dans ces patois, deux est traduit par *dos* avec *o* fermé (*dous* dans l'orthographe francisée des félibres) pour le masculin, et par *dos* avec *o* ouvert pour le féminin. D'où est donc sorti cet étrange féminin *dos* par *o* ouvert, qui ne peut pas évidemment dériver du classique *dóas,* dont l'*o* est fermé, ni procéder du masculin *dos,* où l'*o* est également fermé ? D'où vient cet *o* ouvert, d'où vient le féminin bizarre qui se sépare nettement de son masculin sans revêtir pour cela aucune forme féminine connue ? L'énigmatique genèse d'un tel mot, la voici, je crois

Le rouergat et d'autres rares parlers du Nord et de l'Est du domaine de la langue d'oc ont ceci de propre qu'ils diphthonguent plus ou moins sensiblement l'*o* ouvert, lui donnant le son que les Italiens, qui ont en partie la même habitude, figurent par l'expression *uo,* par exemple dans *uomo,* homme. Ainsi, dans les modes dialectaux en question, *home, vol, rosa,* sont prononcés de telle sorte que, sur l'audition, des Italiens, des Espagnols, des Allemands, les écriraient *huome, vuol, ruosa.* Cela posé, rappelons que le son voyelle rendu par *u* chez ces trois peuples, et en français par *ou,* est exprimé dans l'orthographe provençale régulière par ce que les grammairiens provençaux appellent l'*o estrech,* l'*o* étroit ou fermé. En second lieu, faisons remarquer que l'*a estrech* ou fermé de la désinence féminine a un son tellement rapproché de l'*o* ordinaire des autres langues romanes, de l'*o* français notamment, que nos écrivains patois et félibres, qui orthographient leur idiome en s'inspirant de la phonographie française, figurent communément cet *a estrech* par le signe *o.* Or, dans le nombre féminin *dóas,* deux, encore phonétiquement conservé en Rouergue, l'*o* est *estrech,* et l'*a* nécessairement *estrech* aussi, comme atone. *Doas* devait donc sonner, et sonne, en effet, comme *dos* sonnerait en rouergat si l'*o* était *larc,* ouvert, et conséquemment diphthongué. Nos voisins non diphthongants ont alors pris leur *doas* et le nôtre pour une diphthongaison rouergate, ou

Digitized by Google

dauphinoise, ou marseillaise, d'un *dos* à *o* ouvert, auquel ils devaient rendre sa valeur de simple voyelle, pour respecter la loi de leur dialecte, et, en croyant restituer ce *dos* primitif imaginaire, ils se sont donné en lui un barbarisme.

Le sort de *doas* a été partagé par son analogue *Joan*. Par une méprise semblable à celle qui vient d'être exposée, les Rouergats de la portion de la province qui prononce l'*o* ouvert comme voyelle simple ont substitué à cette forme celle de *Jon*, par l'unique raison qu'ils ont cru voir dans l'*oa* de la première une diphthongaison de l'*o* ouvert voyelle à la façon des gens de Rodez, Espalion et Milhau.

Dès le moyen âge, certains scribes peu littéraires de nos districts diphthongants, certains consuls boursiers de Milhau notamment, écrivaient parfois *oa* pour *o* quand il s'agissait d'un *o* ouvert ; c'est ainsi par exemple que *dona*, femme, dont l'*o* est ouvert, se présente sous la forme *doana* dans quelques-uns des documents en langue d'oc des archives de la ville de Milhau qui ont été publiés par M. Affre. Dépourvus tous également de critérium étymologique, les uns effaçaient de leur langage parlé, comme exotique, une diphthongue qui lui appartenait cependant légitimement, et les autres introduisaient mal à propos cette diphthongue dans l'écriture de leur idiome, parce qu'ils confondaient un accident, une particularité de leur phonétique dialectale, avec une forme classique et de tradition inhérente à la langue commune.

E. — Dans notre rouergat, *obbe* = *oc be*, oui bien, l'*o*, quoique ouvert, ne se diphthongue pas, par exception. Quelques-uns de nos limitrophes de l'Ouest, habitués à nous entendre diphthonguer généralement l'*o* ouvert, ce dont eux s'abstiennent, et prononcer l'*a* en *a* fermé dans le corps des mots, ce qu'ils ne font pas non plus, se sont pris à voir dans *obbé* une altération à nous propre d'un imaginaire primitif *abbé* (écrit par leurs patoisants *apé*), qu'ils ont alors introduit dans leur parler, à l'exclusion du vrai titulaire et par un choquant mépris de l'étymologie.

F. — Ce ne sont pas seulement les patois de la langue d'oc qui

Digitized by Google

se corrompent eux-mêmes par le soin malheureux de se purifier de prétendus exotismes qui sont en réalité des formes indigènes très-régulières confondues, par une fausse ressemblance, avec des formes étrangères tout autres ; la même cause d'altération se montre encore dans l'influence de ces patois sur la prononciation de la langue française parlée par nos Méridionaux.

Aujourd'hui, grâce au progrès de l'instruction publique, le français qui se parle dans le Midi, même chez les paysans de la génération nouvelle, peut être entendu sans grande peine par nos compatriotes du Nord. Il en était tout autrement, il n'y a pas plus de cinquante ans. Dans ce temps, nos lettrés campagnards, nos curés de village notamment, pouvaient bien avoir une certaine connaissance littéraire, *a book knowledge,* de la langue française ; mais, quant à la prononciation naturelle de cette langue, c'était pour eux lettre close, comme celle des langues mortes. Et, de même que de nos jours chaque peuple applique au latin et au grec la prononciation de son idiome propre, pareillement nos Méridionaux d'autrefois s'étaient façonné à leur usage particulier une manière de parler le français à laquelle l'influence de la langue d'oc avait beaucoup participé naturellement. Le son voyelle rendu en français par le signe diphthongue *eu* n'existant pas dans le provençal, il fut d'abord remplacé généralement par celui de l'*u*. Mais cette prononciation, qui était enseignée de bonne foi par les magisters de l'époque, ne tarda pas à s'attirer les critiques et les railleries des *Francimans* qui visitaient nos pays, et de leurs élèves. On se mit alors à apprendre à articuler l'*eu* français, mais cela avec un zèle qui fit dépasser le but : on ne se borna pas à éviter l'ancienne faute de convertir *eu* en *u;* les *u* naturels furent à leur tour impitoyablement changés en autant de *eu!* Humiliés et vexés d'avoir si longtemps vécu dans l'erreur de croire parler en bon français quand ils disaient très-gravement *nuf, buf* et *uf,* pour neuf, bœuf et œuf, ils font volte-face, et, prenant un moyen radical pour ne pas retomber dans la même faute, ils font table rase de tous les *u,* et à leur place mettent *eu.* C'est alors qu'apparaissent ces vocables amusants qui ont fait fortune sur le théâtre aux dépens des Gascons et des Marseillais : *Teur, meur, verteu, mo-*

Digitized by Google

reue, qui ont la prétention de remplacer avantageusement *Turc, mûr, vertu, morue.*

G. — Dans l'ouest du domaine provençal (probablement la région jadis occupée par les Ibères), le son du *v* français est étranger à la phonétique indigène, et on lui substitue le son le plus voisin, celui de *b*[1]. Il allait donc de soi que, lorsqu'on commença à lire et baraguiner la langue d'oïl dans cette portion de notre Midi, le signe *v* des Français fut interprété par le son du signe *b,* comme cela devait d'ailleurs déjà se pratiquer à l'égard du *v* de l'orthographe provençale classique. Quand cette faute fut démontrée, quand l'organe de nos Gascons se fut formé à prononcer le *v* à la française, eh bien ! alors, crainte de retomber dans l'ancien travers, on se jeta sur la pente opposée : on supprima et remplaça invariablement par des *v* les *b* légitimes eux-mêmes, et l'on prononça les mots français : bête, baril, bobèche, tout comme s'ils étaient écrits *vête, varril, vovèche.* Nous avons connu cette prononciation de transition ; elle était commune dans notre enfance parmi les Rouergats d'une demi-éducation.

H. — Nous venons de voir à l'œuvre la *réaction différenciatrice* défigurant la prononciation de la langue du Nord dans les bouches méridionales ; voici, comme pendant, un fait de corruption de notre orthographe provençale imposé à la plume de nos scribes de la fin du moyen âge par l'invasion conquérante du français. Quand, vers le milieu du XVIe siècle, l'emploi de cette langue devint obligatoire dans les actes officiels et certains actes publics, nous eûmes des scribes bilingues écrivant, suivant le cas, en langue d'oc et en langue d'oïl tour à tour. Or ce dernier langage était le vainqueur, l'autre le vaincu ; celui-ci eut par conséquent des flatteurs, et celui-là fut traité avec négligence. Le tabellion se faisait donc honneur

[1] Notre vraie prononciation indigène du *b* est celle du *b* et du *v* espagnols ; chez nous, cette consonne n'est pas *explosive,* comme en français ; c'est un souffle labial qui se distingue du *v* français en ce qu'il se produit, non par l'application des incisives supérieures sur la lèvre inférieure, mais par le rapprochement des deux lèvres sans pression de l'une contre l'autre.

Digitized by Google

de libeller en bon français, et rien ne craignait-il tant que de laisser passer son bout d'oreille méridionale à travers sa rédaction française. Les provençalismes, c'est ce qu'il s'appliquait surtout à éviter. Or il en était parmi ceux-ci auxquels il était plus particulièrement exposé : certains mots, identiques ou quasiment identiques dans les deux idiomes en tant que parlés, différaient par l'orthographe d'une langue à l'autre. Ainsi au français *jour, tout, vous,* répondaient les mots provençaux *jor, tot, vos,* qui, très-distincts de leurs homonymes français pour la vue, se confondaient avec eux pour l'oreille. On était donc exposé, quand on écrivait en français, à orthographier les mots à la provençale. Préoccupés de se mettre à l'abri de ce lapsus redouté, que firent nos pères ? Dans la défaillance de leur patriotisme méridional, ils ne craignaient pas d'infliger l'orthographe française à ces homonymes phonétiques en écrivant en provençal ! Les documents rouergats de l'époque sont à cet égard très-instructifs et très-concluants ; tandis que les mots qui n'ont pas leurs similaires phonétiques dans le français y conservent leur orthographe nationale ; tandis que, par exemple, le son exprimé en français par *ou* continue dans ces mots à y être représenté par *o* (*o* fermé), et qu'ainsi on y lit *lo, bo, pagador, vendedor,* et non pas *lou, bou, pagadour, vendedour* (qui ne se voient que plus tard), nous trouvons à côté, et invariablement, « *tout* », « *vous* », « *jour.* » Pourquoi cette exception, qui paraît au premier abord si énigmatique ? Je viens de l'expliquer.

Je tiens à rappeler à ce propos une vérité de grande importance linguistique qui a été méconnue, du moins en grande partie, par les provençalistes les plus en renom (sans parler des félibres, qui se piquent trop peu de posséder une connaissance critique de leur langue). De l'énorme différence qui s'observe entre le provençal écrit du moyen âge et la langue écrite de nos patois considérée dans la littérature félibresque, ou même dans certaines productions des XVIIe et XVIIIe siècles, on conclut à une différence proportionnelle entre les deux âges de la langue sous le rapport phonétique. C'est là une pure illusion que j'ai depuis longtemps signalée[1],

[1] Voir mes deux brochures *le Félibrige* et *Études de philologie et de linguistique aveyronnaises* (Maisonneuve et Ce, éditeurs).

Digitized by Google

sans avoir réussi à détromper ceux qui en sont dupes. Je le répéterai encore une fois, dussé-je continuer à prêcher dans le désert, les changements considérables, les véritables révolutions, on peut le dire, qui se sont successivement produites, à partir du XVIe siècle jusqu'à ce jour, dans l'*écriture* de notre idiome indigène, ne sont aucunement la conséquence et l'image de révolutions ou changements correspondants qui seraient survenus dans sa *parlure,* car ces derniers changements n'ont aucune réalité et n'ont existé que dans notre imagination. La vraie et unique cause de ces apparentes métamorphoses, soudaines et multiples, de la langue d'oc depuis sa dépossession officielle p ar le français, cette cause est seulement et entièrement dans l'influence exercée par cette dernière langue, non sur notre manière de parler la langue de nos pères, mais, d'une part, sur la manière de lire, de prononcer, la langue des documents provençaux de l'époque littéraire, et, d'autre part, sur notre manière d'écrire nos patois. La valeur représentative des signes alphabétiques n'étant pas pour les Français ce qu'elle était pour les Provençaux, quand ceux-ci perdirent leur tradition littéraire, quand ils cessèrent d'apprendre à lire et à écrire dans leur langue maternelle, et que l'école fut toute française, ils appliquèrent à la lecture des écrits provençaux antérieurs à cet événement le système conventionnel de la phonographie française, tel du moins qu'ils se le figuraient, et, dès lors, le lecteur des vieux documents en défigurait le langage en le faisant passer par sa bouche; et, d'un autre côté, l'écrivain à qui prenait la fantaisie de s'essayer dans la langue proscrite et devenue patois, l'habillait d'une orthographe étrangère qui, pour les yeux, la défigurait, la faisait paraître tout autre qu'elle-même, et créait l'illusion de deux langues distinctes. Et, maintenant, la *succession* dans les changements en question, qui se rattachent à plusieurs époques déterminées, s'explique, nous l'avons déjà dit, par les différentes manières, pour la plupart erronées et fantaisistes, dont les Méridionaux comprirent successivement et appliquèrent la prononciation du français suivant les différentes périodes de leur éducation française, encore inachevée à l'heure présente.

J.-P. Durand (de Gros).

(A suivre.)

Digitized by Google

LI SÈT POUTOUN

—

A Pau Mariétoun

Sus li cimo e dins la Crau
Quand tout clino à l'auro que bramo,
Aut lou front, auto moun amo,
M'agrado lucha 'mé lou vènt-terrau.
E dins la rafalo
Alor prene d'alo,
Tresane quand vèn
M'embrassa lou vènt.

E la terro farandoulo,
De poutoun jamai sadoulo.

Fai un jour galoi e blu,
Lou soulèu d'ivèr escandiho,
Soun dardai ris dins l'erbiho
E trauco li pin de milo belu.
Que la calo es douço !
Coucha sus la mousso,
Caresso-me lèu,
Poutoun dóu soulèu !

LES SEPT BAISERS

A Paul Mariéton

Sur les cimes et dans la Crau — quand tout s'incline à la bise qui hurle, — haut le front, haute mon âme, — il me plaît de lutter avec le grand vent. — Et dans la rafale — alors je prends des ailes ; — je tressaille quand vient m'embrasser le vent.

Et la terre farandole, — de baisers jamais assouvie.

Il fait un jour joyeux et bleu, — le soleil d'hiver resplendit, — ses rayons rient dans l'herbe — et trouent les pins de mille étincelles. — Que l'abri est doux ! — Couché sur la mousse, — caresse-moi vite, — baiser du soleil.

Digitized by Google

E la terro farandoulo,
De poutoun jamai sadoulo.

Li blad verd se soun daura ;
L'aire brulo e la caud acraso ;
Ges de nivo, plòu de braso ;
Li bèstio, li gènt, lou sause e lou prat,
De set tout barbèlo.
Oh ! que l'aigo es bello !
Oh ! qu'es fres e bon
Lou poutoun di font !

E la terro farandoulo,
De poutoun jamai sadoulo.

Mai un flasque de vin vièi
Enca mies lèvo la pepido ;
Lou vin, lou vin es la vido ;
En joio, en amour, lou vin es lou rèi !
Vejas rouge e linde,
Agoutarai l'inde ;
Farai quatre-vint,
Cènt poutoun au vin.

E la terro farandoulo,
De poutoun jamai sadoulo.

Et la terre farandole, — de baisers jamais assouvie.

Les blés verts se sont dorés; — l'air brûle et la chaleur écrase ; — point de nuage, il pleut de la braise ; — les bêtes, les gens, le saule et le pré, — de soif tout languit. — Oh ! que l'eau est belle ! — Oh ! qu'il est frais et bon — le baiser des fontaines !

Et la terre farandole, — de baisers jamais assouvie.

Mais un flacon de vin vieux — encore mieux ôte la pépie ; — le vin, le vin c'est la vie ; — en joie, en amour, le vin est le roi ! — Versez rouge et clair, — j'épuiserai le broc ; — je ferai quatre-vingts, — cent baisers au vin !

Et la terre farandole, — de baisers jamais assouvie.

Digitized by Google

Souto lis amelié blanc
Li bèlli chato cremesino,
Boumbet riche e taio fino,
S'espasson à courre emé si galant.
Cercas-vous, poutouno
Di bouco bessouno ;
Pàuris amourous,
Embriagas-vous !

E la terro farandoulo,
De poutoun jamai sadoulo.

Uno maire, sus soun cor,
Bresso l'enfant de lònguis ouro;
Tre que se reviho e plouro,
D'un flot de poutoun l'assolo e l'endor.
O poutoun de maire,
Sies lou mai amaire !
Poutoun lou meiour
Di poutoun d'amour !

E la terro farandoulo,
De poutoun jamai sadoulo.

Tu, que fas que galoupa,
E ti grands os fan li clincleto

Sous les amandiers blancs — les belles filles empourprées, — corset riche et taille fine, — se récréent à courir avec leurs galants. — Cherchez-vous, baisers — des lèvres jumelles ; — pauvres amoureux, enivrez-vous !

Et la terre farandole, — de baisers jamais assouvie.

Une mère, sur son cœur, — berce l'enfant de longues heures ; — aussitôt qu'il se réveille et pleure, — d'un millier de baisers elle le console et l'endort. — O baiser de mère, — tu es le plus aimant ! — baiser le meilleur — des baisers d'amour !

Et la terre farandole, — de baisers jamais assouvie.

Toi, qui ne fais que galoper, — et tes grands ossements claquètent

Digitized by Google

Sus toun chivau, Mort-peleto,
Regardo ma porto e t'arrèstes pas.
De toun poutoun orre
S'un jour fau que more,
T'espère en cantant:
Vène dins cènt an!

E la terro farandoulo,
De poutoun jamai sadoulo[1].

Teodor AUBANEL.

— sur ton cheval, ô squelette! — regarde ma porte et ne t'arrête pas.— De ton baiser horrible — s'il faut, un jour, que je meure,— je t'attends avec des chansons: — viens dans cent ans!

Et la terre farandole, — de baisers jamais assouvie.

Théodore AUBANEL.

[1] Provençal (Avignon et les bords du Rhône). Orthographe des félibres d'Avignon.

Digitized by Google

LOU PERUSSAS E L'ABELHA

—

Dins la garriga nusa,
Un mingre perussàs
Viveja tout escàs
D'un pauc de terra crusa.

Quand çai ven lou primtems,
Jout sa rusca rougnousa,
Un lamp de saba blousa
Giscla d'un avenent.

Adounc chaca cimeta
Boudenfla sous boutouns,
Imouisses das poutouns
De la tebesa aubeta.

A pignelets, lèu, lèu,
De soun bres de fiolhetas,
Espetoun de flouretas
Blancas couma la nèu.

LE POIRIER SAUVAGE ET L'ABEILLE

—

Dans la garrigue déserte, — un frêle poirier sauvage — végète avec peine — d'un peu de terre stérile.

Quand le printemps arrive, — sous son écorce rugueuse, — un jet de séve limpide — circule tout à coup.

Alors, chaque bout de branche—gonfle ses boutons,—humides des baisers — de l'aurore tiède.

Bientôt, par petits bouquets, — de leur berceau de feuilles,— éclatent des fleurs — blanches comme la neige.

Digitized by Google

L'aire autour d'el embaima,
L'oumbra tira l'aucel ;
L'insetouna dau ciel
Atroba aquì ce qu'aima.

E lou paure isoulat,
Tant que ten sa flourida,
Ausìs dins l'espandida
Mòure, brounzì, voulà,

Tout ce que de melica,
D'aire e de baume vieu.
Mais lou pus agradieu
Per el, lou mai de frica,

Es quand, à l'environ,
D'una genta abelheta,
Frianda e belugueta,
Entend lou dous zounzoun.

Dau pus lion la devigna,
E soun fiolhan fernìs,
Mais pioi, quand s'avalìs,
Lou paure s'enboutigna.

Adieu ! Adieu ! tems imourous,
Aquì l'estieu emb sas secadas.

Autour de lui l'air embaume, — l'ombre attire l'oiseau. — L'insecte du ciel — trouve là ce qu'il aime.

Et le pauvre isolé, — tant que la floraison dure, — entend dans l'espace — mouvoir, bruire, voler,

Tout ce qui de miel, — d'air et de baume vit. — Mais le plus agréable — pour lui, ce qu'il prise le plus,

C'est quand, à l'environ, — d'une gentille abeille, — élégante et sémillante, — il entend le doux murmure.

Il la sent venir de loin, — et son feuillage frémit ; — mais, puis, quand elle disparaît, — le pauvre devient maussade.

Adieu ! adieu ! saison douce et tiède, — voilà l'été avec ses séche-

Digitized by Google

Pus de coumpagna, pus de flous ;
Pèr lou sòu jasoun tressecadas !

Ie resta qu'un dous souvenì,
L'esper dins l'avenenta prima,
Un pauc de fruch vispre, aganit,
Que lou sourel escauda e rima.

Un jour, per el jour benurat,
— Era aiçai quand l'estieu s'acaba —
Per sas greliadas madurà,
Esquichava sa reira saba.

Quand, tout d'un cop, de lion clantìs
Lou brousin de sa vesiadeta,
De gaud soun brancun trementìs.
Arriba, e touta afrescadeta,

Embé soun gai e dous zoun-zoun
Que retrai lou soun de la viola,
Acoumpagnant genta cansoun,
Ie fai, dau tems qu'à l'entour vola :

— « Moun brave amic,
Me vejaicì ;

resses. — Plus de compagne, plus de fleurs ; — elles gisent par terre desséchées !

Il ne lui reste plus qu'un doux souvenir, — l'espoir dans le printemps prochain, — un peu de fruit sur, malingre — que le soleil consume et brûle.

Un jour, pour lui jour de bonheur, — c'était lorsque l'été s'achève — pour mûrir ses brindilles — il pressurait son arrière-séve.

Quand tout à coup, retentit au loin — le bruissement de sa favorite. — Ses branches frissonnent de plaisir ; — elle arrive et, l'air empressé,

Avec son gai et doux bourdonnement — qui ressemble au son de la viole, — accompagnant gentille chauson, — elle lui dit, en volant tout autour :

— « Mon bel ami, — me voici ; — à l'instant je viens — de m'entre-

Digitized by Google

D'ara-estant vene
De m'entretene
Emb d'abelhous
E parpalhous
Que, de passage
Un estivage,
T'an atrouvat
Ben à soun grat;
D'aco soui fiera,
Amor à tus.
Adieu, m'espera
Moun poulit brusc. »
A travès l'aire,
Couma un ilhau,
Fusa e, pecaire!
Tout torna siau.»

Dins sa garriga nusa,
Lou triste perussàs
Que viviè, tout escàs,
D'un pauc de terra crusa,

Sent grelhà tout d'un tems,
Despioi aquela vista,
Una presou requista
Que l'aussa e lou manten[1].

A. LANGLADE.

tenir—avec des abeilles — et des papillons — qui, de passage —dans la saison d'été, — t'ont trouvé — à leur gré; — de cela je suis fière, —à cause de toi. — Adieu, ma jolie ruche — m'attend.»

A travers l'air, — comme un éclair,— elle s'élance, et, hélas! — tout redevient silencieux.

Dans sa garrigue déserte, — le triste poirier sauvage, — qui vivait naguère — d'un peu de terre stérile,

Sent germer tout à coup, — depuis cette visite, — une ardeur précieuse — qui l'élève et le soutient.

A. LANGLADE.

[1] Languedocien (Lansargues et ses environs). Orthographe montpelliéraine.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

Altfranzoesische Bibliothek herausgg. von W. Foerster. VI. Band.— Das altfranzoesische Rolanslied, Text von Chateauroux und Venedig VII. herausgg, von W. Foerster.

On sait que la *Chanson de Roland,* dont le ms. d'Oxford et le ms. IV de Venise, dans sa première partie[1], nous offrent la forme la plus ancienne qui soit parvenue jusqu'à nous, a subi, au XIIIe siècle, des remaniements dont les auteurs se proposaient d'approprier le vieux poëme à la poétique nouvelle, qui avait remplacé l'assonance par la rime pleine, et au goût supposé plus difficile, mais en réalité bien moins pur, de leurs contemporains. Ces remaniements, auxquels la connaissance du ms. d'Oxford enlève à peu près pour nous, au point de vue littéraire, tout intérêt, en conservent beaucoup au point de vue philologique. Dérivant en effet d'un prototype différent de celui des mss. d'Oxford et de Venise IV, ils offrent de grandes ressources pour la critique du texte du premier de ces mss., base nécessaire de toutes les études sur le *Roland.* Ils nous sont parvenus dans six mss., formant deux familles, et que M. W. Förster s'est proposé de publier diplomatiquement, voulant que le public ait d'avance entre les mains tous les instruments[2] de l'édition critique qu'il prépare, et qu'attendent avec impatience ceux qui savent tout ce que le texte du *Roland* lui doit déjà d'améliorations. Le volume que nous annonçons reproduit fidèlement le texte du ms. de Chateauroux[3] et en interligne les variantes du ms. VII de Venise. Un second volume, qui est sous presse, donnera le texte des mss. de Paris[4], Lyon et Cambridge, avec un fragment, déjà publié par Genin, d'un ms. lorrain ou prétendu tel, qui appartenait à la même famille. Puisse-t-il ne pas trop tarder à paraître, et vienne bien vite ensuite l'édition critique, qui sera le digne couronnement des travaux de M. Förster sur l'«Iliade» française!

C. C.

[1] 3,700 vers environ,

[2] Les mss. d'Oxford et de Venise IV ont été déjà publiés de la même manière le premier par M. Stengel, qui en a aussi donné une reproduction photographique, le second par M. Koerting (Henninger frères, à Heilbronn, 1877-1878).

[3] Déjà publié (1841), mais d'une façon bien différente, par M. Bourdillon, qui possédait alors le ms. Il ne serait pas généreux pour sa mémoire de vouloir comparer les deux éditions.

[4] Publié déjà par M. Francisque Michel à la suite de sa deuxième édition de la *Chanson de Roland* (Firmin Didot, 1869).

Digitized by Google

Altfranzoesische Bibliothek herausgg. von Wendelin Foerster. — Zweiter Band. Karls der grossen Reisen nach Jerusalem und Constantinopel...., herausgg. von Eduard Koschwitz. Zw. Auflage. Heilbronn. Gebr. Henninger, 1883.

Tout le monde connaît aujourd'hui, grâce à une spirituelle notice de M. Gaston Paris, cette originale et piquante production, l'une de celles de notre ancienne littérature où ce qu'on appelle « l'esprit français » a laissé sa plus vive empreinte. Ce poëme, ou plutôt ce fabliau épique, a été, de la part de M. Koschwitz, l'objet d'études persévérantes et approfondies. Il en a recherché et publié les traductions et les remaniements. Il a fait plus: il a donné de l'original, qu'on ne pouvait lire que dans l'édition de M. Francisque Michel, reproduction pure et simple d'un détestable ms., postérieur de trois siècles peut-être à l'œuvre elle-même, une édition critique des plus remarquables. C'est le texte de cette édition, dont il a été rendu compte ici-même, par notre pauvre ami Boucherie, qui reparaît dans celle que nous annonçons aujourd'hui, mais amélioré en plusieurs endroits. L'introduction et les notes ont reçu aussi quelques changements et des augmentations. Le glossaire a été complété. Enfin M. Koschwitz a imprimé cette fois le texte du ms., avec toutes ses abréviations, en regard du sien, ce qui permet un contrôle perpétuel de ce dernier; contrôle qui, en assurant la confiance du lecteur, profite surtout en définitive à l'éditeur, dont la critique judicieuse et pénétrante peut être ainsi plus immédiatement appréciée. Cette deuxième édition du travail de M. Koschwitz est donc, en réalité, un livre tout nouveau et qui mérite, à tous égards, d'être hautement recommandé à nos lecteurs.

C. C.

Les Lapidaires français du moyen-âge, des XIIe, XIIIe et XIVe siècles réunis, classés et publiés, accompagnés de préfaces, de tables et d'un glossaire par Léopold Pannier, ancien élève de l'Ecole des Chartes et de l'Ecole des Hautes Etudes, avec une notice préliminaire par Gaston Paris. — 52e fascicule de la Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Etudes. Paris, 1882. Grand in-8o, XI-342 pages.

Une introduction de M. Gaston Paris, dans laquelle un juste tribut d'hommages et de regrets est rendu, en termes émus, à la mémoire de Léopold Pannier, qui fut son élève, son collaborateur et son ami, précède, comme le titre l'indique, cet important recueil et en fait valoir, avec l'autorité qui s'attache à tout ce qu'écrit le maître incontesté de nos études, les mérites divers. La principale obligation que nous avons à Léopold Pannier est de nous avoir donné dans ce livre

Digitized by Google

une édition, non-seulement lisible, mais encore aussi exacte et aussi soignée que possible, de l'un des textes les plus considérables, par la date à laquelle il remonte, de notre ancienne littérature : je veux parler de la première traduction en vers du Lapidaire de Marbode, qui est peut-être, selon M. Gaston Paris, « l'œuvre *littéraire* la plus ancienne composée en France, qui soit arrivée jusqu'à nous. » Ceux qui la compareront à l'édition de Migne, qui reproduit celle de Beaugendre, comprendront mieux que je ne saurais l'exprimer toute l'étendue du service rendu par Léopold Pannier à la philologie française.

Outre cette *première traduction* de Marbode, qui dut être faite vers 1120, le travail de Pannier en contient trois autres, toutes indépendantes et plus ou moins libres, et qu'il reproduit *in extenso* d'après les mss. qui les ont conservées et qui sont, le premier à Modène, le second à Berne, le dernier à Cambridge. Pannier s'occupe aussi des lapidaires en prose qui, comme il est arrivé dans toutes les branches de notre littérature, sont venus après les lapidaires en vers. Mais il se borne à les décrire, en en donnant de courts extraits et en s'étendant un peu plus que sur les autres, en raison de la publicité qu'il a obtenue, sur celui qui porte, à tort du reste, paraît-il, comme Pannier s'attache à le prouver, le nom de Mandeville.

Chacun de ces lapidaires est précédé d'une introduction où sont traitées, quelquefois un peu trop sommairement peut-être, les diverses questions que chacun d'eux soulève. Une préface générale d'ailleurs ouvre le recueil, où est exposé en détail le sujet, avec le plan de l'ouvrage. Car c'est un ouvrage, et non pas seulement une édition de divers textes se rapportant à un même sujet que Léopold Pannier avait entrepris, et que sa mort prématurée l'a empêché d'amener au degré de perfection qu'on était en droit d'attendre de lui.

La seconde partie des *Lapidaires français*. — je ne me suis jusqu'ici occupé que de la première, qui porte le titre particulier de *lapidaires d'origine orientale,* — traite des *lapidaires d'origine chrétienne,* et donne *in extenso* le texte du seul lapidaire en vers de cet ordre que nous possédions et des fragments d'un lapidaire en prose qui dérive de celui-ci.

Par *lapidaires d'origine orientale,* Pannier entend spécialement ceux qui, « bien que composés aux siècles les plus croyants du moyen âge et bien que leurs sources immédiates soient les écrits de Marbode et d'Isidore, c'est-à-dire de deux évêques chrétiens, sont d'une inspiration exclusivement païenne[1] »; par *lapidaires d'origine chrétienne*, ceux dans lesquels « la partie descriptive n'est qu'un accessoire, et

[1] P. 207.

Digitized by Google

sert seulement à faire accepter, à introduire l'autre, qui est d'inspiration toute différente, » à savoir « la signification symbolique qui, dans ces nouveaux traités, est attribuée aux pierres, et les propriétés morales et mystiques qu'on leur donne, en même temps que les propriétés médicales. Ce n'est plus, ajoute Pannier, à toutes les pierres que nous avons affaire, mais seulement à celles que Dieu a pris le soin de désigner lui-même et qui sont nommées, soit dans l'Ancien Testament, soit dans l'Apocalypse, soit dans certains Pères de l'Église[1]. »

La bibliothèque Méjanes, à Aix, possède un ms. du *lapidaire chrétien* que Pannier n'avait pas connu. Une description de ce ms., due à M. Joret, qui en relève les variantes les plus importantes, est imprimée à la suite du travail de Pannier. Le volume est terminé par une table des pierres, un index des noms propres et un glossaire très-copieux[2], qui est l'œuvre de MM. Gaston Paris et Gillieron.

C. C.

Samlung franzoesischer Neudrucke herausgg. von Karl Vollmoeller. VI. Robert Garnier, les Tragédies, herausgg. von Wendelin Foerster. T. IV. Heilbronn, Gebr. Henninger, 1883.

Le volume que nous annonçons est le dernier de cette nouvelle et excellente édition de notre vieux poëte, bien plus digne assurément de revoir le jour que beaucoup d'autres dont on a réimprimé les œuvres dans ces dernières années. Garnier, en effet, fut un vrai poëte et l'un des remarquables de cette grande école de Ronsard, trop longtemps si mal jugée, mais à laquelle, grâce au mouvement romantique, on a enfin rendu le haut rang qui lui appartient dans notre histoire littéraire. Le savant professeur de Bonn a donc bien mérité, non-seulement des philologues qui forment sa clientèle ordinaire, mais encore de tous ceux qui aiment la poésie et les lettres, en donnant ses soins à cette réimpression. Quand je dis réimpression, il faut bien s'entendre. On n'a pas ici purement et simplement la reproduction d'une édition ancienne. En prenant pour base de son travail la dernière édition collective publiée du vivant de l'auteur, M. Foerster n'a pas négligé les précédentes, et il a relevé exactement les variantes que fournissent celles-ci, tant collectives que particulières à chaque tra-

[1] P. 209.— [2] *Feire* (A 322) qui traduit *hepatis* (corr. *feie ?*), n'y a pas été relevé. Je remarque encore l'omission de *encre* (A 264), traduisant *colorem*, de *se prent* (E 885), au sens de *se compare, peut se comparer*, acception que ce même verbe a aussi d'ailleurs en d'autres textes anciens, tant français que provençaux.

Digitized by Google

gédie. Un glossaire où figurent les mots et les acceptions qui manquent au *Dictionnaire français-allemand* de Sachs, c'est-à-dire qui sont aujourd'hui hors d'usage, termine ce dernier volume, qui s'ouvre par la vie de Garnier, morceau solide et complet dans sa briéveté. A la suite, M. Förster a donné une notice bibliographique, pour la composition de laquelle M. E. Picot, dont la compétence spéciale est bien connue, lui a prêté son concours, et qui ne laisse rien à désirer.

C. C.

La Danse macabre du Bar, tableau du XVe siècle, peint sur bois, et accompagné d'une inscription en vers provençaux de la même époque, par A.-L. Sardou.

Dans cet intéressant mémoire, extrait du t. VIII des annales d'une des sociétés du Midi qui ont rendu le plus de services aux lettres provençales, la Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes, M. Sardou étudie avec soin un monument des plus curieux, que les divers travaux dont il a été l'objet n'avaient pas fait connaître aussi exactement. J'ignorais, quand je m'en suis occupé moi-même (*Revue,* XIV (1878), p. 161), que ces travaux fussent aussi nombreux qu'ils le sont. Aussi supposais-je, à tort, ce monument moins connu qu'il ne l'était réellement. L'inscription provençale, qui faisait l'objet principal de ma publication, avait déjà vu le jour, non pas une seule fois, comme je le croyais, mais quatre ou cinq fois.

En la publiant de nouveau, M. Sardou s'est attaché à la reproduire le plus fidèlement possible. Les précautions qu'il a prises, et dont il rend compte, p. 7, autorisent à considérer son édition comme définitive. Voici les points sur lesquels elle diffère de celle de M. Henry, que j'avais reproduite, en y faisant seulement quelques corrections.

V. 3. *souven.* — 8. *asperant* (= esperant). — 11. *souven.* — 15. *arma,* comme je proposais de corriger. — 16. *trenblansa.* — 18. *jourt.* — 20. *feria,* comme j'ai corrigé. — 25. *cessansa.* — 26. *vous les* (vobis licet) et non *vives.* — 29. *proufichansa.* — 32. *Pueis toustemps,* et non *Ques' tout temps,* que j'avais corrigé *Qu'en.*

M. Sardou a fait suivre son mémoire du fac-simile des cinq derniers vers de la première colonne de l'inscription et d'une planche lithographiée qui reproduit non-seulement le dessin, mais encore les couleurs du tableau que cette inscription accompagne, et dont les archéologues lui sauront gré, autant que les philologues, d'avoir ainsi donné pour la première fois une description exacte et complète.

C. C.

Digitized by Google

Das Leben und die Lieder der Trobadors Peire Rogier, bearbeitet von Carl Appel.— Berlin, Druck und Verlag von G. Reimer, 1882 ; 108 pages, in-8°.

Excellent travail, dont nous regrettons de n'avoir pu plus tôt rendre compte. C'est, comme édition, l'une des plus soignées ; comme étude littéraire et biographique, l'une des meilleures qui nous soient venues d'Allemagne dans ces derniers temps. Peut-être M. Appel aurait-il pu s'étendre un peu plus qu'il ne l'a fait, p. 6, sur les rapports d'Ermengarde de Narbonne, que chanta, comme on sait, Peire Rogier, avec les autres troubadours. C'est à elle probablement qu'Azalaïs de Porcairagues adressait sa chanson *Ar em al freg temps vengut* (Raynouard, *Choix,* III, 39). C'est elle aussi sans doute que Giraut de Borneil fait juge d'une question d'amour dans la chanson *la Flors el verjan (Archiv,* XXXIII, 316), chanson que paraissent avoir ignorée ceux qui se sont jusqu'ici occupés des prétendues *cours d'amour*, et spécialement du livre d'André le chapelain, où l'on sait le rôle important qui est attribué à la vicomtesse de Narbonne [1].

M. Appel a étudié tout particulièrement la rhythmique de son auteur, en insistant sur un côté, jusqu'ici trop négligé, de la chanson pro-

[1] Il n'est pas impossible qu'André ait connu cette chanson. Il est probable, en tout cas, que ce sont des jugements de tensons sur des questions amoureuses qui lui ont fourni la matière de la seconde partie de son livre. Ces jugements sont perdus. Ermengarde avait-elle réellement prononcé ceux qu'André lui attribue? Nous ne pouvons pas l'affirmer. Mais nous n'avons pas non plus le droit de le nier; et la chanson de G. de Borneil, si c'est bien d'Ermengarde qu'il s'y agît, nous le défendrait même absolument. Voici le passage de cette chanson que j'ai en vue :

E pois cridaran
Aquist drut truan
Qu'esperars ten dan.
Mas qui ben ames
E mais esperes
Mieills i fora honratz,
Ja sia enganatz.
Eras demandatz
Midons de Narbona
De drut que randona
Nis fais trop cochatz,
Quan l'ave
Qu'una vetz rete
D'amor calque jauzimen,
S'el non en pert plus de cen.

Digitized by Google

vençale, celui par lequel elle était surtout appréciée des contemporains: je veux dire le côté musical. Il serait fort à désirer qu'on publiât sans trop tarder tout ce que les mss. nous ont conservé des *sons* des troubadours. Je sais qu'un de nos confrères y songe. Puisse-t-il ne pas rencontrer trop de difficultés dans l'exécution d'un dessein si digne d'être encouragé.

Le texte des chansons de Peire Rogier, tel que M. Appel l'a établi, suggère peu de remarques critiques. Il a été d'ailleurs examiné déjà par M. Bartsch[1] et par M. Suchier[2], qui ont dû laisser bien peu à glaner après eux. Voici pourtant une observation bonne à joindre, ce me semble, à celles dont la pièce n° 4, où le poëte, comme il aime à le faire, dialogue avec lui-même, a été l'objet de la part de M. Suchier.

M. Appel imprime comme suit les vers 24-26 :

Folhs yest.— Per que ? — Per Dieu, trebalhas te,
Ni per aquo...— Fai doncx ! — Mas per nien
T'en entremetz—...

Je crois qu'il a tort et que la division doit être celle-ci :

Fols yest.— Per que ?— Per Dieu trebalhas te.
— Ni per aquo...— Fai doncx ! mas per nien
T'en entremetz...

Per Dieu n'est pas ici une exclamation, c'est une locution adverbiale qui a le même sens que *en perdon*, sans profit.

La pièce n° 9 est celle qui a été publiée pour la première fois ici-même, t. XX, p. 139, sur une copie de Boucherie que M. A. Thomas avait bien voulu collationner. M. Appel n'adopte pas la correction que j'avais cru pouvoir faire au v. 3. Peut-être a-t-il raison. J'ai eu tort, d'ailleurs, d'indiquer *redolmen* comme la leçon du ms. Il y a réellement, d'après ma copie, *redolmem* (*redolmein* d'après M. Appel; mais cela ne tire pas à conséquence.) A propos du v. 7, où M. Appel corrige sans nécessité *sabeos* (= *sabeus* = *sabetz vos*) en *sabchas*, il demande si de pareilles contractions se trouvent aussi chez les troubadours, c'est-à-dire dans la poésie lyrique. Oui, il y en a quelques exemples, mais plus clairsemés que dans les œuvres narratives[3]. Je n'en connais pas à la vérité qu'on puisse faire remonter sûrement

[1] *Litteraturblatt*, 1883, n° 2, p. 66.

[2] *Goettingen Gelehrte Anzeigen*, 1883, n° 42, p. 1339.—Je ne connais pas les autres recensions qui ont pu être faites de la publication de M. Appel.

[3] En voici quatre, que je trouve immédiatement sous la main: Mahn, *Werke*, II, 103: *gardaus, corbaill* = *corbatz li*; IV, 327: *coverteus*; Meyer, *Recueil*, 97: *garaus*.

Digitized by Google

jusqu'à l'époque de Peire Rogier. Ce serait un motif de plus de contester, avec M. Appel (p. 66), l'exactitude de l'attribution qu'a faite de cette jolie chanson au chanoine de Clermont le ms. sans grande autorité qui seul l'a conservée.

Au vers 27, M. Appel a toute raison de rétablir la leçon du ms. que j'avais modifiée à tort. Mais cette erreur, résultat d'une distraction dont M. Levy eut l'obligeance de me faire apercevoir, fut corrigée dans un *erratum (Revue,* XXI, 104).

M. Appel, à la suite des poésies authentiques de Peire Rogier, publie aussi la plupart de celles qui lui ont été attribuées à tort par un ou plusieurs mss. La première est la chanson *Ja no creyray qu'afanz ne cossiriers,* dont nous n'avons plus aujourd'hui qne deux copies, l'une dans le ms. 15211 de la B. N., l'autre dans le ms. 3206 de la Vaticane. Ce dernier l'attribue à Aimeric de Belenoi. M. Appel ne sera peut-être pas fâché d'apprendre que cette même pièce se trouvait deux fois dans le *Chansonnier de Sault,* la première au folio 172, sous le nom d'Aimeric de Peguilan ; la seconde au folio 194, sous celui d'Aimeric de Sarlat, et que les variantes qu'il a remarquées et relevées avec soin dans le ms. 15211 de la B. N., fol. 209, proviennent justement de ce même *Chansonnier de Sault.* C'est ce dont il pourra voir la preuve, avant peu, dans mon édition des œuvres de Jean de Nostredame, de la main duquel sont sûrement les variantes en question, ainsi que les autres additions ou corrections qu'on remarque aux folios 102, 109, 110, 128, 130, 131, 132, 195, 198, de ce même ms[2].

C. C.

RECTIFICATION

LA REVUE DU MONDE LATIN

M. H. Thurat, administrateur de cette publication, nous fait connaître que la traduction du conte roumain *Furnica* n'est pas reproduite ; elle a été spécialement écrite pour la *Revue du Monde latin.*

La pièce française *le Signal du Réveil* n'est pas une imitation, mais une composition originale et inédite du grand poëte roumain. Elle n'a de commun que l'analogie du sujet avec celle dont j'ai cité les premières strophes.

Nous enregistrons volontiers les indications de M. Thurat.

A. R.-F.

[1] *Dieus,* au v. 24 de cette pièce, n'est pas une interjection, comme la ponctuation semble l'indiquer ; *parlaria,* au v. 27, est évidemment à corriger *parlara* (*parlera*) ou *parlava.* M. Appel admettrait-il ici une césure épique ? — Pièce n° 3, v. 46, *non es :* il faudrait, dans le système adopté par M. Appel, *no 'n es.* — 6. v. 8, *s'il.* Lis. *sil.*

Le Gérant responsable : Ernest HAMELIN.

Digitized by Google

DIALECTES ANCIENS

SAINTE MARIE MADELEINE

DANS LA LITTÉRATURE PROVENÇALE

(Suite)

NOTES. — I

Je ne veux point, à l'occasion de cette publication, entreprendre une étude sur la légende de sainte Madeleine. Ceux de mes lecteurs qui désireront se renseigner sur les discussions auxquelles elle a donné lieu pourront consulter le gros livre de l'abbé Faillon, *Monuments inédits sur l'apostolat de sainte Marie Madeleine en Provence et sur les autres apôtres de cette contrée,* en se défiant, bien entendu, des conclusions d'un écrivain si dépourvu de critique. Il est regrettable que l'abbé Faillon ait cru devoir exclure de sa publication, comme indigne de foi [1] (le reste en mérite-t-il donc beaucoup plus?), la partie des « actes » latins de la sainte où est raconté le miracle sur lequel Voragine s'étend le plus et qui fut au moyen âge le plus célébré : je veux dire la résurrection de la princesse de Marseille [2]. Ceux qui ont

[1] Il ne donne, en entier, qu'une très-courte vie de sainte Madeleine et une autre au contraire très-développée, qui contient aussi l'histoire de sainte Marthe, mais où l'on ne fait aucune mention ni du voyage du prince, ni de la résurrection de son épouse. Il n'hésite pas à attribuer cette dernière à Rhaban Maur, sur la foi d'un ms. du XIVe siècle, conservé à Oxford, qu'il paraît croire unique. Cette même vie se trouve pourtant ailleurs sans nom d'auteur (par exemple à Montpellier, Bibl. de l'Ecole de médecine, ms. no 1, t. III, fos 117-137).

[2] Il existe, sur cet épisode de la légende de sainte Madeleine, que l'on voit figuré sur les vitraux de quelques églises (Faillon, II, 93 et suiv.), deux poëmes en ancien français, dont l'un, en stances, qui ne nous a été conservé qu'incomplétement, est anonyme. (M. Suchier l'a publiée dans la *Zeitschrift* de Grœber, IV, 362), et dont l'autre, comprenant 710 vers octosyllabiques à rimes plates, a pour auteur un Guillaume, qui paraît être Guillaume de Normandie. Deux éditions en ont été publiées simultanément en 1880 : dans l'*Archiv* de Herrig (LXIV, 87), par M. Robert Reinsh ; dans les *Romanische Studien* de Boehmer (Heft XVI, 523), par M. Adolf Schmidt. On cite encore un mystère du XVe ou XVIe siècle (Voy. Douhet, *Dict. des Mystères,* 501),

Digitized by Google

à leur disposition le *Speculum historiale* de Vincent de Beauvais, y trouveront cette histoire en entier, liv. IX, chap. 92-111, avec quelques détails de plus que dans Voragine, ainsi que la vie de sainte Marthe, d'après le récit de la prétendue Marcelle.

J'ai dit plus haut que je considère le ms. fr. 9759 comme la copie provençalisée d'un original catalan, qui me paraît devoir dériver du même prototype que le n°127 (anc. 44) du fonds espagnol, lequel est tout catalan. Une comparaison suivie de ces deux mss. permettrait seule d'établir exactement leurs rapports et de se prononcer sur le degré de probabilité de mon hypothèse. C'est ce que je ne suis pas en mesure de pouvoir faire aujourd'hui. Je me borne, en conséquence, à renouveler l'observation déjà présentée, que les mêmes lacunes et les mêmes contre-sens se remarquent dans le texte catalan et dans le texte provençal, et, quant à ce dernier, à relever ici d'une façon générale les principaux des traits catalans, soit de graphie ou de phonétique, soit de morphologie, que l'on y rencontre, et sur lesquels se fonde l'opinion que j'ai exprimée [1].

1. *ch* pour *c: sanch*, 73; *Achs*, 208, 260; *duch*, 255; *barcha*, 99.

2. *x* pour *ch*, *j* ou *sc: portxe*, 101 ; *dexebles* [2], 90, 91, 94.

3. *e* prosthétique supprimé devant l'*s* impure (*sc*, *sp*, *st*): 22, 95, etc., etc [3].

dont l'épisode en question fait le sujet principal. Cette partie de la légende fut aussi traitée à part en Italie. Voy. d'Ancona, *Sacre rappresentazioni dei secoli* XIV, XV e XVI, t. I, p. 391, *Un miracolo di S. Maria Maddalena*.

[1] On pourrait aussi supposer que le prototype commun de nos deux mss. était purement provençal. Cette dernière hypothèse trouverait un appui dans ce fait que le ms. catalan présente des traits franchement provençaux, là même parfois où le nôtre se montre le plus catalanisé. Il faudrait alors admettre que le ms. 9759 a été exécuté par un catalan qui, sans dessein préconçu de modifier l'original, y aurait introduit çà et là, par inadvertance, des formes de son dialecte, et que le ms. esp. 127 l'a été également par un catalan, mais que celui-ci, tout en substituant de parti pris son propre dialecte à celui de l'original, a laissé intactes, par distraction, quelques formes de ce dernier. On pourrait encore, pour expliquer les provençalismes du ms. esp. 127, supposer que ce ms., l'original étant catalan, a été exécuté par un copiste provençal. Mais, pour pouvoir se prononcer, il faudrait, je le répète, avoir fait au préalable une comparaison suivie des deux mss.

[2] Dans le ms. catalan, ce mot est au contraire toujours *discipols*.

[3] Cette suppression, si le phénomène était isolé, ne prouverait pas grand' chose. On en rencontre fréquemment des exemples dans les textes provençaux d'une époque récente, comme l'est le nôtre (le ms. est du XVe siècle). Il est à remarquer que, tout au contraire, dans le ms. catalan (celui-ci est du XIVe siècle), la suppression dont il s'agit n'a pas lieu.

Digitized by Google

4. *a* pour *e* protonique : *dalicada,* 42 ; *faseron,* 206 ; *faselment,* 287.

5. *e* pour *a,* 1° protonique : *levec,* 229 ; 2° posttonique : *noble,* 18; *ere,* 89. — *es* pour *as* posttonique : *dones,* 119; *deysiyaves,* 157; *dies,* 251.

6. *o* pour *au : loant (?)*, 272. Inverse : *espausada* = *esposada,* 288.

7. *u* pour *z (s): tu jaus (?)* = **jazs (jaces),* 121; *noure* (? voy. ci-après la note sur ce passage) = *nozer,* 148.

8. *nh* réduit à *y: bayavon,* 58.

9. *mb* réduit à *m: coloma,* 329.

10. Aucune distinction des cas, le sujet singulier étant toujours sans *s*[1], le sujet pluriel en étant toujours muni[2].

11. *los,* employé comme datif pluriel du pronom personnel (= *lor*): 105, 116, 147, 148[3].

12. Prétérit de l'indicatif, première conjugaison, en *a,* au lieu de *et (ec),* qui s'y trouve aussi. De quinze à vingt exemples : 17, 30, 54, 55, etc., etc.

13. En ce qui concerne le vocabulaire, emploi de mots exclusivement catalans, ou du moins, — car il serait téméraire de se montrer à cet égard trop affirmatif, — de mots qui manquent dans Raynouard et n'ont pas, à ma connaissance, été rencontrés jusqu'à présent dans des textes provençaux, tandis qu'ils figurent dans les dictionnaires catalans. Voy., outre un grand nombre des notes ci-après, le glossaire qui les termine.

14. Je mentionne enfin, comme dernier trait, certaines fautes qui ne peuvent guère s'expliquer, ou qui ne s'expliquent bien, que dans l'hypothèse d'un original catalan. Cf. ci-après les notes sur les lignes 16, 166, 173, 278, 288, 328.

En dehors de ces particularités, notre texte offre peu de traits caractéristiques. Les principaux me paraissent être l'épaississement du *j,* qu'on y remarque presque partout (*gi* pour *j*) : *cugias,* 130 ; *agiam,* 135 ; etc., phénomène que présentent d'ailleurs d'autres textes, par exemple le *Libre de Senequa (Denkmæler* de M. Bartsch, pp. 192-

[1] Seule exception : *mestiers,* l. 45. Mais c'est probablement une bévue du copiste. B, à qui la règle des cas est pareillement inconnue, a ici *mester.*

[2] C'est encore là un phénomène qui, à lui seul, serait peu probant, vu l'âge récent du ms. Mais, comme le ms. catalan le présente également partout, il y a lieu de prendre en sérieuse considération l'argument qu'il fournit à notre thèse.

[3] Encore un trait qui, isolé, n'aurait pas la signification qu'il tire ici de sa réunion avec les autres. On en peut dire autant du suivant.

Digitized by Google

215), et l'emploi constant de la locution *per so coma*[1], pour rendre le latin *quia*. Ajoutons celui de *e donc coma*, expression dont la première partie, d'ailleurs bien connue par d'autres textes, est encore aujourd'hui très-usitée en plusieurs localités, et qui ici revient sans cesse pour traduire le latin *cum autem, cum igitur, sed cum, cum que*, locutions qui, dans le ms. catalan, sont toujours uniformément rendues par *on con*.

Citons encore *iei* pour *ai*, au présent d'*aver* et dans les futurs, 127 144, 157, 233 ; *es, ies* pour *est, iest* à la deuxième personne singulier du présent indicatif de *esser* et des parfaits, 195, 198, 321 ; la prosthèse de *v* (*vugnec*, 79, 81); *rs* réduit à *s* (*erros*, 105; *marinies*, 158); *Carles*, 254 ; *res*, 299 ; *Dieus*, 139, 186, 217, 352, au régime singulier. Tout cela, du reste, plus ou moins fréquemment, se remarque ailleurs, et doit moins servir à la détermination du dialecte qu'à celle de l'âge d'un ms.

J'arrive aux remarques particulières. Je désigne par A le ms. que je reproduis (fr. 9759); par B le ms. catalan (227 du fonds espagnol).

L. 1. « mar o. » Suppléé d'après B. C'est d'ailleurs un contresens commun aux deux textes, comme le prouve l'identité du génitif *de las mars*. Lat.: *amarum mare*. Le traducteur a dû lire *marium mare*.

Ibid. « illuminaritz. » La forme correcte serait *illuminairitz*. Cette réduction à *a* de la diphthongue *ai* est un trait catalan. Cf. *pare*, etc. B a ici, comme plus loin, l. 16, *enluminadriu*.

4. « tersa. » Contre-sens. Lat.: *triplici*. Corr. *terna*. B a .III. surmontés d'un *a*, abréviation ordinaire de *tertia*.

7. « no er tolta. » A: *no es t.* B: *nos tolia* (corr. *tolra*). Lat.: *auferetur*.

7-8. « benauransa. » A *benaurada*. Corrigé d'après B: *benayransa*. Lat.: *beatitudinis*.

9-10. « de la.....per raso. » Suppléé d'après le latin : « quia contemplatio vie continuatur cum contemplatione patrie. Tertia ratione sue eternitatis. » B présente la même lacune.

11, 15, 18. « elec. » Corrigé d'après B. A: *stec*.

11. « de penitencia. » B n'a pas cette lacune.

12. « de las mars mar. » Même contre-sens que ci-dessus, également commun aux deux textes.

[1] A cette locution, que je ne me rappelle pas avoir rencontrée en d'autres textes provençaux, correspond dans B *per so cor* (= *per so car*). Mais *per so com* est aussi catalan, et se trouvait sans doute dans le ms. dont A est la translation provençale.

Digitized by Google

16. « illuminadoyra. » = *illuminairitz*, qu'on a lu plus haut, l. 1, sauf réduction de *ai* à *a*. L'emploi fait ici de ce mot, comme plus loin de trois autres de même désinence (*procuradoyra*, 66; *degastadoyra*, 69; *pecadoyra*, 229), constitue une grosse faute, laquelle est évidemment le résultat d'une confusion amenée par la similitude des formes masculines *ador* = *atorem* et *ador* = *atorium*, entre les formes féminines *airitz* = *atricem* et *adoira* = *atoria*, qui leur correspondent respectivement. Mais, comme la signification de ces dernières formes est toujours restée distincte en provençal, il est probable que nous avons là encore un trait catalan. Dans cet idiome, en effet, aux anciens noms féminins en *aritz adriu* (= *atricem*) se sont substitués d'assez bonne heure des noms en *adora*, par simple addition de la flexion féminine *a* à la forme masculine correspondante. Notre ms. B, qui est du XIVe siècle, en a deux exemples (*procuradora* et *peccadora*). Il y a tout lieu de croire que l'auteur de A a trouvé de plus, ici, dans le ms. qu'il suivait, *illuminadora*, mot qu'il a simplement transcrit, au lieu de le *traduire*, comme plus loin les deux autres, en lui donnant seulement, par l'addition d'un *y*, la forme du mot provençal avec lequel il l'identifiait à tort.

16. Après *illuminadoyra*, le traducteur omet tout un membre de de phrase. De même dans B.

19. « per so.....illuminada. » Lacune commune aux deux textes. Latin : « dicitur illuminata, quia nunc illuminata est lumine perfecte cognitionis in mente. »

20. « foc illuminada. » Contre-sens commun aux deux textes. Lat. : *illuminabitur*. Le traducteur a lu sans doute *illuminabatur*.

22. B : « en quax estant colpable. » Lat. : « quasi manens rea. » — « o. » *Sic* B. Lat. *vel*. A *e*. — 23. « garnida o gran. » De même B. Lat. « munita vel invicta vel magnifica. » Plus bas, l. 29, *magnifica* du latin est encore traduit par *granda* dans les deux textes — « Per de que. » Exemple à noter, — si *de* n'est pas ici une faute de copiste, — du *deque* aujourd'hui si usité pour *que* seul.

24-26. Lacune qui n'est pas aussi considérable dans B. C'est, du reste, un *bourdon* des deux parts. B : « per que es demostrat qual fo ela enans de la sua conversacio. Car enans de la sua conversacio fo ela estant colpable. » Lat. : « per que insinuatur qualis fuit ante conversionem, qualis in conversione, et qualis post conversionem. Nam ante conversionem fuit manens rea per obligationem ad penam eternam. »

27. « conversacio » pour *conversio*. Même forme dans B. Le vieux fr. l'avait aussi. Voy. Godefroy, sous ce mot.

27. « ....penitencia. » B ajoute, conformément au latin, la phrase

Digitized by Google

suivante, dont l'absence dans A est peut-être due à un *bourdon:* « noblament se garni ab totes armes de penitencia. »

28. « aytans de sacrificis fec.» Corrigé d'après B. A: « aytans de peccatz a a Dieu. » Lat.: « quia quot in se habuit oblectamenta tot de se reperit holocausta. »

34. « Ciri. » *Sic* B. Lat. *Sirus*. Le traducteur a lu *Sirius*.

35-37. Ceci fait double emploi avec ce qui va suivre (38-41) et traduit mal le latin: « hec cum fratre suo Lazaro et sorore sua Martha Magdalum castrum quod est secundo miliario a Genesareth, et Bethaniam, que est juxta Jerusalem, et magnam Hierosolymorum partem possidebat. » B traduit plus fidèlement : « E era senta Maria heretera del castel Magdaleno, ab lo seu frare sent Laer e ab la sua sor senta Marta, es lo castel prop de Nazaret dos milers, e de Betania, que es costa Jherusalem, e gran partida de Jerusalem posseya. » — A: *Genestar*. Corr. *Genesaret*.

38. « a dos milers. » *Miler* a ici le sens spécial de *mille*, mesure itinéraire, qui manque à Raynouard. Lat.: *secundo milliario*.— Cette forme sèche *milers*, pour *miliers*, et quelques autres pareilles qu'offre notre texte (*deletz*, 295, etc.; *missatgera*, 83, etc.), sont, à cette date, plus catalanes que provençales.

42. « fos mot dalicada de son cors. » Le ms. répète *de*. Lat.: « delitiis corporis se totam exponeret », ce qui n'est pas tout à fait pareil.

43. A : *calvagues;* B: *cavalereges;* lat.: *militie vacaret*. On sait que *miles*, au moyen âge, était la même chose que *chevalier* (en prov. *cavalier*).

48. Après *riquesas*, un membre de phrase a été omis dans la traduction. De même dans B.

52. « presicava. » B: *preicava*. Lat.: « audivit eum discumbere. »

53. « justes. » Forme déjà toute moderne. B: *justs*.

54. « en laqual. » Savoir *casa*. Lat. *ubi*. A et B: *lo qual*.

55. Ms. « e am las s. l. los li... »

56. « honch. » Corr. *honch*[*a*], pour *honchet*. B : *unta*. — « el seu cap. » Ajouté au texte, mais par A seulement. L'original latin suit saint Luc (VII, 38), qui ne dit rien ici de l'onction de la tête.

57. « e plus... atrobar. » Manque dans B, comme dans le latin.

58. Ms. « e se enbayan soven. » — B: *se bayen*. Lat.: « unguentis et balneis utebantur. »

59. « Symeon. » Corr. *Simon*.

61. « lon repres. » *Sic* B. A : « los es repres. »

62. « Aquesta es doncz... » Jacques de Varaggio, ou l'auteur qu'il abrége, semble vouloir, ici comme un peu plus haut, l. 49, repousser

Digitized by Google

l'opinion de ceux qui distinguent en trois personnes différentes la pécheresse qui vint chez Simon, la femme de qui Jésus chassa sept démons, qui est la seule que l'Évangile appelle Marie Madeleine, et la sœur de Marthe et de Lazare. On peut voir sur la polémique à laquelle cette question a donné lieu le livre déjà cité de l'abbé Faillon, t. I, p. 1 et suivantes.

64. B : «gita VII. demonis...» *Luc.* VIII, 2; *Marc.* XVI, 9.

64. « l'ases. » A: *la fes ;* B : *la enses. Ases* = *aces,* prétérit de *acendre.*— 65-66. Ms. *sa p.*

66. « procuradoyra. » *Luc.* VIII, 3.— « humialment. » Seul exemple de cette insertion de l'*a* entre *i* et *l,* si commune dans les textes récents, et qui n'est pas rare en de plus anciens que celui-ci. — 67. Il faudrait seulement *lo farisieu* (comme dans B), à savoir Simon. Lat. *phariseum.* Cf. *Luc.* VII, 40 *seq.* — 68. *Luc.* X, 40-42. — 69. *Joan.* XII, 7. — 70. *Joan.* XI, 35.

73. Ms. A : *del sanch.* B: *de la sanc.*

74. Corr. XII. *ans.* Le latin porte *duodecim,* conformément à l'Évangile (*Matth.* IX, 20; *Marc.* V, 25; *Luc.* VIII, 43). L'identification de la femme dont il est question dans ces passages de l'Évangile, et qui nulle part n'est nommée, avec sainte Marthe, est, bien entendu, un fruit de l'imagination des légendaires, bien qu'elle s'appuie de l'autorité de saint Ambroise. Voy. là-dessus Faillon, *op. cit.,* I, 179 ; II, 165.

74. « per. » Ms. *por.*

74. « sor de la sua sirventa. » *Sic* B. Corr. *sirventa de la sua sor.* Lat. : «Marcillam, sororis sue famulam. » La traduction est du reste incomplète, et aussi dans B. Sur l'identification de Marcelle, auteur prétendu des actes apocryphes de sainte Marthe, avec la femme qui prononça les paroles ici rapportées (cf. *Luc.* XI, 27), voy. Faillon, *op. cit.,* II, 179.

77. Il vaut mieux mettre un point après *ela.* D'après le latin, l'autorité de saint Ambroise n'est invoquée que pour Marthe et Marcelle. *Hec est, inquam, illa que pedes.*

77-79. *Luc.* VII, 37-38.

79 et 81. « vugnec. » Parfait faible de *onher,* formé, comme le fr. correspondant *oignit,* sur le radical des temps de la première série. La forme normale de l'âge classique est *ois* (*unxit.*)

80. « sient. » Forme plutôt catalane que provençale. Au contraire dans A : *sesent.*

80-81. *Luc.* X, 39.— « mais. » Ms. *am.*

81-82. *Matth.* XXVI, 7. « dison...crisma. » Cette glose n'est pas dans le latin. B : « e unta lo cap del seyor ab crema. »

Digitized by Google

82. « precioses. » Seul exemple dans notre texte de pluriel de nom *integral* allongé.

83. « missatgera. » Lat.: « que *juxta crucem* in domini passione fuit. » B : « e fo en la passio de Jhesu, e aparela los engens... » Comme *missatgera* ici ne signifie rien, il y a lieu de croire que c'est une fausse lecture d'un mot que je ne devine pas et qui devait, dans le prototype commun de A et de B, rendre le *juxta crucem* du latin. B ne le comprenant pas l'a passé, et A l'a servilement copié.

85. « se be » = *si tot* (bien que). Locution qui n'est pas dans Raynouard, mais qu'on peut voir dans Labernia, *Diccionari catala.*

86-7. « e la fec. » A: *foc ;* B: *fo*. Lat.: « et apostolorum apostolam fecit. »

88. « En lo temps... » *Sic* B, qui rattache ceci, jusqu'à *con los juseus* exclusivement, à ce qui précède. Corr. *apres*. Lat.: « Post ascensionem igitur Domini, scilicet anno .XIIII. a passione... »

92. « era. » Ms. *ere.* — « en aquel dia. » Il faudrait au moins le pluriel. B : *en aquel temps*. Lat.: *tunc temporis*.

94. « comandava. » B: *comana,* plus conforme au latin (*fuerat commendata*).

97. « lor sirventa. » *Sic* B. Lat : *pedissequa Marthe*.

99. Toute cette ligne manque dans B, qui donne à la place: « .... d'autres per paor s'en vengron à Marsela. »

100. « albregues. » En toutes lettres dans le ms.

101. « pauseron. » Ms. *pausesen*. Le latin ajoute, après *porticum :* « qui fano gentis illius terre preerat. »

103. « port[xe]. » Cf. 101. B : *al porxe*.

103. « sacrefiquesson. » La syllabe *cre* de ce mot, ici et plus loin, 108, est écrite en abrégé dans le ms. De même *pre* dans *prencip,* 132, 140, etc. Un autre exemple de *e* pour *i* est *terreblament,* l. 118.

104. Ms. *las belas*. Il eût mieux valu peut-être suppléer *suas*. Lat.: *lingua discreta*[1].

107. « paraulas. » Après ce mot devrait venir la traduction, qui manque également dans B, de la phrase suivante: « Nec mirum si os quod tam pia et tam pulchra pedibus salvatoris infixerat oscula ceteris amplius verbi Dei spiraret odorem. »

108. « de Proensa. » Lat.: *provincie illius*.

113. « Digas a ton marit. » Manque dans B, où on lit seulement: « Per qual raso.... de Dieu, con siatz tan rics ? Sapies.... » — « di-

[1] On lit, dans le passage correspondant de Vincent de Beauvais, *lingua diserta,* ce qui doit être plus conforme à l'original commun.

Digitized by Google

gas » = *demande*. Acception qui manque à Raynouard, bien qu'elle ne soit pas rare.— « los.» Ms. *les*.

114. « sias. » Seul exemple, dans notre texte, de la réduction à *s* de la terminaison *tz* (lat. *tis*) de la deuxième personne du pluriel. Trois lignes plus haut, *passas* nous offre un exemple, le seul également, — en dehors des mots en *ns*, où le phénomène remonte très-haut, — de la même réduction dans les noms ou participes.

115. « abunda[n]tz. » Rétablir *abundatz*, corrigé par distraction. —« en tantas de riquezas. » Seul exemple ici de l'accord, ailleurs si commun, d'un adjectif de quantité et d'un substantif unis par la préposition *de*.

117. Nouvelle lacune après *marit*. De même dans B. Lat.: « sequenti igitur nocte eidem similia dicens apparuit; sed adhuc viro suo hoc indicare neglexit. Tertio vero sub intempeste noctis silentio apparuit utrique fremens et irata vultu igneo, acsi tota domus arderet, et aït: Dormis ne, tyranne, membrum patris tui Sathane, cum vipera conjuge tua que tibi indicare noluit verba mea?...»

118.« al prencip.» Il faudrait *a cascu*. Lat. *utrique*. Cf. 125.

119. Après *home*, B ajoute: « E dorms? » Lat.: « Dormis-ne, tyranne? » — « coma tu sias.....» B : *con tu sies*.... Remarquer ici *coma*, dans l'acception de la conj. latine *quum*

121. jaus.» Ms. *jauus* (*us* en abrégé). B : *yaus*.

121. « draps. » B ajoute: *de seda*. Lat.: *pannis sericis*.

123.« sapiatz....scaparetz. » Corr. *sapias*.... *scaparas*, comme le veut le contexte. B :« sapies... escaparas. » —« enamic. » B: *home enemic*. Lat., mais un peu plus haut, *crucis Christi inimice*.

124. Ms. A: *nos as*. B : *nols as*, qui est la bonne leçon.

124. « s'esvalic. » s'évanouit, disparut. Voy. Mistral, *Trésor du Félibrige*. Ce mot manque à Raynouard, qui a pourtant le substantif *evalimen*.

125. « se desperta. » S'éveilla. Manque à Raynouard. Ce verbe, dont Diez ne constate l'existence qu'en espagnol et en portugais, est aussi catalan. Voy. Labernia.

127. « Recompt...era stat. » Ajouté par le traducteur.— Après *el marit*, A ajoute *li marit*.

127-8.« hoc... dis.» Manque dans B, peut-être par suite d'un bourdon. Lat.: «Vidi, inquit, et ammirari et pavere non desino. Quid inde faciemus? »

129. « Ms. *fassan*.— 130. Ms. *vinen*.— 131. Ms. *lostol*.

131. « *li* doneron *els* feseron lor ops. » De même dans B. Faut-il corriger ou admettre ici dans les deux mss. *li* au sens de *lor*, selon l'usage moderne de la Provence? Cf. *Romania*, VII, 372. Aux exem-

Digitized by Google

ples que j'ai cités en cet endroit on peut joindre les trois suivants, fournis par des textes encore inédits:

« Saluderon las donas e disseron *li*. » (B. N. ms. 25415 f° 16 *a*);

« Mot ploreron las donas car *li* covenia a manjar de l'efan. » (*Ibid. c*):

E sabian be la frachura
Dels paures mendics famolens
A lur portas de fam morens,
E non *li* an acorregut.
(B. N. ms. 1745, f° 133 *a*.)

Dans ce dernier exemple, *li* pourrait s'expliquer par une syllepse. Cf. les vers si souvent cités de Racine:

Entre le pauvre et vous...

132. « E ayssi. » B ajoute: « con un dia. » Lat.: « Cum autem quadam die. »— « dich. » Ms. *dis*.

133. « Cugias te tu. » Remarquer ici le *te* (ailleurs *ti*) interrogatif, aujourd'hui si répandu, après toutes les personnes du verbe, dans le langage de la Provence et du bas Languedoc. Cf. *Romania*, VI, 442.

135. B : « la mia fe. » La traduction est incomplète et, par suite, inexacte dans les deux mss.: « Equidem illam (fidem) defendere presto sum, utpote quotidianis miraculis et predicatione magistri mei Petri, qui Romæ presidet, roboratam. »

136. « nostre. » Ms. *nre*, surmonté d'un tilde, ce qui est peut-être une transcription erronée de l'abréviation de *maestre*. B : *masestra nostra*. Lat.: *magistri mei*. Cette phrase, du reste, ne traduit l'original qu'incomplétement.

137. « de benesir als teus dieus. » B: « d'obesir als teus dits »; ce qui est conforme au latin *dictis tuis obtemperare*.

141-2. B: «...la fe de senta Maria si era vera fe. » Lat.: «... si ut Magdalena Christo predicaverat, sic veritas se haberet. »

144. « seretz. » Corr. *etz* ou *setz*. Lat. *cum sis*. B *vos sotz*.—145. Corr. *demoraretz*. B: *romandretz*. Lat.: *quiesces*.

146. On avait d'abord écrit *no ho volgues far; far* a été exponctué, mais non pas *ho*.

147. « en los muscles. » Lat. *humeris*.

148. « nols pogues moure. » Corr. *noure ?* C'est la forme catalane de *nozer* qui conviendrait ici parfaitement. Mais ni le latin ni B n'expriment cette idée. B : « per que l'enemic antic nols enpatxes. » Lat.: *ne eos .....antiquus hostis in aliquo itinere impediret*.

150. Ms. *avien e els jequiron*. Il faut suppléer cet *e*, omis par erreur.

Digitized by Google

152. « s'enfla. » Corrigé d'après B. A: *fec flar.*

152-158. La traduction est ici abrégée et assez libre dans B comm dans A. Voici le texte latin : « ita ut omnes et maxime matrona gravida et debilis tam seva inundatione fluctuum quassati gravissimis angustiis urgerentur. In tantum quod in eam subito dolor partus irruit et inter angustias ventris et pressuras temporis... »

154. B.: « palpava plorant les tetes. »

155. « que manjar. » B : « que tetar. »

156. A: *hoy home;* B : *oyme.*

157. « deysiyaves. » Corr. *desiyaves ?* Raynouard a le substantif *desig (desieg),* mais sans le verbe correspondant, qui est en catalan *desitjar* (Labernia).

159. « periscam. » Exemple bon à noter, parce que ses pareils sont rares, de première personne pluriel avec le suffixe *isc.* B: *periam.*

161. Sous-entendre *que* devant *nos.*

162. « o si. » Corr. *e si ?* B: *que.* Lat.:« si forte mulier pre dolore in extasi posita adhuc valeat respirare. »

162. « esmortida » = évanouie, en catalan. Manque à Raynouard. Le mot existe pourtant en provençal, mais je ne l'y connais que dans l'acception d'*amortir, éteindre.*

163 et 166. « mu[n]t. » B: *mont.* Lat.: *collis.*

164. « disseron. » Sic B. Latin : « utilius esse credidit. »

165. Ms. *quel se gitaven.* — « mar. » B ajoute, conformément au latin,« quels menyassen los pexes. » Suit, dans le latin, une phrase que A ni B n'ont traduite :« Et vix a nautis prece et pretio extorsit ut illic applicarent. Cumque illic pre duricia foveam non potuisset effodere, in secretiori parte collis, clamida supposita... »

166. « envolcatz. » B: *envolopatz.* Mais *envolcar* existe en catalan. L'ancien castillan l'avait aussi.

166. « ayssi coma. » Ms. *aqui coma,* mauvaise traduction de *axi con,* qui est la leçon de B.

167. Ms. A : *pausada.* B: *posava.*

170. Ici encore la traduction abrége le texte. De même dans B. — « e mon fil. » B :« *ab* son filh. » *velat* = te la voilà. *asi* = *aici.* C'est une forme catalane, et aussi gasconne. B : *velat ayxi.*

173. « jaqui. » Ms. A: *ela jay aqui.* B: *el la gequi.*

174. « sent. » Seul exemple dans A de cette forme, qui est constante dans B. Le féminin est ordinairement écrit en abrégé (*Sta*). Lorsqu'il l'est en toutes lettres, c'est toujours *santa.*

174. « e sant Peyre..... » Ce membre de phrase n'est pas régi, comme le précédent, par *quant.* C'est une proposition conséquente, et l'on sait combien l'emploi de la conjonction *et,* en tête de pareilles

Digitized by Google

propositions, est fréquent dans l'ancienne langue. Notre texte nous en fournit au moins trois autres exemples, l. 43, 132 et 150.

178. « cosselh as, tu no sias ..» Suppl. *agut* ou *cresut*? B : « ... as aut, e no sies...» Lat. :« utili consilio credidisti. »

179. Sic B. Latin :« potens enim est dominus cui vult dona donare, data auferre, ablata restituere. » Corr. « tot so que [vol, que o] pot tolre... » *tot so* manque dans B.

180. Ms. A : *que orem ;* B : *oreta.*

184. « per spasi... » B : « .II. ayns foren passats. » Lat. : « biennii spacio jam elapso. » Corr. *de dos ans.*

187. « atanseron se. » Manque dans B. Le verbe *atansar,* que je ne connais pas en provençal, est donné par Labernia (*Diccionari de la lengua catalana*) comme synonyme de *acostar*. La traduction abrége encore ici le texte, dans B comme dans A.

188. « de prop. » B. « issit de la nau. »

190. « la popa a popar. » B : « la teta a tetar. »

198. Ms. *que hoc viva. E son anada.* Cette division, et le latin *vivo equidem* suggéreraient la correction : *que hieu vivi.* B :« que eu son anada. »

202 et 207. Ms. *Māsella,* ce qui montre qu'il faut lire ailleurs *Mansella* comme ici, et non *Mausella,* que le ms. semble plutôt indiquer. *Mansella* peut représenter une prononciation nasalisée de *Massella.* C'est pourquoi je n'ai pas cru devoir corriger.

204. « am los seus. » Corr. *en los seus pes.* B : *en los seus peus.* Lat. : « et ejus pedibus cum lacrymis provoluti. »

210. « per. » Lis. *far,* que porte en effet le ms.

211. « aministreron. » B : *feren.* Lat. : « in loco ab angelis preparato. » — « angels. » Ms. *angēs.*

213. « per que foc manifest. » B, de même : *fo.* Il faudrait *fos.* La traduction est, du reste, incomplète en même temps qu'inexacte. Le texte porte : « ut ex hoc manifestaretur quod redemptor noster ipsam non terrenis refectionibus, sed tantum celestibus epulis disposuerat satiare. »

214. « VII. horas. » Traduction incomplète, ainsi que dans B. Lat. : « in septem horis canonicis. »

215. Ms. *la ayre, ayre* en interligne.

219. Après *venian,* suppl., d'après B : « a santa Magdalena. »

221-3. La traduction est ici très-abrégée, dans B comme dans A.

225. Suppl. d'après B, *rasonal.* Lat. : « vel aliqua rationalis creatura. »

227 et 245. « veyne. » B : *vine.* = *veni inde.* Formes catalanes.

228. « que dis. » *Dis,* ici comme souvent ailleurs, a le sens de *di-*

Digitized by Google

citur. Cf. *Revue,* IX, 207; XXI, 244. B :« Membrat de l'avangeli...»

229. Ms. *e* après *senhor*.

230. « las lagremas...los pels. » L'article, ici et en d'autres passages de notre texte (44, 61, 284), paraît avoir toute la force d'un adjectif possessif, comme il l'a aujourd'hui souvent, dans plusieurs de nos patois du Midi.

232. Ms. *que ayssi fo si*. Corr. *aysso* ? B : *que aquelo fo*. Lat. : *hoc factum esse*.— « hieu.» Lis. *ieu* avec le ms.

233. « hyey ayssi.» Ms. *li yey*.

234.« quem.» Ms. *quen*.

237. « del dimenge.» B : « de Pasca en ora de matines. » Lat. : « proximo die resurrectionis dominice tempore. »

238.« pres J. C.» Addition du traducteur. Manque dans B.

242. « e vic en cara. » B: « e vese estar en tant senta Magdalena en lo cor ab los angels que la avien aduyta. » Lat.: « vidit beatam Mariam Magdalenam in choro adhuc stantem eorum, qui eam adduxerant, Angelorum. »

247. B : *no o poc sostener*. A et B abrégent ici le texte latin.

248. Lat.: « corpus et sanguinem Domini. » B: « rebe lo cors de deu de la ma del bisbe. — « e ela. » Ms. *e als*.

253. « mort. » Après ce mot, quinze lignes environ du texte latin n'ont pas été traduites. De même dans B.

254. Écrire *E*[*n*].— 255. Le texte latin porte DCCLXIX. — « Britasia.» Corr. *Bergonha*. B : *Bregoya*.— « poc. » Ms. *pot*.

259. « .I. monge. » Ce moine, d'après la légende bourguignonne, repoussée bien entendu par les Provençaux, s'appelait Badilon. Voy. dans Faillon, II, 746-752, un récit détaillé de la translation, dont la rédaction remonte au moins, d'après M. Paul Meyer (*Romania*, VII, 234), aux premières années du XIIe siècle. Le plus ancien auteur qui, à ma connaissance, en ait fait mention, appartient justement à cette époque. C'est Sigebert de Gembloux († 1122), sous l'année 745 (Pertz, *Monumenta,* t. VI, p. 331 [1]).

[1] Dans la chanson de geste de *Girart de Roussillon,* le corps de la Madeleine est apporté à Vézelay, non d'Aix-en-Provence, mais d'outre-mer. Voici le passage, d'après le ms. de Paris, édit. Hofmann (7997-8008):

Anc reïna no vis de tal valor
Ni comtessa * que valha soa seror,
Que tant am Dieu e paubres e son senhor ;
E Damredieus lhi fetz tan gran onor
Que lhi det de sas sanhtas la plus melhor,
Acui mostret en terra major onor.

* Berte, femme de Girart de Roussillon et sœur de la reine.

Digitized by Google

Remarquons, à cette occasion, que les enlèvements de reliques n'étaient pas rares au moyen âge. Un monastère qui en manquait cherchait par tous les moyens à se procurer une si précieuse source de revenus. La curieuse histoire du transfert à Conques du corps de sainte Foy d'Agen est à cet égard particulièrement instructive. Voy. l'introduction du *Cartulaire de Conques,* pp. vij et suiv. Saint Pierre et saint Paul eux-mêmes avaient failli, d'après la légende rapportée par saint Grégoire, être dérobés aux Romains par des Grecs trop dévots. Pour revenir à sainte Madeleine, je rapporterai ici le récit inédit d'une aventure dont le héros, un moine comme Badilon, fut moins heureux que ce dernier dans son entreprise. C'est un contemporain, Honorat de Valbelle, qui la raconte en ses mémoires :

« L'an que dessus (1505) et lo xvij. de Jenier, que fon un divendres, circa hora de xj. horas o xij., venent sus lo dissate, fon raubat lo cap de la Maria Magdalena dintre la gleiso de sanct Maysimin, et fon fach lodit raubatory per sertans frayres de l'orde des presicados deldit covent de sanct Maysimin, losquals eran Italians, l'un appellat fraire Andreas, e quomo fon la voluntat de Dieu et de la gloriosa Magdalena, aquel que l'enportavo fon pres ....e puis fon menat a Sainct Maisimin e aqui foron messg^os de parlament que lo meneron ambe dos autres fraires a Aix en presson.

» L'an que dessus, et lo jort 16 de jun, que fon ung diluns, fon justiciat fraire Andreas, loqual avia raubat lo cap de la Maria Magdalena, quomo aves ausit desus ; et fon tirasat, e puis apres lo penderon en una torre appellado la torre de la Bonbardo, et ansin aven mal de mal fayre[1]. »

Per sancta vizio en un pascor
Lhi enviet tres morgues e un prior
Que passero la mar ab gran paor.
Cilh la traistro del regne pagenaor,
A Verzalai la meiro, sul puh ausor ;
Lai lhi feiro mostier seu servidor.

[1] Bibl. de Carpentras, ms. n° 523, f° 12. Les onze premiers manquent, et avec eux a disparu le nom de l'auteur. L'ouvrage est, par suite, mentionné comme anonyme dans le catalogue de Lambert. Ce qui m'a permis de l'identifier, c'est que j'y ai reconnu, en le parcourant, le « ms. marseillais », où Bouche, qui en nomme l'auteur, a puisé la plupart des détails qu'il donne sur le siége de Marseille par le connétable de Bourbon. J'ai pu aussi retrouver deux des feuillets disparus du commencement. Ils font partie de l'un des recueils conservés dans la même bibliothèque, le n° 9 des add. aux mss. de Peiresc. Il y a lieu d'être surpris que des mémoires si intéressants pour l'histoire de la Provence, et auxquels la langue dans laquelle ils sont écrits suffirait à donner du prix, n'aient pas encore trouvé d'éditeur.

Digitized by Google

259. « al abat. » *Sic* B. Corr. *el* (= e lo). Lat.: *ipse et abbas.* — Ms. *companho*,

260 et 270. « riquesas. » Corr. *reliquias,* conformément à B et au texte latin. Ce mot était probablement en abrégé dans l'original de A, et le copiste l'aura mal lu.

265. Ms. *portasson.* — 270. « pogron. » Ms. *poc.* B: *no poc.* Lat.: « nullo modo inde reliquias movere potuerunt. » — 272. « loant. » Ms. A: *le aut.* B: *lausant.*

274. « pessegiat. » *Sic* B. Lat.: *occisus est.*

275. « portavon. » *Sic* B. Lat.: *in feretro a parentibus ploraretur*

278. « combregat[1]. » Ms. *coma bregat.* B: *comenegat.* — 282. « reclamec a... » Suppr. cet *a?* B: *reclama senta.* — 284. « lo filh. » B: *son filh.* Lat.: *et filium pareret.*

285. Ms. *lia apparec.*

288. « Disent. » Corr. *disen* ou mieux *dison.* Le transcripteur, trouvant *disen* dans l'original, a cru avoir affaire à un participe présent. Le ms. présente, en deux autres endroits, cette flexion *en,* étrangère à son dialecte (on sait qu'elle est au contraire normale en catalan); mais la leçon est fautive dans les deux cas : l. 98, *pausesen,* où il faut *pauseren* ou mieux *pauseron ;* 162, *gitaven,* où il faut *gitavam* (B : *gitavem*). Cette dernière faute peut servir à prouver, plus encore que *disent,* que le transcripteur de A devait avoir sous les yeux une version catalane; car *em,* pour *am* à la première personne du pluriel, comme *en* pour *an* tonique (*ten,* par exemple, = *tan*), est, à cette date, exclusivement catalan.

288. « esposada. » A : *espausada.* B: *esposa.* — Le latin indique une autre division : « ... per molher, adoncz coma (c'est-à-dire lorsque, *tunc quando*), ... las nossas. E donc... »

290. Ms. *los apelec.* J'ai rattaché l'*s* au mot suivant pour mieux marquer le sens (*illum sibi*). Lat : « quando de nuptiis Christus eum vocavit. » B : *lo l'apela.*

291. Suppr. *lo* devant *tolt?* Ou est-ce un adverbe ? B : *li avia tolt.*

292. « no foc. » B : *no fos.* Lat.: *congruum non erat.*

294-5. B : « e car elas partic. » Lat.: « quia eam removit. »

296. « Es dich. » B : *es dit.* Lat.: « Quod et de Johanne quidam fatentur... »

298. Ici un autre passage non traduit[2]. Lacune commune aux deux mss.

[1] *Combregat* est un mot tout catalan. Il se trouvait sans doute dans l'original. A, ne le comprenant pas, y a vu deux mots distincts, au premier desquels il a, selon son habitude, donné la forme *coma.*

[2] Le voici dans le texte original : « Hec autem falsa et frivola reputantur, quia

Digitized by Google

303. « el vic. » Ms. *ela*.

305. « li. » = *ibi*. Forme toute moderne. Mais peut-être est-ce une simple faute de copie, pour *el*, par exemple. B n'a ni ce mot, ni aucun autre de même signification.

305. Ms. A: *los hac fe scritz*. B: *quan los ac escrits, el pausa l'escrit sots...*

309. Ms. *demandec*. Lat.: *pecunie exactionem*.— « deners. » Ou *deniers*. Le mot est en abrégé dans le ms.

310. Corr. *E una nuech*? Lat.: *et ecce quadam nocte*.

311. « pepreysso » Lat. *vincula frangens;* mais plus haut, *compedibus*, que paraît vouloir rendre *pepreysso (pedis prehensionem ?)*. B a seulement *preso*.

315. Passage corrompu, qu'on peut ainsi corriger d'après B et le latin: « e so que era de salut et de veritat li desplasia de ausir e de far. » B donne seulement: « e so que era de salut li desplasia d'ausir e de fer. » Lat.: « ea que salutis erant non solum non facere, sed nec audire volebat. »

317. Après *dejunava*, manque dans B, comme dans A, la traduction de *ejus vigilias*.

320. Corr. *confisas*? B *fises*. Lat. « Cur, o Stephane, indigna meis meritis facta rependis ? » — Ms. A: *ni stavas*. Corr. d'après B (*tu steves*) et le latin.

322. « donquas. » Lis. *donques* avec B. A: *donqē he pmet* (*p* barré).

326. Ponctuer et corriger d'après B: « costa lo seu lieg am motz angels stant, *e* la sua arma que.... » Lat.: « juxta feretrum cum angelis astitisse et ejus animam, quasi columbam in celum sustulisse. »

327. « .... que s'en pogiec. » Sur ce *que*, qui est explétif, cf. *Revue*, XIII, 288 [1].— A : « coma a la coloma. » B: *ayssi con a coloma*. Cet emploi de la préposition *a*, fréquent en catalan, est au contraire assez rare en provençal, et il n'y a jamais lieu qu'avec *com* ou *con*. Son adjonction à *coma*, dans ce passage, est donc un nouvel indice de l'origine catalane de notre texte.

frater Albertus in proemio super evangelium Johannis ponit, quod hec sponsa de cujus nuptiis vocatus fuit idem Johannes, in virginitate permansit et in societate beate Marie Virginis, matris Christi, postmodum visa fuit et tandem fine bono quievit. » Le jésuite Guesnay, dans sa *Magdalena Massiliensis advena* (1643), p. 232, après avoir cité ce même passage, ajoute (est-ce la suite de la citation ?) un argument remarquable : « Nec habet verisimilitudinem ut Magdalena opulenta, nobilis et pulcherrima, pauperrimo, ignobili et inculto nuberet. »

[1] Aux exemples cités en ces endroits on peut joindre celui-ci : « Car si l'enperayre avia aquesta vila, aytantost tu creyrias en sa ley, et elh *que* es pagas. » (B. N. ms. 25415, f° 10 v°.)

Digitized by Google

En terminant, je crois devoir donner la liste alphabétique des mots, des formes ou des acceptions qui manquent à Raynouard. Les chiffres qui terminent chaque article renvoient aux lignes du texte. S'il a été déjà question du mot dans une note, la lettre *n* suit le chiffre indicatif de la ligne qui est l'objet de cette note. L'abréviation Lab. (= *Labernia*) seule veut dire que le mot, ou l'acception, selon le cas, figure dans le *Diccionari catala* de cet auteur. R. signifie Raynouard, *Lexique roman*.

Acabar, obtenir. Lab.: *obtineo, adipiscor*. 138.

Albregar. = R. *albergar*. 100 *n*.

Apelament, appel, action d'appeler Traduit *vocatio* du texte latin. 292.

Asi = R. *aici*. Lab.: *assi*. 170 *n*.

Atansar se, aborder. Lab. 179 *n*.

Cavalgar, exercer la profession de chevalier (*miles*). 43 *n*.

Coma, conj., que. *Adonchs coma,* alors que. 289 *n*. *Per so coma*, parce que. 13 et *passim*. Voyez ci-dessus, p. 108. = Lorsque. 119 *n*. *E donc coma*, lat. *cum autem*, 47, etc., etc. Ci-dessus, p. 108.

Combregar, communier. Lab. 287 *n*.

Conversacio, conversion. *n*, 28.

Costa (**de**) *de*, à côté de. R. n'a que *de costa* (avec *costa*), sans exemple de la préposition *de* à la suite. 253.

Degastadoyra, dépensière, prodigue. 69. Cf. 15 *n*.

Deletz = R. *deliet* (qui est plus bas, l. 298), *delieg*. Cette forme sèche est plutôt catalane que provençale. 295.

Depintar, peindre, représenter. R. n'a que de *depenher*. Le simple *pintar* est dans Lab. 264.

Despertar se, se réveiller. Lab. 125 *n*.

Dexeble, disciple. Voyez ci-dessus, p. 106, n° 2.

Deysiyar, désirer. 157 *n*.

Dire, demander. 113 *n*.

Enseguiment, traduit *consecutio*. R. et Lab. n'ont que le verbe correspondant, *enseguir*.

Envolcar, envelopper, surtout de langes, un petit enfant. Lab. 166 *n*.

Esmortir, évanouir. Lab.: *exanimor, deficio*. 162 *n*.

Esposada, au sens de *esposa*. Lab. Voy. en un autre exemple dans Suchier, *Denkmaeler*, 78, à la note. 288 *n*.

Esugar, essuyer. R. donne *esugament*, mais, pour le verbe, *eisugar* seulement. 55, 78.

Esvalir se, s'évanouir, en parlant d'une vision, disparaître. 124 *n*.

Digitized by Google

Humialment, avec bonté. 66 *n*.
Illuminadoyra, qui illumine. 15 *n*.
Illuminaritz. Même sens. 1 *n*.
Li, pron., employé pour *lor*. 131 *n*.
Li, adv., y (*ibi*). 305 *n*.
Miler, mille, mesure itinéraire. 38 *n*.
Misericordiosament. Lab. 294.
Naufrag, naufrage. Lab. *naufrach*. 280.
Peccadoyra, pécheresse. Lab. *pecadora*. 49, 60, 229. Cf. 15 *n*.
Pepreysso (?), lat. *compedes?* 311 *n*.
Perdiment, perte. *Sic* Lab. R. *perdemen*. 293.
Portxe = R. *porge*, porche. 101. Cf. ci-dessus, p. 106, n° 2.
Prencip = R. *princep*. 132. Cf. 103 *n*.
Procuradoyra, lat. *procuratrix*. 66. Cf. 15 *n*.
Propiar, approcher. 245.
Quasi (**en**), comme *quasi* seul. Cf. *en aissi*. R. n'a que *cais, quais*. 22.
Sacreficar = R. *sacri*... 103 *n*.
Sanch, s. f., *sang*. R. *sanc*, masculin seulement. 78 *n*.
Se be, bien que. Lab. 85 *n*.
Tempestat, tempête. Lab. 152.
Terreblament. 118. Cf. 103 *n*.
Voluntat. *Am gran voluntat* traduit *larga manu*, généreusement. Lab. *intencio, animo, amor, afecte*. R. seulement *volonté*. Cf. *volontiers, volontairos*. 256.
Vugner = *onher*, oindre. 79 *n*, 81.

II

Il existe une homélie latine sur sainte Madeleine, qui paraît avoir joui au moyen âge d'une grande vogue. La plupart des mss., assez nombreux à ce qu'il semble[1], qui l'ont conservée, l'attribuent à Origène, et elle a été publiée plusieurs fois sous le nom de ce Père, soit dans le texte latin[2] (on n'en connaît point de texte grec), soit dans des tra-

[1] J'ai remarqué les suivants, en consultant quelques-uns des rares catalogues de mss. qui me sont accessibles : Troyes, n° 978; — Douai, n° 141; — Laon, n° 276; — Berne, n° 43; — Boulogne-sur-Mer, n° 15. Dans ce dernier, elle est anonyme. Les quatre autres l'attribuent à Origène.

[2] Pour la première fois, s'il faut s'en rapporter à l'*explicit* de l'éditeur, en 1508, à Venise, dans le recueil intitulé : *In præsenti opusculo infrascrip* | *ti continentur* | *Sermones luculentissimi beati* | *Zenonis veronensis episcopi* | *Omeliæ et admonitiones beati* | *Cesarii Arelatensis episcopi* | *Sermo de*

Digitized by Google

ductions en diverses langues modernes[1]. C'est là du reste une attribution, non pas seulement très-douteuse, comme l'insinuaient déjà Baronius[2] et Casaubon[3], mais sûrement erronée, comme l'affirme Fabricius[4], avec les critiques les plus autorisés. D'autres mss., un autre tout au moins[5], d'après lequel cette homélie a été publiée récemment, d'une façon assez peu satisfaisante, et d'ailleurs incomplétement, par M. l'abbé L. Bourgain[6], qui la croyait inédite, lui donnent, avec beaucoup plus de vraisemblance, saint Anselme pour auteur.

De cette homélie, dont on connaît une ancienne traduction fran-

laudibus beatis | sime virginis Marie ex au | tenticis sanctorum doctorum dictis compilatus. | Omelia Origenis super evan | gelio: Maria stabat ad mo | numentum foris plorans. La bibliothèque de Carpentras possède un bel exemplaire de ce livre rare, inconnu à Brunet comme à Græsse. Mais ce dernier mentionne, à ce qu'il semble (t. V, p. 48), une autre édition, plus ancienne peut-être, de notre homélie (Londres, sans date, in-16, 10 f.), en renvoyant, pour la description de ce livret, à un ouvrage que je ne puis consulter.

[1] Græsse mentionne (t. V, p. 247) une traduction anglaise publiée à Londres en 1565. Une traduction française a été publiée en 1620. Elle ne m'est connue que par une annonce relevée sur un catalogue de librairie. Je ne sais s'il y en a eu d'autres auparavant, mais la chose paraît probable.

[2] *Martyrologium romanum,* 22 juillet: «.... Inter alia de S. Maria Magdalena Patrum encomia, celebrior habetur oratio ab Origene conscripta, quamquam latinum scriptorem potius redoleat.»

[3] *Exercitationes ad Baronii Prolegomena*, p. 293-294. Sans s'inscrire positivement en faux contre cette attribution, Casaubon montre que les opinions exprimées par Origène, relativement à Marie Madeleine, dans ceux de ses ouvrages dont l'authenticité est certaine, sont opposées à celles de l'auteur de l'homélie, et il conclut que, si cette homélie est en effet d'Origène, ce ne peut être qu'une œuvre de sa jeunesse. Je cite ce passage, parce que l'illustre critique y apprécie aussi avec beaucoup de justesse, au point de vue littéraire, notre document: «Atqui illa homilia, siquidem genuina est (quod ne Bellarminus quidem putat), juvenem sapit, et a scholæ declamationibus recentem vel certe ἀκμάζοντα et ab ætate cum maxime florentem. Commentarios in Matthæum a sene scriptos esse et jam pravis opinionibus corrupto auctor est Hieronymus in vita Origenis. Accidit quod in panegyricis illis laudationibus non tam exquisitæ veritatis quam legis encomiasticæ ratio haberi solet. Itaque præpostere facit Baronius cum veram Origenis sententiam e scripto oratoriis figuris pictu et penicillo Gorgiæ elaborato mavult cognoscere quam ex opere serio, ubi accurata diligentiæ rationum momenta expenduntur.»

[4] *Bibliotheca græca,* lib. V, cap. I, XXVI, p. 228, t. V de l'édit. de 1723.

[5] Ms. lat. 2622 de la B. N.

[6] *La Chaire française au XIIe siècle* (Paris, 1879), p. 373-83.

Digitized by Google

çaise[1], il existe aussi une traduction provençale. C'est celle que nous avons publiée. Un seul ms. nous l'a conservée : le n° 65 de la bibliothèque d'Inguimbert, à Carpentras, « petit in-8° de 85 feuillets (au vrai 86), XVe siècle », d'après le catalogue de Lambert (I, 38)[2]. L'homélie commence au folio 39 r° et se continue jusqu'à la fin du ms., c'est-à-dire de ce qui en reste, car il manque au moins un feuillet, où devait se trouver la fin de l'homélie, quelques mots seulement d'ailleurs, auxquels supplée dans mon édition la partie correspondante du texte latin.

Quant à la première moitié du ms., f°s 1-38 r° (le verso est en blanc), elle contient l'office de sainte Madeleine en latin (*Incipit officium de beata Maria Magdalena*).

Je ne sais, n'ayant pas pris le temps de l'examiner ni même de la parcourir, si cette première partie du ms. offre un texte correct et soigné ; mais la seconde témoigne hautement de la négligence et de l'ignorance du copiste. C'est ce que prouveront les notes ci-après, où sont relevées les nombreuses fautes que j'ai dû corriger, et les lacunes qu'il a fallu remplir.

Le ms., on vient de le voir, est du XVe siècle. C'était du moins l'opinion de Lambert, et je n'y contredis pas, n'ayant point, en matière de paléographie, assez d'instruction ni d'expérience pour avoir le droit d'émettre un avis sur une pareille question. J'inclinerais pourtant à le croire un peu plus ancien. Quoi qu'il en soit, la langue appartient sans aucun doute à une époque antérieure, et elle dénote un écrivain qui savait sa grammaire et entendait la suivre. Les traits dialectaux, dont quelques-uns sont assez marqués, tels que l'article masc. *le*, fém. *li*, sujet singulier, les formes pronominales fém. *illi, aquesti*, sujet singulier, l'emploi du pronom *lui* au féminin, de *mais* au sens de *sed*, le maintien de l'*n* instable, l'*n* mouillée figurée *in*, l'*l* mouillée figurée *il, ill*, ou s'asséchant, indiquent un copiste et probablement aussi un auteur de la Provence. Un autre de ces traits, plus notable encore que les précédents, est la substitution à peu près constante de *i* à *e* au subjonctif présent de la première conjugaison, première et troisième personne du singulier, substitution que l'on constate aussi en

[1] B. N. ms. fr. 1788, f° 94 : « C'est l'omélie d'Origenes de sainte Marie Magdelaine, liquele omelie est pleine de parolles desirrables sur l'evangile de S. Jehan : *Maria stabat ad mon.plorans.* » Voy. L. Delisle, *Inventaire des mss. français*, I, 23. Je ne sais ni s'il existe d'autres mss. de cette traduction, ni si c'est celle-là que reproduit, sauf rajeunissement, l'édition de 1620 mentionnée ci-dessus.

[2] Hauteur : 123 millim., largeur : 91.

Digitized by Google

d'autres textes anciens de la même région, par exemple dans la *Vie de sainte Douceline* et dans un document marseillais de 1365 publié en 1865 par M. l'abbé Albanès[1].

Voici, du reste, méthodiquement et sommairement relevés, les principaux caractères de la langue de notre homélie:

1. L'*i* persiste dans *implit*, 70; *eligit*, 123 ; dans *lagrimas*, 83, 118, 119, à côté de *lagremas*, 26, 27, 28, etc.; dans *costrinia*, 8 ; *viser*, 165 ; *visia*, 259. Mais ces dernières formes sont, je pense, fautives. La même voyelle se substitue à l'*e* dans *aprin*, 380, 4, 6, forme qu'offre aussi (au moins dans le simple *prin*) la *Vie de sainte Douceline*, p. 14, 172.

2. *ŏ* tonique devient *ue* (except. *vols, volc*, 356, 361): *luec*, 165 ; *puesc*, 281; *uels*, 170, 236 ; *pueis*, 102; *lueinas (?)*, 103, etc. Cette diphthongue se réduit à *u* dans *vul*, 157, 158; *vulla*, 83 ; *vulas*, 139 397; *vulan*, 81.

3. Le *c* qui se vocalise en *i* devant *s* ne se confond pas avec un *i*, précédent : *diis*, 108, 139, etc., etc.; *obesiihs* (**obedicsit* pour *obediscit*). — Le groupe *ct* donne *ch (dalech*, 351), *g (dig*, 67, 69), et *h (dih*, 114 ; *fah*, 111, 311). C'est par *h* seulement qu'est représenté le son provenant de lat. *dj* ou *gj: gauh*, 102, 363 ; *fuh*, 86.

4. Le son du *g* dur est représenté plusieurs fois abusivement par cette lettre seule devant *e* et *i* : 31, 44, 96, 312.— Le *g* de *cognosco* qui, d'habitude, tombe en prov., se vocalise dans notre texte : 250, 269, 273, 274. Il y a une exception, 265.

5. L'*s* dure est figurée tantôt par *ss*, tantôt et plus fréquemment par *s*, *c* ou *sc*. Le copiste en deux endroits a mal lu le *c* de ce dernier groupe, et l'a rendu par *o*, 65, ou par *e*, 183.— Il y a un exemple de la chute, fréquente en d'autres textes, de l'*s* médiale : *maion*, 261. — L'omission de cette lettre devant *m* 10, *p* 160, *t* 99, 122, peut n'être que l'effet de la négligence du scribe. On en pourrait cependant induire que, dans le dialecte de ce dernier, l'*s*, en pareille position, ne se prononçait pas. C'est ce qui avait lieu dès lors dans le Lyonnais.

6. Sauf quelques exceptions, qu'on remarque seulement dans les deux premières pages de notre homélie, le *z* final est remplacé par *s* avec, ou, plus rarement, sans *t: morts*, 180 ; *seguits*, 187, etc., etc. *ves*, 144; *jas*, 222 ; *vos*, 227 ; *aves*, 320. Cette lettre s'ajoute en plusieurs endroits sans motif grammatical ou étymologique, à un *t* final: 22, 97, 128, 304. C'est un phénomène que présentent, avec plus ou

[1] *Entrée solennelle du pape Urbain V à Marseille en* 1365 (Marseille, 1865).

Digitized by Google

moins de fréquence, un certain nombre d'autres mss. Cf. mon édition des *Psaumes de la pénitence* en vers provençaux, p. 7-8.

7. L'*r* double se réduit presque toujours à l'unité : 69, 108, 169, 203, 268. Il y a deux exemples de la chute de cette lettre devant une *s* finale, phénomène très-commun dès le commencement du XIVe siècle : 8, 73.

8. L'*l* mouillée est représentée par *ill, il : conseills,* 72 ; *aureillas,* 227, 261; *trebail,* 384 ; *veilat,* 117; *trebailada,* 152; *defaili,* 223. Une *l* double en tient lieu (figure-t-elle le même son ?) dans *defalli,* 31, 32, 73 ; *vulla,* 83 ; *vellara,* 115. Elle se réduit à une *l* simple, surtout en finale : *vulan,* 81; *trebals, trebal,* 30, 188 ; *concels,* 57; *uels,* 170, 236 ; *erguel,* 391. La forme *soleal,* 259, d'ailleurs unique[1], montre bien qu'on a affaire ici à des formes sèches.

9. L'*m* passe à *n* dans *nembrar,* qui est ici l'unique forme de *memorare.* Cette forme est commune dans les textes de la Provence, mais elle se rencontre aussi dans ceux d'autres provinces. — L'*m* finale de la première personne du pluriel est une fois (377) changée en *n*. C'est une faute évidente du copiste. Ailleurs elle est représentée par le signe ordinaire de la nasale : *veiā,* 7; *avē,* 106. Dans le corps des mots et devant une consonne, cette lettre est souvent remplacée par *n*. Je ne change rien à cette graphie, toute fautive et inconséquente qu'elle soit; mais je rends le tilde par *m,* quand l'orthographe l'exige.

10. L'*n,* dite instable, reste dans notre texte, ce qui est un caractère essentiellement provençal. Cette lettre tombe dans *jors,* 238. L'*n* mouillée est figurée *in,* 26, 91, 222, etc., etc., deux ou trois fois *ni* (dans *senior*), 81, 84, 90. Dans *ensenara,* 221 (peut-être est-ce une faute), elle se réduit à *n*.

11. J'ai déjà noté les formes *le* et *li* de l'article. Il y a trois exemples de *lo* sujet singulier masculin, 167, 357, 360 ; un de *li,* 338, dans le même rôle ; peut-être sont-ce autant de lapsus du copiste qui a pris souvent en d'autres mots *e* pour *o* ou pour *i*.

12. Les règles de la déclinaison sont généralement observées[2]. Je n'ai corrigé que les fautes certaines, laissant ce qui peut n'être qu'une inconséquence, par exemple *sepulcre,* 190, sujet singulier à côté de *sepulcres,* 189, et d'autres formes dont l'emploi dans un rôle (nominatif, vocatif) qui pourrait paraître ne pas leur convenir, est justifié par les *Leys d'amors* ou par l'usage.

13. Aux formes du pronom déjà signalées, ajoutons *questa,* 101,

[1] Dans ce texte, bien entendu. Cf. ma *Grammaire limousine,* p. 354.

[2] Pour *s* substitué à *z,* voy. ci-dessus, no 6.

Digitized by Google

246, pour *aquesta ;* et notons en même temps *dos,* 35, employé pour *doas,* ce qui est conforme à l'usage actuel de la Provence et du Languedoc, et se remarque en d'autres textes anciens de ces provinces.

Les formes de l'adjectif ou pronom possessif absolu, c'est-à-dire non proclitique, sont assez variées : *seu, mieu, tieu ; mia, toa, soa ; seuas ; tiua, siua ; tieua.*

14. La troisième personne du pluriel dans les verbes a deux formes, *an* et *on,* qui correspondent la première au latin *ant,* la seconde à la fois à *unt* et à *ent.* Exceptions : *escuson,* 301, probablement lapsus du copiste qui, en tant d'autres endroits, écrit *o* pour *a ; volgesan,* 211. Mais, dans ce dernier cas, la présence de l'*a* est la conséquence de la substitution générale de cette lettre à *e* dans la flexion de l'imp. du subjonctif. Cf. *estessas,* 58, et voy. ma *Grammaire limousine,* p. 283, et mon *Histoire et théorie de la conjugaison française,* p. 131. J'ajouterai ici que cette flexion en *a* doit être un produit de l'analogie. On aura voulu à l'imparfait du subjonctif la même terminaison qu'au présent du même mode, le reste de la flexion l'en distinguant suffisamment : *leg-am, legiss-am.*

J'ai déjà noté les formes en *i* du subjonctif dans la première conjugaison. L'*a* reste dans les autres [1] : *pusca,* 218, etc.

15. La conjonction *et* est toujours *es* devant les voyelles, sauf en un seul endroit, 297, où elle garde le *t.* On trouve aussi une fois *et,* en toutes lettres également, 128, devant une consonne.

Que, devant les voyelles, prend un *s* euphonique, que le copiste en a détaché plusieurs fois, par exemple, *que sestava,* 6 ; *que saquel,* 10 ; *que savia,* 38. Dans ces trois endroits, *que* termine une ligne.

16. Au point de vue de la syntaxe, notons deux exemples de l'interversion des rôles de *avoir* et *être,* dans les temps composés de ce dernier verbe, phénomène du reste bien connu par un grand nombre d'autres textes : 188, *Le mieus cors es aguts trebals ;* 239, *era aguda benesida.*

Relevons encore *del mieu freol de cors,* 187. Cet emploi de la préposition *de,* entre l'adjectif et son substantif, est commun, d'ailleurs, comme on sait, tant en ancien français qu'en provençal. Il nous en reste des expressions telles que *cet imbécile de Pierre, ce diable de Jacques,* etc.

M. de Lacombe avait, à mon intention, commencé, il y a quelques années, la transcription de ce texte. Je l'ai achevée moi-même et l'ai

[1] *Vivi,* 217, malgré l'apparence, n'est pas une exception. Nous n'avons là que la trad. littérale du texte latin (*dum vivo*).

Digitized by Google

collationnée depuis à deux reprises avec le ms. Le digne conservateur de la bibliothèque d'Inguimbert, mon excellent et savant ami, M. Barrès, a bien voulu à son tour en corriger deux épreuves sur ce même ms. Il a eu, de plus, l'obligeance de m'envoyer une copie complète du texte latin, faite sur l'édition de Venise ci-dessus relatée, aucune de nos bibliothèques de Montpellier ne possédant les anciennes éditions d'Origène où l'homélie sur sainte Madeleine a été admise. J'offre ici à mes deux obligeants collaborateurs l'expression de ma vive gratitude.

L. 8. Ms. *costrrinia.*—15. « d'aquesta. » Corr. *d'aquela*? Cf. 17. Lat. : « de *hoc* dolore...nunc autem de *isto*. »

19. *laqueria.* — 24. « tot. » *tant*. Lat. *corpus defuncti totum ungeret*. — 25. « condis. » Traduction servile de *condiret* du texte latin. — 27. « Avia. » *Quia*. Erreur du rubricateur, qui avait dû mal lire la petite lettre indicative.

28. *auras e venia.* On aura remarqué cette forme *auras*, contractée de *aoras*, qui se rencontre déjà du reste dans des textes plus anciens[1]. — 31. « ong[u]ent. » Cf. 91, 107. — 35. « adousar. » *arosar*. Lat. *mitigare*.— 38. *Qui*.— 42. Corr. *plorans*, à cause de *desesperans*, qui suit.

43. « esteran. » Le grand nombre des cas certains de substitution de *a* à *o* qu'on remarque dans notre ms. autoriserait à corriger *esteron*. Je crois devoir néanmoins conserver *esteran*, des formes pareilles, dérivées probablement du plus-que-parfait latin, se rencontrant dans d'autres textes, même récents[2]. — 49. *vivent*.

53. *cre on era cars.* Lat. *sed neque ibi erat ubi erat.*— 63. « desnembrat » (le second). *dō nēbrat. dō* termine une ligne.—65. « aissi. » *arsoi*.

67-68. J'écris *del*, non *d'el*, parce que le texte latin dit seulement *de vivente, de resurgente*.— *resucitar*.

71. *sentiment.*—74. *doment*[3].— 83. *vulla vos veser*. Corr. *neis?* Lat. *non videtur modo respicere*.

84. « e ren non acabas ab lui. »= *et tu n'obtiens rien de lui*. Lat.

[1] Par exemple dans Guiraut Riquier, Mahn, *Werke der Tr.*, IV, 231, dernier vers de la page. Cf. *Gedichte*, 1267, l. 2.

[2] Par exemple dans la *Chronique provençale* de Jean de Nostredame, dont le récit publié pour la première fois par M. Paul Meyer dans la *Romania*, I, 51, sous le titre de *Tersin*, a été extrait. Voy. mon édition de cet auteur, pp. 205 et suivantes.

[3] Faute due à l'influence analogique des adverbes en *ment* = lat. *mente*.

Digitized by Google

et non exaudit. Cf. ci-dessus, p. 121, au glossaire. *Acabar* signifie proprement *mener à terme, réussir*.

86. *Tan*. Lat. *Heu quam magna*.....— 88. « aiso. » Ce mot fait double emploi avec *lo*. Suppr. ce dernier[1] ou corr. *aisi?* —« partits. » *perits*. Lat. *Iste est Jesus qui recessit a te*. Cette phrase n'est pas suivie, dans le ms., du signe de l'interrogation; il n'y a qu'un simple point à la suite.— 90. *dausamen*.— *La entras*.— 91-92. « los lavavas....los torc.» *las l... las t.* — 95. Lis. [*Le*] au lieu de [*Lo*]. Le ms. avant *venguts* a deux fois *es*, la seconde (fin de la ligne et du folio) avec une *s* longue.

96. « can viatz. » *cantatz*. — « Can tost. » *Tan tots*. Lat. *quam cito* des deux parts.

97. *gitetz...acostumatz*.

103. *puies*.— 104. *deusor*.— 108. *tan cors*.— *er car*. Lat. *et cum non invenisset*.— *caret*.— 110. *podon*.— 112. *amars*.— *desireiers*. —118. *sciner*.— *las lacrimas las lagrimas*.—119. On pourrait aussi, sans rien suppl., corriger *son*. Le copiste prend très-souvent *o* pour *e*, *u* pour *n*, et réciproquement.— 120. *lui enas*. Lat. *protrahis*. — 121. *gorens*. — 122. *porciet*.— 125. Lat. *si tu es ablatus ab ea*.— 126. « a elegida. » *ailegida*.— 128. *elegitz*.— 133. *tuuts*.

134. Le texte latin a ici plusieurs mots qui n'ont pas été traduits: « quid jam amplius moraris? quid turbaris? quid tribularis...? »

137. « non ti vol veser. » Lat. *non vult videri a te*.— 138. « fins. » Lat. *modus*. — 139. « es a las autras. » *a selas autras*. Lat. *quod dixit tibi et aliis mulieribus*.

141. « l'ofendas. » *lo perdas*. Lat. *Timeo ut plorando Jesum offendas*. — 144. *abesti*.— 149. « Car il ti dison. » Lat. *Dicunt ei*.

151. « autesa. » Lat. *in excessu mentis*.—155. *Enegus*. Lat. *onerosi*.— 156. *conselador*.— 161. « A la fin. » Lat. *Denique*.

164. « on. » *en*. — *regardei*. Lat. *circumspicio*.

165. *viser*.—« vesi. » *voli*.— 167. « mieus. » *mient*.— 169. *leverai*. J'ai corrigé, bien qu'on trouve ailleurs de ces futurs en *erai*, à la première conjugaison, parce que la substitution de *e* à *a* est, comme celle de *a* à *e*, une faute qu'on remarque plusieurs fois dans le ms. Cf. 53, 144, 185, 336.— 171. *entre...trabi*.— 180. « m'es. » *mas*. Lat. *irremediabilis dolor est*.

181. *gardat*. — 183. *es aisei morra*. Lat. *et hic moriar*.— 185. *quanr (qua* en abrégé).— *beneurats*.— « prob. » *pob*, avec le signe abrév. ordinaire de *ro*, par conséquent *proob*.— 191. *mas repausas*.

[1] Sur cet emploi de *lo*,— s'il faut ici le conserver,—voy. *Romania*, IV, 342; VII, 329.

Digitized by Google

Lat. *erit requies mea.* —192. «vivens.» Je corrige, comme déjà plus haut, 49, à cause de *morens,* qui suit ; car *vivent* pourrait autrement être considéré comme un gérondif et, à ce titre, être maintenu tel quel, comme *consolan,* 89 ; *ploran,* 141; *disent,* 154 ; *perseveran,* 196. — 194. *esgardiai ben.*— 198. *vuele* — 199. « perdiei.» *per dieu.*— *vulele.* — 201. « non fos contra la lei. » Lat. *non fuisset legem transgredi sed adimplere.* — 206. Lis. *es aquel* [*que*] *queria non ai trobat.* Le ms. porte en effet *queria* et non *queri e.* — 211. *nolgēsan.*— 215. « d'autrament.» Cet emploi de la préposition *de* avec *autrament* n'est pas rare. Il semble indiquer une conscience encore assez nette de la complexité de cet adverbe et des pareils. Dans notre ms., du reste, on lit en deux mots *dautra ment.*

222. *Pres vos.* — 225. *mala legreir.* — 226. *sene.* — 228. *confondes.*— 230. *agne damen.* Lat. *ab expectatione mea.*

232. « e non. » *elien.* — 234. « ploras. » *queres;* mais un renvoi indique la correction *ploras,* sans que *queres* soit effacé.— 236. *esperansas.*— 240. « .vi. » Corr. *vist?* —241. *sieres quo tot cors.*— 245. *Deus.*—247. *escomaves.*— «pent.» *pōt.* Lat. *tota pendet in te.*

253. « non metes en son cor e non li dises.» Lat. *non inspiraveris et dixeris in corde suo.*

254. « Pensas ti. » Nouvel exemple de *ti* interrogatif à joindre à ceux que j'ai déjà relevés ailleurs. Voyez ci-dessus, p. 114, note 133.

255. « aitant quant.» Lat. *quamdiu.*— « ti volras.» *nuolras.*— 256. « Es illi. » *E sili.* » *E* termine une ligne. — 257. « portat. » *paiat.*

259. «niol.» *mol.* Lat. *densa doloris nube obcecata.*—*visia la.*— 260. « per las.» *plas.*— 263. « li uel del sieu cor.» Ceci est conforme au texte latin du ms. reproduit par M. Bourgain (*oculi cordis*); mais l'édition de Venise donne *oculi ejus,* évidemment préférable.

264. *non salua que fas. sal* termine une ligne.— 267. Lis. *esmas.* —268. « creses.» *ereses.*— « qu'esta.» Lis. *que sia.*— 277. Corr. *certas?* — 280. *deus e piatas.* — 282. « si pero. » Lat. *sed tamen,* évidemment mal rendu. — 292. *tot cors.*— 294. *ella on* est ici pour *e la on.* Lat. *et ubi perdiderat.* — 293. *meravillas.* Leçon à rétablir. Cf. Suchier, *Denkmaeler,* I, 510-11.— 295. « tos cors e. » *ton cors o.* Lat. *quem habet in se corpus tuum.*—296. *son cors.*—297. *per amor dieu.* Lat. *pro te.*

298. *etava sens debte e dic.... debtar.* Avant *debtar,* on avait écrit *en,* qui a été exponctué. Corr. *o dic?* et *d'errar?* Lat. *certe si errabat, indubitanter dico quod ipsa errare se dubitabat.* (Texte de M. Bourgain. L'édition de Venise porte *ignorare se d.*)

299. « erars.» *estar.* Lat. *hic error.*— 301 *el de dolors. de* ter-

Digitized by Google

mine une ligne.— 302. Lat. *ne attendas ad mulieris errorem.*— 304. *pausatz es sieu. es* termine une ligne.— 311. « so. » *se,* forme que j'aurais conservée[1], si la substitution de *e* à *o* n'était pas une des fautes les plus habituelles à l'auteur de notre ms. Cf. 104, 156, 164, 171, 227, 246, 280.— « era. » *ein.* Lat. *quod de te factus* (lis. *factum*) *fuerat.* Édition de Venise. Celle de M. Bourgain présente, à partir d'ici, une lacune considérable qui se prolonge jusqu'aux dernières lignes de l'homélie (310-403 de la traduction), et que cet éditeur n'a ni indiquée, ni probablement remarquée.

312. Suppr. *o* ? Le texte latin est ici un peu plus développé : « *tua enim virtute surrexeras et quod de te factum fuerat tu ipse fueras* (lis. *feceras*). »

314. « torn 'a questa. » Vaudrait-il mieux écrire *torna questa,* avec le ms., ou *torn' aquesta* ? Lat. *dicit tam crebro et repetit verbum istud.*

316. *apmeseis.* — 319. *aiso nas fa. nas,* que j'ai supprimé, serait peut-être à corriger *meseis.* Lat. *et hoc facit ipsa.* Le traducteur, dans cette hypothèse, aurait lu *ipsum.*— 324. « reconta. » Lat. *pronunciat.*— « baia. » Corr. *baisaria.* Lat.: *oscularetur.*

336. *gera.*— 337. « ans a. promet. » *dis a. prometz.* Lat. *sine timore et absolute promittit.*— *pausatz.*—346. *sadolla.*— 348. *vals.* 349. « las entras. » Termine une ligne. Lat. *viscera.* Corr. *entra-[nha]s ?*— 351. « dalech. » Corr. *delech.* La substitution de *a* à *e* et de *e* à *a* est habituelle au copiste.— « poira. » *paire.* — 356. *vole.* —359. *conac.*— Lisez *ques.* — 360. *reviendec.*— 361. *vole.*— 363. « mas. » Mot dont la première lettre est douteuse. C'est peut-être un *c,* un *t* ou un *r ;* mais ce n'est pas une *m.* Lat. *sed.* Il vaudrait mieux corriger *mais ; mas* n'est pas de la langue de notre texte. — 364. « obs. » *olis.*—366. *amars foits.*

369. « tots. » *cats.* Lat. *sanabat omnes.*— 375. « tiua. » *tiuua* ou plutôt *tinua* (cinq jambages).

378. *seganfaires.*— 380, 384, 386. *aprin,* à rétablir.—381. *forot.* — 384-5. Lat. « nullam consolationem extra Jesum accipere. » — *valer.* — 386. *desprissar.*

389. *la podes.*— 390. *las autras.* — 391. « Crist. » *elst.*— 398. « con si mostri. » *con,* ici, = *que,* ce qui n'est pas commun en provençal. Cf. ci-dessus, p. 121, *coma,* au glossaire.

401. *entbnas.* Lat. *inclinaveris.*

402. « de Jesu. » Corr. [*mais*] *de Jesu ?* Cf. 385. Lat. « si... .. nullam consolationem aliam quam de Jesu recipere volueris. »— « de

[1] Sur cette forme, voy. *Romania,* IV, 340; V, 235.

Digitized by Google

lui en foras. » *en faras*. Cf. 45. La substitution de *a* à *o* est la faute que notre copiste commet le plus souvent. Cf. 19, 49, 91, 92, 108, 171, 247, 280, 348, etc., etc. Ce membre de phrase manque dans le latin. — 403 « tu lo trobaras. » *on lo trob*. Lat. *ipso revelante invenies*.

405. « altres. » *alstres*. Ici finit le ms. Les dernières lignes de l'homélie avaient sans doute aussi été traduites. J'en ai donné le texte latin d'après l'édition de Venise. Dans le ms. reproduit par M. l'abbé Bourgain, l'*explicit* est naturellement différent : *Explicit omelia beati Anselmi super Johannem de planctu Magdalene*.

C. C.

(A suivre.)

Digitized by Google

DIALECTES MODERNES

L'ARTICLE DANS LA LANGUE ROUMAINE

NOTES SUR LA PHONÉTIQUE ROUMAINE

ă, ĕ ont le son d'un *e* muet prolongé ; c'est un *e* muet français prononcé avec la bouche un peu plus ouverte que dans les syllabes françaises *le, me, te.* On trouve ce son dans les mots napolitains : *subeto, me ne vado, amabele.* On le trouve aussi en bas-breton et même en béarnais. Ce son est deux fois plus fréquent dans le dialecte des Abruzzes que dans la langue roumaine.

ŏ se prononce comme *ă.* Nous mettons un *ŏ* lorsque la syllabe correspondante est le siége de l'accent tonique, ce qui a lieu pour les troisièmes personnes au singulier du passé défini des verbes de la première conjugaison. Exemples : *lassă,* il laisse ; *lăssŏ,* il laissa ; *află,* il trouve ; *aflŏ,* il trouva ; *luptă,* il lutte ; *luptŏ,* il lutta. De même nous écrivons *cŏ,* que ; *fŏră,* sans ; *cŏcĭ,* car.

â, ê, î, û se prononcent d'une manière obscure, nasonnée, comme le son que l'on marque en piémontais par un *ë* ou par une apostrophe. Exemples : *për* ou *p'r, volum d'poesie e d'prose ant'l so dialet.* Ce son se trouve aussi, en saintongeais, dans le mot *hâne,* chien. Il se trouve également dans le dialecte des Abruzzes, comme par exemple dans le mot *n'n,* non.

é se prononce comme *éa,* mais d'une seule émission de voix.

ó se prononce comme *oi* en français.

ĭ est un *i* à peine entendu, c'est-à-dire comme l'*i* du mot languedocien *mai.*

ŭ est aussi très-peu sensible. Il a le son de l'*u* dans les mots languedociens *nòu, sòu, ièu, nèu* (neuf, sol, moi, neige).

ù est un *u* (prononcé *ou,* comme en italien) sur lequel est placé l'accent tonique.

ca, ce, ci, co cu se prononcent comme en italien, et *ça, çe, çi,* comme *tsa, tsé, tsi.* — *ţ* a le son de *tsé.*

Digitized by Google

cĕ se prononce comme *que*.

ḑ se prononce, en dialecte roumain danubien, comme *z*.

ga, go, gu, ge, gi, gio, giu, se prononcent comme leurs équivalents italiens.

gĕ se prononce comme *gue*.

che, chi, ghe, ghi, se prononcent comme leurs équivalents italiens, c'est-à-dire *ké, ki, gué, gui*.

h a le même son que dans le mot *hermosa* en espagnol, ou dans *hille* et *her* en gascon.

j a le même son qu'en français.

ş a le son du *ché* en français.

L'ARTICLE DANS LA LANGUE ROUMAINE

(DIALECTE DU DANUBE)

L'article a, dans la langue roumaine, trois formes :

Ire *Forme.* — Article qui est mis à la fin des substantifs et des adjectifs : *lŭ, l, le,* pluriel *i* pour le genre masculin ; *a,* pluriel *le* pour le féminin.

IIe *Forme.* — Article qui est mis devant les pronoms possessifs : *al,* pluriel *aĭ* pour le genre masculin ; *a,* pluriel *alle* pour le féminin.

IIIe *Forme.* — Article qui est mis devant les substantifs et les adjectifs : *ăl,* pluriel *ăĭ* pour le genre masculin ; *a,* pluriel *alle* pour le féminin.

On connaît généralement les deux premières formes ; mais on connaît bien peu la troisième à l'étranger. En effet, cette dernière catégorie d'article ne se trouve pas dans la langue écrite, mais seulement dans la langue parlée *dans les villages.*

Les éléments ethniques étrangers (Bulgares, Grecs, Albanais) ont tellement abondé dans les villes, que certaines formes de langage, comme par exemple l'article mis avant les substantifs, ont presque disparu du parler des gens de la ville.

Dans ce que nous allons exposer, nous aurons en vue le

Digitized by Google

parler des villages situés entre Bucarest et le Danube, dans le triangle formé par Bucarest, Giurgévo et Olteniţa.

Article de la première forme

Masculin	singulier *lŭ, l, le,* génitif et datif *luĭ,* vocatif *le.*
	pluriel *i,* génitif, datif et vocatif *lor.*
Féminin	singulier *a,* génitif et datif *i,* vocatif *o.*
	pluriel *le,* génitif, datif et vocatif *lor.*

Les substantifs et les adjectifs masculins terminés par un *u* ou un *ŭ* prennent l'article *lŭ;* et, comme l'*u* de la fin est à peine senti, à peine entendu, on écrit cet article aussi sans *ŭ,* c'est-à-dire *l.*

Par la même raison, on écrit souvent les substantifs et les adjectifs terminés en *ŭ,* sans cet *u,* si cette voyelle est précédée d'une consonne et même de deux consonnes. Ainsi, on écrit *omŭ* et *om,* homme ; — *bunŭ* et *bun,* bon ; — *arsŭ* et *ars,* brûlé.

L'*ŭ* ne s'élide pas, s'il est précédé d'une voyelle ; exemple : *boŭ,* bœuf ; — *noŭ,* neuf, nouveau. L'*ŭ* ne s'élide pas non plus lorsqu'il est précédé de deux consonnes dont la dernière est *r* ou *l.* Dans ce dernier cas, l'*u* se prononce de façon à être entendu distinctement. Exemple : *lucru,* chose, travail ; — *acru,* aigre.

L'*ŭ (u* bref ou à peine senti) de la fin des substantifs et des adjectifs devient un *u* entier (c'est-à-dire un *u* prononcé de façon à être entendu distinctement) lorsque l'article *lŭ* ou *l* est ajouté à la fin : ainsi, *omŭ* ou *om, bunŭ* ou *bun* sans article, et *omulŭ* ou *omul, bunulŭ* ou *bunul,* génitif *omu-luĭ, bunu-luĭ,* avec l'article à la fin.

Les substantifs et les adjectifs masculins terminés en *e* au singulier prennent l'article *le.* Ainsi, *câne,* chien ; *câne-le,* le chien ; — *răpede,* rapide ; *răpede-le,* le rapide.

Pour éviter la succession de deux syllabes en *e,* dans le langage parlé, le plus souvent on change l'*e* qui est à la fin du mot ; en *i* lorsqu'on ajoute l'article, et l'on dit : *câne* (ou *câĭne*), chien, *câĭni-le* ou *câni-le,* le chien ; — *pesce,* poisson ; *pesci-le,* le poisson ; — *răpede,* rapide ; *răpedi-le,* le rapide.

Digitized by Google

Dans le langage parlé, l'*e* du pluriel des féminins en *a* est changé en *i*. Exemples : *casă*, maison ; *case*, maisons ; *case-le*, dans le langage parlé *casi-le*, les maisons.

Voici maintenant des exemples d'article de la première forme mis à la fin des substantifs et des adjectifs.

Masculin singulier, *omu-lŭ* ou *omu-l*, l'homme ; génitif et datif *omu-luĭ*, vocatif *omu-le*.

Pluriel, *ómeni-ĭ*, les hommes, génitif, datif et vocatif *ómeni-lor*.

Singulier *câne-le*, le chien, génitif et datif *câne-luĭ ;* pluriel *câni-ĭ*, génitif, datif et vocatif *câni-lor*.

Féminin singulier *cas'a*, la maison, génitif et datif *case-ĭ ;* pluriel *case-le*, génitif et datif *case-lor*.

Singulier *muiere-a*, la femme, génitif et datif *muieri-ĭ ;* pluriel *muieri-le*, les femmes ; génitif, datif et vocatif *muieri-lor*.

Singulier *frumós'a*, la belle, génitif et datif *frumóse-ĭ*, vocatif *frumós'o ;* pluriel *frumóse-le*, les belles ; génitif, datif et vocatif *frumóse-lor*.

Le génitif a la même forme que le datif tant que le substantif au nominatif qui précède le substantif au génitif est lui-même pourvu d'article. Exemples : *mân'a omu-luĭ*, la main de l'homme ; — *păreţi-ĭ case-lor*, les murs de la maison.

Dans ces exemples, les substantifs au nominatif *mân'a* et *păreţi-ĭ* qui précèdent les substantifs au génitif *omu-luĭ* et *case-lor*, ayant les articles *a* et *i*, les substantifs mis au génitif *omulu-ĭ*, *case-lor*, ont seulement l'article mis à la fin, comme pour le datif.

Mais, si le substantif mis au génitif n'est pas précédé d'un autre substantif pourvu d'article, le premier (le substantif mis au génitif) doit être précédé de *al*, *aĭ*, *a*, *alle*, tout en ayant l'article *luĭ*, *i*, *lor*, à la fin. Exemples : *uă mână a omu-luĭ*, une main de l'homme ; — *doĭ păreţĭ aĭ case-lor*, deux murs des maisons.

Dans ces exemples, les substantifs au nominatif *mână*, *păreţĭ*, qui précèdent les substantifs au génitif *omu-luĭ*, *case-lor*, étant dépourvus d'article, les substantifs mis au génitif doivent être précédés des articles *a*, *aĭ*.

Digitized by Google

En d'autres termes, dans ces cas, l'article complet se compose, pour le génitif, de deux parties : une première partie qui se met devant, et une deuxième partie qui se met à la suite du substantif.

Ainsi, l'article complet est alors comme il suit :

	PREMIÈRE PARTIE de l'article au masculin singulier	PREMIÈRE PARTIE de l'article au féminin singulier	PREMIÈRE PARTIE de l'article au masculin pluriel	PREMIÈRE PARTIE de l'article au féminin pluriel
DEUXIÈME PARTIE de l'article au masculin singulier	*al.....luĭ*	*a.....luĭ*	*aĭ.....luĭ*	*alle.....luĭ*
DEUXIÈME PARTIE de l'article au féminin singulier	*al.....ĭ*	*a.....ĭ*	*aĭ.....ĭ*	*alle.....ĭ*
DEUXIÈME PARTIE de l'article des deux genres pluriel	*al.....lor*	*a.....lor*	*aĭ.....lor*	*alle.....lor*

Digitized by Google

La partie de l'article qui se met avant s'accorde avec le substantif mis au nominatif, et la partie de l'article qui se met après s'accorde avec le substantif qui est mis au génitif. Exemples :

Un cal al omu-luĭ, un cheval de l'homme ;—*uă casă a omu-luĭ,* une maison de l'homme ; — *nisce caĭ aĭ omu-luĭ,* quelques chevaux de l'homme ; — *nisce case alle omu-luĭ,* quelques maisons de l'homme ; — *un cal al muieri-ĭ,* un cheval de la femme ; — *nisce caĭ aĭ muieri-ĭ,* quelques chevaux de la femme ; — *uă casă a muieri-ĭ,* une maison de la femme ; — *nisce case alle muieri-ĭ,* quelques maisons de la femme ; — *un cal al ómeni-lor,* un cheval des hommes ;—*nisce caĭ aĭ muieri-lor,* quelques chevaux des femmes ; — *uă casă a ómeni-lor,* une maison des hommes ; — *nisce case alle muieri-lor,* quelques maisons des femmes.

On met également l'article au complet si, entre le substantif mis au nominatif et pourvu d'article et le substantif mis au génitif, il y a un autre substantif sans article. Ainsi, on dit *câne-le căpitanu-luĭ,* le chien du capitaine ; *câne-le de vînătór al căpitanu-luĭ,* le chien de chasse du capitaine.

Dans le premier cas, le substantif au génitif *căpitanu-luĭ* n'a que la seconde partie de l'article (*luĭ* à la fin), parce que le substantif au nominatif *câne-le* est pourvu d'article. Dans le second cas, le substantif au génitif *al căpitanu-luĭ* a les deux parties de l'article (avant et après, *al* et *luĭ*), par la raison que le substantif sans article *vînătóre* se trouve placé entre le substantif pourvu d'article *câne-le* et le substantif mis au génitif *al căpitanu-luĭ.*

Toutefois, l'article de la première forme se met au-devant des substantifs : 1° quand il s'agit d'un nom propre masculin et au singulier. Ainsi, on dit : *Callul luĭ Ion,* le cheval de Jean ; — *un cal al luĭ Ion,* un cheval de Jean ; — *uă épă a luĭ Ion,* une jument de Jean ; — *doĭ caĭ aĭ luĭ Ion,* deux chevaux de Jean ; — *douĕ epe alle luĭ Ion,* deux juments de Jean ; — *am dat luĭ George,* j'ai donné à George.

2° Quand il s'agit d'un terme de parenté au masculin singulier. Ainsi, on dit : *bou-l luĭ fiŭ meŭ* (langage parlé *bou lu' fiŭ meŭ*), le bœuf de mon fils ; *un boŭ al luĭ fiŭ meŭ* (langage parlé *al lu' fiŭ meŭ*), un bœuf de mon fils ; — *mânḑu-l luĭ unchiu meŭ* (langage parlé *mânḑu lu' unchiu meŭ*), le poulain de mon oncle ; *un mânḑŭ al luĭ unchiu meŭ* (langage parlé *al lu'*),

Digitized by Google

un poulain de mon oncle ; *věru-l luĭ tată meŭ,* le cousin de mon père ; *un vĕr al luĭ tată meŭ,* un cousin de mon père ; — *berbecu-l luĭ frate meŭ* (langage parlé *berbecu lu' frati meŭ*), le bélier de mon frère ; *ţece berbecĭ aĭ luĭ frate meŭ,* dix béliers de mon frère (langage parlé *aĭ lu' frati meŭ*).

Lorsque le substantif est suivi ou précédé d'un adjectif, l'article se met à la fin de la partie du discours qui vient en première ligne. Ainsi, on a :

omul-l bun, l'homme bon, *bunu-l om ;*
omu-luĭ bun, de l'homme bon, *bunu-luĭ om ;*
ómeni-ĭ bunĭ, les hommes bons, *buni-ĭ ómenĭ ;*
ómeni-lor bunĭ, des hommes bons, *buni-lor ómenĭ ;*
cas' a bună, la bonne maison, *bun 'a casă ;*
case-ĭ bune, de la bonne maison, *bune-ĭ case ;*
case-le bune, les bonnes maisons, *bune-le case ;*
case-lor bune, des bonnes maisons, *bune-lor case.*

Dans le langage parlé, les substantifs féminins au génitif singulier subissent une contraction, et l'on dit *casĭ* pour *case-ĭ, muieri* pour *muieri-ĭ.*

Il en est de même pour le pluriel des substantifs masculins. Exemples : *ómenĭ,* hommes ; *ómeni-ĭ,* par contraction *ómeni,* les hommes.

Dans le langage parlé également, on élide la lettre *l* de l'article au masculin singulier des substantifs et des adjectifs terminés en *u ;* ainsi, *omŭ* ou *om,* homme ; *omul,* par élision *omu,* l'homme ; — *albŭ* ou *alb,* blanc ; *albul,* par élision *albu,* le blanc ; — *capu-l muieri-ĭ,* en langage parlé *capu muieri,* la tête de la femme ; — *uş'a case-ĭ,* en langage parlé *uş'a casi,* la porte de la maison ; — *ómeni-ĭ curţi-ĭ,* en langage parlé *ómeni curţi,* les hommes de la cour.

Dans l'écriture habituelle, on ne sépare pas l'article des substantifs, et l'on écrit *casa, omul, marginea,* la marge ; *cânele,* le chien ; *muierilor,* des femmes, etc.

On a remarqué que l'article est simplement ajouté à la fin des mots ; mais, lorsque le substantif ou l'adjectif sont terminés en *ă,* l'article *a,* qui est ajouté à la fin, fait élider la lettre *ă.* Ainsi, *casă,* maison ; *cas'a* ou *casa,* la maison ; — *bună,* bonne *bun'a* ou *buna,* la bonne.

L'*e* final ne s'élide pas : ainsi, *margine,* marge ; *marginea,* la marge ; — *răpede,* rapide ; *răpedea,* la rapide.

Nous croyons bien faire de récapituler les exemples de substantifs et d'adjectifs suivis de l'article de la première forme.

Digitized by Google

SINGULIER			PLURIEL		
SANS ARTICLE	AVEC ARTICLE		SANS ARTICLE	AVEC ARTICLE	
	LANGAGE ÉCRIT	LANGAGE PARLÉ		LANGAGE ÉCRIT	LANGAGE PARLÉ
om ou *omŭ*, homme	*omulŭ* ou *omul* génitif *omuluĭ*	*omu* génitif *omuluĭ*	*ómenĭ*	*ómeniĭ* génitif *ómenilor*	*ómeni* génitif *ómenilor*
ursŭ ou *urs*, ours	*ursulŭ* ou *ursul* génitif *ursuluĭ*	*ursu* génitif *ursuluĭ*	*urşĭ*	*urşiĭ* génitif *urşilor*	*urşi* génitif *urşilor*
pesce, poisson	*pescele* génitif *pesceluĭ*	*pescile* génitif *pesceluĭ*	*pescĭ*	*pesciĭ* génitif *pescilor*	*pesci* génitif *pescilor*
câne ou *câĭne*, chien	*cânele* génitif *câneluĭ*	*cânile* ou *câĭnile* génitif *câĭneluĭ*	*cânĭ*	*câniĭ* génitif *cânilor*	*câni* ou *câĭni* génitif *câĭnilor*
casă, maison génitif *case*	*casa* génitif *caseĭ*	*casa* génitif *casi*	*case*	*casele* génitif *caselor*	*casile* génitif *casilor*
muiere, femme génitif *muierĭ*	*muierea* génitif *muieriĭ*	*muierea* génitif *muieri*	*muierĭ*	*muierile* génitif *muierilor*	*muierile* génitif *muierilor*

Digitized by Google

SUBSTANTIFS ET ADJECTIFS ENSEMBLE (avec l'article)

Langage écrit :	Langage parlé :
omul bun, — bunul om.	*omu bun, — bunu om.*
ómeniĭ bunĭ, — buniĭ ómenĭ.	*ómeni bunĭ, — buni ómenĭ.*
ómenilor bunĭ, — bunilor ómenĭ.	*ómenilor bunĭ, — bunilor ómenĭ.*
casa bună, — buna casă.	*casa bună, — buna casă.*
caseĭ bune, — buneĭ case.	*casi bune, — buni case*
casele bune, — bunele case.	*casile bune, — bunile case.*
caselor bune, — bunelor case.	*casilor bune, — bunilor case.*

Article de la deuxième forme

L'article qui se met devant les pronoms possessifs est ainsi :

Al, pluriel *aĭ* pour le genre masculin ; *a*, pluriel *alle* pour le féminin.

Al meŭ ou *al mieŭ*, le mien ; *aĭ tĕĭ*, les tiens ; *a nóstră*, la nôtre ; *alle vóstre*, les vôtres.

Cette forme est employée dans le langage parlé comme dans le langage écrit, dans les campagnes comme dans les villes.

Dans le langage écrit, on a introduit aussi le datif de cet article au pluriel. Exemple : *şi ḑisse allor seĭ*, et il dit aux siens.

Mais ce cas est peu usité même dans les livres.

Article de la troisième forme

Masculin	singulier *ăl*, génitif et datif *ăllui*.
	pluriel *ăĭ*, génitif et datif *ăllor*.
Féminin	singulier *a*, génitif et datif *ăleĭ* ou *ăliĭ*.
	pluriel *alle*, génitif et datif *ăllor*.

Cette troisième forme est placée *a*) devant les substantifs, et *b*) devant les adjectifs.

L'article placé devant les adjectifs est usité dans les villes et dans les campagnes, mais non pas dans les livres.

L'article placé devant les substantifs n'est guère usité que dans les campagnes, comme nous l'avons déjà dit.

Digitized by Google

a) L'ARTICLE PLACÉ DEVANT LES SUBSTANTIFS

Exemples : *ĕĭ vedé tu cândŭ te o prinde ăl vier*, tu verras [ce qui t'arrivera] lorsque t'attrappera le vigneron ; — *muiere, dă 'mĭ a sapă*, femme, donne-moi la pioche ; — *ce s'a făcut Marin?* — *S'a dus în ăĭ munţĭ marĭ*, qu'est devenu Marin ? — Il s'est en allé dans les grandes montagnes ; — *unde 'ţĭ sûnt caĭ? Mi 'ĭ a mâncat ăĭ lupĭ*, où sont tes chevaux ? — Les loups me les ont mangés ; — *orŭ maĭ lucrà şi alle fete*, les filles travailleront aussi (ou : on fera travailler les filles aussi).

Il est à remarquer que l'on contracte les prépositions *cu, în, de* avec l'article de la troisième forme. Ainsi de *cu* et *ăl*, il résulte *cu-ăl*, et, si la prononciation est rapide, on entend *col ;* de *în* et *ăĭ*, il résulte *'năĭ*[1] ; de *de* et *ăl*, il résulte *d'ăl ;* de *cu* et *ăĭ*, il résulte *cu-ăĭ ;* et si l'on parle rapidement, on entend *coĭ*. Ces diverses contractions rappellent les *col, nel, coi, nei, dal, dai*, de la langue italienne.

Exemples : *am fostŭ cu ăl militar* (prononcé rapidement *col militar*), j'ai été avec le militaire ; — *fugì 'n ăĭ munţĭ marĭ* (prononcé rapidement, *'năĭ munţĭ*), il s'est enfui dans les grandes montagnes ; — *vorbimŭ d'ăl măcellar*, nous parlons du boucher ; — *se dusse cu ăĭ berbecĭ* (prononcé rapidement, *coĭ berbecĭ*), il s'est en allé avec les moutons ; — *cu alle oĭ* (prononcé rapidement, *cólle oĭ*), avec les brebis.

Hâtons-nous de dire que *ăl, ăĭ, a, alle*, jouent aussi le rôle de démonstratifs et correspondent à l'italien *quel, quei, quella, quelle*. Il en est de même de l'allemand *der, die, das*, et du languedocien *lou*. Ainsi, ce dernier idiome dit : *lou pastre*, le berger ; — *lou qu'es arrivat*, celui qui est venu ; — *lous d'Erepio*, ceux d'Hérépian, etc.

Il n'en saurait être autrement, car l'article roumain qui se met à la fin des substantifs (première forme) *lŭ, l, le, i, a, le*, dérive ou, si l'on aime mieux, correspond au démonstratif latin *ille, illa, illud*, ce qui est reconnu même pour l'article italien *il, lo, i, la, le*, et pour l'article provençal-français, etc.

Il n'en est pas moins vrai que, dans les exemples cités plus

[1] Ceci serait plutôt une alliance de deux mots, avec chute de la voyelle initiale du premier, qu'une contraction.

Digitized by Google

haut... *cândŭ te o prinde ăl vier... dă 'mĭ a sapă,* etc., *ăl, a, ăĭ, alle,* sont des articles et non des démonstratifs, comme l'imaginent certaines personnes qui n'ont entendu que le langage des villes.

Ce ne sont pas des démonstratifs, par cette raison que, dans les exemples donnés plus haut, les substantifs précédés de l'article, les personnes et les objets dont on parle, ne sont pas montrés, indiqués ; ils ne sont ni présents, ni visibles.

Ainsi, dans l'exemple : « *muiere, dă 'mĭ a sapă* », l'homme qui demande la pioche à sa femme, ne montre l'instrument ni de près, ni de loin ; il demande simplement « la pioche », la pioche qu'il a et que sa femme connaît.

Lorsque l'homme raconte que ses chevaux ont été mangés par les loups, il ne montre les loups ni de près, ni de loin ; il n'indique pas quels sont les loups qui ont mangé les chevaux.

Dans le langage des campagnards de la région dont nous nous occupons, cette troisième forme d'article a absolument la même valeur que l'article français *le, la, les,* que l'article italien *il, lo, la, i, le,* etc.

Dans les phrases roumaines citées plus haut, l'intention de l'interlocuteur est bien de se servir de l'article. S'il s'agit d'employer les démonstratifs, on dit : *am fostŭ cu militaru ălla,* j'ai été avec ce militaire-là, avec ce militaire [que vous savez]; — *fugì 'n munţi ăia mari,* il s'est enfui dans ces grandes montagnes de là-bas ; — *vorbimŭ de măcellaru ălla,* nous parlons de ce boucher-là, de ce boucher [que vous savez]; — *mi 'ĭ a mâncat lupi ăia care a venit ast' nópte,* ces loups qui sont venus cette nuit me les ont mangés ; — *dă 'mĭ sapa aia de colo,* donne-moi cette pioche [qui est] là ; — *dă 'mĭ sapa aia care s'a ruptŭ ierĭ,* donne-moi cette pioche qui s'est cassée hier ; — *care vier?— ăl care s'a însurat acum,* quel vigneron ? — celui qui s'est marié maintenant.

Nous devons dire aussi que, dans le langage des gens de la campagne, l'emploi de l'article devant les substantifs donne beaucoup d'énergie au discours ; et c'est surtout en cas de dispute et de contestation que l'on a recours à cette troisième forme d'article. En conséquence, il est moins usité dans le récit que dans l'action et la conversation animée.

Digitized by Google

b) L'ARTICLE PLACÉ DEVANT LES ADJECTIFS

Dans la langue parlée, on dit : *ăl bun,* le bon ; — *a rea,* la méchante, la mauvaise ; — *ăĭ vechĭ,* les vieux ; — *alle verḑĭ,* les vertes ; — *ălluĭ mic,* au petit ; — *ălleĭ grasse,* à la grasse ; — *ăllor răpeḑĭ,* aux rapides ; — *cu ăl negru* (prononcé rapidement, *col negru*), avec le noir ; — *îl vérsă 'n ălroşiu,* il le verse dans le rouge ; — *se appropie d'ăl caldŭ,* il s'approche du chaud ; — *cu a rûiósă,* avec la galeuse, la rogneuse ; — *puneuă 'n a rece,* mets-la dans la froide ; — *a venit cu ăĭ negri* (prononcé rapidement, *coĭ negri*), il est venu avec les noirs ; — *a 'nceput cu alle albe* (prononcé rapidement, *cólle albe*), il a commencé avec les blanches ; — *intrŏ 'n alle nouĭ,* il entra dans les neuves.

Nous le répétons, c'est cette forme d'article qu'on met devant les adjectifs qualificatifs dans la langue parlée de la Valachie.

Dans la langue écrite, on emploie, au contraire, une forme usitée dans quelques districts de la Moldavie, mais qui, en Valachie, semble quelque peu factice ; on se sert de l'article *cel, cea, ceĭ, celle,* qui correspond à l'italien *quel, quello, quella,* et au languedocien *aquel* (provençal *aquéu*).

On écrit donc *cel mare,* le grand ; — *cea gróssă,* la grosse ; *ceĭ albĭ,* les blancs ; — *celle frumóse,* les belles ; — *cu cel naltŭ,* avec le haut ; — *în cea déssă,* dans l'épaisse, etc.

Voici le tableau de cette forme d'article :

Masculin	singulier *cel,* génitif et datif *celluĭ.*
	pluriel *ceĭ,* génitif et datif *cellor.*
Féminin	singulier *cea,* génitif et datif *celleĭ.*
	pluriel *celle,* génitif et datif *cellor.*

Au parlement, au théâtre, devant les tribunaux, quand on fait des phrases déclamatoires, on emploie cette forme d'article devant les adjectifs ; mais on sent bien que c'est empesé, guindé, *serré dans le corset,* gênant.

Et, comme dans les écoles on n'admet pas l'emploi de l'article *ăl, ăĭ, a, alle,* devant les substantifs et les adjectifs, un professeur de grammaire de Bucarest dicte aux élèves des phrases comme celles-ci : *Stefan cel mare fu.....* Étienne le

Digitized by Google

grand fut...; — *venì cu cel negru,* il vint avec le noir ; — *cea antică,* l'ancienne, etc.

Mais suivons le même professeur chez lui. Sa femme lui demande : « Avec quel paletot sortiras-tu demain ? » Et le mari répond : *cu ăl vechĭŭ* (prononcé rapidement, *col vechĭŭ*), avec le vieux.

Il ne dit pas : « *cu* CEL *vechĭŭ,* » car sa femme le regarderait avec étonnement. Et, s'ils continuent leur conversation familière, nous leur entendrons dire : « *A venit fecioru fierarului.* — *Care?* — *ăl mare,* le fils du forgeron est venu. — Lequel? — Le grand (l'aîné). »

Ainsi, le professeur dira comme tout le monde : *ăl mare, a négră, ăĭ verdĭ, alle roşĭĭ,* le grand, la noire, les verts, les rouges, et il écrira *cel mare, cea négră, ceĭ verdĭ, celle roşĭĭ.*

Il en est de même pour l'adjectif *altu,* autre.

Dans le langage parlé, on dit :

Masculin	singulier *ăl-laltŭ* (rarement *ălă-laltŭ*), génitif et datif *ăllui-laltŭ.* pluriel *ăĭ-lalţĭ,* génitif et datif *ăllor-lalţĭ.*
Féminin	singulier *a-laltă* ou *aĭ-laltă,* génitif et datif *ălleĭ-lalte* ou *ăllĭĭ-lalte.* pluriel *alle-lalte,* génitif et datif *ăllor-lalte.*

Et dans les livres, on écrit :

Masculin	singulier *cel-laltŭ* (ou *cel-l-altŭ*), génitif et datif *celluĭ-laltŭ.* pluriel *ceĭ-lalţĭ* (ou *ceĭ-l-alţĭ*), génitif et datif *cellor-lalţĭ.*
Féminin	singulier *cea-laltă* ou *ceaĭ-laltă,* génitif et datif *celleĭ-lalte.* pluriel *celle-lalte,* génitif et datif *cellor-lalte.*

Est-il plus euphonique d'employer devant les adjectifs l'article du langage parlé de la Valachie : *ăl, ăĭ, a, alle,* ou bien l'article adopté dans la langue écrite : *cel, ceĭ, cea, celle?..*

Nous allons apporter encore un élément au débat.

On a vu plus haut que *ăl, ăĭ, a, alle,* ont aussi le rôle de pronom démonstratif. Dans le langage écrit, nous trouvons naturellement *cel, ceĭ,* etc.

Pour rendre la phrase « celui qui est venu hier », on dit en

Digitized by Google

langage parlé : *ăl care a venit ierĭ*, et dans le langage écrit : CEL CE *a venit ierĭ*.

On avouera qu'il n'y a rien d'euphonique dans cette répétition de la syllabe *ce*.

On rencontre dans les livres des phrases, comme les suivantes, où la syllabe *ce* est encore plus fréquemment répétée : CEL CE *a făcut cerul şi pămîntul*, celui qui a fait le ciel et la terre ; — CEL CE CERCE*tégă*, celui qui recherche, qui examine ; — CEL CE *pentru ţérră nu scie sĕ móră* (Bolintineanu), celui qui ne sait pas mourir pour le pays.

Dans le langage parlé, on dirait : *ăl care a făcut cerul şi pămîntul; ăl care cercetégă ;*

Cine pentru ţérră nu scie sĕ móră.

Encore une fois, l'étranger qui étudie la langue roumaine dans les livres ne rencontre que *cel, ceĭ, cea, celle*, devant les adjectifs ; il ne peut donc faire la connaissance de l'article *ăl, ăĭ, a, alle*.

Nous avons voulu lui servir de *cicerone* et l'aider dans cette excursion philologique.

Pour être juste, il faut dire que Héliade a employé, — une seule fois, à notre connaissance, — l'article *ăl* (il l'écrit avec un *ĕ*) placé devant un adverbe pris comme substantif.

Ainsi le vers suivant de Dante :

Ma per trattar del ben ch'i' vi trovai,
(*Enfer*, 1er chant.)

a été traduit par Héliade ainsi :

Ci spre a tractà d'ĕl bine que aflaiu acolo.

Del bene, « du bien », a été traduit en roumain, non pas *de bine-le*, avec l'article à la fin, mais *d'ĕl bine*, avec l'article *ĕl* placé au-devant de *bine*.

On sait que les verbes ont, en roumain, deux formes d'infinitifs, l'une terminée en *re* et l'autre sans *re* : ainsi, *lăudare*, et *lăudà*, louer ; — *vedere* et *vedé*, voir ; — *simţire* et *simţi*, sentir ; — etc.

Dans les temps des verbes qui, en roumain, sont composés

Digitized by Google

d'un auxiliaire et d'un infinitif, on trouve tantôt une forme de l'infinitif, tantôt l'autre. Exemples : *mâncar 'aĭ foc!* puisses-tu manger du feu ! — *cândŭ ĕĭ mâncà,* quand tu mangeras.

En roumain, les infinitifs sont très-fréquemment pris comme substantifs; en pareil cas, le substantif est féminin et non pas masculin, comme en français et en italien.

Ainsi on dit, en roumain, *cu venirea mea,* avec mon arrivée, à l'occasion de mon arrivée (*littéralement:* avec mon venir); — *la facerea caseĭ,* lors de la construction de la maison (*littéralement :* au faire de la maison); — *punerea pietre-lor,* la pose des pierres (*littéralement:* le poser des pierres).

A la fin de ces infinitifs pris comme substantifs, on a ajouté l'article féminin de la première forme *a.*

On peut se demander maintenant si l'article féminin *a* est placé quelquefois devant l'infinitif au même titre que devant les substantifs proprement dits, les adjectifs qualificatifs et les pronoms possessifs.

Nous avons entendu, — très-rarement il est vrai, — des phrases comme celles-ci : *Apoĭ cu a venire a Dumitalle, écă ce aĭ făcut!* Mais avec votre arrivée (*littéralement:* avec le venir de votre seigneurie), voilà ce que vous avez fait !

Demandons-nous encore : « devant l'autre forme de l'infinitif, ne met-on pas l'article *a* ?..... Ne dit-on jamais *a venì, a vedé, a ḑice,* venir, voir, dire ?...»

On trouve en effet, en roumain, le verbe à l'infinitif dépourvu de la finale *re* et précédé d'un *a;* ainsi, on dit : *pentru a vedé,* pour voir ; — *pentru a puté ḑice,* pour pouvoir dire ; et l'on considère cet *a* comme une préposition.

Mais examinons un peu la phrase *a cumpĕrà un cal nu e lucru greŭ,* acheter un cheval n'est pas chose difficile (en italien : *il comprar un cavallo non è cosa difficile*).

Il semblerait que *a* est l'article féminin mis devant l'infinitif ; *a* tiendrait ici la place de l'italien *il* qui précède le verbe : *Il comprar un cavallo...*

Nous trouvons cet emploi de l'article devant l'infinitif italien dès le XIIIe siècle. Ainsi, nous lisons :

« *Più utile è l'acquistare degli amici, che reame.*» (*Volgarizzamenti del libro di Catone,* Milano, 1829, p. 96.)

« *Che 't nominarsi l'uomo savio è vizio di grande arroganza.* »

Digitized by Google

(Brunetto Latini, *nel Manuale del Rannucci*, 2° ediz., t. II, p. 301-302.)

« *L'avere nelle miserie compagni suole essere grande alleviamento di quelle* [*miserie*]. » (Boccaccio, *Lettere.*)

Comme on le voit, il est permis de se demander si, en roumain, on ne pourrait pas considérer l'*a* comme étant l'article féminin de la troisième forme mis devant l'infinitif, même quand celui-ci n'est pas pris comme substantif.

Lorsque l'infinitif a sa terminaison en *re*, il est facile de le compléter au moyen de l'article final : *vinderea unuĭ cal*, la vente d'un cheval.

Mais, lorsque cet infinitif a perdu sa finale *re*, l'oreille ne lui permet plus de prendre l'article à la fin ; on ne pourrait pas dire *cumpĕràa un cal*, acheter un cheval ; on éprouve donc le besoin de placer l'article devant l'infinitif et de dire *a cumpĕrà un cal.*

Le premier article peut être suivi d'un second article, ce dernier mis à l'accusatif. Dans ce cas, en italien, le second article est mis à la suite de l'infinitif ; et en roumain, il est mis après le premier article. Ainsi, on dit: « *Il comprarlo, non sarebbe difficile* », et en roumain : « *A 'l cumpĕrà, nu ar fi greŭ.* » — « L'acheter ne serait pas difficile », ou « il ne serait pas difficile de l'acheter. »

Nous avons dit plus haut que *cu ăl*, contracté et prononcé rapidement, devient *col.*

Dans d'autres circonstances aussi, *u* suivi d'*ă* produit, en roumain, le son *o*, si les deux voyelles sont prononcées rapidement : *omu ălla*, cet homme-là, se prononce rapidement *om olla ; locu ălla* se prononce *loc olla*, ce lieu-là ; — *luămŭ*, nous prenons (le verbe est *luare*, dérivé de *levare*), est prononcé rapidement *lomŭ*.

Dans *ună*, une, l'*n* ayant disparu, il est resté *uă*, que l'on fait encore sonner en *o*.

DOUBLE EMPLOI DE L'ARTICLE

En roumain, il est fait un double emploi de l'article, lorsqu'un substantif est suivi d'un adjectif.

Digitized by Google

On met alors l'article de la première forme à la fin du substantif, et l'article de la troisième forme au-devant de l'adjectif. C'est comme si l'on disait en latin *homo-ille ille bonus, mulier-illa illa formosa, caballi-illi illi nigri,* car on dit en roumain: *omu ăl bun* (langue écrite, *omul cel bun*), l'homme bon; — *muierea a frumósă* (langue écrite, *muierea cea frumósă*), la belle femme; — *cai ăĭ negri* (langue écrite, *caiĭ ceĭ negri*), les chevaux noirs, etc.

Dans les exemples que nous venons de donner, on voit que les substantifs *omu, muierea* et *cai,* sont pourvus d'article, et que les adjectifs qui les suivent, *bun, frumósă, negri,* sont également pourvus d'article. (Voir dans l'*Archivio glottologico,* vol. III, 1878, un travail de M. Hasdeu.)

Il ne faut pas croire pourtant que ce double emploi a lieu toutes les fois qu'un substatif est suivi d'un adjectif.

On met l'article, mais seulement à la fin du substantif, lorsque l'adjectif sert à qualifier le substantif; et l'on ajoute encore un article, en le mettant au-devant de l'adjectif, lorsque cet adjectif sert à distinguer, à spécifier quelle est la personne ou l'objet que le substantif désigne, dans le cas où il est question de plusieurs personnes ou de plusieurs objets de la même espèce, mais différant entre eux par un caractère; ce caractère est indiqué alors par l'adjectif.

Nous nous ferons mieux comprendre par des exemples.

1er exemple. *Omu naltŭ este vĕḑut de departe* (langue écrite, *omul naltŭ.....*), l'homme de haute taille est vu de loin; — 2e exemple. *A venit păstoru ăl naltŭ* (langue écrite... *păstorul cel naltŭ*), le berger de haute taille est venu.

Dans le premier exemple, il n'y a qu'un article, et il est placé à la fin du substantif .(on a vu plus haut, à propos de l'article de la première forme, que, dans la langue parlée, l'*l* de la fin des substantifs en *u* s'élide, et l'on a: *om* homme; *omu* au lieu de *omul,* l'homme; que, de même, l'*i* de la fin des substantifs au pluriel s'élide, et l'on a: *ómenĭ,* hommes; *ómeni* au lieu de *ómenĭĭ,* les hommes); il n'y a pas d'article au-devant de l'adjectif, parce que cet adjectif sert simplement à qualifier le substantif *om,* à nous faire savoir qu'il s'agit de l'homme haut, de haute taille, de n'importe quel homme qui a une haute stature.

Digitized by Google

Dans le deuxième exemple, on emploie deux articles, l'un à la fin du substantif *păstor,* et l'autre au-devant de l'adjectif *naltŭ,* parce qu'il est question de plusieurs bergers différant entre eux par la taille, et que l'interlocuteur veut spécifier, veut déterminer, que c'est le berger de haute stature qui est venu et non pas un autre. On sent ici que la personne qui parle et celle à qui on parle, savent qu'il y a plusieurs bergers, parmi lesquels l'un est caractérisé par sa haute stature, et c'est celui-là que l'on désigne. Dans ce cas, l'adjectif qualificatif précédé de l'article est aussi déterminatif jusqu'à un certain point.

3e exemple. *Casa mare e bună pentru cine are feciorĭ mulţĭ,* la grande maison est bonne pour celui qui a beaucoup de fils.

4e exemple. *Fiŭ meŭ este în casa a mare* (langue écrite, *...în casa cea mare*), mon fils est dans la grande maison.

Dans le troisième exemple, seul, le substantif *casa* est pourvu de l'article, car il s'agit de n'importe quelle maison qui a la qualité d'être grande. On pourrait tout aussi bien dire : « une grande maison est bonne pour celui qui a beaucoup de fils. »

Dans le quatrième exemple, il y a double emploi, car on spécifie, on détermine que le fils se trouve dans la grande maison, et non pas dans une autre. On sent ici qu'il y a plusieurs maisons de différentes grandeurs, et que l'interlocuteur veut spécifier, veut déterminer, que c'est de la grande qu'il s'agit, et non pas de la moyenne ou de la petite.

5e exemple. *Callu negru e maĭ tare de sănĕtate,* le cheval noir a une santé plus forte (*littéralement :* est plus fort de santé), ou « un cheval noir, tout cheval noir a une santé plus forte. »

6e exemple. *Am vîndut callu ăl negru* (langue écrite, *...callul cel negru*), j'ai vendu le cheval noir.

7e exemple. *Capra roşie dă lapte maĭ bun,* la chèvre rouge, toute chèvre rouge donne un meilleur lait.

8e exemple. *A murit capra a roşie* (en langue écrite, ... *capra cea roşie*), la chèvre rouge est morte.

Dans les exemples cinquième et septième, il y a un seul emploi d'article, car il s'agit de n'importe quel cheval noir et de n'importe quelle chèvre rouge ; dans le sixième et huitième exemple, il y a double emploi d'article, car on spécifie, on détermine qu'on a vendu le cheval noir et non pas un autre ; on

Digitized by Google

spécifie, on détermine que c'est la chèvre rouge qui est morte, la chèvre rouge que l'on connaît.

Pour qu'on puisse mieux saisir la différence entre l'article *ăl, ăĭ, a, alle* (en langue écrite, *cel, ceĭ, cea, celle*), mis devant l'adjectif, et le démonstratif *ălla, ăia, aia, allea* (en langue écrite, *acella, aceia, aceea, acellea*), mis également au-devant des adjectifs, nous donnons les tableaux suivants.

On remarquera que, lorsqu'on met le démonstratif au-devant de l'adjectif, ce dernier est aussi pourvu d'un article à la fin.

Le démonstratif, qui sert à désigner les personnes et les choses éloignées, est ainsi :

Première forme, qui se met devant les substantifs.

a) *Langue parlée :*

Masculin	singulier *ăl*, génitif et datif *ălluĭ*.	
	pluriel *ăĭ*, génitif et datif *ăllor*.	
Féminin	singulier *a*, génitif et datit *ălleĭ* ou *ăllĭĭ*.	
	pluriel *alle*, génitif et datif *ăllor*.	

b) *Langue écrite :*

Masculin	singulier *acel*, génitif et datif *acelluĭ*.
	pluriel *aceĭ*, génitif et datif *acellor*.
Féminin	singulier *acea*, génitif et datif *acelleĭ*.
	pluriel *acelle*, génitif et datif *acellor*.

Deuxième forme du démonstratif, qui se met après les substantifs.

a) *Langue parlée :*

Masculin	singulier *ălla*, génitif et datif *ălluia*.
	pluriel *ăia*, génitif et datif *ăllora*.
Féminin	singulier *aia*, génitif et datif *ălleia* ou *ăllia*.
	pluriel *allea*, génitif et datif *ăllora*.

b) *Langue écrite :*

Masculin	singulier *acella*, génitif et datif *acelluia*.
	pluriel *aceia*, génitif et datif *acellora*.
Féminin	singulier *aceea*, génitif et datif *acelleia*.
	pluriel *acellea*, génitif et datif *acellora*.

L'ARTICLE MIS DEVANT LES ADJECTIFS

a) *Langue parlée :*

Digitized by Google

Omu ăl bun, l'homme bon, pluriel *ómeni ăĭ bunĭ;* — *muierea a frumósă,* la belle femme, pluriel *muierile alle frumóse.*

b) *Langue écrite:*

Omul cel bun, pluriel *ómeniĭ ceĭ bunĭ;* — *muierea cea frumósă,* pluriel *muierile celle frumóse.*

LE DÉMONSTRATIF MIS APRÈS LE SUBSTANTIF, ET AU-DEVANT DE L'ADJECTIF

a) *Langue parlée:*

Omu ălla bunu, cet homme-là bon, pluriel *ómeni ăia buni:* — *muierea aia frumósa,* cette belle femme-là, pluriel *muierile allea frumósele;* — *câĭnile 'la marele,* ce gros chien-là. Après le substantif *câĭne,* suivi de l'article *le,* on voit que l'*ă* du démonstratif *ălla* s'élide, et l'on dit: *câĭnile 'la, pescile 'la,* etc., au lieu de *câĭnile ălla, pescile ălla,* etc.

b) *Langue écrite:*

Omul acella bunul, pluriel *ómeniĭ aceia buniĭ;* — *muierea aceea frumósa,* pluriel *muierile acellea frumósele.*

Quelques versificateurs qui ont besoin d'une syllabe de plus mettent mal à propos l'article *cel* au-devant d'un adjectif, lorsque le sens de la phrase ne demande nullement le double emploi de l'article. Exemple :

Vallul se 'nalţă şi se afundă
Mugindŭ sub malul CEL de granit.

« La vague s'élève et s'abaisse, — mugissant sous la falaise de granit. »

L'auteur aurait dit *malul de granit,* s'il n'avait pas eu besoin d'une syllabe de plus.

OBÉDÉNARE.

Digitized by Google

ΘΑΛΑΣΣΑ, ΘΑΛΑΣΣΑ

Cridamen di Gré dins l'*Anabàsi* de Xenefoun.

D'aquéu tèms que lou Dante escapè de l'Infèr
D'ount la Muso emé gau l'empourtè sus sis alo,
Soun cor èro negras, sa caro tristo e palo,
Soun amo tout verin, sa grand voues touto serp.

Mai lèu-lèu is aflat siau e san de l'Etèr,
I souleiado d'or de l'esfero festalo,
Alarguè liuen, bèn liuen sa sournour ivernalo
E, tau qu'un paradis, flouriguè soun desert.

Ansin iéu fugissènt l'Isclasso [1] endemouniado,
Ount moun amar malastre, ai! ai! ai! m'a 'staca,
Ère gounfle de fèu, un viedase seca ;

Mai subran, i sentour de la costo adourado,
I dardai benfasènt dóu parla que m'enfado,
A l'aubo coume un gau, cante : — « Cacaraca ! »

William-C. Bonaparte-Wyse.

Mount-pelié, Dec. 1883.

LA MER! LA MER!

Cri des Grecs dans l'*Anabase* de Xénophon.

Au temps où le Dante s'échappa de l'Enfer, — d'où la Muse avec joie l'emporta sur ses ailes, — son cœur était bien noir, sa figure triste et pâle, — son âme tout venin, sa grande voix serpent.

Mais bientôt, aux caresses suaves et saines de l'Éther, — aux éblouissements d'or de la sphère festale, — il jeta loin, bien loin de lui son hivernale tristesse, — et tel qu'un paradis fleurit son désert.

Ainsi, moi, fuyant l'Ile démoniaque,— où mon destin amer, hélas ! hélas ! m'a fixé, — j'étais gonflé de fiel, un vaurien séché.

Mais subitement, aux parfums du rivage adoré, — aux rayons bienfaisants de l'idiome qui m'ensorcèle, — comme un coq à l'aube, je chante « Cacaraca ! »

William-C. Bonaparte-Wyse.

[1] L'Irlando, moun malurous païs.

Digitized by Google

CHRONIQUE

A l'heure où ces lignes passeront sous les yeux de nos lecteurs, le Languedoc sera sur le point de célébrer à Montpellier le premier centenaire de la mort de l'abbé Favre, le populaire auteur du *Siege de Cadaroussa* et du roman de *Jan-l'an-pres*, dont M. Léon Gaudin a publié, ici même, les trop rares lettres inédites.

A la suite d'une excursion archéologique sur l'emplacement de l'ancienne ville romaine de Substantion, et d'un toast porté par M. Camille Laforgue, président de la Maintenance languedocienne du Félibrige, un comité se constitua à Montpellier afin de grouper autour du buste du poëte les éléments d'une de ces fêtes qu'affectionne le midi de la France. M. Laforgue voulut bien en accepter la présidence; MM. Louis Bazille, le comte Auguste d'Espous, Frédéric Fabrège, Louis Faliès et Rodolphe Faulquier, consentirent à lui prêter leur concours en qualité de vice-présidents; MM. Etienne Gleizes et Roque-Ferrier leur furent adjoints en qualité de trésorier et de secrétaire.

Il est difficile d'indiquer par avance le programme de ces solennités qui ont été fixées aux 22, 23, 24 et 25 mai. Disons seulement que la réunion annuelle de la Maintenance languedocienne du Félibrige aura lieu le 24 du même mois. Le concours de chant et de musique a fait pour la première fois une large part aux œuvres des poëtes et des compositeurs méridionaux. Les noms de MM. Achille Kühnholtz-Lordat, le vicomte Pierre d'Adhémar, Véchot, Vianès et Louis Vergne, président, vice-présidents et secrétaire de la commission de musique du centenaire, resteront attachés à cette heureuse innovation.

Mme Demètre Stourdza a bien voulu accepter la présidence d'honneur du concours de chant languedocien, catalan et provençal; M. Marchetti, celle du concours choral; M. Philippe Pedrell, de la musique populaire; MM. Gounod et Paladilhe, des associations musicales du midi de la France.

Le *Chant de la race latine* d'Alecsandri est le morceau imposé du concours choral. MM. Verdaguer, Mistral et Langlade l'ont traduit en vers catalans, provençaux et languedociens pour la fête même du centenaire.

La musique de la cantate en l'honneur de Favre a été composée par M. Paladilhe; les vers sont de M. Albert Arnavielle.

Le buste a été confié à M. Edouard Marsal.

La comédie française des *Bonnets de la Comtesse*, cette œuvre dont Alfred de Musset aurait pu avouer toutes les scènes, prendra place sur le programme des représentations théâtrales, à côté de l'*Opera d'Aubais* et du *Tresor de Sustancioun*, de Favre; du *Testament d'un sarrapiastras* de M. Roux et du *Mau d'Amour* de M. J.-B. Gaut.

Enfin, à l'occasion de ces fêtes, MM. Grollier et fils, imprimeurs, ont eu l'idée de publier une édition populaire des œuvres de Favre, revue et corrigée par M. Paul Chassary, professeur à l'Ecole normale de Montpellier, et un journal illustré, qui n'aura pas moins de quatre numéros de seize pages petit in-folio à trois colonnes (format du *Pa-*

Digitized by Google

ris Murcie). On trouvera dans cette dernière publication des poésies inédites en roumain, en languedocien et en catalan, par MM. Alecsandri, Mistral, Verdaguer, Bonaparte-Wyse, Pépratx, Tavan, de Berluc-Perussis, Aubanel, l'abbé Roux, Langlade, Fourès, etc., des travaux de critique littéraire et de biographie par MM. Castets ; des dessins de MM. Bonaventure Laurens, Marsal, Carlier et Victor Faliès; une vingtaine de portraits-médaillons, et enfin deux cents signatures autographes des poëtes, des romanistes et des philologues méridionaux.

Livres donnés a la Bibliothèque de la Société. — Bulletin du Comité des travaux historiques et scientifiques. Année 1883. Paris, Imprimerie nationale, 1883 ; in-8°, 236 pages (don de M. le Ministre de l'Instruction publique);

Jochs Florals de Barcelona (de 1859 à 1883). Taula general de les Composicions premiades y dels parlaments pronunciats pels mantenedors, durant los vint y cinq anys primers de llur restauració, publicada per acort dels mantenedors del present any. Barcelona, la Renaixensa, 1883; in-8°, 44 pages (don du Consistoire des Jeux Floraux de Barcelone);

Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts. Bulletin du Comité des travaux historiques et scientifiques. Section d'histoire et de philologie. Année 1883, n° 1. Paris, Imprimerie nationale, 1883; in-8°, 64 pages (don de M. le Ministre de l'Instruction publique);

Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts. Répertoire des travaux historiques contenant l'analyse des publications faites en France et à l'étranger sur l'histoire, les monuments et la langue de la France pendant l'année 1882. Tome deuxième, n° 3. Paris, Imprimerie nationale, 1883; in-8°, VIII-1763 à 2906 (don de M. le Ministre de l'Instruction publique);

Operele principeluĭ Demetriu Cantemiru, publicate de Academia română. Tomu VI. Istoria ieroglifica (operă originală inedită, scrisă în limba românéscă la 1704). Compendiolum universae logices institutionis, etc. Bucurescĭ, Tipografia Academieĭ române, 1883 ; in-8°, 492 pages (don de l'Académie roumaine);

Operele principeluĭ Demetriu Cantemiru, publicate de Academia română. Tomu VII. Vita Constantini Cantemyrii cognomento senis Moldaviae principis. Collectanea orientalia, publicate dupŭ manuscrisele din Biblioteca museuluĭ asiaticŭ din St Petersburg. Bucurescĭ, Tipografia Academieĭ române, 1883 ; in-8°, 2-88-32 pages (don de l'Académie roumaine);

Ortografía de la lengua catalana por la Real Academia de Buenas-Letras de Barcelona. Barcelona, Jaime Jepus, 1884; in-8°, 32 pages (don de M. Alvar Verdaguer);

Pravila bisericéscă, numită cea mică, tipărită maĭ întâiŭ la 1640, în mănăstirea Govora; publicată acumŭ in transcriptiune cu litere latine de Academia română. Bucuresci, Tipografia Academieĭ române, 1884; in-8°, 178 pages (don de l'Académie roumaine);

Sermons du XIIe siècle en vieux provençal, publiés d'après le ms. 3548 B de la Bibliothèque nationale, par Frederik Armitage. Heilbronn, Henninger, 1884; in-12, LVIII-122 pages (don de M. Henninger);

Digitized by Google

Crouzat (A.): Traduction de la Parabole de l'Enfant prodigue en langage de Sérignan (Hérault). Ms. in-4°, 4 pages (don de M. Albert Fabre);

Codresco (Jean-Emm.): Recueil des documents, traités et autres actes concernant l'histoire et la langue des Roumains. 1er volume. 1er fascicule. Paris, Reiff, 1883; in-8°, 40 pages;

Gu rzoni (Giuseppe): Ugo Angelo Canello, commemorazione funebre letta nell' aula magna della R. Università di Padova, il 3 febbraio 1884. Padova, Drucker e Tedeschi. 1884; in-8°. 48 pages;

Ricoux: lou Bertas e lou Chardinié, fabla (découpée dans un journal de Montpellier). S. D. (don de M. Louis Vergne);

Ricoux: lou Savetié e lou Financié, traductioun dé la Fontaine (1877) (découpée dans un journal de Montpellier) (don de M. Louis Vergne);

Rieux (le R. P. Marie-Xavier): la Cansoun de Marius, pièce qui a gagné la fleur d'or aux Jeux floraux de Forcalquier. Mai 1882. Gap, Richaud, 1883; in-8°, 8 pages.

Verdaguer (Jacinto): la Atlántida, poema, traducido en verso castellano, por Don Francisco Díaz Carmona. Madrid, Tipografía Gutenberg, 1884; in-8°, LXII-146 pages (don de M. Alvar Verdaguer);

Vergne (Louis): Marina, poëme languedocien (sous-dialecte de Montpellier et de ses environs), accompagné d'une traduction française. Montpellier, Imprimerie centrale du Midi, 1884; in-8°, 8 pages;

Deux cent quatre-vingts journaux contenant des textes ou des indications utiles à la Société, donnés par MM. Albert Arnavielle (1), Alfred Chailan (1), William-C. Bonaparte-Wyse (3), Charles Boy (2), Henri Bouquet (1), Charles Cavallier (1), Paul Chassary (1), Frédéric Donnadieu (2), Jasmin (1), Frédéric Mistral (55, renfermant des comptes rendus de l'édition illustrée de *Mireille*), Joseph Roumanille (1), A. Roque-Ferrier (200, afférents à l'année 1882) et Louis Vergne (11).

Le Gérant responsable : Ernest HAMELIN

Digitized by Google

DIALECTES ANCIENS

SAINTE MARIE MADELEINE

DANS LA LITTÉRATURE PROVENÇALE

(*Suite*)

III

[**F° 50 v°**] VITA BEATE MARIE MAGDALENE

Ad onor del senhor que tot lo mont manten
E fai vieure los bons els pecados sosten,
Vuel comensar, sil(i) plas, .I. novel dechament;
Per que ieu li clam merce, soplegant humilment
5 Qu'el espire en me, per sa gran pietat,
Con ieu puesca complir a son laus mon dechat,
Et a(d) lauzor de sela a cu el perdonet
En l'auberc de Simon, cant sos pes li lavet.
So fon la Magdalena, de cu vos vel parlar.
10 Mais, al comensament, merce li vel clamar,
Que no(n)l(i) sie desplazer [**51 r°**] ni enueg, si li plas,
Que del sieu falhiment volray tener solas,
Que ieu o diray per so que ella n'aia plarer,
Et aisi con perdon volc [li Dieus] mantener,
15 Et aysi, si li plas, lo nos deja acabar
Ab cel bon Jesu Crist que li volc perdonar.
Aras comens, senhos ; plasa vos de auzir,
No parles ni tosas, ni vulhas escupir ;
Mas entendes la vida, que non fon hanc sa par,
20 De la amiga de Dieu umil familiar.
Qui vol ben encercar lo som de la cadena
Poira saber en ver qui fon la Macdalena.

Digitized by Google

Et ieu ay tant legit et escrig e atrobat
Que filha fon d'un duc de rial poestat.
25 Sirus ac nom per ver (son paire). Dux fon [el] de Soria,
De Sudon atresi e de Maritinia,
E senher de Betania; si fon de Magdalon
E de tota la tera que li esta de viron.
Ar parlem de sa mayre, don fon ni don isi...
30 Nobla, de gran parage, de linhage de rey,
Onrada de nobleza segon aquela ley.
La major part vos dic de tot Jherusalem
Son sieuas creas, en aysi o legem.
Sirus, Eucaria(s), la dona e lo duc
35 Si agron .III. enfans, bels e grans e cregutz,
Lazer e Marta e Maria Solomes,
Als quals [lo] dux parti teras e païmens,
De que pogeson vieure e estar onradamens.
Betania lur det, Macdalon eisament
40 E trastot lo destreg de Betania aisi.
So son castels e vilas apertenent aisi.
Ar laisem estar Marta e Lazer atresi,
E de la Magdalena comensem atresi.
Permieramens vos dic que fon dona plazens,
45 Bela e drecha et auta, ben facha en tot sens.
Tant fon gran la beleza el(a) leujaria que ac
(Per) que pequet de son cors en aysi con li plac.
Abandonada fon ses tot retenement;
Non gardet jorn ni ora de far [V°] a son talent.
50 De mans, de cara, de uels, dels pes e de sas dens,
E de trastotz sos membres e de (tras)totz los .v. cens,
(Corporals) so es vezer, aurir, celebrar e tocar,
Pequet tant mortalmens, e si fes per manjar,
Que .VII. demonis foron en son cor albergatz
55 Els .VII. peccatz mortals en ela ajustatz,
Que li tolgron vezer e auzir e parlar,
Razon, (et) entendement, Dieus servir et amar.
En totz aquest peccatz et en aquesta folia
Pe[r]ceveret lonc tems la nueg e tot lo dia,
60 De .VII. ardens cadenas estrechamens lasada,
Aysi con pecairis fortment encadenada.

Digitized by Google

Apres, en aquel temps que Jesu Crist anet
Prezicar los juzieus e[l]s malautes sanet,
Resusitet los mortz, los pecados perdonet,
65 [E] sanet los lebros els paralix curet,
Simon lo Farizieu, que Dieus avie purgat
Son cors de lebrozia entieramens sanat,
Envidet Jesu Crist a taula per manjar
E sos desipols totz, e fes o ben sermar.
70 Apres que Jesu Crist fon en l'auberc intratz
De Simon lo juzieu es el fon asermatz,
La peccayris forfacha recorda sos peccatz,
Plora e crida e braida los falhimens que a fag,
E romp son cap, vai s'en en l'auberc del jurieu,
75 On Dieus fon envidat per aquel fazirieu.
Als pes de Jesu Crist la pecairis s'estent
Aitant longa cant fon, et ac tal pe[n]timent
Quel cos li vol partir de gran dolor que ac
De son greu falhiment e dels mals que fag ac.
80 Ab la boca non poc retraire los peccatz,
[**52° r°**] Tant a gran mariment (a) el cor de sos forfag ;
Mais abrasa los pes de son senhor soven,
Bayzant los (li) humilmens, ploran et repentent,
De lagremas los lava els baiza dousamens,
85 [Et] ab sos pels dauratz los eisuga plazent.
Amb engent presios ela li on los pes,
Plorant e repentent de sos peccatz ades.
Simon lo Farizieu remira lo servizi
Que la peccayris fa a Dieu ses mal ni vizi.
90 Enveja n'ac en si e mal(vais) enuejament,
E penset en son cor .I. fol entendement.
En se mereme dis : Si el profeta fos
Tant veray ni tant santz cant si fay entre nos,
Saupra ben e conogra cal es la pecairis
95 Que ll'abrasa el toqua, qu'ela es galiairis.
Apres que Dieus conoc de Simon son fol sen,
[El] sab ben que enveja li fes far aquel pens ;
Dis li apres: « Simon savay, escouta mi ;
(Ieu) ti faray .I. demanda e tu respondras mi. »
100 — « Maïstra, dis Simon, digas ta volontat,

Digitized by Google

Que ieu ti respondrai, cant tu auras parlat. »
— « Simon, so dis Jesus, lo eron .II. deutos;
E cascun d'aquels .II. devia ad .I. senhor,
E [la] uns [li] devie .V. c. deniers per si,
105 E l'autra eisament .L. atressi;
E volie lo ric homs d'aquo eser pagat
E nengun d'aquelz .II. non era(n) aparelhatz
Con pogeson penre aquels denies per pagar.
Mas vengron li emsems an. II. merse clamar
110 Que d'aquel deute non li deges grevar,
Qu'els non avian aparelhat con pogeson pagar.
Esgardet lo bons homs, auzi merce clamar
A sos paures deutos, non los volc pegurar;
Mas a cascun d'aquels sos deutes perdonet,
115 Fes lur en bona fin, de bon cor lur o det.
Ar mi respont, Simo, e digas veritat:
Quals d'aquels .II. deutos, [V°] a cu a perdonat
Lo rixs homs sos deniers, cal lo deu mais amar,
Obezir e servir, honrar e tener car? »
120 — « Senher, respondray ti, so li respont Simon,
Segon que ay auzit e segon la razon.
Sel a cu son laysatz (los) .V. c. denies per ver
Deu amar lo senhor ganrèn plus e temer
Non fa sil a cu son los .L. laisatz;
125 Mas .I. cascun d'aquels segon que li es donat
Es ben tengut d'amar son senhor e servir.
Enaysin se deu far, segon lo mieu albir. »
— « Simon, so dis Jesus, lialmens as jujat.
Aras, vuel que m'entendas, car ieu t'ay escoutat.
130 Simon, en ton alberc m'as volgut reculhir,
Env(u)idat (m'as) per manjar, per onrar e servir.
Tu sabes, pueis que ieu sa vinc, mos pes non mi lavies;
Aiso es veritat, tu sabes que en aisi es.
Aquesta peccairis, que esta tant vergonhoza,
135 A mos pes, so vezes tu, de sos fag doloirora,
Am lagremas ploran mos pes baisa ades,
Umilmens los abrasa, lava los en apres.
Pos vinc en ton alberc, mos pes non eisugiest,
Ni me desist ben o say, ni anc no(ls) mi baiziest.

Digitized by Google

140 Aras, vejas, Simon, d'aquesta peccayris,
Con mi lava los pes, plorant e repentent,
[Et] an sos pels brunetz los eisuga ades.
Mot a gran pe[n]timent de sos peccatz, so vezes.
Anb engen presios los me on dousament;
145 De l'odor de l'engent, tant dous e tant plazent,
Es ton alberc replet trastot e bon flayrant;
Rix es e presios, nobles et odorans.
E car ieu veg, Simon, que ela a tant gran dolor
De son gran falhiment em vol amar de cor, [mens,
150 (Hieu) li perdon sos peccatz e totz sos [**53 r°**] falhi-
Car veg que dolor n'a e n'es fort repentens. »
Jesus Crist se clenet ves ela e dis li :
« Fenna, vai sus, non plorar, mou d'aqui ;
Car l'amor es tant grans que tu portas a mi,
155 Tos peccatz ti perdon ; vai en pas en aisi,
Car mais non pecaras e tostems me amaras,
Et ieu amaray tu tant cant el mont seras. »
Depart se Magdalena dels pes de Jesu Crist.
Simon aus lo perdon e es dolent e trist ;
160 E .I. de sa mainada en apres a parlat :
« Qui es aquesta dona que en aisi a perdonat?
Aysela peccairis? et es dons perdonaires?
Fay se dieus apelar, ieu cre qu'el sie jugayres. »
Ad aian alegrier sels que peccat(z) auran,
165 Que venran a merce ni se repent[i]ran,
Que Dieus, ver piatos, lur o perdonara
E contra l'aversari el lo[s] razonara,
Aysi con razonet la santa pecairis,
Car Simon, per erguel e per son fol eusis,
170 La blasmet a gran tort, cant el la vi estar
Als pes de Jesu Crist ni sos peccatz plorar.
Va sen la Magdalena alegra e joio[z]a.
De servir son senhor non fon pueis pereroza ;
Ar fon tant gran l'amor e tant ardent d'amar
175 Que dormi[r] non podia ni beure ni manjar.
En tot[z] luocx que saupes on Jesu Crist venges,
Preziques o parles, o manjes, o beges,
Aqui esta dona, arden de gran amor,

Digitized by Google

Alegramens venie e, ses tota paor,
180 Als pes de son senhor umilmens s'asetava,
Auzie e retenie tot cant el prezicava.
Donc s'esdevenc .I. jorn que Dieus fon albergat
El castel de Betania, ab sos amix privatz.
Lazer, (e) Marta e Maria l'avien envidat,
185 E l'avien pres per oste e per servir en grat.
Marta aminestret los condutz [V°] el manjas,
Fes bolhir los payrols et aportet .I. davantal;
E esgardet Maria als pes de Jesu Crist.
Sembla, aisi l'esgarda, que mais non l'ages vist;
190 Escouta et entent son senhor plasentment,
Del trebal de sa sore non [a] nul pensament.
Cant Marta se regarda, qui non podia complir
E fon fort aniada, non saup que poges dir.
Tantost (s'en) va de gran brieu a Jesu (Crist) e dis li:
195 « Senher, e non as cura ni pensament de mi?
Soleta soy e lasa, tu o podes verer,
Aqui ay vuey tot dia vist ma sore sezer;
Senher, comanda li quem venga ajudar,
Que om te puesca breumens aparelhar de manjar. »
200 —« Marta, so dis Jesus, fort t'iest escomoguda
Encontra ta sore, que non fay nulha bruda.
Tu as cura de paiser e de sadolar mi
De diverses manjas, o de pan o de vin,
Mais ta sore Maria, que es aisi a mos pes,
205 Non vol aministrar, mais manjar vol ades.
Mai se vol sadolar que autra sadolar;
Plus deuria manjar que donar a manjar;
E, car a elegut la melhor part e pres,
Non la li tolray ieu, con que la li creges. »
210 En aquel tems mezeis que ay desobre dig,
Segon que nos trobam en l'Avangeli escrig,
Lo fraire de Maria e de Marta aisi,
Laser de Betania, traspaset e mori.
Manderon la[s] sieuas sores a Jesus que venges,
215 Que Lazer son amic sebelit e mort es.
Auzi Jesus la mort que Lazer es pasatz,
Apela sos disipols e ves lay es anatz.

Digitized by Google

Cant Marta ac son fraire fort[ment] plan e plorat
E caramens de Lazer son [**54 r°**] maistra pregat,
220 Vay s'en tost a sa sore e dis li an gran plor:
« Cara sore, anas vezer nostra senhor. »
Aus e entent Maria que vengut es Jesus;
Plorant e sospirant laugieramens vay sus,
Core aytant con poc, vay s'en a son senhor,
225 Aytant longa con fon s'estent, crida e plora:
« Senher, si tu i fosas, san fora e garitz;
Bels Senher, que faray? que mon frayre es fenitz;
Mais ieu say veramens que Dieus tot ti dara
Cant tu demandaras ni can ti plazera. »
230 Regarda Jesus Crist la dolor de Maria,
De piatat que ac ploret em mieg la via.
E a l[i] dig Jesus: « Maria, mostra mi
Lo moniment de Lazer, vay sus et anem i. »
Maria li respont: « Senher, que la fares?
235 Que huey a .IIII. jorns que mon frayre es pasat,
E flayra mal, bel Senher, e nol fa bel vezer.
Intrem nos em, bel Senher, si vos ven per plazer. »
—« Non t'ay ieu dig, Maria, si crezes ni as fe,
Veyras el sel ma gloria e seras lay an me? »
240 Adons s'en vay Maria plorant al moriment,
E Marta sa sore e trastug sos parens.
Cant Jesus fon vengutz al sepulcre davant:
« Ubres, so dis, lo vas, que ieu vos o comant. »
Aqui foron los amixs e feron son mandat.
245 Cant agron del sepulcre lo cubresel garat,
[Jesus] leva sos huels ves lo cel e ploret,
E fay se adenant e Laze[r] apelet,
Per la man lo tiret e dis: « Lazer, vai sus,
Laysa lo [tieu] surari, que non vuel dormas plus. »
250 Aras si leva Lazer e ieis del moriment.
E son si bateiatz dels Juzieus [**V°**] ben .v. c.,
Per lo miracle [gran] que an vist aqui far,
Car an vist a Jesus Lazer resusitar.
Aras podem conoyser e verer e saber
255 Cant grans es la amistat e la amor el plazer
Que porta Jesus Crist a la sieua amiga,

Digitized by Google

Maria Magdalena, car s'es ben convertida.
Car ela [tan] ploret per dolor de son frayre
E preget son senhor, son amic e son payre,
260 El ac tal pietat que ploret eysamens
E rendet li son frayre, alegres e gauzens.
Apres que Lazer fon resucitat de mort,
Lazer (e) Marta e Maria feron mot gran conort,
Serviron Jesu Crist tro que venc la saron
265 Que fon pres e traïtz e sufri pasion.
Aras parlem del temps que Jesus fon traïtz,
Vendut, liatz e pres, (e) batutz et escupitz.
Ar(as) sabrem de Maria can gran amor (li) portet
A [Dieu] son car senhor ni cant ben lo gardet.
270 Cant fon vengutz lo temps que Jesu Crist fon pres,
(E) estacatz al peyron e batut en apres,
E fon sus en la cros clavelat e nafrat,
Aunit et escupit, (e) d'espinas coronat,
E baysat de la cros et en son vas pauzatz,
275 E per los cavaliers saviamens gardatz,
T[r]obam en l'Escriptura quels desipols trastotz
Joan, P., Andrieu, el major(n)s els menutz,
Fugiron de paor e trastotz s'esconderon.
Adoncs si poc proar con Jesu Crist ameron.
280 Ligem que (la) Magdalena sola[l] portet amor,
Que cant vi son amic en [**55 r°**] aytal tenebror,
Ni penre ni liar ni en la cros levar,
Entro quel vi finit e de la cros baysar
E lo vi el sepulcre sebelir e paurar,
285 Non si departi d'el e volc lo acompanhar.
Apres qu'en lo sepulcre elal vi sebelir,
Adoncas s'en parti e volc lo cors servir.
Anet comprar (d'un) engent mot ric e (mot) presios ;
Lo disapte pauret; lo jorn fon doloyros,
290 Car non era depres de son lial senhor.
Mais cant venc ves la nueg, lo seras, ses paor,
Ela pres son engent; tota sola s'en vay
Al glorios sepulcre on son car amic jay,
E, cant venc lay, ves l'alba, leva los vuels e vi
295 .II. angels clas e bels sus el vas e la un dis li :

Digitized by Google

« Que queres ni que ploras, fenna? que non si es
Sel que tu vas querent; sapias resusitat es. »
Adonc elas(i) regira e vi .I. ortolan,
E vay (s'en) lay desenada de gran dolor que a.
300 « Senher, so dis Maria, abrarada d'amor,
Se tu avies mogut lo mieu dous car senhor,
Digas on l'as pauzat(z), que ieu l'en portaray,
E jamais nengun temp d'el non mi departray. »
Adoncas Jesu Crist, en forma de ortolan,
305 Ac pietat e dis: « Non plorar, Maria! »
E ela [ben] l'entent e gieta se a sos pes,
En auta vos l'apella: « Bel maystra, con es? »
Aqui mezis lo conoc, cant hanc l'auzi parlar;
E Jesu Crist dis li: « Maria, nom tocar;
310 Encar(a)s non soy pujat al payre sus el sel;
[V°] Vay t'en en Galilea e digas als fizels,
A Peyre e als autres, que [tu] m'as vist aisi
Resucitat de mort e breumens veyran mi. »
Aras podes vezer e conoyser la onor
315 Que Dieus fes a sa amiga, car portet gran amor:
Davant totz sos disipols li fes onor ayssy:
Quant fon resusitaz, premieramens lo vi,
E li fes tant d'onor c'apostola en fes,
Cant a sos cars amics cochadamens la trames.
320 Tal ren poiria dir de ben del sieu afar,
E cantas prevadezas Jesus li volc mostrar;
Mais intrem el camin e pensem del anar.
Esforsem nos ades con puscam afinar
De santa Magdalena sa vida e sa fin,
325 On fes sa penedensia ni en cal luoc atresi.
Apres l'a[se]nsion en lo quatorzen an,
S'escampon los desipols per lo mont prezicant.
Los juzieus los cas[er]on de la tera de lay;
Fug(ir)on s'en a rescost; ar son en gran esmay.
330 Vay sen la Magdalena a sant .P. e dis li:
« Payre, que faray ieu? Senher, comanda mi
Ad alcuns dels desipols e ma sore atresi.
Desconselhada soy, senher, ajuda mi. »
Sant .P. li respont plarent et humilmens:

LIBRARY OF THE UNIVERSITY

Digitized by Google

335 « Sore, so faray yeu, non aias espavent.
Los tieus amixs privatz, sore, ti gardaran
De tota mala gent et el ti defendran. »
Aqui fon Maysimin, sant Peyre l'apelet :
« Aysi, frayre Maysimin, si con Dieus comandet
340 A sant Johan sa mayre sus en la pacion,
En aysi ti comant et en aysi ti don
Maria Magdalena e Marta, sa seror,
Car tu iest lur payris ; per que ieu te dic aysi [vir,
Que las degas hueymais (amar) [**56 r°**] governar e ser-
345 E d'elas non ti partas, tro vengon a lur fin. »
Maisimin lo desipol respondet umilmens :
« Frayre P., ben say que esperitalmens
Soy pairins et amixs d'aquestas .II. seros ;
Per que deu eser grans et entiera l'amor,
350 Et ieu prenc las per filhas e per mayre[s] aysi.
Tostems las serviray, tro vengon a lur fin. »
Ar(as) si son comandatz a sant P. trastug,
E senha los en cros, en pas et en salut.
Vay s'en la Magdalena, ardida de parlar.
355 En tot[z] luocxs que el[a] fos, vol Jesus prezicar.
En la companha fon Lazer e Maysemin,
[E] Marta e Trofeme e (sant) Fort e Sidoni,
E Marselha i fon e mot d'autres aysi
Que ieu non say nonnar. Vay s'en per lo camin.
360 Anatz son tro al vespre, e foron albergatz
En un castel d'un rey on cujeron paurar ;
E cant (els) agron sopat e volgron si colcar,
Rendut son al senhor e fes los fort liar.
Aquela nueg esteron trastug pres e liatz.
365 (E) cant lo rey los auzi de (Dieus) Jesu Crist parlar,
La santa pasion autamens prezicar,
El(s) fon fels e iratz, (e) fes los encadenar.
En una nau traucada (lains) en mar los fes gitar.
(E) cant foron en la nau, que volgron tug negar,
370 La santa Magdalena pres son senhor a pregar :
« Senher car Jesu Crist, que sufrist pasion
Sus en la santa cros, perdoniest al(s) layron(s),
Senher, perdona nos, que pres em de morir,

Digitized by Google

Salva las armas, Senher, garda nos de delir.
375 Senher, que per merse mi volguist perdonar,
Acores nos, bel Senher, non nos layses negar,
Entro que aiam, senher, lo tieu nom prezicat
Et en lo tieu [sant] nom lo pobol batejat. »
Amb aytant [**V**°] la nau fracha perilhan en la mar
380 Leva sus e fay vela ; comenset ad anar,
Sant Esperit la guira, cels lauzon lur senhor.
Aribon a Marselha, on Dieus lur fay honor,
E son vengutz al port et an laysat lo mar.
Comensan en la vila tot suau ad intrar.
385 Ganren (i) viron de gens que son en la sieutat,
Tug foron sararins, negres e desfeguratz.
Foron fort(z) espantatz et en gran pensament.
Demandon lur albercx, per Dieu omnipotent.
Non trobon quils alberge per Dieu en la sieutat.
390 En .r^a^. nau s'en son aquela nueg pauratz,
Ses colser, ses coysins e ses tot cubertor,
An gaug, quar son en tera, lausan lur car senhor.
Cant venc lo ben matin, cant lo jorn es intratz,
Lo pobol d'aquel luoc s'es [tras]tot ajustat
395 Per aorar lur dieus, aysi con solon far.
Van s'en grans e menutz lur dieus sacrificar.
Cant vi la Magdalena lo gran pobol venir,
Vay s'en lay humilmens, comenset lur a dir
E prezicar fortmens tota la pasion,
400 Et els escouton tug an gran devocion.
Tug remiron la dona per la [sieua] beutat (que a)
Et auron las paraulas e tot quant [a] parlat (an).
Cant venc lo segon jorn c'ayso fon avengut,
Lo senhor de la tera e sieus cavaliers tug
405 S'en van sacrificar sos dieus et aorar ;
E menet sa molher, aychi con solie far.
Pero ses gaug estava e ses tot alegrier,
E si fazia la dona e tug li cavalies,
Car enfant non avia nil podien aver
410 A qui poges la tera apres el remaner.
La santa Magdalena de tot ben adhumplida,
Apostola de Dieu et de parlar [**57 r**°] ardida,

Digitized by Google

S'en vay ves los barons e fes los asetar.
Enans los saludet, (e) pueis pres lur a parlar
415 De son car amic(x) dous, con si volc encarnar
E nayser de la Verges, per pecados salvar,
Con si fon dieus et homs per gran humilitat,
Con estet en lo mont ab gran humilitat,
Con si fon a la fin vendutz per trasion
420 Clavelat en la cros e batutz al peiron,
Con [si] fon sebelitz ni con resusitet
Al ters jorn que mori, ni con si demostret.
Cant hac la Magdalena prezicat dousamens,
Fama s'es espandida per trastota la gent,
425 E venon paux e grans per vezer sa beutat
Et auzi[r] la paraula qu'ela a prezicat.
Aurit a lo sermon lo rey e torna s'en,
Ab sa molher ensems an trastota(s) sa(s) gen(s).
Cant la regina fon en son palays venguda,
430 De servir los disipols fon fort aperseupuda ;
Apelet son servent e fort sicretamens
Per paor del marit e de la mala gent,
Si volc selar la dona de far aquel prezent.
Ar s'en es la regina laysada de far ben ;
435 Als disipols de Crist non volc trametre ren.
Ar augam dels desipols que poyran devenir.
Non trobon nul consel, paor an de morir.
Lo rey an sa molher, en aysi con sol far,
.Iª. nueg en son lieg son anatz repaurar.
440 Ar venc la santa Magdalena en esperit
La nueg a la regina ; (ad) aujas con la menasa :
« Regina enrequida de las falsas ricos,
D'argent, (e) d'aur e de seda e de motas honors,
[Vº] Nueg e jorn [iest] sadola de diverses condutz,
445 El[s] dis[i]pol[s] de Dieu que son a tu vengutz
Laysas morir deforas [e] de set e de fam,
(E) de freg, (e) de caytevier e d'altre mal que an.
Ar ti comant, regina, e ti fauc mandament
Que digas a lo rey lo matin subtamens
450 Lo sopni que as vist, e non layses per ren
Que non fasas sos obs e tota ren de ben

Digitized by Google

Als desipols de Dieu, que son fort(z) dezayratz,
Paures e sofrachos, malamens enlasatz. »
Vay s'en la Magdalena ; la dona si levet,
455 Del pantais que ac vist apensada estet,
Es al rey non auzet lo sonni far saber,
Car penset en son cor qu'el n'aurie desplazer.
Mais [en] la nueg segona aquel sonni semblant
Poc vezer la regina qu'avia vist adenant.
460 Ela pensa folia : atresi li o selet
Al rereire qujtes, que non li o mostret.
Mais en la tersa nueg si venc la Magdalena
En lo palais del rey, lay on jas la regina.
Troba dorment lo rey en los palis dauratz,
465 E la regina i fon que li estet al latz.
Fela fon e irada la amiga de Dieu,
Vermelha et aflamada, tot can l'ac tenc per sieu.
Ad aujas la tenson que an lo rey menet,
Conten tera per el c'aisi lo razonet :
470 « Oy, tirant, dormes tu, menbre de Satanas,
An la serpent regina, que decosta tu jas,
Que t'a selat lo sonni qu'el'a vist per .II. ves?
Ar(as) es (aqu)esta la tersa, que non lo selaras.
Oy, rey tiran, enemic de la cros,
475 Tu jases en ton palais vermel(s), daurat(z) e ros ;
De diverses condug es ton ventre fasitz,
De vins roses e blans es trastotz adzemplitz,
E laisas los desipols de fam, (e) de freg murir,
E d'autres caitevies foras al vent perir.
480 Tu jases en ton palais, en ta cambra fulhada,
E los amicx de Dieu foras a la gitada.
[**58 r°**] Tu pauzas en ton lieg en colses, (et) en lansols,
En cubertos de seda et en aurelhies mols,
E laysas los desipols en las peyras jaser.
485 Nus son e van descaus, a l'aura et al freg,
Afamatz, am gran set, per que estan fort [d]estreg ;
E tu, fals enfernat, non ne as piatat.
Non sera en aisin, fort sera car comprat,
Non remanra per ren que (tu) non aias gran pena. »
490 Anb aytant s'en tornet la santa Magdalena.

Digitized by Google

Aras si reysidet sospirant la regina
Plora e plan e sospira e fay gran [a]taina.
« Senher, so dis la dona, si dormes, esvelas vos ;
Aves vist lo pantais que es vengutz sobre nos ? »
495 — « Si eu, so dis lo rey, e que poyrem nos far ? »
La regina respont, comenset a plorar :
« Bel senher, ieu conselh que nos fasam venir
La santa Magdalena, nos vulham obezir
Al sieu comandament e que non contrastem
500 Al sieu dieus, si vos plas, vueimais de (bon) cor l'amem,
Car sapias en ver, aquesta vezion
Non s'es a nos mostrada ses alcuna razon.
Servam la Magdalena e fasam li onor,
Pregem li humilmens que prege son senhor
505 Que nos done consebre e[n]s [fassa] enfant aver
Que puesca apres nos la tera mantener. »
Lo rey aus lo consel [et] es s'i aviratz ;
De servir los desipols es fort aparelhat,
E fa los albergar e donar a manjar
510 E vestir e causar e servir et onrar.
En breu de temps apres, aujas la gran vertut,
La regina sent que enfant ac conseuput.
Conoc que la Magdalena ac pregat son senhor.
Quant la gent o saup, tug li feron honor.
515 Lo rey saup lo miracle, fon alegre(s) e joios,
A dig e fort jurat e non pas a rescost,
Mas vezent tot lo pobol, que [V°] la mar pasara(n)
Lay en Jerusalem e [que] lay sercara(y)
Si es ves en aysi con o aus prezicar
520 A santa Magdalena, que Dieus fon turmentatz
E [mes] sus en la cros, ni que resusitet,
Ny que apres sa mort a ela si mostret.
Aras s'es arezat (lo rey) e vol pasar la mar.
La regina li venc, (e) comenset a plorar.
525 « Senher, dis la regina, e que voles vos far ?
Senher, cujas ses mi nulha ren comensar ?
Non, senher, non, siu(o)s plas, que hieu la pasaray;
A l'anar, (et) al tornar, senher, an tu seray. »
— « Dona, so dis lo rey, non es far enaysi.

Digitized by Google

530 Dieus vos a fag honor, e vos fares la li.
Li viage del mar son greus e perilhos,
E ben leu poyrias l'enfant perir e vos.
El palais remanres ; vieures alegramens,
E gardares la tera de tot amermament. »
535 La regina auri que(l rey) non vol que(la) la an ;
De jenolhons si met als pes del rey ploran.
« Senher, tot la 'naray; non say vuel remaner ;
Hieu ay lo guirardon, lo maltrag deg aver. »
Los prex de la regina e lo rey obezi.
540 La santa Magdalena fes venir tost aqui.
« Maria Magdalena, so li a lo rey dig,
Ieu vuel la mar pasar per aquo que as dig,
Per [en]sercar la fe del rey de magestat,
Si en aysi es ves con tu mi as mostrat.
545 La regina àtresi ab nos lay vol pàsar ;
[E] car veg que li plas, non li vuel contrastar.
A tu comant ma tera e trastot so que ay.
Dona vuel que [ne] sias aras e tostemps mais.
Dona, benezis nos, dona nos ton senhal,
550 Con nos anem segurs ses enueg e ses mal. »
La santa Magdalena li comanda apres,
Fay la cros en l'espala; [**59 r°**] en la mar si son mes ;
A gens los comanda quels guizon en la mar,
Sans e sals et alegres los fasa[n] retornar.
555 A lur dig, cà[n] sant .P. de part de lay veyran,
E de part los desipols il lo(s) saludaran,
E que el lur declare tota la veritat,
Con fon levat en cros lo rey, de pietat.
Ar s'en va per la mar lo rey vela levada.
560 Cant hac anat .I. jorn e tota .I^a^. vesprada,
Es se lo mar enflat, la nau es trebalhada,
Lo timon es perdut e la vela trancada.
La nau va perilhan, que es per la mar sobrada.
Gran paor an de mort, mala es la vesprada.
565 La dona es greujada per lo trebal de la mar ;
Venguda es al temps qu'ela volc enfantar.
La dolor l'an conquista, enfantat a .I. fil.
Mais la dona es morta per aquel gran peril.

Digitized by Google

Ar(as) son en pensament de l'enfant qu'en faran,
570 Car la regina es morta, e qui l'alachara?
Ar va querent l'enfant lo pieg de sa mayre;
Fa gran trebal e plora. E Dieus! que poyra fayre?
Que morta es la mayre; qui li dara a tetar?
Ar non trobara baila e poyra pron plorar.
575 Mal jornal hi a, que morta es la mayre,
Es el coven morir, non sa pot durar gayre.
E que fara lo rey? Dolor gran pot aver,
Que l'enfant e la mayre veja aqui morir.
Ar Simon lo nauchier es vengut [dire] al rey:
580 « Senher, fort soy iratz de la dolor que veg,
[Que] morta es la dona e l'enfant atresi;
Car non es qui lo noyra, fasam o en aysi;
[V°] Senher, getem la dona e l'enfant en la mar;
E si nos non ò fam, pres serem de negar;
585 La mar non sufre cors mort sobre si;
Lo temps aquest o a proat, e deu se far en aysi. »
Ar(as) an pres la regina per gitar en la mar
E l'enfan atresi; tot o volon negar.
E lo rey si regira qu'es en autra poder;
590 Crida: « Senher, non sia, vulhas merse aver,
Si non voles de me e de la dona eisir,
Aias merse de me e de l'enfant petit,
Car vius es, so vezes; non lo vuelhas ausir.
En breu de temps de fam nos lo veyrem morir.
595 Sufres vos, bels senhos, de jetar en la mar
La dona; atendam si poira sospirar,
Ny si per la dolor que a de l'enfantar
Serie [tan] greujada per que estes de parlar. »
Cant lo rey ac parlat, esgarda denant si,
600 Lains denfra la mar .I°. illa el vi.
Als nauchies es vengut, pregalos en aysi:
« Senhos, prenes d'argent e d'aur atresi,
E feres(ses tant) que la dona puscam am son enfant
Sebelir (lay) en sela ila que nos esta denant;
605 Car mais val, si vos plas, c'ayla la soterem
Que als peis de la mar per manjar la jetem. »
Cant lo nauchiers auzi quel rey daria denies,

Digitized by Google

Dis li : « Vostra plazer nos farem volenties. »
Aras portan en l'ila la dona e l'enfant,
610 El rey am sa mainada va dolent e plorant.
En l'ila van querent on puescan soterar
La dona, mas non podon en nengun luoc cavar,
Car tera non i a, mais rocas solamens.
Trobat an .ɪ^r^. balma a lur entendement,
615 Et aqui repauz[er]on la dona e l'enfant,
E fai li far son lieg lo rey mot sospirant.
Cant lo lieg fon asermat [**60 r°**] en la balma prezada,
Semblet cambra de rey mot ben encortinada
Et an pres la regina, en son lieg l'an paurada,
620 El al petit enfant la teta li an donada.
Cant lo rey vi la dona el lieg morta jaser
E vi la teta morta a l'enfantet tener,
Ac piatat e plora et [el] pres son mantel,
Estent lo sus la dona, jon las mans sus el sel :
625 « Oy, lial Magdalena, so dis lo rey plorant,
Per que m'as fag issir de Marsselha la grant?
Per que cresiey anc tant ton amonestament?
Car en sufre dolor, ira e mariment.
A ma grant deisonor et a mon gran dannage,
630 Magdalena, m'a[s] fag issir de mon terage.
Per que ieu, malastruc, ton consel anc creriey?
Per que te obezi ni per que anc passiey?
Enfant m'avies donat, ja non volgra venges,
Car en veg la regina aysi morta jasser.
635 La regina conseup, per tas preguieras grans,
Un enfant que nat es; mas la dolor es grans,
Car ela es perida e l'enfant perira.
Car non a qui lo noyra, vieure non sa poyra.
Auzit ay tas preguieras e fag ton mandament,
640 Comandat t'ay ma tera e tot mon cazament;
Si poderoza iest am lo tieu car senhor,
Tu sias remembrada, per la tieua gran dousor,
De l'arma de la dona e del petit enfant.
Garda lo de perilh, dona, ieu lo ti comant. »
645 Lo rey laysa la dona e lo petit enfant;
(E) es pujat en la nau, mot trist e sospirant.

Digitized by Google

Complir volc son viage, que per el es comensat,
E vay s'en per la mar regirant apensat.
Aras sen vay la nau e lo(s) nauchiers la guiza.
650 Vengut son al bon port, que la terra a[n] preza.
La nau es aribada el rey es dey-[**V°**]-sendut,
E va s'en per la tera, entro que es vengut
Lay en Jeruzalem, on Dieus fon mortz e pres.
Es atrobet sant .P. et a sos pes s'es mes.
655 Cant sant .P. vi lo rey en l'espala crozat,
Leva los vuels el sel, comenset Dieus lauzar,
Can conoc quel [sieu] nom era lay prezicat,
Don lo rey es vengut, en l'espala crozat.
« Senher, so dis lo rey, ieu t'aport(e) gran[s] salutz
660 De (la) Magdalena que es lay don ieu soy vengut;
E es la Maysemin e Lazer e Trofeme,
E Marta si la es e Sedone aysi.
La santa Magdalena prezica autamens [fratz,
Con [si] fon vendut Dieus, (et) apres en (la) cros na-
665 Aunits (vendut) et escupit, e mort e clavelat.
Ieu soy reis de la tera, senher e poestat,
E per saber lo ver, ieu soy aysa pasatz;
Ieu soy trames a tu que mi degas mostrar
La santa ley de Dieu e trastot son afar,
670 Con nasquet de la Verges, con visquet e mori,
Ni con resusitet ni si anc hom(e) lo vi.
Pero contaray vos lo gran dan que pres ay:
Molher avia regina, que la an me venia;
(Es) era grosa d'enfant, ajac se en la via,
675 E l'enfant remas vieus e la dona mori.
En .ɪ^a^. illa de mar e nos la repaurem;
Mort[a] es; son enfant justa si lol(i) merem.
Senher, en aysi m'es pres en lo viage;
Jamais tant non perdray ni tant pres de dapnage. »
680 Cant lo rey ac parlat, sant .P. respondet:
« Frayre, pas sie an te de Dieu que la mandet.
Bon conselh as crezut e sera te grans bens;
Persevera en ben et auras en tostems.
Frayre, non sias iratz, que la regina paura,
685 [**61 r°**] Ni non aias dolor, ci ela dorm en la balma,

Digitized by Google

Ni si l'enfant petit amb ela si repaura.
En gran plazer o pren e Jesu Crist en laura,
Car el es poderos, que dona a qui li plas,
E pot tolre e rendre atresi en us pas,
690 E pot la dolor tota en gran gaug retornar,
Ab sol que tu lo servas el sapias lauzar.
Frayre, ieu ay nom .P., que ton compans seray
Et amix e guirayres e non ti laysaray. »
Aras sant Peyre pren lo rey en son guirage,
695 Mena lo per la tera on Dieus fes son viage,
Mostra li on nasquet de la Verges Maria,
Els miracles trastotz que Jesus Crist faia.
A li mostrat lo luoc on Dieus fon turmentats
E sus en la cros mort et en lo vas pauzatz.
700 (E) cant lo rey ac auzit e vist tot cant Dieus fes
E la tera de lay on fon traït e pres,
Foron passatz .III. ans, en aysi o legem,
Que lo rey ac estat lay en Jerualem.
Ar sen volc retornar lo rey en son pais;
705 A sant .P. es vengut et a comiat pres.
La nau a levat vela per la dousor del vent.
Mentra que lo rey fay per la mar sa jornada,
Non li desnembra l'ila on la dona es paurada;
Ans es tant en son cor e tant l'a esgardada
710 Tro que laïns l'a vista denfra la mar salada.
Al nauchier es vengutz e dis li en aysi:
« Amicx nauchier, prenes aur et argent
E menas me, siu(o)s plas, a l'illa que vezem,
Car en aquela illa la regina paurem,
715 E si trobam los oses e nos los culherem;
Can serem a Marselha [V°] lay los sosterarem. »
Las preguieras del rey lo nauchier obezi,
Adreisad' a la nau, e s'es mes el cami.
Cant foron pres de l'ila es en riba de mar,
720 Els viron .I. enfant en la riba jugar,
En la[s] ondas del mar las peyretas gitar
E pueis en la grava comensa de portar.
Quant lo rey vi l'enfant, [el] se merevilhet,
Deysendet de la nau e ves el sen anet.

Digitized by Google

725 Quant l'enfant vi lo rey seguent tras si venir,
De cors de .IIII. pes comenset a fugir;
Aysi con cadelet fugi de .IIII. pes,
Es vengut a sa mayre, sot lo mantel s'es mes.
Lo rey segui apres, con sil pogues vezer,
730 De l'enfant con auria con lo pogues aver.
Ar es vengut lo rey e vi l'enfant estar
Al(a) costa[t] de sa mayre e las tet(in)as tetar.
L'enfant fon ben azaut e de bela fayson,
Sisclet fort e ploret e menet gran tenson.
735 Cant lo rey vi la dona en son bel lieg jazer,
Bela e ben colrada, ac en si grand plazer.
Auzi la sospirar aisy con si dormis,
E vi los drapz totz nous que desobre li mes.
Si agueson en plecha ni en en l'arca estat
740 Non foron aysi bels ni tant ben colratz.
Dels jenols det en tera e jois las mans hal sel;
Grasias [et] onor rent a [Jesu] son senhor.
En apres pres l'enfant e fes sa orasion.
« Ay lial Magdalena, digna de guirardon,
745 En aysi con ieu cre et ay fe lialment
Que tu aias noirit e salvat fermament
Aquest enfant aisi, et as lo mi rendut,
En aysi ieu te prec, per la tieua gran vertut,
Que la dona mi rendas e la fasas parlar;
750 Pueis seray benastruc e trastot mon afar.
Lo viage ay fag entieramens e ben
E tot cant ay volgut, sol ab aquesta ren
Ab que[m] rendas la maíre e lo petit enfant.
Pueis anarem nos en, Dieus Jesu Crist laurant. »
755 Ar(as) vegas lo miracle que fes lo bon Jesus.
La rey sona la dona, et ela [**62 r°**] (vay) esta(r) sus.
Lo rey a pres la dona, et en apres dis li:
«Viva ies tu, regina? Con t'esta conta mi. »
— « Ieu, so [li] dis la dona, viva soy e ben sana;
760 Grasias la Magdalena que ieu soy tota sana. »
Ar se leva en tera la regina plorant,
Fay sa orasion, Dieu Jesu Christ lauzant.
« Ay lial Magdalena, plena de gran amor,

Digitized by Google

Fort es grans lo poder que as de ton senhor.
765 Dona, quant enfantiey, mon enfant mi prezist,
L'ufizi de la bayla entieramens complist,
La dolor de mon ventra apres l'enfantament
Mi tolguist, coma dona, per ton gran cauziment.
Ab mon enfant plorant, quant querie a tetar,
770 Bayla fust, (e) l'alachiest, volguist lo sadolar.
En l'ila m'as noyrida, en gran delieg tenguda,
E m'as acompanhada, gardada e paguda.
Mon enfant m'as noyrit e gardat nueg e gor ;
Mi e el m'as tengut noblamens en soyiorn.
775 Benezeta sias, dona, de Dieu nostra senhor,
Car sobre totz fizhels li potz [far] gran honor.
Benezeta iest, dona, car Dieus volguist amar,
Car per ta gran amor el ti volc perdonar ;
Benezeta iest, dona, car sol aguist honor
780 .D'onher e de lavar los pes del Salvador;
Benezeta iest, dona, car Dieus apres sa mort
A tu premieramens si mostret ins en l'ort ;
Benezeta fust, dona, lo jorn qu'el ti trames
A sos fizels desipols, apostola en fes ;
785 Benezeta iest, dona, en tera e en mar ;
La tieua santa vertut tot lo mont deu mirar.
Dona, per ta vertut en tera prezicava[s],
Convertias las gens, (e) gleisas esdeficavas,
E los dezesperatz en la nau conselhavas,
790 E servias las gens els enfans alachavas.
En l'ila atresi noyrias e sadolavas.
[V°] Los pelegrins plorant aconsolavas e guizavas.
Tot aycho, Magdalena, e mais que non ay dig
Compli[s]t tot en .I. jorn, enaysi es escrig;
795 Grans es doncx ta vertut, dona digna d'amar ;
Remembre te de nos e tray nos de la mar. »
Ar parla la regina en aysi :
« Senher cars, entendes, si vos plas, aujas mi ;
Viva soy, so vezes, et alegra e sana ;
800 Grasias n'aga grans la santa Magdalena !
Mon cors, senher, a estat totas oras aysy,
E santa Magdalena m'a portada aysy,

Digitized by Google

Otra mar el viage on vos aves estat,
Et ay vist et aurit que aves aquabat.
805 Non vos a en luoc sant .P. guizat
En sieutat ni en vilas, ni ren no(n)u(o)s a mostrat
Que ieu non aia vist e non sia aguda,
Que d'aquest luoc ma carn non fon anc remoguda.
Aytal es la vertut de santa Magdalena,
810 [Que] mot es benastruga e de gracia plena.
Non hi a mais consel, mais pensem de l'anar;
(E) cant serem a Marselha, fasam nos bategar. »
Aras pren sa molher lo rey e son enfant,
E vay sen per la mar, Dieus Jesu Crist laurant.
815 Apres en breu de temps et el fon deysendutz
En lo port Marselhes, aqui fon remazut.
Ar fan solas juglas [e] trompas issament,
E sisclan annafils e tug li autres estrumentz.
Lo rey es deysendut, vay s'en en son palais.
820 Gran gaug an sieus barons, non cre l'ageson mage.
Cant si fon reculhit lo rey en son palais,
La santa Magdalena non ac pas oblidat;
Ar sen vay tost de (breu) cors lay von sap on ista,
An la dona, an l'enfant, non o volc bestensar.
825 Ar es vengut lo rey, [**63 r°**] troba la Magdalena
Prezicant mot [fortment]; an la gent se demena.
Lay on la vi estar, si vay ajunolhar;
A sos pes humilment comenset a plorar.
« Fort es grans, Magdalena, lo tieu dieu glorios,
830 Que prezicas e crezes, e mot es poderos.
Nos sabem e crezem, confesam isament
Que non es autra dieus mais lo tieu veramens.
Doncas, [o] Magdalena, a tu nos comandam
[E] tot cant [nos] avem a ton poder laysam.
835 Fay de nos, Magdalena, tot quant ti plazera.
Aychi con (co)mandaras, enaysi fag sera. »
Apres lo rey li conta con la dona mori,
Con l'enfant remas vieus ni con la sebelit,
Con paset otra mar, ni con s'en retornet,
840 Con la dona e l'enfant san e vieu atrobet.
Cant aus la Magdalena e los desipols tugt

Digitized by Google

Lo miracle de Dieu, la sieua gran vertut,
Ajenolh(or)on si tug e junhon las mans sus,
E cant(er)on tug ensems *Te Deum laudamus!*
845 Leva si Maysemin e bateja lo rey,
La dona e l'enfant e totz sels de sa ley.
Ar[as] es batejat [lo reys] e totz li sieus;
Comensa a far gleysas per lauzar trastug Dieus.
Cant agron per Marselha gleyza[s] esdeficadas,
850 E fon fag lo prezic e las mesas cantadas,
An levat en cadiera [et] evesque elegut
Sant Lazer de Betania el major el menutz.
Apres que Lazer fon [a] evesque levat,
Fon [lay] lo noms de Dieus mot soven prezicat.
855 Temon et amon Dieus li novel batejat,
E los desipols tugtz son servitz et amatz.
En apres que la tera fon ben en Dieus fermada,
Foron [V°] tug batejatz, (en) la ley de Dieu onrada,
Et adoncz si partiro (los desipols) per prezicar la gent
860 Que eran Sarazins [e] mot Dieus descrezentz.
Ar s'en va Maisemin tot solet en Ayxs,
E vay s'en en Arle Trofeme atresi.
De santa Marta vos dic que venc a Tarascon
Per casar et ausire .I. fer ore dragon,
865 Que manjava las gens els enfans emportava.
Esta dona l'ausis, car Jesu Crist amava.
Enaisin si partiron li desipols de Dieu
Per diverses camins, enaysin o liege ieu.
La santa Magdalena era encara(s) a Marselha,
870 Que la nueg e lo jorn en orasion velha.
Ar li fay Jesu Crist .I. mot onrat prezent:
Son angel li trames e fay li mandament
Que lo seguia el crezia, que el la menara
En un luoc fort desert, on el [l]a servira.
875 Vay s'en la Magdalena, l'angel li vay davant;
Pugeron (s'en) a la balma, Dieus Jesu Crist lauzant.
Cant fon la Magdalena en la balma intrada,
De angels fon tota plena; an la gent saludada,
An li dig e mostrat(z) con aqui estara,
880 Soleta ses companha, son senhor lauzara.

Digitized by Google

Apres que li an dig e mostrat que deu far,
Comenseron s'en tug ves lo sel a pujar.
Ar es la Magdalena soleta remaruda,
Non a paor ni tem ni non es esperduda.
885 Ar comenset lo jorn e la nueg a velhar,
Jesu Crist son senhor azozar e lauzar.
Si voliam aysi de la dona parlar
Cant estet en la balma ni con fes son afar,
A enueg tornarie e volray m'en gequir,
890 Car en breu sera luocx que m'o venra [a] dir.
Aras parl[ar]em doncas con si venc a la fin,
Con isi d'aquel luoc ni qui premies la vi.
Nos trobam en escrig que .I. preire estava,
Religios e sans ; Dieus temie et amava.
895 En .I. petit luget un pauc pobol(s) avia,
Lo cal tenia [**64 r°**] en pas et en Dieus lo noyria.
Aquel luoc era pres (de) .XII. cors de caval(s)
D'aquel luoc on la santa Magdalena trais mal,
On fes la penedensa e .XXX^ta^. ans dejunet,
900 Que nul condug ni pan veramens non manjet.
Aquest sans capelan faie la quarantena.
El mezesme dechet on era (la) Magdalena.
.XII. cors de caval lo capelan (luen) estava
De la balma probenc, on Jesu Crist lauzava.
905 [L']un ni l'autra non sabian que l[a] ages mairon,
Que quascun cuja far solet sa orasion.
E justa l'orador .I^a^. fontaina avia
D'aquest san(s) capelan(s); d'aquela aiga bevia.
Aqui servie Dieus et aqui dejunava
910 Cascun an la carantena, servi Dieus e velhava.
Cant li sans capelans ac per mot[z] ans estat,
A lo Dieus elumenat per bela vezion,
.I. jorn apres Rampal, davant la Pasion,
Que vi angels deisendre desus del sel cantant,
915 Lai vi en lo desert pueis leva[r] antranantz
.I^a^. santa persona ; an la tant aut levada
Non senblet fos tant grans cant [sol] .I^a^. coudada.
E cant l'agron los angels en l'ayre deportada,
Cantant son deisendut, en son luoc l'an tornada.

Digitized by Google

920 Cant lo sant preyre vi aquela vezion,
Dels jenols det en terra e fay sa orasion,
Preget fort Jesu Crist que [li] venga mostrar
Aquela vezion ni que en devie far.
Ar es vengut lo vespre el sans preires intret
925 En sa orasion e caudamens ploret.
Tota la nueg ploret e preget son senhor
(Que) per la sieua bontat li feresa onor.
[E] cant venc lo matin, quel solelh es levat,
E si fon li sans homs isamens confesatz,
930 Comenset ad anar, fazentz orasion,
Ves aquela montanha on vi la vezion.
Cant fon vengut de pres d'una peira gitada,
Ac paor e tremolet, con si fos en gilada;
Falhiron li las cambas, e vay si asetar,
935 Car non pot adenant ni areire tornar.
[V°] Penset si lo sans homs que sus podie estar,
Caura esperital on non podie anar [car;
Om mortal (non hi podie) [ni] venir, per colpa de pe-
Leva los huels el cel, comenset a plorar.
940 Cant ac plorat li preires e fag sa orasion,
Aysi con poc pujet .I. pauc ad en amont:
« Ieu ti conjur, per Dieu, lo Payre omnipotent,
Conjur(e) te per lo Fil, que en cros nos rezemet,
E per lo Sant Esperit que (la cros) nos alumenet,
945 Que, se homs iest ni fem(e)na, o autra creatura,
Que amon sus abitas en aquela autura,
Que ades mi respondas ses tot alongament
E mi digas vertat de tot ton estament. »
Cant lo sans preires ac en aysi conjurat,
950 Tres ves i retornet e pueis non a parlat.
Auzia lo san(s) preire(s) l[a] amiga de Dieu;
Desus la balma crida: « Aujas que diray ieu:
Car tu m'as conjurada per santa Trenitat,
De tot mon estament te diray veritat.
955 Aprobenca ti doncx, e non vuelhas duptar,
Con si puescas auzir so quet(i) volray contar. »
Adoncas lo sans preires en sus s'aprobenquet,
E l'amiga de Dieu en aisi comenset:

Digitized by Google

« Auzist anc l'avangeli que sant Luc cantet,
960 Con la gran pecayris de la sieutat ploret
Sos peccatz ores e latz, e con lavet los pes
A Dieu nostra senhor e los li ois apres,
En l'auberc de Simon, e los li eysuget
Ab sos pels humilmens, e con li perdonet? »
965 El sant preyres respont: « Tot aycho ay auzit;
A ben .xxx. ans [**65 r°**] passatz que ieu o ay legit. »
— « Hieu soy la pecayris, dis l'amiga [de] Dieu,
A ben .xx[x]. ans pasatz que aisi soy ben ieu,
E per gran dererier de servir mon senhor,
970 Dezempariey lo mont e tota sa onor;
E li mieu senhor [car] dis mi e me mostret
Que ieu venges aysi; son angèl m'enviet,
Que me adus em guizet en aquest gran dezert,
On lo poges servir, en aysi es per sert;
975 E per aquel espazi que ieu t'ay mentagut,
Ses vista ni saupuda ieu ay aysi viscut.
Non vi anc ni auzi, ben a pasat .xxx. ans,
Nulh home terenal, [ni] fenna ni enfant;
Non vesti ni causiey, ni non bic ni mangiey
980 Nul condug terenal, pueis que ieu sa intriey;
Mas lo mieu senhor dous m'a aysi sostentada;
Sos angels m'a trames, cascun jorn m'an levada
.vii. vegadas en l'ayre, on me soy sadolada
De lauzar mon senhor, pueys me an aysi tornada.
985 En aysi con ti fon l'autra jorn demostrat
E per Sant Esperit ti fon anonsiat,
Que me vist ab los angels sus en l'ayze pujar,
.vii. vegadas lo jorn e pueis m'en vist baisar,
En aysi verament ay [ieu] fag cascun jorn,
990 Que ay vist sus el sel los angels alegrar
E cantar dousamens e Jesu Crist lauzar.
Ar aquest alegrier ieu mi soy sadolada
vii. vegadas lo jorn, aitals es ma jornada.
Mais, quar mes revelat per lo mieu car senhor,
995 Que tu iest calaus a qui fay Dieus honor,
Sapias veramens qu'en breu (de temps) traspasaray;
[**V°**] Per que ieu prec caramens que m'entendas aysi,

Digitized by Google

E ses tota bestensa te departras de mi;
E vay tost al san(s) preire(s) glorios Maysemin,
1000 Retray li que as vist ne que as auzit de mi;
Digas li qu'en la ora qu[e] el se sol levar
Per cantar sas matinas e son senhor lauzar,
Dimenege matin, et el si levara,
En lo sieu orador et el s'en intrara,
1005 E veyra mi estar ab los angels cantant,
Amon aut sus en l'aire, Dieus Jesu Crist lauzant. »
Le sant preires auri la paraula sonar,
May vezer non podia (la) creatura parlar.
Mays per la gran dousor que la paraula avia,
1010 Miels semblava vos d'angel(s que) de femra no fazia.
Cant ac parlat la santa e si fon refinada,
Lo preire la sonet, e l'a ganren sonada,
Que non li a respondut, per sonar que feses.
El(s) sans preires alegres en lo camin s'es mes.
1015 Ar sen vay lo sant preires solet per lo camin,
Vengut es mot alegres davant sant Maysemin,
E conta [li] per orde de l'amiga de Dieu,
Con esta ni que fa ni con i lauza Dieus.
Cant lo sant preire(s) auzi de sa filha parlar,
1020 Leva los huels el sel, comenset a plorar.
En apres comenset son senhor a lauzar:
« Senher Dieus glorios, filh de Dieu net e car,
Sobeiranas lauros, grans grasias ti fauc,
Gloria et honor ti rent, bel Senher bons,
1025 Car la mieua vilheza tu as vist alegrada;
D'esperi-[**66 r°**]-tal alegrier, Senher, l'as sadolada.
(De) la tieua santa amiga, bona, benaürada,
Deriran la tot jorn, uey la m'as demostrada.
Lo tieu nom glorios, Senher, sie benezit,
1030 Isaussatz e laurat, car es humil e netz.
Senher, fay me venir per ta gran pietat,
En lo tieu sant palais, davant la tieua clardat. »
Cant ac sant Maisemin facha sa orasion,
E fon vengut lo jorn de la promesion,
1035 Intra en l'orador, en la ora sonada,
Atendet la promessa de la benaurada.

Digitized by Google

En lo sel esgardet cant ac ganren plorat,
E lauza Jesu Crist umilmens e de grat;
E garda sus en l'ayre, vi los angels cantar
1040 E la sieua cara filha vi entr'els alegrar.
Los angels la servian e sus la deportavan,
Lauran Dieu Jesu Crist et el se sadolavan.
Tant gran fon la clardat que la dona avia,
E tant gran resplandor que de sus deysendia
1045 L'orador del sant preyre n'era tant resplandens
Con sil rais del solel laïns fosa luzens.
Cant lo sant payre vi la santa Magdalena
En tant gran alegrier e de tant de ben plena,
Tremolet, ac paor e sos huels enclenet.
1050 Adons la santa filha umilmens lo sonet:
« Ay, car payre, non fujas ta filha resplandent;
Mais esgarda me, Senher, entrels angels luzens,
E veyras la clardat de que ieu soy vestida,
Per lo mieu amic dous que m'a aysi noyrida. »
1055 [V°] Sant Maysemin adoncx d'ela s'aprobenquet,
Issi de l'oratori, ad ela s'en anet,
E cant li fon de pres, quant la vi en sa cara,...
Que plus leugieramens pot om sus esgardar
1060 Lo clar solhel luent e mais pot bestensar
Non fa la plarent quara de l'amiga de Dieu,
Quar sobre totas es clara al(o) servize sieu,
L'amiga de Dieu prega [aisi] son car payrin:
« Oy, sans amicx de Dieu, bels payre Maisimin,
1065 Aujas ta filholeta, si te plas, sopligant,
Acampa tos pr[ev]eires am los messas-cantantz
E digas als clerges et a totz adordenatz,
E cant los auras totz denan tu acampatz,
Comanda lur que pregon nostra senhor per mi,
1070 En l'ora que veiran que ieu seray a la fin. »
Aras sant Maysemin sos clerges a acampatz,
E denant sa filhola los a totz ajustatz.
Ar es venguda l'ora que l'amiga de Dieu
Vol veritar el sel lo dous car amic sieu.
1075 Es venguda ploran al cosans Maysemin.
« Bels payre, si te plas, so li dis, entent mi:

Digitized by Google

Tu iest mos asivesques e payre esperital,
A tu fuy comandada quem gardesas de mal,
Fag o as totas oras, la tieua gran merse;
1080 Ar ti prec, si te plas, pren(as) gardament [de me],
Prec te cantes la mesa que ieu la puesca aurir,
E pueis, mon senhor, la ves que ieu deg transir,
Car l'ora es breujada que ieu deja pasar,
Cant auras dig la mesa, volray cumenegar. »
1085 Lo sant payre avesque a la mesa es intratz.
Cant ac dig lo mestier, et el s'es regiratz
E santa [**67 r°**] Magdalena.....
Per penre son senhor e per far sa jornada,
E del sant sacrefizi apres es abeurada.
1090 Levada s'es em pes e jois las mans el sel,
Aychi con s'abrases son car amic fizel.
E mentre que estava estenduda en sus,
Vengut es sos amicxs e ssos espos Jesus,
Vengutz i son los angels e Jesu Crist dis li:
1095 « Maria Magdalena, anas an mi;
Abrasa mi, espora, que per amor de tu,
Soy deisendut ades del payre e soy vengut a tu.
Anem sus el palais on te repauraras,
E car m'as tant amat, tostems m'amor auras. »
1100 Apres que l'amic ac s'amiga apelada,
Els angels an pres l'arma, el sel l'en an portada.
Quant l'avesque auzi que l'arma n'an montada
Jesu Crist an sos angels, sus el sel coronada,
Fes sonar las campanas e lo pobol venir,
1105 Els capelans els crerges si fes tot[z] revestir.
En apres lo sant cors, an gran devosion,
Pauzat l'an en .I. vas en sa confesion.
Aisi [lo sant] dimerge esta dona paset,
En l'ora de la prima, quar Dieus o comandet.
1110 Apres que ela fon en son vas sebelida,
Per .VII. jorns de son cors tal odor n'es isida
Que tug n'eron [**V°**] repletz aquels que la intravon,
E de lur malautias sals e sans s'en tornavon.
Al(s) san(s) cors venian sex, eran elumenatz;
1115 Quant i venian (los) contrag, els eron redreysatz.

Digitized by Google

Venian demoniatz et eron deslieuratz.
Tant gran son los miracles que Dieus vol demostrar
Per l'onnor de s'amiga, car el la volc amar,
Que tug sels que venian lo sepulcre tocar,
1120 De qualque malautia la volgeson pregar,
Sans e sals s'en partien e garitz de lur mal,
E, lauran Jesu Crist, tornon a lur ostal.
Ar parlem del sepulcre, de que fon fabregat,
De peira e de fust, ni con es entalhat.
1125 Lo sepulcre deu eser de peyra(s) presioza(s)
On jas la Magdalena santa e gloriosa.
Alabastrum l'apelon et es imagenat
De images corporals e mot ben desboisada,
Cant venc la Magdalena, descausa, repentent,
1130 En l'auberc de Simon, an presios engent,
Con si ufri l'engent plorant al Salvador,
Con el [li] perdonet, car li portet amor.
(Et) en aysi es contat con Dieus fon esta[ca]t
El peiron (e) cruzelmens e con fon corejatz,
1135 Con fon levat en cros et en lo vas pauzat.
En aisi es per sert lo sepulcre talhatz,
Et eisi con si venc la [santa] Magdalena
El sepulcre premiera, que era de dolor plena.
Aisi poira conoiser e sertamens vezer
1140 On jas la Magdalena quin vol saber lo ver...
Que lo sans asi-[**68 r°**]-vesque volc de costa jacer.
Solamens en lo mont non la volc tener car,
Non la volc en sa fin per ren deremparar;
De costa sa filhola si mes lo sieu pairin,
1145 Gran amor li portet lo corsans Maisimin.
Ar(as) son an. II. ensens lo pairin, (e) la filhola,
Andos los vas si tenon, el jas sols, (et) ela sola.
Fort es bels aquest luoc et onrat,
Per onor d'aquels .II. que son aqui pauzatz.
1150 Nengun homs non hi ven dezairatz de nul mal
Que non parta(n) garitz, alegres, sans e sals.
Aquest luoc glorios d'esta confession
Es de tant de vertut e de devosion
Que [nuls] comtes ni reis, ni autres prensipatz,

Digitized by Google

1155 Sian ducx o barons, o autres poestatz,
Non asage d'intrar en aquel luoc sagrat
An nulhas armaduras, tro que sie desarmatz;
Et quant er desarmat, an gran devosion,
Puesca intrar orar en la confesion.
1160 Nulha dona que sia, per nenguna santeza
Per riqueza que aia ni per nulha nobleza,
Ni petita ni gran, laïns non deu intrar.
Enaysi es escrig, garde si de peccar.
Lo luoc es apellat on jas la Magdalena
1165 Sant Maysemin per ver, et es vileta plena,
El comtat de Marselha, en l'asivesquat d'Aix,
Segon que ieu vos dic et es escrig atrobat.
Ar pregem tug [V°] ensems la santa Magdalena,
Nos quez em en lo mont en trebal et en pena,
1170 (C'ai)si con ella preget e perdon acabet,
Que per Dieus Jesu Crist, que ela tant amet,
Nos acapte perdon de totz nostres peccatz,
Que avem veramens en aquest mont obratz,
E nos aduga lay on es ela anada,
1175 Servida per los angels, denant Dieus coronada;
Car ela o pot ben far, car es de Dieus prevada,
Fameliar amiga, fizel e mot amada;
Et apres la lial Verges benaürada,
Mayre de Dieu lial, regena coronada,
1180 Fon aquesta en tera sobre totas levada(s),
Amiga esperital per Jesu Crist onrada,
Et en paradis de son amic approada,
De cors e de conselh davant totas premiera.
Aras fasam con sels que peccat an.
1185 La santa Magdalena davant los vuels tenran,
E ploron lur peccatz e n'ajon gran dolor.
Pregem la Magdalena c'aempre son senhor
Que gran merse nos aia en(o)s fasa perdonar
Dels mals que fag avem, e dels bens guerdonar.
1190 Que ela o fasa; per so fon perdonada
Que perdon acabes a la sieua mainada.
Doncas nos autres tug que em aysi vengutz,
Per aurir la sieua vida e la sieua vertut,

Digitized by Google

Li pregem umilmens, que em tug peccadors,
1195 Que(la) nos aia merse en prege son senhor
(Per) quels mals que fag avem e totz los falhimens,
Con que fag los aiam, els (de)desoblidam[ens]
Nos [**69 r°**] perdon(e), si li plas, aysi con perdonet
A la sieua cara amiga, que los pes li lavet,
1200 E nos preste espari con lo puscam servir
En esta prezent vida, amar et obezir,
E, cant venra al jorn que nos deurem issir
D'aquesta mortal vida, elan deja(n) venir
An los angels [vas nos] e nos dega levar
1205 Lay sus en paradis, davant Dieu (e) prezentar.

AMEN.

Anno Domini millesimo .ccc. LXXV. die .IIII. mensis Augusti fuit finitum istud romancium ad honorem Dei et mater (*sic*) ejus et ad honorem beate Marie Magdalene. Quā (*sic*) Bertrando (*sic*) Boysseti escripsit totum et..... (*Abréviation illisible engagée dans la tête de l'une des figures de la miniature qui suit.*)

Digitized by Google

DIALECTES MODERNES

NOTES DE PHILOLOGIE ROUERGATE

(Suite)

XI

Rouergue, en langue d'oc *Roergue* ou *Rosergue,* est le nom de ma province, et son habitant est dit en français *Rouergat.* De cette dernière forme ethnonymique je ne connais que deux exemples, le nom qui vient d'être cité, et *Auvergnat.* Quels sont donc l'origine et le sens élémentaire de la désinence *at* qui distingue ces deux noms dans la nomenclature des peuples et peuplades? Il est probable qu'elle est due à une interprétation inexacte de la terminaison des deux mots provençaux correspondants; et, quant à celle-ci, il est aisé d'en découvrir la source et la signification : elle n'est autre que notre suffixe péjoratif le plus usité. Nous disons, dans notre gallo-roman méridional, *un Roergás, un Auvernhás.* L'ignorance de cette particularité a été cause que le savant traducteur de *Flamenca* y a mal lu notre nom ethnique et l'a laissé introduit dans les vers suivants de ce poëme :

Daus totas partz cavallier venon,
E es granz la brega que menon,
E tuis et buis, e l'uc el crit.
En doas partz se son partit,
E dirai vos la partison :
Tut li Flamenc e Bergonon
E l'Alvernas el Campagnes,
E ben mil cavallier Frances,
Si son mes davan N'Archimbau.
De sa foron eil de Petau,
E Sangomer et Engolmes,
Breton e Norman e Tornes,
E Beruier e Lemosin,
Peiragosin e Cahercin,
Rosengas e Bedos et Got.

Digitized by Google

Une observation générale que nous ferons avant tout, à propos du curieux passage ci-dessus, c'est qu'il est regrettable que M. Paul Meyer ait cru devoir traduire l'œuvre du spirituel Bernadet d'une manière aussi libre : si la traduction y gagne quelquefois en agrément littéraire, elle y perd souvent de sa valeur philologique, scientifique, qui nous touche particulièrement, et dont le traducteur, philologue de profession, eut dû, ce nous semble, se moins désintéresser.

« De Guienne », c'est sous ce seul nom de province que la traduction résume les trois noms de peuples (ou censés tels) formant la dernière ligne de cet intéressant dénombrement. Sans m'arrêter, toutefois, à défendre les droits plus ou moins méconnus de « Bedos » et « Got », je me borne à relever le grief fait à mon appellatif provincial « Rosengas ! » ; après tout, rien de surprenant à ce que M. P. M. ait enjambé ce mot en traduisant ; car, ainsi écrit, le mot n'a aucun sens : on a mis là un *n* pour un *r*, et c'est *Rosergas* qu'il fallait lire et transcrire[1].

Il est à présumer qu'Auvergnats et Rouergats ne se sont pas donné eux-mêmes une appellation de forme désobligeante, et qu'ils la reçurent de voisins peu bienveillants à leur égard. Il est cependant à remarquer que, si la particule *ás* est péjorative, elle est en même temps augmentative, c'est-à-dire qu'elle exprime à la fois le repoussant et le redoutable. Et, d'autre part, un dicton rimé qui a cours parmi nous permet de supposer que la vanité de mes compatriotes ne souffre pas d'un qualificatif qui attribue la grandeur et la force, tout en excluant ce qui rend aimable. Le dicton en question est en dialecte gabalitain[2] ; mais, comme il a été évidemment composé

[1] M. Paul Meyer pourrait à la rigueur me répondre en alléguant la possibilité théorique d'une forme parallèle *rosengas* pour *rosergas*, analogue à *diminge, monge, canonge,* variantes de *dimergue, morgue, canorgue*. Cette hypothèse rencontrerait une objection : c'est que le *g*, procédant de la terminaison latine *nicus*, n'est pas guttural, mais chuintant. Toutefois, nous voyons dans une des séries voisines, *porgue*, du lat. *porticus*, au lieu de *portge* et *vengar*, pour *venjar*, de *vindicare*.

[2] Le Gévaudan a deux dialectes, celui du nord et celui du sud ; c'est du premier qu'il s'agit ici. Il est caractérisé surtout par le chuintement des CA et GA primitifs : *capra, gallus*, y font *chabra, jal*. Il ne se distingue guère de

Digitized by Google

avec le dessein d'affirmer une supériorité de taille et de muscles, et peut-être aussi de courage, chez les gens du Rouergue sur leurs voisins du Gévaudan, ce n'est pas évidemment parmi ces derniers que doit en être cherché l'auteur. Quoi qu'il en soit, voici la pièce. C'est un Lozérien qui est censé parler :

Tres shian
Del Javaudan
Contra'n Roergá
Tot rosselá.
Nos pressava, lo pressavian ;
Se fosshian sieis lo crevasshian!

Trois nous étions — du Gévaudan — contre un *grand diable* de Rouergat — tout blond. — Il nous pressait, nous le pressions ; — si nous eussions été six, nous le crevions !

Comment rendre en français tout ce que renferme *rosselás,* formé du simple adjectif *rossel,* blond, accru de notre intraduisible suffixe *as? — Un grand diable de blond,* je ne trouve pas mieux, je ne trouve même pas autre chose, de même que je ne saurais traduire *un homenás* autrement que par *un grand diable d'homme.* « Un Roergás tot rosselás » comporte donc la traduction que nous en avons risquée : « un grand diable de Rouergat tout blond. » Qu'on me permette une courte digression qui m'est suggérée par cette épithète de blond, par laquelle l'homme du Rouergue se trouve caractérisé dans les vieilles rimes populaires qui viennent d'être transcrites. Il y a quelque vingt ans de cela, dans une discussion fort longue (elle dura deux années) et fort orageuse que j'eus avec feu Broca devant la Société d'anthropologie de Paris, au sujet de l'influence des milieux sur les caractères de race, je soutenais, entre autres propositions, que, si le portrait classique des anciens Gaulois, que tous les auteurs de l'antiquité s'accordent à nous représenter comme des géants au teint de lait (*lactea cutis*) et à la chevelure d'or, ressemble si peu à la masse des Français modernes, c'est parce que, premièrement,

l'auvergnat qu'en ce que *l* finale se conserve au lieu de se vocaliser en *u*. Le lozérien du sud ne se différencie du rouergat de l'est que par un seul signe : il ne diphthongue pas l'*o* ouvert.

Digitized by Google

les Grecs et les Romains qui tracèrent ce portrait n'avaient pris pour modèles que des chefs, c'est-à-dire des nobles, et, secondement, parce que ces nobles gaulois, de même que ceux dont nous dotèrent plus tard les invasions germaniques, étaient d'une autre race que la masse plébéienne ou esclave, qui offrait, suivant toute probabilité, le type brun et trapu de la généralité de notre population moderne, dont ees plébéiens et serfs inaperçus furent la souche. A l'appui de cette thèse, j'apportais, entre autres arguments, une observation incontestablement très-curieuse, — car le fait en lui-même est de notoriété publique dans l'Aveyron et n'y peut rencontrer de contradicteur :— c'est que, tandis que les Aveyronnais pris indistinctement sur un champ de foire, par exemple, ou dans une caserne, ne présentent que deux blonds sur quinze adultes, ce n'est pas seulement la plupart, mais ce sont *toutes* les anciennes familles de noblesse campagnarde du Rouergue qui offrent le type blond avec tous ses caractères accessoires.

Le témoignage de la *Pharsale :*

Solvuntur *flavi* longa statione Ruteni,

ne me gênait guère dès lors ; cependant si, dans les *flavi Ruteni,* nous nous voyons autorisés à ne voir que les ancêtres ou prédécesseurs de nos gentillâtres du Rouergue, le *Roergás tot rosselás,* mis en scène dans le dicton précité, a, il faut en convenir, toutes les apparences d'un gardeur de vaches : ce serait donc le *peuple* rouergat proprement dit qui se ferait remarquer par des cheveux blonds...Nullement: le couplet gabalitain n'est qu'une vantardise rouergate dans laquelle l'homme du Rouergue ne se contente pas d'exalter sa force et sa bravoure aux dépens d'autrui ; il s'y arroge l'un des traits physiques de son aristocratie de race ; il s'y dépeint *tout blond,* ce qui est une qualité singulièrement prisée et enviée chez nos paysans. « Blond, blonde comme l'or », c'est le plus grand éloge qu'on puisse faire de la beauté d'un jeune homme ou d'une jeune fille parmi eux.

Toujours à propos des indications anthropologiques que peut fournir la philologie, et à propos de ma discussion avec le célèbre Broca, je ferai ici un autre rapprochement qui peut in-

Digitized by Google

téresser. Je soutenais contre mon éminent antagoniste que les milieux, le milieu physique et aussi le milieu moral, social, influent sur la forme humaine, et j'apportais, entre autres faits à l'appui de mon dire, le résultat de milliers d'observations relevées sur la population aveyronnaise, établissant que, tandis que nos paysans sont uniformément, presque sans exception, et énormément *brachycéphales*, l'Aveyronnais originaire de la ville a la tête beaucoup plus allongée d'avant en arrière et la face beaucoup moins large. Un dicton rouergat, consigné dans le dictionnaire patois de l'abbé Vayssier, apporte un témoignage en faveur de ma proposition. C'est un dialogue rimé entre une fille des champs et une jeune citadine, par un jour de marché. Celle-ci interpelle d'abord la paysanne, qui lui riposte sur le même ton, où la politesse et l'aménité des interlocutrices ne brillent guère, par parenthèse :

Días, filha de mas!
Tantolhada davan e detras,
Quan vendes ton formatge gras?
— Eh tu ! filha de vila,
Morre d'enguila,
Miral de fenestra e boldras de liech,
Lo pagarás cinq sous e miech.

Dis, fille de hameau ! — crottée devant et derrière, — combien vends-tu ton fromage gras ? — Eh toi ! fille de ville, — *museau d'anguille,* — miroir de fenêtre et bourbier de lit, — tu le payeras cinq sous et demi[1].

« Museau d'anguille ! » en jetant ce quolibet à la face de son adversaire, la villageoise marque avec orgueil et mépris le contraste qui existe entre leurs visages, et qu'elle estime tout à son propre avantage.

[1] A « tantolhada davan e detras », il existe une variante dont l'allusion m'échappe : « que tiras davan coma detras. » Au lieu de « miral de fenestra », dont l'idée est que la fille de ville est encadrée dans sa fenêtre, telle que l'image d'une personne dans la glace où elle se mire, on dit encore : « batal de fenestra. » Batal signifie battant de cloche, et, par cette figure, la citadine est représentée dans la fenêtre comme le battant dans la cloche, dans laquelle il peut bien s'agiter, mais à laquelle il est attaché et dont il est inséparable. Ajoutons, à propos du mot *batal,* ou mieux *batalh*, qu'il est la racine du verbe rouergat *batalhar,* qui ne signifie pas batailler, mais babiller.

Digitized by Google

Rentrons, en finissant, dans la philologie pure.

Que les mots *Auvernhas* et *Roergas* soient des péjoratifs, c'est fort bien ; mais quels sont les substantifs ou adjectifs simples sur lesquels s'est greffée la désinence caractéristique? Cette question, qu'on peut m'adresser, est très-légitime, et je vais m'efforcer d'y répondre.

Le radical de *Roergas* est *roergue* = lat. *rutenicus*, c'est-à-dire un adjectif, lequel dut, dans le principe, être appliqué à la fois au pays (*rutenicus pagus*) et à l'habitant, ainsi d'ailleurs que pareil usage est devenu définitif pour ce qui est des dénominations adjectives *Lemosi* et *Caherci*[1], = *Lemovicinus, Cadurcinus*, qui désignent jusqu'à ce jour deux provinces et en même temps l'homme qui les habite.

Roergue ou *rosergue* étant la métaphonie provençale du latin *rutenicus*, on dut dire dans le principe *lo Rosergue*, pour le Rouergue et pour le Rouergat. Mais la désinence *ergue* présentant une métamorphose hétéroclite du latin ...*icus*, où ce suffixe est totalement défiguré et méconnaissable, *rosergue* cessait de s'entendre comme adjectif, et sa double acception de nom géographique et de nom de peuple produisait une équivoque étrange et inexplicable, ce qui n'avait pas lieu pour *lemosi* et *caherci*, qui ont conservé jusqu'à ce jour leur valeur qualificative. Voulant sortir de cette confusion, on ajouta au mot un suffixe supplémentaire, le péjoratif et majoratif *ás*, pour en faire un appellatif ethnique distinct. Il en fut de même pour *Auvernhás*, formé d'un adjectif primitif *auvernhe*, répondant à un prototype latin *arvernius*, ou peut-être *arvenicus*.

J.-P. Durand (de Gros).

(A suivre.)

[1] C'est très-fautivement que les Français ont traduit *Caherci* par *Quercy*; ils devaient dire *Quercin*. L'*y* ou l'*i* provençal de *Caherci* est en effet pour le latin *inus*, car *caherci* fléchit en *cahercina* au féminin. Que ne disent-ils aussi le *Limousy*?

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

Der Troubadour Bertolome Zorzi, herausgg von Emil Levy. Halle. Max Niemeyer, 1883.

Ce n'est pas aux lecteurs de la *Revue des langues romanes* qu'il peut être nécessaire de recommander une publication de M. Émile Levy. Ils ont pu apprécier, dans les travaux que nous a donnés notre jeune confrère, et sa critique pénétrante, et son solide savoir et son excellente méthode. Ces qualités ne sont pas moins sensibles dans cette édition du troubadour vénitien Zorzi que dans celle de Guilhem Figueira, qui fut dès le début si justement remarqué de M. Levy, et dans celle de Paulet, de Marseille, qu'il publia il y a deux ans dans cette *Revue*.

Une étude très-consciencieuse sur la vie et les œuvres de Zorzi, pour laquelle M. Levy a utilisé, outre les deux biographies provençales qui nous ont été conservées et les renseignements épars dans les œuvres de ce troubadour, tous les documents historiques qui lui ont été accessibles[1], remplit les vingt premières pages du volume. Le poëte y est jugé équitablement, sans excès d'indulgence ni de sévérité. Diez, en un endroit, avait trouvé qu'il manquait de délicatesse ; M. Levy montre que cette critique, pour plusieurs raisons, n'est pas fondée, et qu'au contraire Zorzi se montra toujours mesuré dans son langage, comme il se piquait de l'être en effet.

La biographie de Zorzi est suivie de l'examen des dix-huit compositions qui nous restent de lui, au point de vue de la métrique et de la rime. M. Levy donne le *schema* de chacune d'elles, en indiquant, quand il y a lieu, les pièces d'autres poëtes dont la construction est

[1] Il n'a pu malheureusement consulter tous ceux qu'il lui aurait été utile de connaître, et c'est un peu la faute de nos bibliothèques de Montpellier (car c'est ici que M. Levy a préparé son travail), dans lesquelles manquent encore beaucoup des publications les plus indispensables pour l'histoire de l'Italie au moyen âge. L'auteur d'un bon travail sur les troubadours italiens, dont nous rendrons compte ailleurs, et qui a paru bien peu après celui de M. Levy, M. O. Schultz, a pu puiser à des sources plus abondantes, ce qui lui a permis, dans la notice, d'ailleurs très-courte, qu'il a consacrée à Zorzi, d'être sur quelques points plus exact et plus précis que n'a pu l'être M. Levy, particulièrement quant aux dates. Ainsi il résulte des textes cités par M. Schultz que Zorzi dut être fait prisonnier par les Gênois en 1266 et rendu à la liberté en 1273. M. Levy plaçait le premier événement en 1263, le second en 1270.

Digitized by Google

identique. Il fait en passant (n° 18, note) une observation très-juste sur les rimes intérieures et le vrai criterium de ces rimes.

Zorzi est, de tous les troubadours italiens, celui qui a pris avec le provençal le plus de libertés. Il est visible qu'il le savait mal. Il ne distingue pas l'*e* ouvert de l'*e* fermé. Sa langue est sans homogénéité, souvent obscure, émaillée de barbarismes, de solécismes et de néologismes. Il prend les mots et les formes de toutes mains, les détourne parfois de leur signification, et ne craint pas d'en forger lui-même. Les critiques, de son vivant, ne lui manquèrent pas, comme il paraît par une pièce qu'il composa pour se défendre de celles que deux jongleurs, dont il parle d'ailleurs avec courtoisie, faisaient de ses chansons.

M. Levy remarque avec raison que Zorzi, qui fait preuve dans cette pièce d'une assez grande suffisance, aurait dû se montrer plus modeste, et il récapitule rapidement, dans une note, à cette occasion, les fautes les plus ordinaires de son auteur. Une des plus choquantes est l'emploi fréquent des formes de l'indicatif présent pour le subjonctif (*a* pour *e*), dans les verbes de la première conjugaison. M. Levy pense que Zorzi a employé aussi, en quatre endroits, le subjonctif pour l'indicatif. Mais le fait paraît moins sûr. *Revel*, 3, 67, est *rebellem*, non *rebellet* (car *a* = *habet*); la perte d'un vers après *desmenta* (6, 74) laisse des doutes sur le sens précis de la phrase; *garenta* (6, 24) était probablement rattaché par Zorzi à un verbe *garentar*, imaginé par lui, d'après *coventar* et autres semblables. Quant à *perda*, 11, 3, cité également par M. Levy, il n'y a pas lieu d'en tenir compte. Le ms. porte *perdra*, qui peut très-bien rester, et *perda*, d'ailleurs, fallût-il l'adopter, serait là très-correct, puisque l'indicatif ne conviendrait pas.

M. Levy, d'après une communication de M. Gaspary, explique par une influence italienne les subjonctifs en *a* (première conjugaison), dont il vient d'être question. C'est, je pense, à la même influence qu'il faut attribuer l'emploi de *cortes* (17, 15) au féminin (voy. Diez, trad. fr. II, 351); peut-être aussi celui de *menra* (5, 87) pour *menara* (cf. *merrò*), de *preisons* (8, 36) au sens de *prisonniers* [1] (cf. *prigioni*), et enfin la singulière confusion des deux genres qui se remarque, en *jois*, dans la pièce n° 1, vv. 37-44. Cf. Gaspary, *die Sicilianische Dichterschule*, p. 81 de la traduction italienne. Ajoutons l'emploi de *valors* (6, 24) comme nom masculin, que M. Levy a d'ailleurs signalé lui-même, et celui de *mia* (15, 44) sans l'article.

D'autres particularités de la langue de Zorzi sont l'emploi de *quar*

[1] On pourrait aussi penser, pour ce mot et pour le précédent, à une influence française. On sait combien, au temps de Zorzi, notre littérature épique était répandue au nord de l'Italie.

Digitized by Google

au sens de *afin que* (5, 22 ; 7, 90 ; 10, 144, 146 ; 12, 31); du pronom neutre *o* pour le masc. *lo* (3, 73 ; 11, 4 ; 13, 37, 45; 14, 2); de l'article féminin *li* dans le rôle de l'accusatif singulier (1, 46 ; 2, 63 ; 18, 13).

A ces remarques générales j'en ajouterai un certain nombre de particulières, soit pour compléter celles de M. Levy, soit pour proposer quelques corrections à son texte.

Biographie, II, 5. Cette biographie a dû être rédigée (comme celle de Ferrari et peut-être aussi l'une au moins de celles de Sordel) par un Italien. Ainsi s'explique qu'on y trouve un italianisme aussi caractérisé que «ven appellatz », sur lequel M. Levy appelle l'attention, et dont, pas plus que lui, je ne connais d'autre exemple dans les textes provençaux.—L. 5. « sa terra. » M. Levy trouvera d'autres exemples anciens de cet emploi de *suus* pour *illorum* (connu aussi de l'italien) dans la *Romania*, IV, 345, et V, 234.

I, 37. Lis. *Quel.* — 40. Lis. *Q'on.* — 65-67. M. Levy confesse n'avoir pas saisi le sens de ces trois vers, et il est certes bien excusable, car c'est là un des passages où Zorzi, si du moins la signification que j'y trouve est bien la véritable, malmène le plus la syntaxe et le vocabulaire. Voici comment je les entends : (Je prie Dieu qu'il me rende obéissant à ses lois), car autrement je ne pourrai échapper (*m'er estiers sals*) au chaud et au froid (c'est-à-dire aux peines de l'enfer [1]), qu'attire [au pécheur] une vie folle telle [que la mienne].

II, 40. *Retrar*, qu'on trouve ici à la rime, et en trois autres endroits notés par M. Levy (IV, 20), se rencontre aussi dans la complainte sur la mort du roi Robert (Bartsch, *Denkm.*, 51, 1) et dans une chanson de Peire Milon (*Gedichte*, 918, 5), troubadour qui emploie pareillement, dans la même pièce, *lar* pour *laire*, et ailleurs (*ibid.*, 288) *crer* pour *creire*, en rime avec *vezer, poder*, etc. Un autre exemple de *retrar* est fourni par Raimon de Castelnau dans son *Doctrinal*, v. 61 (Suchier, *Denkm.*, p. 243). Cf. *far*. Ces formes en supposent de moins abrégées, où la diphthongue seulement s'était simplifiée, par rejet de l'*i*, telles qu'on les trouve dans quelques documents de la région orientale de la langue d'oc, par exemple dans le Cartulaire de Romans : *fare, mare, comandare*.

46 et suiv. Le poëte, dans ce couplet, fait peut-être allusion à une *raso*, plus développée que celle qui nous est restée, du sirventes de Bertran de Born : *D'un sirventes nom cal fur longor ganda*.

V. 47. Lis. ou corr. *comdar*.

III, 26. Une note n'aurait pas été de trop pour signaler ici l'emploi

[1] Cf. Honorius d'Autun, *Elucidarium*, lib. III, cap. 4.

Digitized by Google

singulier de la préposition *a* avec *eslonhar*. Zorzi a pu être influencé par *fugir*, qui se construit, comme on sait, avec *a*. — Au vers précédent, *El* est-il pour *E el* (le locatif pour le datif) ou simplement pour *E lo?* M. Levy n'a pas dit ce qu'il en pense.

106. La corr. *no'n*, proposée par M. L., est inutile, *noi* ayant le même sens. *Ne* et *y* échangent en effet souvent leurs rôles. Cf. la note suivante.

115. M. Levy pense que *jujatz* est ici pour *jujat (judicatum)*. Comme la phrase n'y gagnerait rien en clarté, il vaut mieux ne pas mettre au compte de notre poëte une si forte irrégularité (ce serait la seule de ce genre) et traduire simplement ce *jujatz* par *judicatis*. *n'a*, bien entendu, est *inde ad; si n'a dreg* (qu'il faut lire avec A) doit être placé entre deux virgules : « s'il y a droit, si c'est juste. » Il convient ensuite d'écrire *Na Gaug* et *rend'*.

IV, 17. Lis. *Ni* (faute d'impression). *s'ira*, que M. L. a corrigé *m'ira* pouvait, je pense, rester. Le poëte a dû se croire autorisé à dire *s'ira*, (la douleur qu'*elle* me cause) comme il aurait dit *s'amor* (l'amour qu'*elle* m'inspire). — 20. « poiria. » Corr. *poirai?* — 80. Lis. *Apres*, en un seul mot (*j'appris*).

V, 11. Je mettrais un point-et-virgule après ce vers; la phrase n'est pas finie, mais le repos qu'on peut faire en cet endroit excuse jusqu'à un certain point l'auteur de l'infraction aux lois de la rhythmique signalée par M. Levy. — 30. Je lirais, avec IK, *segl 'a plazer*. — 74. « eschan. » M. Levy note avec raison cette forme remarquable, qu'il a constatée en outre dans une chanson encore inédite de Raimon Jordan. *(es)chan* est à *(ex)cadunt* comme *van* à *vadunt*. Cf. *cazo* et *vazo*, qui sont dans un rapport inverse, *cazo* étant la forme la plus ordinaire de *cadunt*, et *vazo*, au contraire, la forme la moins usitée de *vadunt*. — 76. Lis. *si' aprop.* — 78. Corr. *A vos?*

VI, 45. *parlan* est ici, à mon avis, un participe présent. Je mettrais, en conséquence, un point d'exclamation après ce mot et un tiret au commencement du vers. — 55. « qu'ieu dopti. » Exemple à noter de subj. en *i*. Il y en a un autre (*prezi*) au v. 24 de la pièce XII. Des formes pareilles se rencontrent dans des textes de la Provence. Mais dans Zorzi, ce sont peut-être encore des italianismes. — 80. *er*, comme le remarque M. L., ne convient guère ici. En changeant seulement l'*r* en *m*, on aurait *auem* (= *audimus*), formule dont on a d'autres exemples, et qui donnerait un sens parfait.

VII, 22. J'écrirais *pasa* = transgresse. — 98. Je ne sais comment M. Levy comprend ce vers, sur lequel une note aurait paru nécessaire. *ral* est-il *habet illam*, précédé de la particule *re*, si commune en ancien français? ou faut-il corriger *jal? fal? val?*

Digitized by Google

VIII, 32. Lis. ou corr. *comdat.* — 59. J'aimerais mieux lire *ensegral,* d'après IK. *Treu,* que M. Levy explique fort bien, se trouve aussi avec un sens pareil ou analogue à celui qu'il a ici, dans une chanson de Peire Vidal (édition de M. Bartsch, IX, 47) et dans la *Chanson de la Croisade albigeoise,* v. 4589. Cf. ma note sur ce vers dans la *Revue,* IX, 359.

IX, 31. J'écrirais *Qui,* avec IK, en mettant une virgule à la fin du vers précédent. L'imparfait aurait ici, comme il arrive fréquemment, la signification du conditionnel.

X. Des éditions antérieures de cette pièce, M. Levy ne mentionne que celles de Rochegude (P. O., 210) et de Mahn (*Gedichte,* 556). Il n'aurait pas dû oublier celle de Diez (*Ueber die Minnehöfe,* 1825, p. 109). — 29. J'aimerais mieux *dreg,* d'après I (car je n'entendis rien rapporter sur quoi je me pusse *justement* récuser...). — 39. Lis. *respondia,* avec Rochegude et Diez. — 47. Je lirais, en mettant seulement un point-et-virgule au vers précédent, *Q'on...* et corrigerais *val* en *vol.* — 76. J'écrirais *devinanz'* (*devinanza*) et supprimerais la virgule à la fin du vers précédent, pour mieux marquer la relation de *si* à *chauzir* (on peut difficilement distinguer *si....*) — 83-84. Je ne sais, pas plus que M. Levy, à quel roman (car ce doit être un roman) ces deux vers font allusion. — 86. Écrire *de bon aire,* en trois mots. — 97. « qu'an. » Il faut *qu'a'n,* dans le système suivi par M. Levy. — 147. Lis. *ages?* Diez *agues.*

XI, 7. Lis. *dezir 'entrar.*

XII, 24. Lis. *si l'es* ou *sil es (si li es).*

XIII, 11. Je m'étonne que M. Levy ait pu voir une obscénité dans ce vers. Le sens est sûrement : « Car il ne convient pas de tenir cachés les mérites d'une dame si parfaite. » Il faut, bien entendu, écrire *domn'a cubrir.* — 13. *quil* pouvait rester. Les exemples pareils de la réduction de *eil* à *il* ne sont pas très-rares. — 16. Lis. *fai?* — 20. Zorzi semble avoir voulu donner ici à *lauzar* le sens d'*inspirer,* qu'il aura déduit de celui de *conseiller.*

XIV, 7. Il suffirait, je pense, de corriger *que ; nos conogues* = *ne fût connu.* — 19. Lis. *guerrejans es.* — 46. « grecs. » Note : *grec.* Double faute d'impression ? Ce devrait être l'inverse.

XVI, 26. Lis. *s'en.* — 59. Lis. *cuj'om.* — 60. Corr. *Quei* ou simplement *Que?* — 61. La corr. indiquée par M. Levy (*valgr' outrals*) est certainement la bonne, « car autrement il ne vaudrait pas, comme il vaut, plus que les plus prisés. » — 65. Corr. *quey ac.* — « plazenz. » Je ne crois pas que nous ayons là, non plus qu'au v. 49 de la pièce XVIII, une infraction aux règles de la déclinaison, comme le pense M. Levy (note sur III, 115). *Plazenz,* dans ces deux endroits, est adverbe. Cf. ce vers du poëme sur la Madeleine, publié dans ce numéro :

Digitized by Google

Et ab sos pels dauratz los eisuga *plazent*.

73. Le verbe composé *convens* paraît employé ici dans la signification du simple. Nouvel exemple des « sens inattendus » que Zorzi impose aux mots dont il se sert.

XVIII, 26. « Lamorat » = *l'Amirat*, probablement Saladin.— 49. Corr. *nols?* — 50-55. Il faudrait au moins un point-et-virgule après *viuran;* j'en mettrais un autre, ou même un point, au v. 52, après *cozenz*. Ce qui suit serait un vœu de l'auteur : « Puisse Charles (*estz bars*) être honni lui-même pour avoir fait honnir, etc. » Mettre une virgule après *ges* (v. 54). — 58. Corr. *E fai albir?* Zorzi aurait employé ce mot dans la signification de *sens*, et la phrase serait interrogative.

En terminant, j'exprimerai le vœu que M. Levy, pour sa prochaine publication, choisisse, dans son riche portefeuille, les œuvres d'un poëte qui mérite un peu mieux d'être mis en pleine lumière que celui auquel il vient de consacrer ses soins : celles de Sordel, par exemple, — s'il veut encore avoir affaire à un troubabour italien,— dont je sais qu'il est on ne peut mieux préparé à donner une bonne édition critique.

C. C.

Paul Reiman, **die Declination der Substantiva und Adjectiva in der Langue d'Oc bis zum Jahre 1300**. In-8°, p. 84. — Danzig, 1882.

(*Suite et fin*)

IIIe Classe (p. 60)

Substantifs féminins parisyllabiques finissant en consonne ou en e.

Flexion. Cas suj. s. *-s*. pl. *-s*.
Cas obl. — *-s*.

Maire et *molher* ne prennent pas d'*s* au cas sujet singulier.

M. Reimann donne un grand nombre d'exemples qui confirment cette règle, et il explique ou corrige quelques passages où elle semble être violée. En parlant des vers 538 et 1950 du roman de *Flamenca*, p. 67, M. R. dit que *amors*, qui s'y trouve au cas oblique, doit être regardé comme pluriel dans la signification de *Liebesgeschichten, Liebschaften*. C'est bien le pluriel, mais la signification donnée par M. R. est inadmissible au vers 538 :

Siei esgart douz e plen d'amors.

Digitized by Google

C'est tout simplement le pluriel d'un substantif abstrait, qui se trouve si souvent en provençal, comme M. R. lui-même l'a remarqué p. 63, note. C'est la même chose dans un vers de Peirol :

Peirols fai fin e verai
Lo sonet per amors
On sos cors es totz jors.
(Bartsch, *Ch.*[3], 139, 15.)

IVe Classe (p. 68)

Substantifs imparisyllabiques avec accent mobile

Flexion	masc.	fém.
Cas suj. s.	̀— (—)	̀— (—)
Cas obl. s.	— ́—	— ́—
Cas suj. pl.	— ́—	— ́— *s.*
Cas obl. pl.	— ́— *s.*	— ́— *s.*

Cette partie du travail de M. Reimann en est la plus faible. D'abord, tous les substantifs de cette classe ne sont pas imparisyllabiques, la majorité même ne l'est pas ; par exemple tous les mots en *aire, eire, ire, pastre, mendre, majer, senher.* Puis la flexion est bien loin d'être aussi rigoureusement observée que le ferait croire le petit nombre des exceptions citées par M. R. Il y a cinq sortes de déviations de la règle, dont les exemples ne sont pas rares. On trouve : 1° le cas sujet singulier avec un *s;* 2° la forme du cas sujet singulier employée au cas oblique singulier et au cas sujet pluriel ; 3° la forme du cas sujet singulier avec un *s* employée au cas oblique pluriel ; 4° la forme du cas oblique singulier avec un *s* au cas sujet singulier, par exemple *menors ;* 5° la forme du cas oblique employée au cas sujet.

Quant aux formes avec *s* au cas sujet singulier, que M. R. passe sous silence, Diez avait déjà noté les formes *emperaires, bars, dracs, falcx* (*Gram.*, II, 40), et M. Chabaneau observe (*Gram. lim.*, p. 136) qu'un *s*, qui n'était ni nécessaire, ni étymologique, fut souvent ajouté par fausse analogie au cas sujet singulier des noms de cette classe, assez rarement aux noms terminés en *e*, mais généralement aux noms dont la désinence était une consonne. Voilà quelques exemples :

Car Jhesu dir vol *salvaires*
Segon los enterpretaires
(*Brev. d'am.*, 21056.)

Digitized by Google

Si cum es *bars*
Clars
(Azaïs, p. 110.)

Bem meraveill com negus honratz *bars* (: *galiars* au cas sujet)
(Stengel, *Blumenlese der Chigiana,* nº 11.)

La désinence *aires* (= *ator* (*atro*)) se trouve plusieurs fois dans le *Breviari d'amor;* mais, comme c'est à la rime, les exemples qu'offre ce poëme ne peuvent pas être regardés comme des preuves sûres. Pourtant, il n'est pas inutile de les noter. V. 3576, *payres : governayres;* v. 18370, *jogaires : laires;* v. 18400, *bauziayres : trichayres,* etc.

De la seconde irrégularité, c'est-à-dire de l'emploi de la forme du cas sujet du singulier au cas oblique singulier et au cas sujet pluriel, M. R. donne quelques exemples page 75. Mais il en aurait pu citer beaucoup plus. M. Stimming, *Bertran de Born,* 5, 40, note, en avait déjà relevé un assez grand nombre, et M. Reimann, qui connaissait cette note, car il la cite, a passé, à tort, sous silence tous ceux de ces exemples qui ne se trouvent pas dans les textes qu'il a pris pour base de son travail. Voici quelques autres exemples que nous avons recueillis nous-mêmes :

Qu'En Marcabrus a lei de *predicaire* (: de bon aire)
(Raimon Jorda, M. *W.,* 30, 2.)

Qu'adon nom sobret d'aitan
La beutatz de la *bellaire*
Qu'es d'onor e de pretz maire.
(Bert. Zorzi, M. *G.,* 556, 6.)

Al repaire
Mi *pecaire*
Metal paire
Reis celestials.
(Azaïs, *les Troub. de Béziers,* p. 114.)

Car dos monumens hi avia,
L'un de sa *sor* lo soteyra
De la filholal sobeyra.
(*Ste Enimie,* 1591.)

Selon M. R., p. 77-8, ce ne sont que les deux mots *laire* et *bar* qui présentent la forme du cas sujet singulier au cas oblique et au cas sujet pluriel, à côté de *baro* et *lairo*. Les autres exemples qu'il cite de cette irrégularité, il tâche de les expliquer de manière à faire disparaître la violation de la règle. Il n'a pas toujours été heureux dans ces explications. Celle qui concerne le passage de Peire Vidal, 16, 38, est bonne, sauf qu'il vaudrait mieux écrire *vens om* que *venson*.

Digitized by Google

On ne peut pas en dire autant de l'explication de *tornejaire* au cas oblique, chez Bertran de Born, 26, 46; M. R. y voit une confusion de la construction ou peut-être un changement de suffixe (*tornearium* = *torneatorem*). Par le changement de suffixe, il explique aussi *creaire* et *salvaire* ou cas oblique dans le *Brev. d'am. Creaire* aurait été influencé par *salvaire,* ces deux mots étant souvent employés ensemble (*creaire* = Dieu le père, *salvaire* = Dieu le fils), et *salvaire* gardant presque toujours cette même forme au cas oblique, car M. R. ne connaît qu'un seul exemple de *salvador,* dans *Gir. de Rossilho;* la supposition d'un changement de suffixe ne lui semble pas trop téméraire. Mais *salvador* est loin d'être aussi rare que le croit M. R. Cette forme se trouve par exemple dans Mahn, *Werke,* IV, 65; Mahn, *Ged.,* 1041, 3; *Crois. albigeoise,* 5336, 6753, 7760; *Passion du Christ,* éd. Edström, 244, 781, 883; Suchier, *Denkmäler,* I, 216. L'explication proposée par M. n'est donc pas admissible. Quant aux formes *bar* et *laire* au cas oblique, M. R. ne les explique pas du tout. Il est évident que tous ces exemples d'irrégularité apparente doivent être considérés au même point de vue.

Je dis irrégularité apparente; car, si l'explication que je vais à mon tour soumettre au lecteur est admise, ces formes ne sont plus à regarder comme des cas obliques irréguliers de la quatrième classe, mais comme des cas obliques réguliers de la seconde[1]. Je crois qu'on doit expliquer ces formes comme suit. Des formes comme *bar* et *baro, salvaire* et *salvador,* étaient si différentes l'une de l'autre que le peuple n'y voyait plus deux cas du même mot, mais les regardait comme deux mots différents, existant l'un à côté de l'autre. A ces mots on donnait la flexion générale des substantifs avec accent fixe. Au lieu de *bar, baro, baro, baros,* on formait:

a) *bars* et	b) *baros,*
bar	*baro,*
bar	*baro,*
bars	*baros.*

Au lieu de *salvaire, salvador, salvador, salvadors,* on formait:

a) *salvaires* et	b) *salvadors,*
salvaire	*salvador,*
salvaire	*salvador,*
salvaires	*salvadors.*

De cette manière s'expliquent les quatre premières déviations notées ci-dessus et les formes citées du groupe *a*.

[1] Cf. Chabaneau, *Gram. lim.,* p. 146-7.

Digitized by Google

Cas sujet singulier : *bars, salvaires ;* voyez les exemples cités plus haut.

Cas oblique: *predicaire, pecaire* (voyez plus haut), *tornejaire,* dans le passage de B. de Born ; *bar* et *laire,* dont M. R. donne aussi des exemples ; *salvaire, creaire;* cf. M. R., p. 745, etc.

Cas sujet pluriel: *bar, laire* (M. R., p. 77, 78), *servire, galiaire,* etc., cités par M. Stimming, B. de Born, 5, 40, note.

Cas oblique pluriel: *enterpretaires, Brev. d'am.,* 21057.

Quant aux formes du groupe *b,* il n'y a que le cas sujet singulier qui n'est pas conforme à celui de la quatrième déclinaison. Voici des exemples:

E que el es plus salvatges
Que ors ni senglars ni leos
Ni lops ni vibra ni *dragos.*
(*Brev. d'am.,* 19265.)

Solh dizia sos *companhos* (: nos)
(*Brev. d'am.,* 23625.)

Quar lo soleilhs es trop majors (: los actors)
Que la terra LXX. vetz.
(*Brev. d'amor,* 4322.)

Ayant donné la flexion de la deuxième classe aux noms masculins il était naturel qu'on donnât celle de la troisième aux substantifs féminins. Je n'ai pourtant pas d'exemples du cas sujet pluriel.

Groupe *a :* cas sujet singulier, *sors, Flamenca,* 4781; cas oblique, *sor, Ste Enimie,* 1591; *Brev. d'am.,* 19819, 34407. Groupe *b: majors (sc. amors), Brev. d'am.,* 709 *menors (sc. amors), ib.,* 718 (exemples cités par M. R.), *belazors,* Bartsch, *Chr.*[3], 91, 19.

Quant à la cinquième irrégularité mentionnée plus haut, l'emploi de la forme du cas oblique au cas sujet, c'est la tendance bien connue du XIIIe siècle, par exemple *senhor,* Guir. Riq., 78, 163 (cité par M. R.); Joan Estève (Azaïs, p. 106-7):

Quo fai la *gensor*
Qu'es de beutas flor...
Nis lia
El mon *bellazor*
E qu'ieu *amador*
Sieus sia (: melhor, cas obl. sg.; d'albor, plor subj. prés.)

D'autres exemples sont dans Stimming, B. de Born, 5, 40, note. Je ne crois donc pas qu'on doive changer *emperador* en *emperaire,* chez Giu-

Digitized by Google

lhem Figueira, 7, 26 et 46, comme M. R. le propose p. 74. Quant au vocatif singulier *emperador*, Mahn, *Werke*, II, 9, cité comme une irrégularité dans la note de M. Stimming, et au vocatif pluriel *senhors*, Guilhem de Cabestanh, 701, noté par M. Reimann, p. 78, il n'y a là rien à dire, les exemples de la forme du cas oblique au vocatif n'étant pas rares, comme je l'ai déjà remarqué plus haut.

M. Stimming, dans sa note, cite aussi *pejor* comme cas oblique pluriel (Mahn, *Ged.*, 941, 8), mais c'est le singulier. L'explication donnée par M. Reimann, p. 43, pour G. Figueira, 4, 39, et Folquet de Lunel, *Romans*, 174, 176, s'applique aussi à ce passage de Peire Cardinal. Le poëte s'adresse à une personne quelconque de son auditoire.

Ve Classe (p. 79)

Indeclinabilia

M. Reimann a oublié de noter que les noms de cette classe ajoutent souvent au pluriel la désinence *es*. (Cf. Diez, *Gramm.*, II, 43; Chabaneau, *Gram. lim.*, 137; *Flamenca*, p. xxxv; *Guillaume de la Barre*, p. 36 ; *Leys*, II, 162). Il est bon de noter qu'un exemple se trouve déjà dans un document languedocien de 1178 (Cf. Chabaneau, *Gram. lim.*, p. 137, note). Un autre exemple se trouve chez Gavaudan (environ 1195, Diez, *Leb. u. Werke*, 524).

Dels *falses* cas ses lei marritz.
(M. *W.*, III, 21.)

Et chez Aim. de Pegulha (Mahn, *Werke*, II, 173):

E motz feminis pausatz
En *verses* bos e grazitz.

D'autres exemples se trouvent dans *Brev. d'amor*, *Saint Honnorat*, *Crois. albigeoise*, *Jaufre*, chez Folquet de Lunel.

Selon M. Chabaneau (*Gram. lim.*, p. 365), la désinence *es* se trouve aussi au cas sujet du singulier, et M. Paul Meyer, *Flamenca*, p. xxxv, en note quelques exemples dans ce poëme, par exemple *falses*, v. 4289. Deux autres exemples se trouvent dans le *Doctrinal* de Raimon de Castelnou, cf. Suchier, *Denkm.*, I, 536.

Le substantif *midons* aurait dû être mentionné.

P. 80, M. Reimann remarque que Diez (*Gram.*, II. 43) et Volkmann (Herrigs, *Archiv* XIV, 37 ss.) ont eu tort de placer le mot *sens* dans cette classe, le cas oblique étant toujours *sen* et jamais *sens*.

Si dans les monuments littéraires les règles de la flexion sont généralement observées, il en est tout autrement des chartes. Les dia-

Digitized by Google

lectes de l'Est, dans ces documents, s'y conforment assez bien ; dans les départements de l'Aveyron, du Tarn, de la Haute-Garonne, de Tarn-et-Garonne, il y a de l'inconstance dans l'emploi des formes du cas sujet et du cas oblique au cas sujet; dans le pays de Comminges et les Landes, la forme du cas oblique est plus fréquente. Dans l'ouest de la Gascogne, la forme du cas oblique est, sauf quelques exceptions, employée régulièrement au cas sujet (p. 82). Les poëtes nés dans des pays dont les chartes montrent la plus grande irrégularité ayant pourtant rigoureusement observé la flexion, M. Reimann en conclut, avec raison (p. 81), que les Provençaux des XIIe et XIIIe siècles ont possédé une langue littéraire conventionnelle et bien réglée.

Émile Levy.

Fribourg-en-Brisgau, novembre 1883.

PÉRIODIQUES

Zeitschrift für romanische Philologie.— VI, 4. — P. 501. A. Tobler, *Trois Lettres de Jacob Grimm à Fr. Diez* (1826, 1827, 1836). — P. 506. A. Tobler, *Mélanges de grammaire française* (suite). 28. *Tout* dans une proposition partiellement négative (*Tout ce qui reluit n'est pas or,* etc.). 29. Passage de la négative de la proposition secondaire dans la principale (extension de la figure appelée *litote*).30: Emploi d'un datif apparent (substantif ou pronom) avec les verbes *faire, laisser, voir, entendre,* suivis d'un infinitif. 31. Filiation des sens de *Il faut;* explication des locutions impersonnelles *Il fait bon, cher,* etc., suivies d'un infinitif (cet infinitif est régime direct et non sujet). 32. *De* et *a* faisant double fonction (*Molt pert son travail et sa peine, Qui d'amors rimoier se peine*); ce double emploi n'existe réellement pas pour *que* dans les propositions comparatives (*Mielz voeill murir qu'entre paiens remaigne*), où *que* doit être rapproché du lat. *quam* = *quam ut.* 33. Anacoluthe (*Ceste parole ot escoutée Li seneschax, il et ses frere*).— P. 526. J. Roux, *Prouverbes bas-lemouzis* (traduction française): choix intéressant dû à un félibre corrézien, dont les lecteurs de la *Revue* ont pu apprécier le talent. — P. 570. C. Decurtins, *Livre de formules de la haute Engadine* (XVIIe siècle). P. 598. P. Scheffer-Boichorst, *Pétrarque et Boccace sur l'origine de la poésie.*

Comptes rendus. — P. 608. K. Sittl, *die Localen Verschiedenheiten der lat. Sprache* (G. Meyer et Schuchardt, article important).— P. 628. K. Vollmöller, *Octavian* (Mussafia : nombreuses remarques et correc-

Digitized by Google

tions excellentes : cf. *Revue,* 3e série, IX, 32). — P. 636. Giuliani, *le Opere de Dante Alighieri* (Scheffer-Boichorst).

VII. 1.—P. 1. W. Zeitlin, *les Adverbes de temps en ancien français* (fin). — P. 23. A. Beyer, *la Flexion du vocatif en ancien français et en provençal.* L'auteur démontre définitivement que l'ancien français a toujours employé la forme du nominatif pour le vocatif : les exemples de l'accusatif appartiennent à des textes ou manuscrits anglo-normands ou à des textes qui ont d'autres fautes contre la déclinaison.—P. 45. A. Risop, *l'Influence de l'analogie dans le développement de la conjugaison française.* Dans ce premier article, très-important et généralement bien traité, l'auteur n'étudie que la consonne finale du thème. — P. 66. P. Scheffer. Boichorst, *Encore Dino Compagni* (premier article).

MÉLANGES. I.— *Histoire littéraire.* 1. P. 94. K. Bartsch, *Une chanson d'enfant au XIe-XIIe siècle.* Il s'agit du passage de Raoul de Caen sur la *Nœnia puerorum,* « *Franci ad bella, Provinciales ad victualia* », dont la forme originale aurait été *li François a bataille, Provençal a vitaille.* C'est plutôt, ce nous semble: *Franceis bon a bataille, Provencel a vitaille.* — 2. P. 94. C.-M. de Vasconcellos, *Sur le Cancioneiro d'Evora.* — II. *Textes.* — P. 99. C. Decurtins, *Chanson satirique ladine du XVIIe siècle.*—III. *Étymologies.* 1. P. 102. C.-M. de Vasconcellos, *Étymologies portugaises.*—2. P. 115. G. Baist, *Étymologies* (plutôt des hypothèses ou des doutes que des solutions définitives).— IV. *Grammaire.* P. 125. K. Dziatzko, *l'Origine des prépositions participiales en roman.*

COMPES RENDUS. P. 131. Storck, *Luis de Camoens' Sämmtliche Gedichte* (C. M. de Vasconcellos). — P. 157. Suchier, *Denkmæler provenzalischer Literatur und Sprache,* I (Bartsch).— P. 163. O. Siemt, *Ueber Lateinisches c vor e und i im Picardischen* (Horning).—P. 165. Ul. Robert, *Inventaire sommaire des mss. des bibliothèques de France,* II (Grœber, additions).— P. 166. *Giornale di filologia romanza,* n° 8 (Gaspary). — P. 109. *Il Propugnatore,* anno xv, parte I, disp. 1 e 2 (Gaspary).

L. CONSTANS.

CHRONIQUE

LIVRES DONNÉS A LA BIBLIOTHÈQUE DE LA SOCIÉTÉ. — Banquet de l'assemblada annala de la Mantenencia de Lengadoc, tenguda en vila de Mount-pelié lou XXIV de mai MDCCCLXXXIV (avec un menu en languedoc de l'an 1417 à la suite). Mount-pelié, Emprimarié centrala dau

Digitized by Google

Miejour [1884]; in-8°, 2 pages (don du Comité du Centenaire de Favre);

Catalogue de la bibliothèque historique et scientifique de feu M. le docteur J. Court. Deuxième partie. Histoire et sciences. Paris, Ch. Leclerc, 1884; in-8°, 210 pages (don de M. Ch. Leclerc);

Centenari de Favre: Menu languedocien du banquet du samedi 31 mai 1884. — J. Azaïs : lou Pastre d'Oulargues, conte languedocien. Montpellier, Grollier et fils, 1884; in-8°, 2 pages (don du Comité du Centenaire de Favre);

Exercice du chrétien, pour faire suite aux instructions du catéchisme à l'usage des jeunes personnes. Montpellier, Jean Martel, 1815; in-16, 324 pages [contient diverses pièces en languedocien] (don de M. Charles Gauthier);

La Gènt de l'Emprimarié centrala dau Miejour à l'incoumparable jouglaire J. Martin, de Nimes. Remembrança dau 5 de jun 1884. Gramecis [per Louis Roumieux]. Montpellier, Imprimerie centrale du Midi, 1884; in-8°, 2 pages (don de MM. Hamelin frères);

Ministère de l'instruction publique et des beaux-arts. Répertoire des travaux historiques contenant l'analyse des publications faites en France et à l'étranger sur l'histoire, les monuments et la langue de la France pendant l'année 1882. T. II, n° 4. Paris, Imprimerie nationale, 1883 ; in-8°, XII-2907-5432 pages (don de M. le Ministre de l'instruction publique);

Orthographia gallica, ältester Tractat über französische Aussprache und Orthographie, nach vier Handschriften zum ersten mal herausgegeben von J. Stürzinger. Heilbronn, Henninger, 1884; in-12, XLVI-52 pages (don de M. Henninger);

Pèr li noço de Madamisello Tereso Depieds emé soun cousin Marcèu de Brassier, marqués de Jocas. Fourcauquié, 11 de mars 1884; in-8°, 16 pages (don de M. de Berluc-Perussis);

Ville de Montpellier. Centenaire de Favre. Programme général des fêtes des 22, 23, 24 et 25 mai 1884. Montpellier, Firmin et Cabirou, 1884 ; in-8°, 20 pages (don du Comité du Centenaire de Favre);

Alecsandri (V.): le Chant du Latin, traduit en provençal par Frédéric Mistral et en languedocien par Alexandre Langlade, musique de M. Marchetti, arrangée pour quatre voix d'homme, par M. F. Borne. Montpellier, Grollier et fils, 1884; in-4°, 4 pages (don du Comité du Centenaire de Favre);

Alecsandri (V.): le Chant du Latin, traduit en provençal par Frédéric Mistral et en languedocien par Alexandre Langlade, musique de M. Marchetti, arrangé pour quatre voix d'homme par M. F. Borne, chanté au festival choral du 23 mai 1884. Montpellier, Boehm et fils, 1884; in-8o, 4 pages (don du Comité du Centenaire de Favre);

Arabía y Solanas (Ramon): Homenatje á la memoria de Quintino Sella, fundador y president perpétuo del Club alpí italiá. Barcelona, Ramirez, 1884; in-8o, 8 pages ;

Avoli (Alessandro): Autobiografia di Monaldo Leopardi, con appendice. Roma, A. Befani, 1883 ; in-8o, X-434 pages (don de M. le docteur Obédénare);

Castelnau (J.-H.) : Pantaiage. Mount-pelié, Emprimarié centrala dau Miejour, 1884; in-8°, 8 pages.

Le Gérant responsable : Ernest HAMELIN

Digitized by Google

DIALECTES ANCIENS

POÉSIES INÉDITES
DES TROUBADOURS DU PÉRIGORD

(*Suite* [1]).

II. — GIRAUT DE BORNEIL

I

(Ms. 2814, p. 82, de la Bibl. Riccardi, à Florence.)

I. Chant en broil ni flors en verjan,
Ni gentz temps can l'amen' abrils,
Ni vertz herba ni blancha flors
4 Tan nom enanza nim atrai
Vas vers far, com sol lo [co]manz
De mon adreit seignior el jais
Quem fai car ditz qel loncs espers
9 El cujars m'aduira sabers.

II. E sim [2] doil dintz [3] e deforz chan,
Per qem paregra virars vils,
Si tant ferm nom lies amors,
12 Qe m'esseigna q'en son esmai

[1] Voir, dans les nos d'août 1881 et d'avril 1882, les *inedita* d'Arnaut de Mareuil. Dans ce dernier numéro, p. 165, les vers 11 et 12 de la pièce VIII ont été intervertis. Cette erreur a dû être faite dans la mise en pages; elle n'existait ni sur la copie, ni sur la première épreuve qui me fut remise. Je le constate ici, non point pour chagriner notre imprimeur, mais afin de rassurer ceux de mes lecteurs qu'auraient pu inquiéter, relativement à l'exactitude de ma copie, certaines critiques trop générales, dont la faute en question a été le prétexte.

[2] = *sic me?* — [3] Ms. *dimz*.

Digitized by Google

S'esmera coratjos amanz,
E qem teigna coindes e gais
E sufra, quel[s] plus cars avers
16 Dona bos suffrir[s] ses temers.

III. E sim soil anar corillan,
Car mi semblec murs lo chambrils,
Pero ben conosc q'es follors
20 Qem plagna d'aisso q'ieu non ai ;
C'assatz mi degra bels semblanz
Pagar, pos chascus poingn'al mais,
E cant bos seigner als sieus ders,
24 Es lo noms avinenz e vers.

IV. Mas l'orgoil, s'eu(e) sobredeman,
Abais l'avinenz cors gentils
Ab merce, c'aissi m'aura sors ;
28 E si s'esdeve ni s'eschai [1]
Qem coche mos sobretalans
C'a qalqe trop vir nim eslais,
Fraingnalz orgoilz e(s) [2] non devers
32 Lo sobramars el trop volers.

V. Car sim coil [3] mos precs en chantan,
Non soi pro savis ni sotils
S'a fait nom comti las honors
36 El bon pensamen qem sec sai,
Car ades cug c'aura tres anz
Qem guidet em garic em frais
De preizon tal q'en sol dos sers
40 M'agra delit lo remaners [4].

VI. Q'eram toil de mal e d'engan [5],
E serai ferms amics humils,
Ja n'ai' agutz maints blasmadors
44 Qi dizon q'eu non creirai [6];

[1] Ms. *soschai*. — [2] Ou *e[l]s ?* — [3] Ms. *toil*. Cf. v. 41. — [4] Ms. *reinauers*. —[5] Ms. *dongan*.— [6] Corr. *nom [re]creirai*

Digitized by Google

Qe drutz s'enantisc'[1] e s'enanz
Ab orgoil, mais no voil qem bais
Mos bels Segniers, sil fiz plaz(i)ers[2]
48 Loc non demandav' e lezers.

II

(Ms. 856, f° 9 r° de la Bibl. nationale[3].)

I. Razon e luec e cor e sen
E grat de mo senhor e mais
Agr' ieu, si poges avenir
En mi[4] leu chantar conge,
5 Quem dones jai
Ab quem partis d'un folh esmai
Que suelh menar,
Quan cujavals baros rengar
A cobra[r] cortz e messios
10 .....[ar]
E vey que nom seria pros,
Lais lo trebalh quem sol grevar
13 E torn a mas gayas chansos.

II. E tenrai nec lur fallimen,
Que lai don mou lo jois quem pais
M'es dig que l'oblit e l'azir,
E qui jas vol[6].....[onge]
18 Pus que ben sai
Qu'a cors de cosselh trobarai,
Ben dei pensar
Del gen servir e del honrar ;
Qu'aitals captenemens es bos

[1] Ms. *senan lisc.* — [2] Corr. *sils,* et *Locs* au vers suivant ? — [3] Cette chanson se trouve encore, avec la même attribution, dans le ms. 2814 de la bibl. Riccardi, à Florence, et dans le chansonnier de M. Gil y Gil, à Saragosse. Voy. Milá y Fontanals, *Notes sur trois mss.* (*Revue des l. r.,* X, 230.) — [4] Corr. *un?* — [5] Corr. *Quar?* — [6] Un blanc de plus de neuf lettres laissé à dessein par le copiste.

Digitized by Google

23 A selh quis vol jauzir d'amar,
Que falhimens e mespreizos,
Quan folh trassalh, fai deliurar
26 Covens engans e guizardos.

III. E s'ieu anc muec l'entendemen,
Qu'ades no fos fis e verais
Ves mon Senhor e ses falhir,
Tostemps vuelh quem deslonge
31 So quel querrai ;
Mas per lo bon respieg qu'ieu n'ay
Deg ieu chantar.
E sin cuges plus gazanhar,
Trop meliurerals motz els sos,
36 Que des qu'om a luec d'alegrar
Li dobla poders e razos,
E senher falh quan pot pojar
39 Los sieus els laissa chazer jos.

IV. Cor flac e vuec d'essenhamen
Ag' ieu, s'anc de s'amor m'estrays,
Pos la vi, ni si de mentir
L'ai cor, ni jalh calonge
44 So quel deur[a]i
A autreiar[1] ; quo sim farai,
Que melhurar
En puesc, mai trobe mon afar ;
Quar ditz que mos chantars l'es bos,
49 E s'ieu pogues en trasgitar
Dels sieus digz cortes amoros,
So qu'a chant valh pogra doblar,
52 Si que pueis valgra per un dos.

V. Qu'aissi sap luec[2] tot bellamen
S'amors al cor, quem bruelh' em nays,
Ab que m'a fag jauzen languir,
Qu'al partir de Sanhtonge,

[1] Ms. *deuria autreiar*. — [2] Corr. *s'aluec* (allocet) ?

Digitized by Google

57 Cum per essai,
No sai sim notz quar o dirai,
Qu'al comensar
En cujei [ieu] plus leu passar;
Mai piegz, per la fe que dey vos,
62 M'es li camjar[1], que del laissar
No sui ni serai poderos,
Per qu'ieu egalh, si no qu'aus[2] par,
65 Los fols els savis amoros.

VI. Quar cum del fuec que s'escompren,
Don nays la flama e pujal[3] fays
E creis tan qu'om nol pot sofrir[4],
Que d'aissi non a monge
70 Tro en Velai
Ves son bon abat ta verai,
Que ses trichar
Tan finamen e de cor clar
No l'am, per que la sospeissos
75 Me fai partir e delonhar
De manhs vilas clams enoios,
E sim nualh quan dei aussar,
78 Camjat m'al nom de Bonafos.

VII. Mai si anc amicx per esperar
Fon bautz ni jauzens ni joios,
Sobre totz[5] ieu deg ben cujar
82 Qu'enquer aurai nom Bonafos.

III

(Mss. 856 (C), f° 25 r°, et 1749 (E.), p. 56 de la Bibl. nationale.)

I. Solatz, joys e chantars
Es aras oblidatz,

[1] Corr. *lo camjars?* — [2] Corr. *quous?* — [3] Corr. *puj'a?* — [4] Il semble qu'il y ait ici une lacune. La phrase est interrompue et les idées ne se suivent pas. Peut-être le copiste a-t-il sauté du troisième vers d'un couplet au quatrième du suivant. — [5] Peut-être vaudrait-il mieux écrire *Sobretotz* en un seul mot, et mettre une virgule à la suite. C'était le surnom d'un ami de G. de Borneil.

Digitized by Google

Mas tant es aut pojatz
4 Aisso que non ha par
Per que pretz e jovens
E bels captenemens
En son mout descazatz,
8 Si qu'als plus rics baros
En ave mals ressos ;
Et estera lur be
Qu'usquex penses de se,
Quar Dieus als plus prezatz
13 Donet las heretatz.

II. Et anc, per trop donar
Senes autras foudatz,
Rix hom no fon cochatz,
17 Ni per son gent estar ;
E si nulhs ditz : « tu mens, »
Que sia conoissens,
Ieu sui ben assesmatz
21 Que per digz autoros
Farai creire als bos
Qu'ieu dic ver per ma fe,
Per que bos fagz s'ave
E per adregz percatz
26 Honors ab grans rictatz.

III. E donx rics hom avars,
Quan ben es aguizatz
E no viu ges honratz,
30 Si deu ben pauc prezar,
Quar entre bonas gens
Qui mais ha e val mens
Deu esser mens nomnatz,
34 E quan elh er rescos,
N'er gaps entrels plus pros,
Aital cum si cove,
Et elh sapcha dese
Ques anc nulhs rix malvatz
39 Non fon per Dieu salvatz.

Digitized by Google

IV. Per qu'om si deu gardar,
Mentr' es alhezeratz,
E de far grans peccatz
43 E de tot mal estar,
Quel segles es niens.
Donx per esser manens
Voletz esser blasmatz ?
47 Oc ben, si voletz vos
Aver mais qu'esser pros,
Que pretz no ss'esdeve
Be, quant no fai per que,
E s'ieu ren be no fatz
52 Per que serai lauzatz ?

V. Mas un en sai quem par
Trop be aministratz
De far ric[s] fagz prezatz,
56 De ben dir e de far,
E de bons fagz sabens,
Qu'es cortes e plazens,
Humils, de belh solatz.
60 [E] ja nolh cal a nos
Donar dels esperos,
An[s] es, s'om nol rete
Trop duramen èl fre,
Ves pretz tant eslaissatz
65 Qu'un pauc en sembla fatz.

VI. Reis n'Anfos, selh queus fe
Vuelha qu'ades siatz
Plus pros e mais prezatz.

NOTES ET VARIANTES

Le poëte semble avoir voulu faire alterner, de couplet en couplet, au premier vers de chacun d'eux, les rimes *ars* et *ar*, la première restant isolée. Il manquerait, dans ce cas, un couplet entre le quatrième et le cinquième.

V. 1. *joi e chantar* E.— 3. *aut* manque dans C.— 4. *non es par* E.— 7. Corr. *En es?* — 9. *mal* C.— 14. *pro donatz* C; — 16. *co:-*

Digitized by Google

tatz E.— 18. *men desmens* E.— 20. *asermatz* E.— 21-2. *dig dels auctors... als meillors* E.—24. *Per* manque dans E.—26. *gran* C.— 29. *no gueris honrat* E.— 31-4. *Quar sill ne (ve) a las dens La mortz non les guirens Aucos (?) ni rictatz ; Aus quant el er r.* E. — 38. *C'anc* E. A partir d'ici jusqu'à la fin, E présente de nombreuses lacunes, par suite de l'ablation d'une miniature.

IV

(Mss. 856, f° 29 v° (C) et 22543, f° 81 v° (R.) de la Bibl. nationale.)

I. Tostemps me sol plus joy[s] plazer
En abril, quant s'afranca l'ans,
E quan si raman li verjans
E la flor[s] e la fuella nays ;
5 El gen[s] deport[z] ques lev' es pays
Mostram a far
Un cortes vers, per conortar
Pretz e joven.
9 E ges per so, si me ven len,
Pieitz no mi fai,
Quar tot quant rent fin amic jay
Ni dona gran pretz ni valor
Trop en mon cor, s'aisi s'eschai
14 Cum esperte mon belh Senhor.

II. E s'elh me tol ses mal saber
Mos solas ni l'es bels mos chans,
Tot so que m'era m[als ni dans
M'er] jauzimens e l' [ira jais,
19 E des que] vas mos pretz [s'afrais
Pro tey] cujar
Si bem s[ai chauzir ni gar]dar
Del falhi[men
23 Del sieu [gentil] cors covinen,
[Cortes e gay,
Quem] luenh de tre[balh e d'esmay,
C'aisis] cove de bon s[enhor,
Des quel si]eu leva ni refay,
28 C'o tenga tan quant aya honor.

Digitized by Google

III. E s'aisim volgues retener
Que nom puesca nozer enjans,
Pus de sai s'afina l'us pans,
De l'autre pens que no s'abays,
33 Qu'aissil serai fis e verays
Qu'ochaysonar
Non cug quem puesc' en ben amar,
A mon viven,
37 Ni de degun galiamen,
Que leu dechai
L'amistat e torn' en afray,
Que.... son galiador,
E per pauc de mescap trasvai
42 Amors d'amic e de senhor.

IV. Mas no mi dol d'autrui tremer
Ni clams dels autruis dezenans,
Quar ai d'amors las merces grans
E pus de joy qu'anc non aic mais;
47 E s'anc rem fali ni m'estrais,
Nim fetz semblar
Vera la faula de Bremar,
Tot bonamen
51 Li o fenisc el grieu turmen
Qu'eras penray
De la malanansa de lai,
Si Dieus me salva mo Senhor,
Ai tal gazardon cum s'eschai,
56 Si fos de pus fin amador.

NOTES ET VARIANTES

V. 5. *que... e p.* R. Corr. *quem l. e p.?*— 18-27. Tout ce qui est placé entre crochets manque dans C, par suite de l'ablation d'une miniature.— 18. *chauzimenz* R.— 19. *safuns* R.— 28. *henor* C; *onor* R. 29. *vol. ges* C. — 33. *Quaissil fai fis* R. — 43. *troner* R. — 44. Corr. *Nim clam ? — autrus* R.— 45. *las amors grans* R.— 47. *falhic* R. — 49. *Gormai* C; *Bermay* R. — Il s'agit probablement du conte de « l'auca de Bremar», auquel G. de Borneil fait lui-même allusion ailleurs (*Per solatz reveillar*) et que cite aussi Guiraut de Cabreira (Ni de Bramar Non sabs chantar De l'auca....). On ignore le sujet de ce conte, qui était sans doute un de ceux de « ma mère l'oie.» — 52. *pentay* C.

Digitized by Google

III. — SAIL D'ESCOLA[1]

(Ms. 856, fo 362 vo, de la Bibliothèque nationale)

Aissi comen[sa] Salh de Scola[2].

I. [Gra]n esfortz fai qui [cha]nta nis deporta[3]
[E] cuy amors no [ma]nte ni coforta.
[Per] mius o dic que [sec] la via torta,
E [car chanti d'am]or d'amia morta,
5 Menhs ai de sen
Que non ac selh que culhic la redorta[4]
Don fon pendutz al ven.

II. Per aisso m'es salvatga et esquiva
Quar l'apelliey morta, sana e viva[5].
10 Enqueras vuelh e no sai si m'o pliva,

[1] Ce nom, comme la plupart de ceux dont *Sail* est le premier élément, paraît être un sobriquet. Il conviendrait très-bien à un clerc qui aurait, comme Arnaut de Mareuil, par exemple, quitté l'Eglise pour le « siècle. » Mais on ne raconte rien de pareil de Sail d'Escola. Cf. Sail de Broil, nom d'un bourgeois de Limoges au XIIIe siècle, Sail d'Agait, Sail de Glaustra, nom de la sœur du dauphin d'Auvergne qui fut aimée de Peirol. Mais *Scola* se montre aussi ailleurs que dans des noms composés par exemple, dans *Hugo de Scolla* (Coutumes de Clairaveaux, p. 47), et l'on trouve quelquefois *Sail* (lat. *Salius, Salium*) isolé ou sans nom significatif à la suite.

[2] Cette pièce, la seule qui ne soit pas disputée à Sail d'Escola, car celles qu'on rencontre encore sous son nom dans un ou deux mss. sont attribuées plus justement par un plus grand nombre à d'autres troubadours, se trouve seulement dans le ms. 856 de notre B. N. D'après M. Bartsch (*Grundriss*, 430, 1) elle se lirait aussi dans le ms. 15211 de la même bibliothèque sous le nom de Peire Bremon. Mais on l'y chercherait vainement. M. Bartsch l'a probablement confondue avec une chanson de Sordel qui commence, à deux mots près, par le même vers (*Gran esfortz fai qui chanta per amor*), et qui se trouve en effet, dans ce ms., sous le nom de Peire Bremon. Ce qui prouve bien que la confusion que je suppose a dû avoir lieu, c'est que M. Bartsch, en mentionnant à sa vraie place (437, 17) la chanson en question de Sordel, a omis de citer le ms. 15211 parmi ceux qui la contiennent.

[3] Les lacunes de ce premier vers et des trois suivants, qu'on a remplies ici par conjecture, proviennent de l'ablation d'une lettre historiée dans le ms. — [4] Allusion à un roman ? — [5] « Parce que je l'appelai morte, [bien qu'elle fût] vivante et bien portante. »

Digitized by Google

Si a lieys platz, qu'elham sia aiziva
Celadamen,
Quar plus s'empren amors quan recaliva[1],
14 E tug mal eyssamen.

III. Hieu[2] cujava, e no sai si m'o digua,
Qu'om se degues venjar de mal' amigua[3],
Mas er vey be que si meteys destrigua
Selh qu'ab amor guerreia ni playdigua[4]
Son escien,
20 E conosc ben que nolh dey mostrar migua[5]
Vas lieys mo mal talen[6].

IV. Truep la dezir, mas no sai cum la segua,
Que denan me s'en va plus d'una legua.
Ben aya selh que a mos ops la pregua,
25 Qu'avenhat m'er qu'en esfrangua la tregua[7]
Don fil coven,
Que re no sen qu'es bes qui 'n amor neg[u]a
Pus qu'en aigua corren[8].

IV. — ELIAS CAIREL

(Ms. 1749, p. 119, de la Bibliothèque nationale)[9]

I. Lo rossinhols chanta tant dousamen
Que negus chans [d]'auzel al sieu nos pren[10],
E quant ieu [a]ug de lui matin e ser

[1] Vers cité par Raynouard, qui le traduit peu exactement, sous *emprendre* (*L. R.*, IV, 631). — [2] Ms. *huey*.— [3] Ms. *mala migua*. — [4] Ms. *playeia*. — [5] Ms. *mingua*.—[6] Ce troisième couplet a été publié isolément par Raynouard (*Choix*, V, 439).— [7] Vers cité par Raynouard (*L. R.*, V, 489).— [8] Raynouard qui cite ce passage (*L. R.*, IV, 308), en a mal compris le sens.

[9] Cette chanson se trouve encore dans le ms. 2814 de la bibliothèque Riccardi, à Florence, qui l'attribue à Peire Vidal. Voy. Bartsch, *Grundriss*, 133, 5. — Les lacunes du premier et du dernier couplet, qu'on a remplies par conjecture, proviennent de l'ablation d'une miniature dans le ms. de Paris.

[10] *Nos pren* = *ne peut lutter, entrer en comparaison.*

Digitized by Google

Chans e retins, [d]ousas votz e refraitz[1],
5 Adoncx n'oblit [t]otz mos autres pensars,
E pens d'amor, c'aisel pes[2] m'es plus cars,
E membra me de màins bes que m'a faitz.

II. Los guazardos e las merces l'en ren,
Em tenc per sieu en tot bon covinen,
10 E ja non vueill issir del sieu voler,
Quar molt m'en lau, perqu' eu m'i soi afraitz
Per bona fe, que de re noill soi vars,
C'ans es ades mos plus coitos afars
14 Servir celeis on mos cors s'es atraitz.

15 III. So es aquill pros don' ab lo cors gen,
Cui ieu mi do al meils qu'ieu lo enten;
17 E si jaill puesc servir a son plazer,
Ben soi gueritz et enders e refraitz,
Queill genser es del mon ses totz gabars,
20 Et es saubutz e proatz et espars
Et en mains luecx lo sieus bons pretz retraitz.

IV. De la beutat qu'es en lei solamen
Aurion pro d'autras pros donas cen[3],
Qu'estalbiar deuri 'om[4] son vezer
25 Tro que leis vis, que d'autra es mal traitz,
Quar ges en tant non es la soa pars
Quan cobre cels de terra ni clau mars,
Ni nuils bos pretz no l'es en re sofraitz.

V. Perqu'ieu soi sieus per far son mandamen,
30 C'autra noi a deman ni tenemen
Ni part ni dreg ni respeg ni poder;
So sap ill be qu'ieu soi a totz trazaitz[5]
Sos fis amicx, vers et humas e clars,
Ferms e segurs e non de re avars,
35 Em soi per lieis d'autras amar estraitz.

[1] Ms. *refranhs,* autre forme du même mot. — [2] Ms. *res.* — [3] Ms. *sen.* — [4] Ms. *deurion.* — [5] Ms. *trazagz.*

Digitized by Google

VI. E pos ill sap c'aisi m'a ses conten,
Ben dei trobar merce e chauzimen
Ab lieis. — Oc be [1], ges no m'en dezesper,
C'ap gen [ser]vir ai vis mains aturs fraitz [2].
40 — Fors [que] de lieis. Nom [3] tanh asegurars
De nui[lla] re. — Si fai, que desperars
Es falsa fes [4] et [es] dobles forfaitz.

VII. Sapchatz, Miraill, c'aisi es mos amar[s]
44 En liei que totz m'es faillitz mos agaitz.

V [5]. — GAUSBERT DE PUYCIBOT [6]

I

(Mss. 856 (C), fo 192 ro, et 22543 (R), fo 37, de la Bibl. nationale.)

I. Per amor del belh temps suau,
E quar fin 'amor[s] m'en somo,
Don mon cor s'alegr' e s'esjau,
4 Ai comensad'una chanso.
Si tot no m' ai gaya razo,
La belha cuy m'autrey em do
Me poiria leu dar joy gran,
8 Don fossem jay ieu e mey chan.

II. De gaug camgeral marit brau
Per un avinen franc e bo,
Qu'elam bat quan ieu venc ni vau

[1] Le poëte se parle et se répond à lui-même. Il n'a pas plus tôt exprimé son espoir (*oc be...*) qu'il se reprend à craindre (*fors que de lieis...*), puis encore, aussitôt après, à espérer de nouveau (*si fai...*). — [2] Passage mal interprété par Raynouard, qui le cite comme exemple sous *atur* (*L. R.*, II, 141 *b*.). Il faut traduire *résistances brisées* et non *attachements rompus*. — [3] Ms. *non*. — [4] Ms. *ses*.

[5] Copies dues à l'obligeance de M. L. Constans.

[6] Puysibot, hameau de la commune de Saint-Pierre-de-Frugie, canton de Jumilhac-le-Grand, arrondissement de Nontron. Cette localité a été omise par le vicomte de Gourgues, dans son *Dictionnaire topographique de la Dordogne*.

Digitized by Google

12 Ni sap mon cor en sa maizo.
Dompna, quem tenetz en preyzo,
Vejatz quous fi gran donazo,
Que quan nous puesc esser denan
16 Us sol[s] jorn[z] me sembla un an.

III. Elha ten del mieu joy la clau
Em pot dar del mal guerizo,
Que sol quar la dezir m'en lau;
20 Jauzens sui de l'entencio.
Mas tan a vas me cor fello
Que no vol dire oc ni no
De nulha res qu'ieu li deman,
24 Et aissi aucim deziran.

IV. Dona on joy[s] e pretz se clau
E tot(z) be(s) complidamen so,
Merceus clam ab fin cor liau,
28 Quel mal qu'ai suffert gran sazo
M'aleugetz ab un guazardo,
Qu'autre joys nom pot tener pro,
Qu'ab un dous bays queus quis antan
32 M'auriatz estort de l'afan.

V. Bona dompna, vostre dan mau
Planc mais que mi el mal resso,
Qu'anc non agues pretz naturau,
36 Don perdetz lo segl' en perdo,
Que la gens ditz qu'anc mala fo
Cors belh[s] ni ab guaya faisso,
Qu'ayssi ses joy d'amor s'en an;
40 Vos faitz tort, mas ieu prenc lo dan.

VI. Senhen Savaric, larc e bo
Vos troba hom tota sazo,
Quel vostre ric fag son prezan,
44 El dig cortes e benestan.

Digitized by Google

NOTES ET VARIANTES[1]

V. 4. *comensada ma ch.* R. — 6. *qui* C. — 11. *quela bat* R. — 14. *sens fi* R. — 20. *so de la e.* R. — 21. *Mas es tan savaiab cor felo* R. — 23. *lunha* R. — 25 *Dona gran ioi.... senclau* R. — 26 *bes en vos c. son* (deux syllabes de trop) R. — 31. *Cāt .j. dos bais* R. — 33. *donal vostre* R. — 36. *Si p. lo segle p.* R. — 41. *larc e gran* R. — 42. *totas sazos* R.

II

(Mss. 1749 (E), p. 169 et 12472 (f), f° 6, de la Bibl. nationale [2].)

I. Pres soi ez en greu pantais,
Pero mal[s] ni dan[s] qu'ieu en prenda
Nom tol qu'en joi no m'enprenda
4 E ves chantar no m'eslais ;
C'om no[s] deu per dan, sil pren,
C'aia leu cor ni bon sen,
Dar esmai ni marrimen,
8 E sil gazanh[s] e[s] sobriers
No si tanh grans alegr[i]ers,
Pero cals quem dej 'avenir
11 Nom n' esjau fort nim n'azir.

II. Mas ancar, Amor[s], nòm lais
Qu'ieu vos trastot(z) no reprenda
.....
15 Que voillan ges hueimais,
Tan vos sai desconoisen ;
Quar qui consen faillimen
D'autrui, e no l'en repren,
19 Companh n'er e parsoniers ;
Per qu'ieu vostres faitz leugiers

[1] Je néglige, pour cette pièce, comme pour les suivantes, les simples variantes de graphie.

[2] Ce dernier ms. n'a que le premier couplet.

Digitized by Google

No vueill em patz consentir,
22 Per me gardar de faillir.

III. Qu'estiers m'es enueis e fais,
Pos non am, qu'en chan m'entenda,
Quar per nuill' autra fazenda
26 Non es plazentiers ni gais
Chans, si d'amor non deisen ;
Per qu'ieu chan forsadamen,
[Sol] per far grat a la gen,
30 Qu'ieu vueill esser plazentiers
Tan qu'en sui ves mi guerr[i]ers,
Qu'ieu fauc per els esbaudir
33 So que nom pot abelir.

IV. Tornatz [es] en vil pantais
So que ja fo dreita renda,
E plazer donar en venda,
37 E la dreitura en biais,
Amor[s], per que vos repren,
Et en dan ni jauzimen,
. . . . . .
41 Si c'amars e bos mestiers
Don sol venir pretz entiers,
Quar leialtatz per traïr
44 Se pert, c[o] vers per mentir.

V. Amor[s], dans vos er hueimais
Quel vostre bos pretz deisenda,
E blasme pueg' e perprenda
48 Per avols faitz [e] savais,
Que fai desconoisemen,
Qu'ieu vei, gardatz sius es gen,
Queill fals preiador fenhen
52 Prendon de vos grans loguiers,
El fis amans dreituriers
Non pren per son bel servir
55 Mas plag e pena(s) e sospir.

Digitized by Google

NOTES ET VARIANTES

V 1. *ez* manque dans E.— 2. *Pero cal conculh (çonceilh ?) quē p.* f.— 5. *quill pren* f.—6 *Saualan cor f.*— *Non sen t.* f.— 10. *Pero alquem* E ; *P. cals quen deya venir* f. — 11. *Non men gaug trop nin marir* f.

15. Manque une syllabe, probablement *no* après *Que.*— 19.« n'er.» *ier* E. Je suppose qu'un jambage de l'*n* a été omis. On pourrait aussi corriger *n'ier.*—23. Ms. *enuers.*— 25. Ms. *nuillaurea.*— 29. Peut-être vaudrait-il mieux suppléer *E*, l'omission d'une seule lettre s'expliquant mieux que celle de trois. —37. Ms. *enbrais.* — 40. La lacune est plutôt peut-être avant le vers précédent. Le suivant semble réclamer une correction. Mais toute conjecture serait vaine en l'absence du vers manquant, qui devait contenir la partie essentielle de la phrase.— 46. Ms. *bon.* — 49. Corr. *faitz ?*

III

(Mss. 856 (C), f° 191 r° et 22543 (R), fo 38, de la Bibl. nationale.)

I. Si res valgues en amor
Gen servir ses totz enjans,
Mi degra valer enans
4 Per dreit qu'a nulh amador,
Qu'ieu l'ai faitz totz sos comans,
Sufren los maltraitz els dans,
Qu'anc hom mal non trays pejor;
7 E s'ilh sol tan me grazis
Quel fosson dous e plazen
Li mieu dur maltrait cozen,
11 Nom grevera sielh servis.

II. Non es hom qu'anc mais sufris
Per amor tan greu turmen,
Senes qualque jauzimen,
15 Que ja solatz l'abelhis
Ni chantars l'agues sabor;
Mas ieu suy tan fis amans

Digitized by Google

Que los mals traitz nils afans,
19 Nil plang nil sospir nil plor
Nom tenon qu'ades mos chans
Nos melhur e no s'enans
22 On plus trac pen' e dolor.

III. E selh qu'es en tal error
Ni suefre aitals mazans,
Si per so val dos aitans
26 Sos chans, noy a gran honor,
Que d'ome qu'es benanans
Non es meravilla grans
Si fai de son joy major
30 Guays sos e motz ben assis;
Mas ieu chan joyozamen
De so quem te tan dolen;
33 Non es hom mais non moris.

IV. Mortz fora, so m'es avis,
Mas una res m'en defen,
Quar sap silh en cuy m'enten
37 Cum li suy leyals e fis
E l'am ses cor trichador,
Per que ieu esper q'us ans
Me fassa de plazers tans
41 Cum ar me grev' ab dolor;
E quar ilh es tan prezans,
Val me plus lo sieus soans
44 No fai d'autra sim secor.

V. Ges son sen ni sa valor,
Ni son car pretz nil bobans,
Nils belhs digz, nils faigz prezans
48 Nous sai dir, ni sa ricor,
Qu'ilh es guaya e gen parlans
E de totz faigz benestans,
Et agra mais de valor,
52 Sol que merces non falhis;

Digitized by Google

E mas merces solamen
Faylh del sieu ric pretz valen,
55 Gen l'estera sil complis.

NOTES ET VARIANTES

V. 1. *ren...amors* R. — 3. *degran* R.— 7. *s'ilh aitan mi* R.— 10. *Li* manque dans R.—11. *No me uiero* R.— 13. *tal greu* R.— 16. *chantar* C.—19. *Nils plans nils sospirs ab p.* R.— 20. *No t.* C. —24. *E sofre dels mals aytans* R.—26. *naya* R.—27. *benames (?)* C.— 30. *Guay so* C.— 33. « non » = *no en.* R: *no.* — 34. *Tortz* C.— 36. *sap leys en cuy* R. — *esper cun dels ans* R. — 40. *desplazerz* R.— 42. *quar el es* C. — 44. *si ma cor* R. — 46. *Nil onrat p.* R.— *nils faigz* manque dans R.— 50. *De totz bos aibs* R.— 52. « non » = *no en.* R: *noy.*

IV

(Ms. 856, f. 191 v°, de la Bibl. nationale.)

I. Uns joys sobriers mi somo,
Qu'anc mais sos pars joys no fo,
De far joyoza chanso,
Don s'alegron fin aman
5 Cuy fauc honor en mon chan;
Mas de mon joy vertadier,
Qu'ieu vuelh anar[1] tot entier,
Lur fauc ses saber parier[2],
Lor fauc partida d'aitan
10 Qu'ilh s'en alegron chantan.

II. De mon chan lur abando,
Senes plus, los motz el so ;

[1] Corr. *aver?*

[2] Le copiste a dû substituer, par erreur, aux deux premières syllabes de ce vers celles qui commencent le suivant, à moins, cas plus douteux, que ce ne soit l'inverse. Je ne vois pas la correction.

Digitized by Google

Mas mon joy e ma razo,
Don chan em vauc alegran,
15 Vuelh a totz cubrir celan,
Quar tem quem[1] fosson parlier,
Qu'amic tenh trop per leugier
Que ditz son car cossirier
A tal ques n'anes guaban
20 So don pueys plaisses ploran.

III. Si amors nulha sazo
Mi fes tort a[2] desrazo,
Ar m'a fait cent tans de pro
Qu'anc nulh temps nom tenc de dan,
25 Qu'en tal qu'a pretz ses enjan
A fermat mon dezirier,
Quem saup ades en primier,
Quan vi son cors plazentier,
Trayr[3] gentet, rizen, joguan,
30 Lo cor el sen el talan[4].

IV. Dieus la fes, quel det del so
Pels blons et huelhs vars en do,
Boqu'e nas, silh e mento
De bon talh e ben estan,
35 E volc en lieys obrar tan
Que l'obra sembles l'obrier,
Qu'ab honrat fait vertadier
Et ab maynt valen mestier
Saup gen s'onor trair[5] avan,
40 Don sos pretz lutz e resplan.

V. E quan Dieus vi sa faisso,
Det li per melhuirazo
Sen e beutat de razo,
Plazen solatz, (e) guay semblan,
45 (E) cors ben fait e ben estan[6],

[1] Corr. *qu'en?* — [2] Corr. *e?* — [3] Ms. *trayt.* — [4] Ce mot est effacé dans le ms. — [5] Ms. *trait.* — [6] Corr.?.. Cf. v. 34.

Digitized by Google

Color tan fina sobrier
....
Qu'aitals es cum ieu la quier,
Faita d'un nou talh prezan,
50 A compas et a guaran.

APPENDICE

I

ARNAUT DE MAREUIL

La chanson suivante est attribuée à Arnaut de Mareuil par l'une des deux tables du ms. 856 (C) de la B. N. C'est certainement à tort; mais, comme elle n'est pas sans mérite, j'espère qu'on ne me saura pas mauvais gré de la publier. Dans le corps même du ms. précité, elle est mise sous le nom d'Ademar de Rocaficha ; mais la seconde table de ce ms. l'attribue, plus exactement, d'accord avec les autres mss. qui l'ont conservée, à Guiraut de Calanson. Ces mss. sont les nos 854 (I), 22543 (R), 12473 (K) de la Bibl. nationale et la dernière partie du chansonnier d'Est (d). d étant un extrait de K, et ce dernier étant pa, reil à I, je ne me sers, pour l'édition que j'offre ici de cette chansonque de C, de I et de R[1].

I. Tant doussamen me ven al cor ferir
D'un grand dezir Amors quem te jauzen
Qu'ieu muer planhen d'una doussa dolor
4 Quem ve d'amor.
Pero si am e cre que si 'amatz,
Que plus destrenh, on hom n'es mielhs privatz,
Lo mals d'amor, cant hom non pot aver
8 Lo domnejar nil baisar nil jazer.

II. Aman sufren pot d'enveya morir,
Al mieu albir, qui ve e res no pren,
Mas pur aten, com yeu fauc la melhor

[1] Elle se trouve dans C, au fol. 269 vo; dans I, au fol. 142 vo; dans R, au fol. 92 vo.

Digitized by Google

12 E la gensor
Qu'ieu sai ni vey entre totz los regnatz ;
Et am la tant e m'abelis em platz
Qu'on plus mi fai d'amor e de plazer,
16 D'un dezir car mi fai trop plus doler.

III. Som ditz soven Amors quem fai languir :
Com potz soffrir ? Vist anc mais cors tan gen,
Tan avinen ni tan fresca color
20 De nulha flor ?
Quel sieu bels ris, e la boca e la fatz,
Las blancas dens, el sils voutz e delgatz,
El dos esgar[s] val trop mais per vezer
24 Non fai en mar l'estela contral ser.

IV. Mas mal despen s'amor e son servir
Qui pert jauzir per amar lialmen ;
Car nom es gen qu'estranh domneyador
28 Per lor ricor
Ajols bels ditz nil plazer nil solatz,
Que valon mais qu'us jazers car compratz,
El fis amans ques an de luenh sezer ;
32 Panc pot prezar Amors ni son poder.

V. Lo cors me fen d'ira, car per ben dir
Vol don' aucir seluy que nos defen
Nis vai fenhen, tro fals lauzenjador
36 Fan lur amor
Sol pel cujar espandir vas totz latz.
Mas tal[s] me ditz que no suy enjanatz
En leis amar, mas si m'o vol tener,
40 Mercey pot far, e franqueza e dever.

—

VARIANTES

V. 2. *Uns douz d. d'amor* I. — 3. *dona dossa d.* R. — 5. *E per so cug e crei que sia mens amatz* IR. — 6. *E mas pus d.* IR. — 7. *Lo m. d'amar* I ; *Los m. d'amors* R. — 8. *nil tener* I ; *De so c' ama ni b. ni j.* R.

Digitized by Google

9. *Queman* I ; *Quaman* R. — 10. *A mon a.* R. — 11. *Mas sol* (*sel* R) *caten* IR. — *la jensor* I. — 12. *Ella meillor* I. — 15. *Com plus mi* I ; *On pus mi... d'amors....plazers* R. — 16. *D'un douz desir plus fort mi* I.

17. *Em ditz* R. — 18. *Cot pos* I. — *vis anc* R.— 19. *ab tan f.* I. — 21. *Queill siei beill oill* I ; *Que li siey huelh* R ; *Del sieu belh ris e la bocœ la flor* C. — 22. *eill cil* I ; *els silhs nous e* R. — 23. *fa trop melhor vezer* R. — 24. *lastella* I ; *estela* R.

25. *defen* I. — 27. *domney azor* C.— 29. *aials...eils p...eils s.* I. — 30. *quels j.* C.— 31. *de lay* R ; *Cil fin aman que fan de luin* I. — 32. *e son p.* R. *preiar amor a s.* I.

33. *Hors soi de sen* R. — 34. *Vol hom delir* C.— 35. *Es va f.* I; *E vas f... lauzenjadors* R.— 36. *La lur a.* R.—37. *sespandis* C.— *Sol per anar esp.* IR.— 38. *Camors m'a dit* I. *Mas tan me ditz que noi s.* R.— 39. *que si mo vol t.* IR.— 40. *Merce* IR.

II

BERTRAN DE BORN

I

Le ms. 12474 de la Bibliothèque nationale renferme deux sirventes dont l'un a été fait, sans doute possible, à l'imitation de l'autre. Même construction rhythmique, mêmes rimes, souvent mêmes idées et mêmes expressions [1]. Ce sont deux satires sans ménagement, dirigées l'une contre un jongleur, l'autre contre un baron. L'une est attribuée à Bertran de Born, l'autre à « Lantelmet del Aghillon [2] », troubadour connu par cette seule pièce [3]. Il n'est personne qui les lisant de suite, sans savoir auquel de ces deux poëtes chacune d'elles appartient, hésitât à attribuer la seconde à Bertran de Born. Or c'est justement celle-ci que les mss. précités mettent sous le nom de Lantelmet. Je crois qu'on peut sans trop de témérité supposer que le copiste s'est trompé et que, renversant les rôles, il a attribué l'œuvre du maître à l'imi-

[1] On possède encore, dans le même rhythme et sur les mêmes rimes, deux *coblas* injurieuses échangées entre les jongleurs Guillem Raimon et Mola (*Archiv,* XXXIV, 412).

[2] Peut-être d'Aiguillon (Lot-et-Garonne).

[3] A identifier peut-être avec Lantelm, dont on possède deux tensons (Bartsch, *Grundriss,* 283). Je rappellerai qu'Albertet de Sisteron est aussi appelé *Albert*.

Digitized by Google

tateur, et *vice versa*. Le lecteur en jugera. Le sirventes contre le jongleur (*Mailolin joglar malastruc*) est imprimé dans l'édition de Bertran de Born donnée en 1879 par M. Stimming, p. 171, et dans les *Gedichte* de M. Mahn, n° 1005. Quant au sirventes contre le baron (*Er ai ieu tendut mon trabuc*), qui est encore inédit[1], on va le lire. Il présente avec les pièces politiques du troubadour périgourdin une analogie si évidente et si étroite, que tout le monde en sera frappé. Qu'on y compare, par exemple, *Un sirventes fatz dels malvatz baros* (Stimming, p. 215), *Volontiers feira sirventes* (*ibid.*, 218), et encore *Un sirventes cui motz non falh* (*ibid.*, 216). En le rapprochant de l'un des couplets ce dernier, on est même conduit à une nouvelle conjecture: c'est que le « mauvais baron » contre lequel est tendu le *trabuc* du poëte est peut-être, si la première hypothèse est fondée, le comte de Périgord « Talairan », c'est-à-dire Helie V († 1205), dont Bertran parle ainsi dans le couplet précité[2]:

Talairans no trota ni salh
Ni nos mou de son arenalh
Ni no geta lanza ni dart,
Anz viu a guisa de lombart;
  Tant es farsitz de nualha
Que quan la autra gens s'en part,
  El s'estendilh' e badalha.

Les deux compositions seraient, dans ce cas, à peu près du même temps, soit de 1176, selon M. Clédat, ou de 1182, selon M. Thomas. Voy. *Bibl. de l'École des chartes*, t. XL (1879), p. 471.

(Ms. 12474 de la B. N., fo 246 r°)

LANTELMET DEL AGHILHON

I. Er ai ieu tendut mon trabuc,
Don sueill trair' als malvas baros;
E trairay n'a un de cor blos,
4 Vueig d'onor, plen de nuailha,
Lausengier, bausador, janglos,

[1] Sauf quatorze vers (1-4; 15-17; 22-27) que Raynouard en a extraits (*Choix*, V, 248).

[2] « El era flacs e nualhos », dit du même seigneur la *razo* du sirventes.

Digitized by Google

Avar ric croy, vueig de fatz bos,
7 Plen d'enjan, vil en batalha.

II. Malvas es dels pes troqal çuc
E flacs del cap troquals talos,
E sos conseills es de garsos,
11 Sa cortz de paupra vitailha,
Sos solatz pensanz[1] e iros,
E sei don paupre sofrachos,
14 Sei fach van con fuecs de pailha.

III. Als enemics son sei hueilh cluc
E contrals amics ve d'amdos,
Per far enjans e tracios;
18 E per tan no tem far failha,
Qu'el ditz, e non[2] es vergoinhos,
Que sos parenz fo Ganeilhos;
21 Pero non cal q'el trasailha.

IV. Anc als enemics no fes truc
Que noi laisses sos compainhos
Els cavals e las garnisos;
25 E fa mal quan porta mailha,
Ni armas mas los esperos,
Que mais l'an valgut a sasos
28 Que lanza ni branz que tailha.

V. Al baro plus cau d'un saüc,
Sirventes, vai tost e cochos,
E no sia en luec tan[3] rescos
32 Qe tu, as auta sonalha,
Nol digas: « ieu veinh çai a vos. »
Pero lai vay a reculos,
35 Q'en aissi tainh c'om l'asailha.

[1] Corr. *pesanz?*
[2] = *no en.*
[3] Ms. *en tan luec r.*

Digitized by Google

II

M. Léon Clédat a très-justement revendiqué, à deux reprises[1], pour Bertran de Born le beau sirventés *Bem plai lo gai temps de pascor,* que les critiques allemands s'accordent à attribuer à Guilhem de Saint-Gregori. Aux arguments présentés par mon jeune et savant collègue j'en voudrais ajouter ici quelques autres, qui me semblent de nature à fortifier l'opinion qui nous est commune.

Le sirventés *Bem plai* ne se trouve aujourd'hui, sous le nom de Bertran de Born, que dans quatre mss. I, K, d, T (j'emploie les sigles de M. Bartsch), dont les trois premiers dérivent immédiatement de la même source, ce qui réduit à deux les témoignages en faveur de Bertran de Born. Mais un troisième témoignage, et des plus importants, qui était resté ignoré jusqu'à présent, est celui du Chansonnier de Sault, lequel, d'après Jean de Nostredame (voy. mon édition de cet auteur, p. 160), attribuait formellement ce sirventés à Bertran de Born. Voilà donc en tout trois témoins, absolument indépendants l'un de l'autre, qui déposent pour le troubadour périgourdin.

Mais un autre ms., celui de Venise (V), bien qu'il place, d'accord avec P et U, le sirventés *Bem plai* sous le nom de Blacasset, comme il contient l'envoi *Papiols d'agradatge,* qui est comme la signature même de Bertran de Born, peut encore être allégué en sa faveur, ainsi que l'a fort bien observé M. Clédat ; ce qui porte à quatre le nombre des témoignages indépendants dont Bertran de Born peut se prévaloir.

A cès quatre témoignages Guilhem de Saint-Gregori n'en peut opposer que deux. Trois mss. seulement, A, B, D, lui attribuent la pièce en litige, et, de ces trois mss., deux, A et B, ne peuvent, comme tout à l'heure I, K, d, compter que pour un seul. Nous voilà donc, au point de vue du nombre, quatre contre deux.

Du côté de la qualité, Bertran de Born n'est pas moins bien partagé. L'autorité de I K d'une part, celle du chansonnier de Sault, de l'autre, ne sont pas moindres que celles de A B et de D, et rien ne peut, pour Guilhem de Saint-Gregori, balancer le témoignage de T, qui, outre qu'il attribue formellement la pièce à Bertran de Born, contient aussi l'envoi *Papiols d'agradatge,* qui est, comme je le rappelais tout à l'heure, la marque certaine de son origine.

Mais, si cet envoi est, en faveur de l'opinion que je soutiens, un ar-

[1] *Du Rôle historique de Bertran de Born,* p. 89; *Romania,* t. VIII, p. 268.

Digitized by Google

gument du plus grand poids, une objection sérieuse est fournie, d'un autre côté, par le couplet adressé à la *Pros comtessa Beatriz* (sans doute Beatrix de Savoie, femme de Raymond Bérenger V, comte de Provence). Je crois que toute difficulté disparaîtra si l'on veut bien admettre l'hypothèse, à mon avis très-plausible, que ce couplet, lequel manque dans tous les mss. qui attribuent formellement la pièce à Bertran de Born, et de plus dans D, est une interpolation, ni plus ni moins que celui qui le suit dans P M, que celui qui le précède dans V, et qu'on trouve isolé et anonyme ailleurs. Le sirventés *Bem plai*, ou la chanson de Giraut de Borneil (*No posc mudar qu'a la dolor*), dont il reproduit le rhythme et les rimes, dut servir de modèle à un grand nombre de compositions [1]. On s'explique facilement que des confusions se soient souvent produites entre ces dernières et leur modèle commun, comme entre les noms de leurs auteurs respectifs. Guilhem de S.-Gregori, Lanfranc Cigala, Guilhem Augier, Blacasset Bertran d'Alamanon (d'après Nostradamus), l'avaient sans doute imitée, et c'est à cette circonstance qu'ils ont dû de se la voir attribuer, à la faveur de telle ou telle interpolation, qui, maintenue dans certains mss., aura disparu dans d'autres copies [2].

III

Un cas tout à fait pareil à celui que je supposais tout à l'heure, pour *Bem plai lo gais temps de pascor*, est celui d'un autre sirventés de Bertran de Born qui, dans le ms. 2814 de la bibl. Riccardi à Flo-

[1] Il nous en reste encore six, sans compter une seconde pièce (*No sai rei ni emperador*) de Giraut de Borneil.

[2] Remarquons en passant qu'une confusion du même genre a dû se produire relativement à la chanson *Dreg e razos es qu'ieu chant em demori*, que la plupart des anciens commentateurs de Pétrarque attribuent, non sans raison, ce semble, à Arnaut Daniel (cf. Crescimbeni, *Vite de poeti provenzali*, p. 25), et qui, dans l'une des deux seules copies que nous en possédions aujourd'hui (elle est anonyme dans l'autre), est mise sous le nom de Guilhem de Saint-Gregori *. Ce troubadour a composé, sur le modèle de la sextine d'Arnaut Daniel, un poëme du même genre que nous avons encore ; il aurait bien pu faire aussi de *Dreg e razos* une imitation dont, grâce, comme pour *Bem plai*, à quelque interpolation, des jongleurs ou des copistes n'auront pas su distinguer l'original. L'inverse paraît avoir eu lieu pour sa sextine, dans un des mss. que Jean de Nostredame a eus à sa disposition. Voy. mon édition de cet auteur, p. 182.

* Publiées l'une et l'autre dans les *Gedichte* de Mahn, sous les nos 109 et 437

Digitized by Google

rence (a de M. Bartsch), est confondu avec une chanson de Peire Vidal, dont il reproduit le rhythme et les rimes. Ce ms. ne donne en entier ni l'une ni l'autre des deux pièces ; mais il a heureusement conservé de chacune d'elles un couplet qui ne se trouve pas ailleurs. La chanson de Peire Vidal (*La lauzet' el rossinhol*) a été publiée par M. Bartsch, dans son édition de ce troubadour, p. 26, d'après le ms. 856 de la B. N. (C), où elle n'a que trois couplets, et par M. Stengel, dans la *Rivista di filòlogia romanza,* I, 41, d'après le ms. 776 de la Bibliothèque nationale de Florence, qui contient les mêmes couplets que C, et dans le même ordre. Quant au sirventés de Bertran de Born (*Molt m'es descendre carcol*), il se trouve plus ou moins complet dans huit mss., sans compter a, d'après lesquels il a été publié par M. Stimming dans son édition de ce troubadour, p. 178, où il a sept couplets et deux envois. Voici le texte de a. J'imprime en italique ce qui appartient à Peire Vidal, en romain ce qui appartient à Bertran de Born.

[P. 120] EN PEIRE VIDALS

I. *Aram va miels qe no sol,*
Cant ieu remir mon anel,
No vei ciutat ni castel
4 *Tug non fasson mon coman,*
E li rei e l'amiran
Me tenon tug per segnior,
Pel gaug e per la douzor
8 *Qem ven davas na Vierna*[1].

II. Q'eu sai un austor tersol
Mudat c'anc non prez auzel,
Coindet e gai e isnel,
Ab cui ieu m'apel Tristan,
12 E tot per aital semblan
M'a pres a emendedor
Et am dat mais de ricor
16 Qe se fos rei de Palerna[2].

[1] C'est ce couplet qui manque dans les deux autres mss. M. Bartsch l'a considéré à tort (*Grundriss,* 364, 5) comme le début d'une pièce différente de *La lauzet 'el rossinhol.*

[2] Ce couplet est le septième dans l'édition de M. Stimming.

Digitized by Google

III *La lauzet' el rossigniol*
Am mais de nul autre auzel,
Car pel gaug del temps novel
20 *Movon tug primeir(an) lor chan;*
E tot per aital semblan
Co fan l'autre trobador,
Mou ieu mon chan per amor
24 *De ma dona na Vierna*[1].

IV. A(l)ragones fan gran dol,
Catalas e cel d'Ussel[2],
Qe non trobon qils capdel,
28 Mas an segnior fat e gran
Tal qes vana en chantan
E vol mais diners q'onor,
E pendec son ancessor,
32 Don si destruis e s'emferna[3].

V. Pos lo coms Richartz mais vol
Beirmes sai pres Bordel[4]
Qe Conhac[5] ni Mirabel
36 Ni Chartres[6] ni Sain Joan[7]
Grieu cobrera Botenan[8]
Ni feira a son segnior
Bracas[9] moillar per paor,
40 Per q'ieu crei(s) Merlis[10] l'esquerna[11].

[1] Couplet nº 1 dans les autres mss. et dans l'édition de M. Bartsch.

[2] Corr. *Urgel.*

[3] Couplet no 5 dans l'édit. Stimming.

[4] Corr. *Beiriu e Sai? Bordel,* se trouvant dans le couplet suivant, où la leçon est assurée par l'accord des mss., ne peut être ici qu'une faute. Je n'en vois pas la correction.

[5] Ms. *conhat.*

[6] Peut-être Chastres, près Cognac, siége d'une abbaye de l'ordre de saint Augustin, fondée en 1077.

[7] Sans doute S.-Jean-d'Angely.

[8] Boutavant, château dans le Vexin. Il appartenait alors à Henri II. Philippe-Auguste s'en empara en 1202.

[9] Ms. *bratas.*

[10] J'ignore à quelle prophétie de Merlin cela peut faire allusion.

[11] Ce couplet manque dans Stimming et dans les autres mss.

Digitized by Google

VI. Quil aguza el esmol
El trencha (come) coma coltel
Lo segnior qe ten Bordel ;
44 Mas trop son espes denan
E mol davas lo trenchan
E plus lejau d'un prior ;
Merce a l'esmoledor,
48 Ben viurai a vi[d' e]terna [1].

VII. Pos la reina d'amor
M'a pres a entendedor,
51 Ben posc far .v. et el terna [2].

VIII. Tristan, per la vostra amor
Mi veiran tornejador
54 A Peitau, qi qes n'esqerna [3].

[1] Couplet n° 2 dans Stimming.
[2] Deuxième *tornada* dans Stimming.
[3] Première *tornada* dans Stimming.

Digitized by Google

DIALECTES MODERNES

MONOGRAPHIE DU SOUS-DIALECTE

LANGUEDOCIEN

DU CANTON DE LA SALLE-SAINT-PIERRE (GARD)

(Suite)

QUATRIÈME SECTION

L'Article et les Pronoms

a) *L'Article.*— Il y a deux sortes d'articles dans le sous-dialecte languedocien du canton de la Salle : l'article défini, qui s'applique à un objet déterminé, comme *lou chi* (le chien), et l'article indéfini, qui désigne un objet indéterminé, comme *un chi* (un chien).

L'article défini a les deux genres et les deux nombres ; il est:

Lou (le) pour le masc. sing.: *lou loub* (le loup).
La (la) pour le fém. sing.: *la loubo* (la louve).
Lous (les) pour le masc. plur.: *lous loubs* (les loups).
Las (les) pour le fém. pl.: *las loubos* (les louves).

Quand cet article défini, *lou, lous,* est précédé des prépositions *de* et *à* et se trouve devant un substantif commençant par une consonne, l'article et la préposition, se fondant en un seul mot, se contractent. Exemples :

De lou devient *del: lou coutèl del paire* (le couteau du père).
De lous devient *dels, des: lou coutèl des paires* (le couteau des pères.)
A lou devient *al: al prat* (au pré).
A lous devient *als, as: as prats* (aux prés).

Digitized by Google

L'article défini est sujet à l'élision quand il précède un nom commençant par une voyelle: *ana à l'oustau, à l'ort* (aller à la maison, au jardin).

L'article défini languedocien provient du pronom démonstratif latin *ille, illa;* mais il se dérive de l'accusatif seulement:

Sing. masc.: *lou* (illum).	Sing. fém.: *la* (illam).
Plur. masc.: *lous* (illos).	Plur. fém.: *las* (illas).

De l'accusatif *illum,* le vieux languedocien tirait l'article obsolète *el* (illum). De cet usage, nous avons un reste dans le proverbe :

El foc, fennos amourousos[1]
E la mar.
Sou tres causos damnousos.

L'article indéfini est au singulier *un* (latin unum) pour le masculin, *uno* (unam) pour le féminin ; au pluriel *de* pour les deux genres. Exemples : *un* loub, *uno* loubo ; *de* loubs, *de* loubos, et aussi au masculin *us*[2] (unos), rarement *usses (us escloupets,* une paire de sabots ; *us ciseus,* des ciseaux ; *usses cops,* des fois, quelquefois), au féminin, *unos* (unas) et rarement *ussos* (*unos* et *ussos juhios,* des longes ; *resta en unos,* être en repos, ne pas souffler mot).

On dit: *d'us que i'o* (il y en a qui), — acò m'es tout *un* (cela m'est indifférent), et, en proverbe: *Un avertit ni vau dous.*

L'ancien languedocien, employant le nominatif singulier, disait: *us* engendrat « fils unique » (unus ingeneratus), *usquex,* chacun (unusquisque).

[1] Cfr. lang. obs. *El meus fais es leu — S'il just a pena sera salvats, el felo, el pecaire, on aparan ? — Por el deutor sera fadiats* (Cost. d'Alais). — *Els nombres dels ans* (Cost. d'Alais).

[2] — Quand vos-tu gagna, pastouro,
Quand vos-tu gagna
Per mous moutous garda ?
— *Us* escloupets, un davantau
E detz escuts mi cau.
— Acò's un pauc trop, pastouro,
Acò's un pauc trop,
Cau rebattre lous esclots.

Digitized by Google

b) *Le Pronom.* — Le pronom se met à la place du nom.

Il y a en languedocien cinq espèces de pronoms:

1° Les pronoms personnels, pour indiquer le rôle que les personnes jouent dans le discours. Ce sont:

Singulier:

1re personne, *ieu* (ego),	ieu Jan (moi Jean), quand ieu vole (quand je veux).
obl., *mi* (me), rég. dir.,	mi vole marida (je veux me marier).
— *m'*, *mi* (mihi), rég. ind.,	mi cau de pan (il me faut du pain), m'en cau (il m'en faut).
2e personne, *tu* (tu),	tu faras acò, ieu aissò (tu feras cela, moi ceci).
t', ti (te),	ti vole gagna, vole t'aima (je veux te gagner, je veux t'aimer).
t', ti (tibi),	ti vole fa de be (je veux te faire du bien). t'en cau (il t'en faut).
3e personne, masc., el (illum),	el pot pas (il ne peut pas).
lou (illum),	lou vole (je le veux).
l', li (illi),	li vole fa, l'en vole (je veux lui faire, je lui en veux).
3e personne, fém., elo (illam),	elo vòu (elle veut).
la, lo (illam),	la vole (je la veux), aimo-lo (aime-la).
l', li (illi),	li diguère (je lui dis, je dis à elle), l'en cau.

Pluriel:

1re personne, *nous* (nos),	se supprime devant les verbes: *sèn* (nous sommes), *avèn* (nous avons).
rég. dir., *nous*,	*aimen-nous* (aimons-nous).
rég. indir., *nous*,	*nou'n cau* (il nous en faut), *nous faren tort* (nous nous ferons du tort, nobis).
2e personne, *vous* (vos),	se supprime dans les verbes: *sez* (vous êtes), *avez* (vous avez).
rég. dir., *vous*,	*aimaz-vous* (aimez-vous); *vous aime* (je vous aime).
rég. indir., *vous*,	*vou'n cau* (il vous en faut), *vous farez tort* (vobis).

Digitized by Google

3e personne, *els, eles* (illos),	se supprime devant les verbes : *sou* (ils sont), *òu* (ils ont).
rég. dir., *lous* (illos),	*lous aime* (je les aime), *aimo-lou* (aime-les).
rég. indir., *lus* (illorum pour illis),	*lus en cau* (il leur en faut), illis.
lus (illorum),	*so lus* (cela d'eux, ce qui leur appartient).
3e personne, fém. pl., (illas),	*elos* se supprime devant les verbes : *sou* (elles sont), *òu* (elles ont).
rég. dir., *las* (illas),	*las aime* (je les aime).
los (illas),	*aime-los* (aime-les).
rég. indir., *lus* (illorum pour illis),	*lus en cau* (il leur en faut, à elles).
lus (illorum),	*so lus* (cela d'elles, ce qui est à elles).

A propos des pronoms personnels, il ne faut pas oublier que si, dans le languedocien actuel, le complément direct se met avant le verbe, ce même complément se mettait après le verbe dans le vieux languedocien. Exemples : *Jehsu dix ad els oc* (Jésus leur dit oui); *oc, Senhor, tu sabs que eu ame te* (oui, Seigneur, tu sais que je t'aime).

Pronom réfléchi de la troisième personne singulier :

S' si (sibi),	*si fa tort* (se nuire), *s'en dono* (il s'en donne), *si fa mau* (se faire du mal).
S', se (sē)	*cad'un per se* (chacun pour soi), *s'aima* (s'aimer), *s'aimàvou* (ils s'aimaient).

Le pronom *en,* qui provient du latin *indè,* employé dans le latin populaire pour *ex illo, ab illo,* sert à remplacer *de* suivi du pronom. Exemples : l'*en* bailarai (je lui en donnerai, c'est-à-dire *de cela*), t'*en* farai veire (je t'*en* ferai voir).

Ce pronom se rend en languedocien par *ni* très-souvent. Exemples : *un som ni meno un autre* (un sommeil en amène un autre); *las Cevenos sou de mountagnos ; n'ai vis la pus nauto* (les Cévennes sont des montagnes ; j'en ai vu la plus élevée).

Le pronom languedocien *i,* y, dérive du latin *ibï* (là), employé par le latin populaire avec le sens de *illi, illis.* Exemples : *i vau* (j'y vais); *se vouhiei i fa de mau* (si je voulais lui

Digitized by Google

faire du mal, illi); *i done tout moun de que* (je lui donne tout mon avoir), *quantos belos fihos! i lus farai un present!* (ô les belles filles ! je leur ferai un cadeau, illis).

2° Les pronoms possessifs remplacent le nom et marquent la possession. Ce sont, en languedocien :

1re personne	masc. sing., *lou mieu* et *lou mieune* (meum). fém. sing., *la mieu* et *la mieuno* (meam). masc. pl., *lous mieus* (meos), *lous mieunes*. fém. pl., *las mieus, las mieunos* (meas).
2e personne	masc. sing., *lou tieu, lou tieune* (tuum). fém. sing., *la tieu, la tieuno* (tuam). masc. pl., *lous tieus, lous tieunes* (tuos). fém. pl., *las tieus, las tieunos* (tuas).
3e personne	masc. sing., *lou sieu, lou sieune* (suum). fém. sing., *la sieu, la sieuno* (suam). masc. pl., *lous sieus, lous sieunes* (suos). fém. pl., *las sieus, las sieunos* (suas). obs., *la sio*.

Une chanson fait dire aux habitants du Gévaudan :

Cal tanja de mio, Peyre,
Cal tanja de mio.
— Cal pas faire acò, moun ome,
Cal pas faire acò :
Cal garda cadun *la siò*.

Cfr. ce dire des enfants :

Ai uno cavalo enclarinado
Lou que la desenclarinarò
La clarino serò *siò*.

Du pronom possessif languedocien il faut rapprocher l'adjectif possessif languedocien :

Sing.	*moun* (meum),	*toun* (tuum),	*soun* (suum),
	ma (meam),	*ta* (tuam),	*sa* (suam),
Pl.	*mous* (meos),	*tous* (tuos),	*sous* (suos),
	mas (meas),	*tas* (tuas),	*sas* (suas),

et se souvenir qu'en latin le même mot était à la fois adjectif possessif et pronom possessif.

Digitized by Google

1re personne	masc. sing., *lou nostre;*	pl., *lous nostres.*
	fém. sing., *la nostro;*	pl., *las nostros.*
2e personne	masc. sing., *lou vostre;*	pl., *lous vostres.*
	fém. sing., *la vostro;*	pl., *las vostros.*
3e personne	masc. sing., *lou lus* ou *so lus;*	pl., *lous lus* ou *so lus.*
	fém. sing., *la lus;*	pl., *las lus.*

Nostre = *nostrum,* — *vostre* = *vostrum* pour *vestrum* et *vostro* = *vostram* pour *vestram.*

Le proverbe dit :

Que *des sieus* vòu parla,
Pichoto bouco ni deu fa.

3° Les pronoms démonstratifs qui servent à montrer la personne ou la chose dont on parle sont passés du latin au languedocien. Ce sont :

Aqueste, aquesto (eccistum, ecciſtam), qui désignent les objets les plus rapprochés.

Aquel, aquelo (eccillum, eccillam), qui désignent les objets les plus éloignés.

Aissò, so, ço, ce (ecce hoc), « ce. »

Acò (ecce quod), « cela, ce que. »

Sing. masc.,	*aqueste* (celui-ci),	*aquel* (celui-là).
fém.,	*aquesto* (celle-ci),	*aquelo* (celle-là).
Pl. masc.,	*aquestes* (eccistos),	*aqueles* (eccillos).
fém.,	*aquestos* (eccistas)	*aquelos* (eccillas).

Le languedocien *so que,* « ce que » = ital. *ciocche.*

Dans cette phrase : « Efan, toumbaras, *ou* veze » (Enfant, tu te laisseras tomber, je le prévois), *ou* signifie *cela,* et vient du neutre *hoc.*

Dire ni *oc* ni nou (ne dire ni oui ni non). Ici *oc* signe de l'affirmation en languedocien = neutre *hoc.*

Lang. *oi,* oui, = *hoc illud.*

Lang. *aicì,* ici, = *ecce hic* et lang. *aquì,* là = *ecce hic.*

Lang. *acò's oc,* c'est certain = *ecce quod ist hoc.*

Lang. *an d'acò,* pour cela; *en d'acò,* avec cela, pourtant.

4° Les pronoms relatifs, qui unissent le nom ou le pronom

Digitized by Google

dont ils tiennent la place à la phrase qui les suit, sont en languedocien :

Que, cau, dount, dont, oun, ont, ount, ounte.

Que, que, quoi (latin quam, quid, quod).

Cau, « qui, quel, lequel et laquelle », est employé pour les deux genres et vient du latin *qualis*. Exemples : Cau es *lou, la* que ven ? (Qualis est illum, illam quem, quam venit ?)—Cau es la que canto ? (Qualis est illam quam cantat ?) — Cau es que canto ? (Qualis est quem cantat ?) — Cau canto ? (Qualis cantat ?)

D'ount, « dont, d'où, de là », vient du latin *de undè*. Exemple: *D'ount davalos ?* (D'où descends-tu ?)

Ount, ount, on, « où. » Exemple : *ount, ounte, on que* (où que ?) Cf. *cauque que cauco que,* qui que ce soit qui. Exemples : *cauque ome que* (quelque homme qui), *cauco fenno que* (quelque femme qui), *quantes* et *quantos,* quels, lesquels, lesquelles.

5° Les pronoms indéfinis, qui désignent une chose ou une personne d'une manière vague et indéterminée, sont en languedocien :

Coucon, « quelque chose », dont le diminutif est *coucoumet,* quelque petite chose.

Caucus, cauqu'uno, quelqu'un, quelqu'une (quisque unus).

L'autre, l'autro, l'autre (du latin *alter, altera*).

Degus, personne (latin nec unus).

Om, om, on, on, homme (du latin *homo*). *Tout on,* « tout homme, tout le monde, chacun. » Tout *on* aicì vous fo d'amistousos. (Tout le monde ici a des prévenances pour vous, vous prévient.)

L'un l'autre, l'uno l'autro, l'un l'autre, l'une l'autre (unus alter, una altera). On dit proverbialement des enfants : *un tèn l'autre* (l'un tient l'autre).

Re, res, rien, du latin *rem*.

Pressouno, personne, du latin *persona*.

Nulh, nulho, nul, nulle (du latin *nullus, a*).

La mage part, la plus grande partie, la plupart, etc.

Digitized by Google

CINQUIÈME SECTION

Conjugaison languedociennne des verbes « Être, Avoir, Aimer, Venir, Fleurir, Savoir, Craindre et Prendre. »

INDICATIF PRÉSENT

sui (lat. sum)
siès (es)
es (est)
sen (sumus)
sèz (estis) = b. lat. *sutis*
sou (sunt).

PASSÉ DÉFINI

seguère
seguères
seguèt
seguèn
seguèz
seguèrou.

CONDITIONNEL PRÉSENT

seriei (essere et habere)
seriès
serié
serian
seriaz
serièu.

IMPARFAIT

ère (eram)
èros (eras)
èro (erat)
èrian (eramus)
èriaz (eratis)
èrou (erant).

FUTUR

serai (essere habeo)
seras (— habes)
serò (— habet)
seren (— habemus)
serez (— habetis)
seròu (— habent).

SUBJONCTIF PRÉSENT

que siègue
que siègues
que siègue
que seguen
que seguez
que siègou.

IMPARFAIT

que seguesse
que seguesses
que seguesse
que seguessian
que seguessiaz
que seguèssou.

PLUS-QUE-PARFAIT

que seguesse estat, etc.

INFINITIF PRÉSENT

estre. lang. obs. *esser, esse*, italien *essere*, sp.-pg. *ser* (du latin vulgaire *essere*. sr. = str.).

INFINITIF PASSÉ

estre estat (essere status).

PARTICIPE PRÉSENT

esten, estien.

PARTICIPE PASSÉ

estat, estado (status, stata).

NOTA. — On dit :
Estaz siau, restez tranquille.
En prou gens per nous defendre.
(*En* = nous sommes.)

IMPÉRATIF

siègues
seguen
seguez, sieguez, estaz, siègou.

Digitized by Google

INDICATIF PRÉSENT

ai (habeo)
as (habes)
o (habet)
aven (habemus)
avez (habetis)
òu (habent)

IMPARFAIT

aviei (habebam)
aviès (habebas)
avié (habebat)
avian (habebamus)
aviaz (habebatis)
avièu (habebant).

PASSÉ DÉFINI

aguère (habueram)
aguères (habueras)
aguèt (habuit)
aguèn (habuimus)
aguez (habuistis)
aguèrou (habuerunt).

FUTUR

aurai (habere habeo)
auras —
aurò —
auren —
aurez —
auròu (habere habent).

CONDITIONNEL PRÉSENT

auriei
auriès
aurié.
aurian
auriaz
auriè u.

SUBJONCTIF PRÉSENT

que ague (habeam)
que agues (habeas)
que ague (habeat)
que aguen (habeamus)
que aguez (habeatis)
que àgou (habeant).

IMPARFAIT

que aguesse (habuissem)
que aguesses (habuisses)
que aguesse (habuisset)
que aguessian (habuissemus)
que aguessiaz (habuissetis)
que aguèssou (habuissent).

IMPÉRATIF

agues
aguen
aguez
àgou.

INFINITIF PRÉSENT

ave, aver (habere). Cf. *avedre, agudre*, avoir[1].

PARTICIPE PRÉSENT

aguen (habentem).

PARTICIPE PASSÉ

agut, agudo: avut, avudo et *avedut, avedudo* (habutus, habuta et habututus, habututa).

INDICATIF PRÉSENT

aime
aimos
aimo
aiman
aimaz
àimou.

[1] *Avedre* (pour avendre) et *aveni* = latin *advenire*.

Digitized by Google

IMPARFAIT

aimave
aimavos
aimavo
aimavian
aimaviaz
aimàvou

PARFAIT

aimère
aimères
aimèt
aimen
aimez
aimèrou.

FUTUR

aimarai
aimaras
aimarò
aimaren
aimarez
aimaròu.

CONDITIONNEL PRÉSENT

aimariei
aimariés
aimarié
aimarian
aimariaz
aimarièu.

IMPÉRATIF

aimo
aimen
aimaz
qu'àimou.

SUBJONCTIF PRÉSENT

que aime
que aimes
que aime
que aimen
que aimez
que àimou.

IMPARFAIT

que aimèsse
que aimesses
que aimesse
que aimessian
que aimessiaz
que aimèssou.

INFINITIF PRÉSENT

aima (amare).

PARTICIPE PRÉSENT

aiman, aimant.

INFINITIF PASSÉ

avé, ou avedre aimat.

PARTICIPE PASSÉ

aimat, aimado.

INDICATIF PRÉSENT

vène
vènes
vèn ou vènt
venen
venez
vènou.

IMPARFAIT

veniei
veniès
venié
venian
veniaz
venièu.

PARFAIT

venguère
venguères
venguet
venguen
venguez
venguèrou.

Digitized by Google

PASSÉ INDÉFINI

sui vengut, etc.

PLUS-QUE-PARFAIT

ère vengut, etc.

FUTUR

vendrai, cf. *vendre*, vendre (au futur).
vendras
vendrò.
vendren
vendrez
vendròu.

FUTUR PASSÉ

serai vengut, etc.

CONDITIONNEL PRÉSENT

vendriei, cf. *vendre*, vendre, au conditionnel présent.
vendriès
vendrié.
vendrian
vendriaz
vendrièu.

CONDITIONNEL PASSÉ

seriei vengut, etc.

IMPÉRATIF

vèni
venez
que vèngou.

SUBJONCTIF PRÉSENT

que vengue
que vengues
que vengue
que venguen
que venguez
que vèngou.

PASSÉ

que siègue vengut.

IMPARFAIT

que venguesse
que venguesses
que venguesse
que venguessian
que venguessiaz
que venguèssou.

PLUS-QUE-PARFAIT

que seguesse vengut, etc.

INFINITIF PRÉSENT

venì.

INFINITIF PASSÉ

estre vengut.

PARTICIPE PRÉSENT

venguen.

PARTICIPE PASSÉ

vengut, vengudo (venutus, venuta).

INDICATIF PRÉSENT

flourisse
flourisses
flouris
flourissen
flourissez
flourìssou

IMPARFAIT

flourissiei
flourissiès
flourissié
flourissian
flourissiaz
flourissièu.

PASSÉ DÉFINI

flouriguère
flouriguères
flouriguet

Digitized by Google

flouriguen
flouriguez
flouriguèrou.

PASSÉ INDÉFINI

ai flourit, etc.

PASSÉ ANTÉRIEUR

aguère flourit, etc.

PLUS-QUE-PARFAIT

aviei flourit, etc.

FUTUR

flourirai
flouriras
flourirò
flouriren
flourirez
flourirròu.

FUTUR PASSÉ

aurai flourit, etc.

CONDITIONNEL PRÉSENT

flouririei
flouririès
flouririé
flouririan
flouririaz
flouririèu.

CONDITIONNEL PASSÉ

auriei flourit, etc.

On dit aussi :

aguesse flourit, etc.

IMPÉRATIF

flourìs
flouriguen
flourissez
que flourìgou.

PASSÉ

que ague flourit, etc.

IMPARFAIT

que flouriguesse
que flouriguesses
que flouriguesse
que flouriguessian
que flouriguessiaz
que flouriguèssou.

PLUS-QUE-PARFAIT

que aguesse flourit, etc.

INFINITIF PRÉSENT

flourì (florere).

INFINITIF PASSÉ

avedre flourit.

PARTICIPE PRÉSENT

flourissen, flouriguen, n. pr. Florent (flourentem).

PARTICIPE PASSÉ

flourit, flourido.

NOTA. — On dit :

uno poulido flourido (une belle floraison). Cf. *uno culido, uno espandido, uno espelido,* etc.

INDICATIF PRÉSENT

sai, sabe
sabes
sab
saben
sabez
sàbou.

IMPARFAIT

sabiei
sabiès
sabié
sabian
sabiaz
sabièu.

Digitized by Google

PASSÉ DÉFINI

sabeguere *ou* saupieguère
sabeguères *ou* saupieguères
sabeguèt *ou* saupieguèt
sabeguen *ou* saupieguen
sabeguez *ou* saupieguez
sabeguèrou *ou* saupieguèrou.

PASSÉ INDÉFINI

ai sabegut *ou* saupiegut, etc.

PASSÉ ANTÉRIEUR

aguère sabegut *ou* saupiegut *ou* saupiut, etc.

PLUS-QUE-PARFAIT

aviei sabegut *ou* saupiegut, etc.

FUTUR

sauprai
saupras
sauprô
saupren
sauprez
sauprôu.

FUTUR ANTÉRIEUR

aurai sabegut, saupiegut, saupiut, etc.

CONDITIONNEL PRÉSENT

saupriei
sauprièes
sauprié
sauprian
saupriaz
sauprièu.

CONDITIONNEL PASSÉ

auriei sabegut, saupiegut, saupiut.

IMPÉRATIF

saupio, saupies et saupiegues.
saupieguez
que saupiou ou saupièGou.

SUBJONCTIF PRÉSENT

que saupie, saupiegue *ou* sabegue.
que saupies
que saupie
que saupien
que saupiez
que sàupiou, saupièGou, sabègou.

PASSÉ

que ague saupiut, sabegut, saupiegut, etc.

IMPARFAIT

que saupiesse, sabeguesse, saupieguesse
que saupiesses, sabeguesses, saupieguesses
que saupiesse, sabeguesse, saupieguesse
que saupiessian, sabeguessian, saupieguessian.
que saupiessiaz, sabeguessiaz, saupieguessiaz.
que saupièssou, sabeguèssou, saupieguèssou.

PLUS-QUE-PARFAIT

que aguesse saupiut, sabegut, saupiegut, etc.

INFINITIF PRÉSENT

saupre, *obs.* saber, sauber, saver.

INFINITIF PASSÉ

avedre saupiut, sabegut, saupiegut.

PARTICIPE PRÉSENT

saupien, sabeguen, saupieguen.

PARTICIPE PASSÉ

saupiut, sabegut, saubut, saupiegut, sagut, seu, sachut (latin saputus).

Digitized by Google

INDICATIF PRÉSENT

cregne *et* crenisse
cregnes *et* crenisses
cren *et* crenìs
cregnen *et* crenissen
cregnez *et* crenissez
crègnou *et* crenìssou.

IMPARFAIT

cregniei *et* crenissiei
cregniès *et* crenissiès
cregnié *et* crenissié
cregnian *et* crenissian
cregniaz *et* crenissiaz
cregnièu *et* crenissièu.

PASSÉ DÉFINI

creniguère
creniguères
creniguèt
creniguen
creniguez
creniguèrou.

PASSÉ INDÉFINI

a cren, crenit, crenigut, etc.

PASSÉ ANTÉRIEUR

aguère cren, crenit, crenigut, etc.

PLUS-QUE-PARFAIT

aviei cren, crenit et crenigut, etc.

FUTUR

crenirai, crendrai
creniras, crendras
crenirò, crendrò
creniren, crendren
crenirez, crendrez
crenìrou, crendròu.

FUTUR ANTÉRIEUR

aurai cren, crenit, crenigut, etc.
On dit aussi :
aguesse cren, crenit, crenigut, etc.

IMPÉRATIF

cren, crenìs, crenigues
cregnez, crenissez, creniguez
cregnen, creniguen.
crègnou, crenìgou.

SUBJONCTIF PRÉSENT

que cregne, crenigue
que cregnes, crenigues
que cregne, crenigue
que cregnen, creniguen
que cregnez, creniguez
que crègnou, crenìgou.

PASSÉ

que àgou cren, crenit, crenigut, etc.

IMPARFAIT

que creniguesse
que creniguesses
que creniguesse
que creniguessian
que creniguessiaz
que creniguèssou.

INFINITIF PRÉSENT

cregne, crenì *et* crendre (latin *tremere*).

INFINITIF PASSÉ

avedre cren, crenit, crenigut.

PARTICIPE PRÉSENT

cregnen, creniguen.

PARTICIPE PASSÉ

cren, crenit, crenigut.

Digitized by Google

INDICATIF PRÉSENT

prene
prenes
pren
prenèn
prenèz
prènou.

IMPARFAIT

preniei
preniès
prenié
prenian
preniaz
prenièu.

PASSÉ DÉFINI

prenguère
prenguères
prenguèt
prenguèn
prenguèz
prenguèrou.

PASSÉ INDÉFINI

ai pres, etc.

PASSÉ ANTÉRIEUR

aguère pres, etc.

PLUS-QUE-PARFAIT

aviei pres, etc.

FUTUR

prendrai
prendras
prendrò
prendren
prendrez
prendròu.

FUTUR PASSÉ

aurai pres, etc.

CONDITIONNEL PRÉSENT

prendriei
prendriès
prendrié
prendrian
prendriaz
prendrièu.

CONDITIONNEL PASSÉ

auriei pres, etc.

On dit aussi :

aguesse pres, etc.

IMPÉRATIF

pren
prenguen
prenez
que prèngou.

SUBJONCTIF PRÉSENT

que prengue
que prengues
que prengue
que prenguen
que prenguez
que prèngou.

PASSÉ

que ague pres, etc.

IMPARFAIT

que prenguesse
que prenguesses
que prenguesse
que prenguessian
que prenguessiaz
que prenguèssou.

PLUS-QUE-PARFAIT

que aguesse pres, etc.

INFINITIF PRÉSENT

prene, *obs.* prendre, pendre, prenre *et* penre.

INFINITIF PASSÉ

avedre pres.

PARTICIPE PRÉSENT

prenen, prenguen.

PARTICIPE PASSÉ

pres, preso, obsol. prens, preins : fenno *prens,* femme grosse.

(*A suivre.*)

FESQUET.

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Digitized by Google

UN ROUSARI DE CAMADO

EN ORDRE AUFABÈTI

Dedica i dos chatouneto de F. Dounadiéu, de Beziès

A fuguè 'n bel Aiglas, un trevaire dóu cèu,
Que, sèns parpeleja, belavo lou soulèu.

B fuguè 'n Bastimen enflouca de floureto,
Que la mar miraiavo en sis aigo lindeto.

C fuguè 'n Castelas eilamount sus un ro,
Envòuta d'eurre verd, abita de blanc chot.

D fuguè lou Divet qu'aviè sus lis espalo,
Tau qu'un parpaioun blu, dos aleto pourpalo.

E fuguè 'n Enfantoun, à frisoun de fin or,
Un clerjoun à l'autar, un cantadour au Cor.

F fuguè 'n Felibre, enemi de la proso,
Qu'enfantavo de vers coume un rousié de roso.

UN ROSAIRE DE CAMÉES

EN ORDRE ALPHABÉTIQUE

Dédié aux deux filletes de F. Donnadieu, de Béziers

A était un grand Aigle, un habitué du ciel, — qui, sans cligner, contemplait le soleil.

B était un Navire festonné de fleurs,—que la mer reflétait dans ses ondes diaphanes.

C était un grand Château là-haut, au loin sur un rocher,—environné de lierre vert, habité de blancs hiboux.

D était le petit Dieu qui portait sur ses épaules,— tel qu'un papillon bleu, deux petites ailes purpurines.

E était un Enfant à boucles de fin or,—un petit clerc à l'autel, un chanteur au chœur.

F était un Félibre, ennemi de la prose, — qui enfantait des vers comme un rosier des roses !

Digitized by Google

G fuguè 'n Gau-galin, au ribas d'un canau,
I petalo escarlato, au vistoun fasènt gau.

H fuguè 'no Letro, i'a long tèms embandido,
Coume un laid pau-de-sen, de la lengo escarido.

I fuguè 'n verd Iscloun au mitan d'un pesquié,
Ounte un ciéune nivous si pichot escoundié.

J fuguè Jacoumar, que sounavo à la vilo :
— « Levo-te boulegouno » e « coucho-te tranquilo. »

L fuguè 'no Lono ounte, i tèms di calour,
Gafavoun de flamènt i rousènqui coulour.

M fuguè 'N Mistral, lou pouëto di Santo,
Lou capèu de travès, la figuro escalanto.

N fuguè 'n Nistoun, amata dins soun nis,
Envirouna de fueio e de boutounet lisc.

O fuguè 'n Oulivié renous e seculàri,
De cigalo clafi, sus un baus soulitàri.

P fuguè lou Grand Papo aubourant si dos man
Pèr beni Dounadiéu e si gèntis enfant.

G était un Coquelicot, à la rive d'un canal,—aux pétales écarlates, réjouissant à l'œil.

H était une lettre, il y a longtemps bannie,— comme un laid bon à rien, de la langue chérie.

I était un Ilot vert, au centre d'un étang, — où un cigne blanc comme la neige cachait ses petits.

J était Jacquemart [1], qui disait à la ville : — « Éveille-toi activement » et « repose-toi tranquillement. »

L était une Lagune où, au temps des chaleurs,— des flamants roses marchaient comme dans un gué.

M était En Mistral, le poëte des Saintes [Maries],—le chapeau de côté, la figure aspirante.

N était un Nourisson, blotti dans son nid, — environné de feuilles et de petits boutons lisses.

O était un Olivier, noueux et séculaire, — comblé de cigales, sur un rocher isolé.

P était le Grand Pape, élevant ses deux mains —pour bénir Don nadieu et ses gentilles fillettes.

[1] Jacquemart, nom qu'on a donné à la figure sonnante de l'horloge de l'hôtel de ville d'Avignon.

Digitized by Google

Q fuguè 'n bon Quaquer que la gauto clinavo
E lou jour e la niue si pouce reviravo.

R fuguè lou Rose azuren e grandas
Qu'anavo coume un tron, à travès lou campas.

S èro lou Soulèu, aquéu Diéu de Prouvènço,
Que ie largo l'amour e lou vin de jouvènço,

T fuguè 'n Tambourin que noun devié, parai?
Dóu galoi galoubet se desmama jamai.

U fuguè 'n Unicor, au desert fasènt flòri
E dreissant, ufanous, sa grand bano d'evòri.

V fuguè lou bon Vin qu'ai ! ai ! ai ! n'isto plus,
Car lou verme marrit sèns façoun l'a begu !

X fuguè Xercès, lou grand rei que cargavo
D'or e de brassalet un aubras qu' amiravo.

Z fuguè 'n Zefir qu'escampavo pertout
Lou perfum d'un blanc ile em' un poulit flou-flou.

William-C. Bonaparte-Wyse.

Q était un bon Quaker qui penchait la joue, — et le jour et la nuit retournait ses pouces.

R était le Rhône, azuré et vaste, — qui allait comme un coup de tonnerre à travers la plaine.

S était le Soleil, ce dieu de la Provence, — qui lui lance l'amour et le vin de jeunesse.

T était le Tambourin, qui ne devrait jamais, n'est-ce pas? — se séparer du galoubet joyeux.

U était une Licorne, s'épanouissant au désert — et haussant pompeusement sa grande corne d'ivoire.

V était le bon Vin, qui n'existe plus, hélas ! — car le méchant ver l'a bu sans façon.

X était Xerxès, le grand roi, qui chargeait — d'or et de bracelets un grand arbre qu'il admirait[1].

Z était un Zéphyr, qui éparpillait partout — le parfum d'un blanc lys avec un charmant souffle.

William-C. Bonaparte-Wyse.

[1] Voir Élien, *Var. Hist.*, liv. II. ch. 8.

Digitized by Google

VARIÉTÉS

—

LES PARTICIPES *OSÉ, AVISÉ, ENTENDU,* DANS LES LOCUTIONS *UN HOMME OSÉ, UN HOMME AVISÉ, UN HOMME ENTENDU.*

Dans son savant livre : *Histoire et Théorie de la Conjugaison française* (nouvelle édition, 1878, p. 6), M. Chabaneau explique par un souvenir des déponents latins le sens actif des participes *osé, avisé, entendu,* dans les locutions *un homme osé, un homme avisé, un homme entendu*, etc. Cette opinion, partagée par M. Tobler, a été combattue par Littré dans un article du *Journal des savants* (1869, p. 375), plus tard reproduit dans ses *Études et Glanures*. D'après Littré, *oser, aviser, entendre,* ordinairement transitifs, deviennent intransitifs en changeant de sens, et l'on dit *oser en quelque chose, aviser à quelque chose, entendre à quelque chose*[1], d'où les participes *osé, avisé, entendu,* qui ne doivent pas plus avoir le sens passif que *mort, arrivé, monté,* etc., mais sont synonymes de *hardi, intelligent, habile.*

Cette explication est séduisante, et M. Chabaneau s'y est rallié dans ses *additions,* p. 129. Il me semble pourtant qu'elle ne peut être définitivement acceptée.

En effet, les verbes neutres se divisent en deux grandes classes : ceux qui se conjuguent avec l'auxiliaire *être* et ceux qui se conjuguent avec l'auxiliaire *avoir*. La première, seule, donne naissance à des participes qui peuvent s'employer seuls, à des participes indépendants. On dit *mort, arrivé, tombé*... de *mourir, arriver, tomber,* qui se conjuguent avec *être ;* on ne dit pas *nui, parlé, ri*... de *nuire, parler, rire.* qui se conjuguent avec *avoir*. Littré lui-même, dans son article, explique pourquoi.

Or, *oser, aviser, entendre,* aussi bien comme neutres que comme transitifs, se conjuguent avec *avoir: j'ai osé en..., j'ai avisé à..., j'ai entendu à....* Comment pourraient-ils former des participes indépendants?

Voici une raison plus subtile et que j'avance plus timidement. Les participes formés de verbes neutres ont un sens passé, très-net le plus

[1] Dans son *Dictionnaire,* Littré ne mentionne pas *entendre à* avec ce sens, mais seulement avec ceux de *être occupé à* et de *consentir*. Au contraire, il consacre à *s'entendre à* un long paragraphe.

Digitized by Google

souvent, un peu effacé quelquefois, toujours reconnaissable. En est-il de même des participes en question ? Traduisons par des formes temporelles *mort, arrivé, tombé, venu,* nous dirons : *qui est mort, qui est arrivé, qui est tombé, qui est venu*. Faisons de même pour *osé, avisé, entendu...*, et nous dirons : *qui ose, qui avise, qui entend*.

Il semble donc que M. Chabaneau ait fait preuve d'une déférence excessive pour l'éminent auteur du *Dictionnaire,* en acceptant l'explication que nous venons de discuter et en abandonnant celle qu'il avait lui-même émise. Pour nous, s'il nous fallait choisir entre l'une et l'autre, ce serait celle-ci que nous choisirions.

Mais peut-être est-il possible d'en donner une troisième. *Passionné, repenti, conjuré* et d'autres participes du même genre, ont un sens actif analogue à celui de *avisé, entendu ;* pour eux, moins encore que pour *avisé* et *entendu,* on ne saurait accepter l'explication par le neutre. N'est-il pas tentant d'expliquer d'une même manière l'emploi analogue de tous ces mots ? Or *passionné, repenti, conjuré,* se rattachent sans aucun doute aux verbes réfléchis *se passionner, se repentir, se conjurer; avisé, entendu,* viendraient de même des verbes réfléchis *s'aviser de, s'entendre à. S'oser* a-t-il jamais été employé avec le sens de *se hasarder ?* La chose est plus que douteuse ; mais nous reviendrons sur *osé* un peu plus loin.

Cette explication tombe-t-elle sous le coup des objections formulées plus haut ? Nous ne le pensons pas.

En effet, quelques verbes *réfléchis propres* ont des participes indépendants : *s'évanouir, se réfugier, s'évader, s'enfuir* (voir Littré, *Dictionnaire*). *Se repentir* est dans ce cas. — D'autre part, on assimile aux *réfléchis propres* « un certain nombre de verbes transitifs qui prennent dans la forme réfléchie un sens différent de celui qu'ils ont à l'actif[1] » ; c'est le cas pour *se passionner, se conjurer,* et aussi pour *s'aviser de, s'entendre à,* qui peuvent ainsi former les participes indépendants *passionné, conjuré, avisé, entendu*.

2° Nous avons dit que les participes indépendants formés de verbes neutres gardaient toujours un sens passé. Il en est ainsi pour quelques-uns des participes issus de réfléchis propres, mais non pour tous. Un participe se ressent toujours de son origine, et, le verbe réfléchi marquant une chose faite et subie par le sujet, par conséquent une action toujours passagère et un état plus durable qui en résulte, le participe issu d'un verbe réfléchi peut marquer surtout l'action, c'est-à-dire le passé, ou surtout l'état qui a suivi, c'est-à-dire le présent. Le

[1] Ayer, *Grammaire comparée de la langue française,* 3e édit., p. 189, 452.

Digitized by Google

sens passé domine dans *évanoui, réfugié, évadé, enfui* (= *qui s'est évanoui, qui s'est réfugié, qui s'est évadé, qui s'est enfui*); *repenti* marque plutôt le présent (*qui se repent*).

De même pour les autres participes examinés : *conjuré* = *qui s'est conjuré ;* mais *passionné* = *qui se passionne, avisé* = *qui s'avise, entendu* = *qui s'entend.* Ils ont pris d'autant plus volontiers un sens présent, — il serait plus juste de dire : un sens durable, — qu'ils marquaient, non un fait matériel, comme *évadé, réfugié, conjuré,* etc., mais un fait intellectuel ou moral, plus porté à se répéter, à devenir un état constant, une qualité. *Passionné, avisé, entendu,* sont ainsi devenus comme des adjectifs de qualité.

La même observation s'applique à *osé,* et *osé,* nous l'avons dit, ne vient pas d'un verbe réfléchi ; mais, en tant que participe indépendant, vient-il davantage d'un verbe neutre ? Non, sans doute, et nous croyons plutôt que l'analogie a exercé sur ce mot une double influence : l'ancienne langue possédait l'adjectif *os,* dérivé direct du latin *ausum ;* de son côté, le verbe neutre *oser* formait ses temps composés avec un participe *osé* non indépendant. *Os* a disparu devant *osé,* et celui-ci, en revanche, a accepté les fonctions du mot qu'il supplantait. Devenu participe indépendant, il a pris un sens présent, disons mieux, durable, soit par un nouvel effet de l'analogie, soit plutôt parce qu'il a un sens moral analogue à ceux de *avisé* et de *entendu.*

Ainsi le souvenir du déponent latin serait visible dans *osé,* comme dans *juré* = *juratum,* comme dans d'autres mots encore, et M. Chabaneau aurait en partie raison. Littré aussi aurait eu raison de chercher dans notre langue même la raison d'être de l'emploi qu'il étudiait ; de plus, en tirant *avisé, entendu,* de verbes neutres, il ne se serait trompé qu'à moitié, puisque *s'aviser, s'entendre,* sont des réfléchis neutres qu'on doit analyser : *aviser pour soi, entendre pour soi ;* mais les hypothèses des deux savants, toutes deux insuffisantes, devraient être associées et complétées, comme nous avons essayé de le faire. Telles sont les conclusions que nous proposons.

E. Rigal.

CHRONIQUE

Livre donnés a la Bibliothèque de la Société. — Cels Gomis (D.) : lo Llamp y 'ls Temporals. Barcelona, Alvar Verdaguer, 1884; in-16, xxiv-72 pages ;

Constans (L.) : Chrestomathie de l'ancien français (IX-XVe siècles) à l'usage des classes, précédée d'un tableau sommaire de la littérature

Digitized by Google

française au moyen âge et suivie d'un glossaire étymologique détaillé. Paris, Vieweg, 1884; in-8o, XLVIII-372 pages (don de M. Vieweg);

Fallières : Discours prononcé à la séance générale du Congrès des Sociétés savantes, le samedi 19 avril 1884. Paris, Imprimerie nationale, 1884; in-4o, 12 pages (don de M. le M. le Ministre de l'Instruction publique);

Favre : édition du Centenaire, Œuvres choisies de l'abbé Favre : l'Opera d'Aubai, la Vida de Jan-l'an-pres, lou Tresor de Sustancioun, lou Siege de Cadaroussa, lou Sermoun de moussu Sistre, la Fam d'Erisitoun, Estrena à Mounsegnou de Sent-Priest, Dedicaça de l'Oudisseia, Satyres et Epigrammes. Montpellier, Grollier et fils, 1884; in-4o, à 2 col., 54 pages (don du Comité du Centenaire de Favre);

Forestié (Ed.): la Cabreta blanca de Cabrairet, légende quercynoise du XIVe siècle. Montauban, Ed. Forestié, 1884; in-8o, 8 pages ;

Guillaume (l'abbé Paul): la Collection Jourdan et la Station gallo-romaine de Mons Seleucus. Gap, Jouglard, 1883 ; in-8o, 32 pages ;

Guillaume (l'abbé Paul): Documents inédits relatifs à l'Argentière (XIIIe et XVIIIe siècles). Gap, Jouglard, 1884 ; in-8o, 32 pages ;

Guillaume (l'abbé Paul): Doléances d'un archiviste du XVe siècle et autres documents relatifs à l'Argentière publiés avec dédicace respectueuse. Gap, Jouglard, 1884; in-8o, 12 pages ;

Guillaume (l'abbé Paul): Fragments de l'histoire des évêques de Gap, par Vallon-Corse: Léger d'Eyrargues et Guillaume Forestier (1411-1442). Gap, Jouglard, 1883 ; in-8o, 24 pages ;

Guillaume (l'abbé): Note sur les dépendances de l'abbaye de Lérins au diocèse de Gap. Gap, Jouglard, 1883 ; in-8o, 20 pages ;

Guillaume (l'abbé Paul): Observations sur l'édition du Mystère de Saint-André de l'abbé J. Fazy, curé à Lettret. Gap, Jouglard, 1884 ; in-8o, 16 pages ;

Guillaume (l'abbé Paul): Origine de l'église de Gap, d'après Vallon-Corse (1720-1791). Gap, Jouglard, 1883 ; in-8o, 24 pages ;

Guillaume (l'abbé Paul): le Registre du bailliage de Gap de 1554 à 1592. Spécimen de l'Inventaire-sommaire des archives des Hautes-Alpes. Gap, Jouglard, 1884; in-8o, 30 pages ;

Guillibert (Hippolyte): les Barreaux latins à la Cour d'Aix. Aix-en Provence, Illy et Brun, 1884; in-8o, 12 pages ;

Pascal (F.): Escoro de la mountagno. L'Iliado d'Oumèro. Premié chant, revira en parlar des Autos-Alpos. Gap, J.-C. Richaud, 1884; in-8o, 32 pages ;

Pépratx (Justin): l'Atlantide, poëme catalan de Don Jacinto Verdaguer, traduit en vers français. Paris, Charles Bayle et Ce, 1884; in-12, 236 pages ;

Roque-Ferrier (A.): les Félibres. Sir Bonaparte-Wyse. Gap, Richaud, 1882 ; in-8o, 12 pages (Extr. de la *Revue des langues romanes*);

Tavernier (Eugène): la Renaissance provençale et Roumanille. Paris, Jules Gervais, 1884; in-8o, 28 pages ;

Vergne (Louis): Prospectus en vers languedociens des « Printanieiras. » Montpellier, Martel, 1884 ; in-8o, 4 pages.

Le Gérant responsable : Ernest HAMELIN

Digitized by Google

DIALECTES MODERNES

LE GARÇOU QUE VAI DEMANDA 'NO FILLO EN MARIDAGE

Counte en patois marchois de la partido sud dou cantou de Guéret et de quouquas coumunas vésinas [1].

Le counte que vàu vous dire, po n'àitre pas vieu coumo Vieillas-Rodas [2], n'éi cispendant pas nuvé. Où remounto, en éifet, òu temps déijà bien éilugna que lo museto enflado de Maréix òube de Jabrillas [3], en lançant dins lo campagno sous airs bien counegus, fazhio coure soubre soun passage las fillas mài lous garçous. La jòunesso de còu temps, moins fièro que quello d'hòuro et, m'éi d'avis, mài rasounablo, gandishio bien las sallas de bale plenas de mounde et de fumado de taba.

LE JEUNE HOMME QUI VA DEMANDER UNE JEUNE FILLE EN MARIAGE

Conte en patois marchois de la partie sud du canton de Guéret et de quelques communes voisines

Le conte que je vais vous dire, pour n'être pas vieux comme Hérode, n'est cependant pas nouveau. Il remonte, en effet, au temps, déjà bien éloigné, où la musette gonflée de Mareix ou de Jabrillas, en lançant dans la campagne ses airs bien connus, faisait accourir sur son passage les filles et les garçons. — La jeunesse de ce temps, moins fière que celle d'aujourd'hui et, il me semble, plus raisonnable, évitait bien les salles de bal remplies de monde et de fumée de tabac,

Digitized by Google

ante i dansant à lo journado d'huneu, òu soun dòu viòuloun òu de la clairinetto, le quadrille, la polka, la mazurka et bien d'ôutras dansas éigarouilladas que ne sount méimo pas francèsas. Tout coum' hòuro, l'éimavo à pilâ las rabas[5]; mas, animado d'un esperit pû patriotique, qu'èro las dansas dòu païs, coumo la bourréio, la mountagnardo et l'òuvergnato, que lo dansavo en ple n'air, à l'oumbro dòu vieu téi, soubre le pelou dòu couder[6] où be lo plèço de la glhieso, et tourjou òu soun de la vieillo charmelo à la grosso panse et òu loung bourdou que rejòuvishio tant lous péisans. Còu chéiti Paris ne nous aïo pas dengueras bailla las coutumas, las musicas mài las dansas dòus pelàuds[7].

Po n'en revenî à moun counte, un biàu joû de Trinita, à la ballado[8] de Guéret, Rabillat[3] sounavo de lo museto sous lous arbréis de lo grando plèço. Jean Bos, de la Rebéirolo[9], dansavo coumo dòus camaradas, en baillant soun sòu à chaque virado, lorsqu'òu vài véire 'no bràvo jòuno fillo que li baillet dins l'éu dòu prumi co. Où l'invito à dansâ et ôu li demando soun nou et soun endréi : Lo s'appello Jeannetto Caillàudo, de Villopetout[9 bis], paï de las bounas poumas et de las bounas cerisas. Qu'éi 'no bello bloundo éiveillado coumo cinq

où l'on danse maintenant (à la journée d'aujourd'hui), au son du violon ou de la clarinette, le quadrille, la polka, la mazurka et d'autres danses extravagantes qui ne sont même pas françaises. Tout comme à présent, elle aimait à piler les raves ; mais, animée d'un esprit plus patriotique, c'était les danses du pays, comme la bourrée, la montagnarde et l'auvergnate, qu'elle dansait en plein air, à l'ombre du vieux tilleul, sur la pelouse du Couder, ou bien la place de l'Église, et toujours au son de la vieille charmille à la grosse panse et au long bourdon qui réjouissait tant les paysans. Ce mauvais Paris ne nous avait pas encore donné les coutumes, les musiques et les danses des pelauds.

Pour en revenir à mon conte, un beau jour de Trinité, à la fête de Guéret, Rabillat jouait de la musette sous les arbres de la grande place. Jean Bois, de la Rebeyrolle, dansait avec des camarades en donnant son sou à chaque tournée, lorsqu'il va voir une belle jeune fille qui lui donna dans l'œil du premier coup. Il l'invite à danser et lui demande son nom et son endroit : Elle s'appelle Jeannette Caillaud, de Villepetout, pays des bonnes pommes et des bonnes cerises. C'est

Digitized by Google

sòus, à la mino lutinó, òus éus bleus et furêchéis[10], à l'hussas[11] arroundidas coumo la luno nuvello, à las jòutas couloû de roso, òu nas finoment tailla òu couté paradoû, à lo pitito boucho vermeillo garnido de dents blanchas coumo dòu léitet, òu bambignou à l'avenant creusa d'uno pitito councho au mitan, et, par dessoubre tout co, 'no[12] taillo fino et déigajado que fazhio divinoment ressurtir un brave paréi de tetéis.

Qu'èro qui mài que n'en fouillio po treblâ lo cervello de nôtre pàubre drôle. Oussi, à partî de còu moumant, òu n'aguiet pû sa této à se et òu fazhio tout de travers : quan òu labouravo, sas rejas èrant tortas ; si òu baquio à lo granjo, òu tapavo soubre le flé de soun vis-à-vis et òu li fazhio charletâ[13] lous déis ; quan òu lhiavo sas vachas, òu mequio lo dent dariro à la pleço de lo dent prumiro[14] ; 'no véi, méimo, òu 'navo[15] las lhiâ dòu coûta de lo quouo, quan 'no vesino li faguiet remarquâ, en éipoufidant de rire, qu'òu se troumpavo. Lo néu òu li réibavo et, mài d'uno véi, le mounde de la méisou l'entenguiant chantâ tout endrumi quello pitito chansounetto bien counegudo dins le paï :

Chatagno grillado,

une belle blonde éveillée comme cinq sous, à la mine lutine, aux yeux bleus et amoureux, aux sourcils arrondis comme la lune nouvelle, aux joues couleur de rose, au nez finement taillé au couteau à parer, à la petite bouche vermeille garnie de dents blanches comme du lait, au menton à l'avenant creusé d'une petite fosse au milieu et, pardessus tout cela, une taille fine et dégagée que faisait divinement ressortir une belle paire de seins.

C'était là plus qu'il n'en fallait pour troubler la cervelle de notre pauvre drôle. Aussi, à partir de ce moment, il n'eut plus sa tête à lui et il faisait tout de travers : quand il labourait, ses raies n'étaient pas droites ; s'il battait à la grange, il tapait sur le fléau de son vis-à-vis et il lui faisait vibrer les doigts ; quand il liait ses vaches, il mettait la dent dernière à la place de la dent première ; une fois même, il allait les lier du côté de la queue, quand une voisine lui fit observer, en éclatant de rire, qu'il se trompait. La nuit, il y rêvait et, plus d'une fois, les personnes de la maison lui entendaient chanter, tout endormi, cette petite chansonnette bien connue dans le pays :

Châtaigne grillée,

Digitized by Google

Pinto de vi blanc,
Lo Jeannetto éi tant bravo,
Jean Bos la vòut tant;

qu'èro òu point que sous vesis dizhiant qu'òu aïo passa soubre l'herbo fado, ôube que quàucu li aïo jita un sort.

Co duret mài de shié méis coumo co sens que re li faguesso òublidâ quello que, dins soun cœur, òu appelavo sa mio; qu'èro pû fort que se. A la fi arrivet le Carnavàu [15], sazou dòus maridagéis, et, un mati, en se levant, òu disset : « Qu'éi fouéita ! li tendrio pû. » Et òu vài trouvâ Piarre Coumbaud soun camarado, po le prejâ de le segre à Villopetout, chiz [16] Francéi Caillàud, po faire so demando de maridage.

Ani ! disset Piarre ; et lous véiqui partis.

En chami, i faguiétant [17] còu coumplot : « Le pài Caillàud vài m'éipiòusounâ, disset Jean Bos à Piarre, po counéitro mo fourtuno. A los quesquiòus [18] qu'òu me foro, li baillaràì un chiffre ; te, aïo tourjou soin de le doublâ. » « Shio tranquille, repoundet Piarre, metràì pûtôt mài que moins....» Apré avéi pinta mài d'un véi en routo, i arrivetant [17] anfen òu terme de lou vouyage soubre las nòu houras dòu sê.

Pinte de vin blanc,
La Jeannette est tant belle,
Jean Bois la veut tant.

C'était au point que ses voisins disaient qu'il avait passé sur l'herbe folle, ou bien que quelqu'un lui avait jeté un sort.

Cela dura plus de six mois comme ça, sans que rien lui fît oublier celle que, dans son cœur, il appelait son amie ; c'était plus fort que lui. A la fin arriva le carnaval, saison des mariages, et, un matin, en se levant, il dit : « C'est fichu ! je n'y tiendrais plus. » Et il alla trouver Pierre Combaud, son camarade, pour le prier de l'accompagner à Villepetout, chez François Caillaud, pour faire sa demande en mariage.

— Allons ! dit Pierre ; et les voilà partis.

En chemin, ils firent ce complot : « Le père Caillaud va m'espionner, dit Jean Bois à Pierre, pour connaître ma fortune. Aux questions qu'il me fera je lui donnerai un chiffre ; toi, aie toujours soin de le doubler. » « Sois tranquille, répondit Pierre, je mettrai plutôt plus que moins. » Après avoir pinté (bu) plus d'une fois en route, ils arrivèrent enfin au terme de leur voyage sur les neuf heures du soir.

Digitized by Google

« Que le boun Guiòu [19] saï shie et vous créiche tous! Boun sê tout le mounde et lo coumpagno ! » dissetant [17] nôtréis dous amis en òubrissant lo porto.

— « Boun sê, mous garçous; shiaz vengus ! » disset le màitre de la méisou. « Passaz vous chòuffâ; car ne fàit pas chàud quetto néu [23] et un air de fet vàut be n'air de viòuloun. »

I ne se iòu faguietant [17] pas dire douas véis, et Jean Bos aguiet lo precaushiòu [18] de se mettre tout pré de lo Jeannetto po poudéi ramassâ soun fusé quan òu toumboïo, et li le faire déiréimî mouyennant 'no bijado [20].

Lous veilleus, de pòu de géinâ, se retiretant [17] pû d'abhouro [21] que de coutumo ; lo Jeannetto màì l'autras persounas de la méisou, que se doutavant de ce que tornavo, lous seguetant [17] de foro et anetant chabâ lous veillado chiz le vesi Quine Chatagnou. Ne restet pû òutour dòu fougî que nôtréis dous drôléis et le pài de la jòuno fillo, òu quàu Jean Bos faguiet counéitre le sujî de so vejito. Quelo counversashiòu [18] s'éitablisset, dins còu temps, entre quelas tréis persounas :

Le Pai. — Vous me paréissez un brave jòun'homme ; vous me counvenez bien et vous poréiz be counvenir à mo fillo. Mas

« Que le bon Dieu soit ici et vous comble tous de prospérités! Bonsoir, tout le monde et la compagnie ! » dirent nos deux amis en ouvrant la porte.

— « Bonsoir, mes garçons ; soyez les bienvenus ! » dit le maître de la maison. « Passez auprès du feu (vous chauffer), car il ne fait pas chaud cette nuit, et un air de feu vaut bien un air de violon.»

Ils ne se le firent pas dire deux fois, et Jean Bois eut la précaution de se mettre tout près de la Jeannette pour pouvoir ramasser son fuseau quand il tomberait, et le lui faire dégager moyennant un baiser.

Les veilleurs, de peur de gêner, se retirèrent de meilleure heure que de coutume ; la Jeannette et les autres personnes de la maison, qui se doutaient de ce dont il tournait, les suivirent dehors et allèrent finir leur veillée chez le voisin Étienne Chataignon. Il ne resta plus autour du foyer que nos deux drôles et le père de la jeune fille, auquel Jean Bois fit connaître le sujet de sa visite. Cette conversation s'établit alors entre ces trois personnes :

Le Père. — Vous me paraissez un charmant jeune homme ; vous me convenez bien et vous pourrez bien convenir à ma fille. Mais cela

Digitized by Google

co ne fàit pas tout ; nous ne viòu pas d'amour et d'àigo fréicho, et un peu de fourtuno àido bien dins le cours de la vido, surtout quan nous arrivo à avéi òutour de sas gounas tréis ou quatre maçares [32] que demandant dóu po. Mo Jeannetto òuro quòuquare, et shio trop juste quelo prenguíesso seloun ello.— Cambe vàut vôtro fourtuno ?

JEAN BOS. — Lo vàut be guiet milo francs.

PIARRE. — Lo n'en vàut be vingt milo, mài pas cher.

LE PAI. — Cambe tenez-vous de vachas dins vôtre be ?

JEAN BOS. — N'en tene quatre, mài 'no vedello.

PIARRE. — Te n'en tene be héut [22], 'no tàuro mài un pitit tòuré.

LE PAI. — Cambe tenez-vous d'ouéillas ?

JEAN BOS. — Vingt, vingto-douas, vingto-cinq ; co déipend.

PIARRE. — Te n'en tenez be cinquanto, mài le bretougnî.

LE PAI. — Cambe ensumençaz-vous de séiquis de terro par éiquiado [24] ?

JEAN BOS. — Cinq à shié.

PIARRE. — Te n'ensumenças be douze.

ne fait pas tout ; on ne vit pas d'amour et d'eau fraîche, et un peu de fortune aide bien dans le cours de la vie, surtout quand on arrive à avoir autour de ses jupons trois ou quatre enfants qui demandent du pain. Ma Jeannette aura quelque chose, et il serait trop juste qu'elle prît selon elle.— Combien vaut votre fortune?

JEAN BOIS. — Elle vaut bien dix mille francs.

PIERRE. — Elle en vaut bien vingt mille, et pas cher.

LE PÈRE. — Combien tenez-vous de vaches dans votre bien?

JEAN BOIS. — J'en tiens quatre et une velle.

PIERRE. — Tu en tiens bien huit, une génisse et un petit taureau.

LE PÈRE. — Combien tenez-vous de brebis ?

JEAN BOIS. — Vingt, vingt-deux, vingt-cinq ; ça dépend.

PIERRE. — Tu en tiens bien cinquante, et de plus le bélier.

LE PÈRE. — Combien ensemencez-vous de septiers de terre par étiade.

JEAN BOIS. — Cinq à six.

PIERRE. — Tu en ensemences bien douze.

Digitized by Google

LE PAI. — Cambe fasez-vous de gerbas, 'nado [12] coumuno ?

JEAN BOS. — Cinq cents environ.

PIARRE. — Mas tabiàud ! te li sez pu ; l'amour te fàit perdre la boulo. Quetto 'nado te n'as be fàit millo mài un pitit de mài.

LE PAI. — Cambe vôtras gerbas fant las de séiquis las cent ?

JEAN BOS. — Quatre, 'nado iuno dins l'àutro.

PIARRE. — Las n'en fasant be héut, mài de bouno mesuro engueras.

LE PAI. — Cambe aculissez-vous de benadas de poumas, mài d'àutro flûto [25] ?

JEAN BOS. — Environ 'no douzeno.

PIARRE. — Te n'aculissez be douas douzenas.

LE PAI. — Co n'éi pas trop ; nous n'en recortans mài que co éici. Qu'éi veràì que, sous còu rapport, la Rebéirolo et Vellopetout fant dous et que gn'io pas de coumparasou à éitablî entre quis dous villagéis. Oussi, passaràì dessoubre, fòut pas vouléi l'empoussible.

LE PAI. — Las poulas poundant las bien à la Rebéirolo ?

LE PÈRE. — Combien faites-vous de gerbes, année commune ?

JEAN BOIS. — Cinq cents environ.

PIERRE. — Mais, tabiaud, tu n'y est plus ; l'amour te fait perdre la boule. Cette année tu en a bien fait mille et passant.

LE PÈRE. — Combien vos gerbes font-elles de septiers les cent ?

JEAN BOIS. — Quatre en moyenne (année une dans l'autre).

PIERRE. — Elles en font bien huit, et de bonne mesure encore.

LE PÈRE. — Combien cueillez-vous de hottées de pommes et d'autres fruits ?

JEAN BOIS. — Environ une douzaine.

PIERRE. — Tu en cueilles bien deux douzaines.

LE PÈRE. — Ce n'est pas trop ; nous en récoltons plus que cela ici. Il est vrai que, sous ce rapport, la Rebeyrolle et Villepetout font deux et qu'il n'y a pas de comparaison à établir entre ces deux villages. Aussi je passerai dessus ; il ne faut pas vouloir l'impossible.

LE PÈRE. — Les poules pondent-elles bien à la Rebeyrolle ?

Digitized by Google

JEAN BOS — Oh ouéi, ma fouéi et ma loi! que n'en jure. Chacu poulo pound soun uòu[19] tous lous jous que le boun Guiòu baillo dins lo 'nado.

PIARRE, sens mechâ. — Lo n'en pound be dous, iun le joû et l'àutre la nèu[26].

LE PAI. — Las fant mài que las nôtras, que ne poundant mas le joû. Oussi crese be que ma fenno, po n'avéi de l'âvi, vous demandero dòus uòus po faire couâ quand vendro lo sasou. — Soumo touto, vous sez un parti avantajous; et, si vous plèsez òutant à ma fillo qu'à me, qu'éi n'affaire fàit et vous lo baille de bien boun cœur.

JEAN BOS, òu quàu le bounhur o fàit òublidâ la prudanço. — Li òuro beillòu be quòuquare[27] pitit que vous countraiero; mas vale àitre franc aque vous et ne vous re cachâ. Dòu resto, qu'éi si peu de chòuso[28] que co ne vàut pas lo peno de dire et que co ne po re déirenjâ : i ài un pitit de màu à d'uno[29] chambo.

PIARRE — Te n'as be biàuco à toutas douas.

Le Pài Caillàud, en entendant quel aveu, disset d'abord en

JEAN BOIS. — Oh! oui, ma foi et ma loi! que j'en jure. Chaque poule pond son œuf tous les jours que le bon Dieu donne dans l'année.

PIERRE, sans hésiter.— Elle en pond bien deux, un le jour et l'autre la nuit.

LE PÈRE. — Elles font plus que les nôtres, qui ne pondent que le jour. Aussi je crois bien que ma femme, pour en avoir de la race, vous demandera des œufs pour faire couver quand viendra la saison. — Somme toute, vous êtes un parti avantageux ; et, si vous plaisez autant à ma fille qu'à moi, c'est une affaire faite et je vous la donne de bien bon cœur.

JEAN BOIS, auquel le bonheur a fait oublier la prudence. — Il y aura peut-être bien quelque petite chose qui vous contrariera ; mais je veux être franc avec vous et ne vous rien cacher. Du reste, c'est si peu de chose que ça ne vaut pas la peine de dire et que ça ne peut rien déranger : j'ai un peu de mal à une jambe.

PIERRE. — Tu en as bien beaucoup à toutes deux.

Le père Caillaud, en entendant cet aveu, dit d'abord en lui-même :

Digitized by Google

se méimo : « Còu jòun'homme counvet qu'òu o dòu màu ; soun ami dit qu'òu n'en o be mài de douas véis autant qu'òu n'en avouo ; par me, crese, séi méimo sûr qu'òu éi tout puri. » Et ensuito, tout hàut : « Tout éi roumpu, moun gendre ; pisque qu'éi coumo co, vous n'òuréiz pas ma fillo. Mo Jeannetto éi partout propo coumo 'n uòu ; lo n'o de dècho [30] en degunlet [31] ; votre màu po àitre de mauvas màu, et ne voule pas que vous à li le bailléiz. »

Si nôtre pàubre Jean Bos tenguiesso so lengo dins còu moumant, òu parlesso àutroment. Ou s'en retornet chiz se bien desoula, coumo vous pensaz be, en jurant, coumo lo gràulo de lo fablo, que li le prendriant pu ; mas qu'èro trop tard.

Fillas et garçous que valez vous maridâ, ne seguéiz mas soun éisample à méita. Coumo se, fasez valéi vôtras qualitas et fasez-vous vantâ tant que vous poréiz ; fasez méimo créire que vôtras poulas poundant lo nèu [26], si co po vous éidâ ; qu'éi vôtre dréit coumo vôtre intéret, car 'no persouno bien vantado éi à méita maridado. Mas cachaz tourjoû bien tous vôtréis défàuts ; car, si vous n'en léissaz véire iun grand coumo l'ounglhio, vôtréis amis le farant loung coumo le det,

« Ce jeune homme convient qu'il a du mal ; son ami dit qu'il en a bien deux fois autant qu'il en avoue ; pour moi, je crois, je suis même sûr qu'il est tout pourri. » Et ensuite, tout haut : « Tout est rompu, mon gendre ; puisque c'est comme ça, vous n'aurez pas ma fille. Ma Jeannette est partout propre comme un œuf ; elle n'a de tare nulle part ; votre mal peut être du mauvais mal, et je ne veux pas que vous le lui donniez. »

Si notre pauvre Jean Bois eût tenu sa langue à ce moment, il eût parlé autrement. Il s'en retourna chez lui, bien désolé, comme vous le pensez bien, en jurant, comme le corbeau de la fable, qu'on ne l'y reprendrait plus ; mais c'était trop tard.

Filles et garçons qui voulez vous marier, ne suivez son exemple qu'à moitié. Comme lui, faites valoir vos qualités et faites-vous vanter tant que vous pourrez ; faites même croire que vos poules pondent la nuit, si cela peut vous être utile ; c'est votre droit comme votre intérêt, car une personne bien vantée est à moitié mariée. Mais cachez toujours bien tous vos défauts ; car, si vous en laissez voir un granp

Digitized by Google

et lous àutréis loung et gros coumo le bras. Alors vous siréiz 'no persouno perdudo et degu pû ne vous vôdro.

Guéret (Creuse), août 1883.

comme l'ongle, vos amis le feront long comme le doigt, et les autres long et gros comme le bras. Alors vous serez une personne perdue et personne plus ne voudra de vous.

NOTES PHILOLOGIQUES

A.— *Phonétique.*— 1° Les diphthongues *ài, àu, éi, éu, òu,* se prononcent comme dans les dialectes du Midi en général et, en particulier, comme dans nos patois marchois du Midi et de l'Est.

2° Les syllabes nasales *in* et *en, em,* comme en latin et dans les patois méridionaux ; *an* et *on*, comme en français ; *un* comme dans dun*e* dont on retrancherait *e* final.

3° *Ch, ge, j,* = *tch, dj ; sh* = *ch* français ; *zh* = *ge* et *j* français ; *lh* = *l* mouillé.

4° *S* final, exprimant le pluriel, ne se prononce pas, même devant une voyelle initiale du mot suivant ; il allonge seulement la voyelle ou la diphthongue qui le précède, lorsque le mot au singulier se termine par un de ces deux sens. Il en est de même du *z* final de la deuxième personne du pluriel des verbes et quelquefois de la deuxième personne du singulier. — Le *t* final, laissé le plus souvent pour conserver au mot l'orthographe française, ne se prononce pas non plus.

5° L'*e* muet apparaît quelquefois, mais rarement, à la place d'*e* demi fermé, ou de *o* muet final des patois du Midi. — Les diphthongues méridionales *ài, éi,* sont souvent remplacées par les sons français *ai, é ; àu* par *òu*.

6° L'article et les pronoms possessifs féminins *la, ma, ta, sa,* se prononcent indifféremment comme en français (*le, ma, ta, sa*) ou *lo, mo, to, so,* comme dans une partie du rouergat.

B.— *Observations diverses.*— 1. Ces communes sont : Savennes, St-Christophe, la Chapelle-Taillefer, St-Victor, canton de Guéret ; St-Léger et la Brionne, canton de St-Vaulay, toutes placées sur la rive droite du bassin de la Gartempe, la Chapelle et St-Victor débor-

Digitized by Google

dant sur la rive gauche.— Ici la partie du nord du canton de Guéret commence à la chaîne de montagnes séparatives des bassins de la Creuse et de la Gartempe.

2. *Vieillas-rodas*, mot à mot *vieilles-roues*, est une corruption de *Hérode*, ou mieux de *Vieil-Hérode*.

3. Noms de *musetaires* (joueurs de musette) en vogue, il y a trente à quarante ans.

4. Troisième personne singulier de l'imparfait du verbe *gandî*, éviter.

5. Métaphore qui rappelle la danse que l'on fait autour du feu de joie de la Saint-Jean, en jetant des pierres sur le brasier dans l'intention de faire venir les raves grosses comme ces pierres. D'où l'expression *piler les raves*, pour danser.

6. *Couder*, place publique du village recouverte de gazon.

7. *Pelàud*, terme de mépris par lequel les paysans désignent les gens de la ville.

8. *Ballado*, fête patronale de la commune. Dans le Limousin, on l'appelle *frérie*, et en Bretagne *pardon*.

9. *Rebéirolo*, Rebérolle, nom de village fréquent dans la Creuse, signifie, à proprement parler, *Petite Ribière*. On appelle *Ribière*, en patois *rebiro* ou *rebiero*, dans le pays, un terrain communal plus ou moins étendu et plus ou moins humide, servant de pacage commun aux bestiaux d'un ou de plusieurs villages. Par extension, le nom a été donné à un grand nombre de villages ou de familles, et les noms de Ribière, Rebière, La Ribière, de la Ribière, etc., appliqués aux uns et aux autres, sont fréquents dans la Creuse.

9 *bis*. Village qui appartient à la région de Sainte-Freyre, renommée par ses bons fruits.

10. *Furêche*, qui exprime le désir amoureux ardent (*furiosus*).

11. *Husso*, sourcil.

12. *'No*, *'navo*, pour *uno*, *anavo*, aphérèse fréquente dans les mots commençant par une voyelle.

13. *Charletâ*, verbe exprimant la vibration douloureuse éprouvée par la main frappant un corps dur avec un bâton ou une tige de fer.

14. La vache *dent première* est celle qui est liée la première à la droite du joug; la *dent dernière* est celle qui est liée la deuxième à l'autre extrémité; autrement la dent première est à la gauche du bouvier qui la lie, et la dent dernière à sa droite.

15. On dit aussi *carnavâ*. — A Glénie, N. de Guéret: *carnaval*.

16. *Chiz* (chez). *P.* M. = *chaz*.—*P.* E.= *chiez*.*P.* N, à partir de Guéret = *chez*.

17. *Faguietant, arrivetant, retiretant*, etc., troisième personne pl.

Digitized by Google

du passé défini. A la première personne du pluriel, *faguietans, arrivetans,* etc. Cette forme appartient à la partie nord du canton de Guéret et, par suite, à la partie du patois du Midi la plus voisine du patois du Nord. P. M. pur.: *faguierent, arriverent,* etc. — P. E. *faguerount, arriverount, retirerount.*

18. *Questiòu* ou *quesquiòu, precaushiòu, counversashiòu,* etc. Environs et nord de Guéret : *questioun, precautioun, counversatioun,* etc., qui vers Dun et Bounat deviennent, comme en français: *question, précaution, conversation.* — P. M. *questy* ou *quesquî, precauchi,* ou *precauci,* etc.— P. E. *quesquié, precòushié,* etc.

19. *Guiòu, uòu, biòu,* etc. — P. N. à partir de Guéret : *Diéu, eu, bœu.*

20. Dans les veillées villageoises, les jeunes gens se font un devoir de politesse de ramasser le fuseau des jeunes filles filant la laine ou le chanvre, lorsque celles-ci le laissent tomber. Seulement cet acte galant n'est jamais désintéressé; car, pour ravoir son fuseau, la jeune fille est obligée d'embrasser le jeune homme. Les femmes mariées sont affranchies de cette obligation.

21. *D'abhouro,* ou mieux *d'ab'houro,* abréviation de *de bonn' houro.*

22. *Hèut* (huit).— A Glénie (nord de Guéret), *huét.*

23. *Quetto nèu* (cette nuit). — Guéret, St-Fiel, etc.: *quelle neu.*

24. *Eiquiado* ou *éitiado,* est synonyme d'assolement. — Guéret: *estrade.*

25. *Flùto,* corruption de *frûto* (fructus), expression par laquelle on désigne le fruit d'une manière collective.

26. L'opinion du pays est que les poules ne peuvent pas pondre la nuit. En parlant d'un naïf, on dit qu'on lui *ferait croire que les poules pondent la nuit.*

27. *Quòuquare* vient de *quàuquo,* au pluriel *quòuquas,* mot qui signifie *quelque* et du latin *res* (chose).

28. Dans le patois du Midi pur, on dit *chàuso.* Dans cette variété, la brève *òu* remplace très-souvent la longue *àu.* Par la même raison on dit *hòut, chòud,* etc., pour *hàut, chàud...*

29. *D'uno :* le *d* est ici euphonique.

30. *Decho* (tare, défaut, cicatrice).

31. *En degunlet (en degu(*n*)let)* (*n* euphonique). Signifie à proprement *en aucun lieu.*

32. *Maçaré* (enfant). On peut rappeler ici, au moins à titre conjectural, l'irlandais *mac* (fils de) que l'on trouve devant le nom de plusieurs familles d'Irlande.

a. — *Caillàudo,* féminin de *Caillaud.* Dans la Creuse, les noms

Digitized by Google

propres ont leur masculin et leur féminin. Exemples: *Giràud, Girâudo; Boulàud, Boulâudo; le Souple, lo Souplo;* etc. Le féminin est le plus souvent précédé de l'article. Exemples: *lo Giràudo, lo Boulàudo,* etc. Au pluriel, on dit: *las Giròudas, las Boulòudas, las Souplas,* etc., pour dire les femmes *Giraud,* les femmes *Boulaud,* les femmes *Lesouple.*

F. VINCENT,
médecin, à Guéret.

POÉSIES DE DOM GUÉRIN (DE NANT)

(Suite et fin)

NOELS

Je crois devoir compléter mes précédentes communications par quelques petites pièces en français ou en langue vulgaire qui terminent le recueil inédit des poésies de Dom Guérin, pièces où le moine nantais, en admettant qu'il en soit l'auteur, comme j'aime à le supposer, se révèle sous un jour entièrement nouveau.

Ce sont des noëls, c'est-à-dire de ces cantiques simples, pleins de naïveté, écrits d'ailleurs sans prétention, comme on aimait à les faire et à les chanter du XVe au XVIIe siècle.

Une tradition locale veut que Dom Guérin ait prêché quelques stations de l'Avent ou du Carême dans diverses localités des Cévennes, à Aulas et à Valleraugue, par exemple.

C'est peut-être au cours de ses missions qu'il a composé ces chants religieux. Comme dans la plupart des textes de la littérature noélique, il règne ici une extrême confusion de temps et de lieux. Pour notre poëte, Bethléem est un petit hameau situé près de sa ville natale, et les bergères qu'il met en scène reflètent bien l'attitude, les mœurs, le langage des landes du Larzac ou du Causse-Noir.

C'est avant tout de la poésie populaire, et il ne faut pas lui demander la perfection des formes, l'harmonie correcte de la poésie classique, avec laquelle néanmoins elle a plus d'un point de contact. Je ne sais plus quel écrivain a dit que c'étaient deux sœurs jumelles, quoique dissemblables, deux ruisseaux, inégalement limpides et harmonieux, d'une même source féconde. Les noëls de Dom Guérin sont malheureusement tronqués dans l'original que j'ai sous les yeux. C'est qu'il

Digitized by Google

est arrivé à ce manuscrit ce qui arrive le plus souvent à ses pareils qu'on découvre fortuitement, presque toujours, dans quelque recoin des bas offices, tachés, graisseux, enfumés et présentant des lacunes considérables[1].

Au risque de paraître bien audacieux, je me suis efforcé de réparer ces mutilations, de restaurer les parties perdues, en un mot de reconstituer l'original. Ce n'est pas là une mince besogne, quoi qu'on puisse en penser.

Mais tout ce labeur ingrat sera oublié si je suis parvenu à compléter l'œuvre tronquée de notre poëte au gré des lecteurs de la *Revue des langues romanes*.

D. M.

NOEL

Sur l'air : *Ma Maistresse, fay ten say.*

Dessein

BERNAT

Ay, compairé Bertoumiou,
Levas-vous, au nom de Diou;
S'oun descendès vite,
Adussias, vous quite.

BERTOUMIOU

Que voulez, mon cher vesin?
Ont anas vous tant matin?
Yeu m'en[chaute gaire
De venir, compaire![1]]

NOEL

BERNARD

Hé! compère Barthélemy, — levez-vous, au nom de Dieu.— Si vous ne descendez [bien] vite, — adieu! je vous laisse.

BARTHÉLEMY

Que voulez-vous, mon cher voisin?— Où allez-vous si matin? — Je ne me soucie pas beaucoup — de venir, compère.

[1] En effet, des strophes entières ont disparu, d'autres sont restées incomplètes, et il n'est pas toujours aisé d'en rétablir le sens et la portée;

Digitized by Google

BERNAT

[Levas-vous[1], au nom de Diou,
Vous dise : ai vist l'Enfant-Diou.
Vers el me revire ;]
Ou disé sans rire.

BERTOUMIOU

Ay, Bernart, que me disez ?
Es de bon ou vous risez?
Vous volé ben creiré,
Mais ou voudryé veire.

BERNAT

Yeu l'ay vis à Bethléen,
Couchat sur un pau de fen,
Dins un paure establé,
Coume un miserablé.

Me souy més prez d'un cantou,
Per lou veiré à moun lesou.

BERNARD

— Levez-vous, au nom de Dieu, vous dis-je. — J'ai vu l'Enfant-Dieu. — Je retourne vers lui; — je le dis sans rire.

BARTHÉLEMY

Ah! Bernard, que me dites-vous? — Est-ce tout de bon ou bien riez-vous? — Je veux bien vous croire; — mais je voudrais le voir.

BERNARD

Je l'ai vu à Bethléem, — couché sur un peu de foin, — dans une chétive étable, — comme un malheureux.

Je me suis mis dans (*littéralement* près) un coin, — pour le voir à mon aise. — Joseph et sa mère m'ont appelé, hélas !

ailleurs, ce ne sont plus que des mots isolés, fragmentés même, et quelquefois on n'a sous les yeux qu'une ou deux lettres.

[1] Lacune dans le ms., déchiré à ce passage. Cette lacune et les suivantes, que je me suis permis de combler, sont indiquées et mises entre crochets.

Digitized by Google

Joseph et sa mairé
M'an soûnat, peccairé.

You tremblave coume un jou :
— « Intrats, m'an dit, sans fassou.
Approchas sans crênte ;
Venez sans contrente. »

.....[1]

(*Bernard s'approche de la crêche.*)

L'y ai dit : — « Mon Diou, mon thresor,
Vous ayme de tout mon cor.
Que podé you fairé
Per poudé vous plairé ?

» Marie, mere d'amour,
Souy ben vostré servitour.
Recevez per gagé
Mon cor per partagé.

» Vous porté, per amitié,
Quauqués yaux dins un panié ;
Per d'argen, peccaire !
Naoutrés n'avèn gairé.

» Saint Joûseph, bon hoûmenet,

Je tremblais comme un jonc. — « Entrez, m'ont-ils dit, sans façon. — Approchez sans crainte ; — venez librement. »

(*Bernard s'approche de la crêche*)

Je lui ai dit : — « Mon Dieu, mon trésor, — je vous aime de tout mon cœur. — Que puis-je faire — pour pouvoir vous plaire ?

» Marie, mère d'amour, — je suis bien votre serviteur. — Recevez pour gage [de mon attachement] — mon cœur en partage.

» Je vous porte, par amitié, — quelques œufs dans un panier ; — pour de l'argent, hélas ! — nous autres, nous n'en avons guère.

» Saint Joseph, bon petit bonhomme, — prenez cet agneau de lait

[1] Lacune. Le ms. est déchiré et une strophe entière manque.

Digitized by Google

Prenez aquel agnelét ;
Soignas ben, peccairé !
Lou fil et la maire.

» Pregas, per l'amour de you,
La mere et lou fil de Diou
[De prendre aquel gage
De mon paure houmage][1]. »

A genous, plén d'affectiou,
L'y ait dit : — « Adussias, mon Diou !
Brûlas-me mon ame
D'une sante flame ! »

Barthélemy, touché du récit surprenant de Bernart et sensible à tous ses avantages, se met en état d'aller voir le Messie. Son zèle ardent pour le chercher, son impatience extrême de le joindre, ses respectueux sentiments, sa vive douleur, son tendre amour quand il l'eut trouvé, sont les heureuses dispositions qu'il faut avoir et les règles saintes que chaque chrétien doit suivre pour approcher dignement de la crêche de l'enfant Jésus.

BARTHÉLEMY A BERNAT

Yeu t'envéjé ton bonheur

(*littéralement* petit agneau). — Soignez bien, hélas ! — le fils et la mère.

» Priez, par amour pour moi, — la mère et le fils de Dieu, — de recevoir ce gage — de mon faible hommage. »

A genoux, plein d'affection, — je lui ai dit : « Adieu, mon Dieu, — brûlez mon âme — d'une sainte flamme. »

Barthélemy, touché du récit surprenant de Bernard et sensible à tous ses avantages, se met en état d'aller voir le Messie. Son zèle ardent pour le chercher, son impatience extrême de le joindre, ses respectueux sentiments, sa vive douleur, son tendre amour quand il l'eut trouvé, sont les heureuses dispositions qu'il faut avoir et les règles saintes que chaque chrétien doit suivre pour approcher dignement de la crêche de l'enfant Jésus.

BARTHÉLEMY A BERNARD

Je t'envie ton bonheur — d'avoir vu le Sauveur, — et, si tu veux me croire, — tu retourneras le voir [avec moi].

[1] Encore une lacune.

Digitized by Google

D'avèdre vis lou Sauveur,
Et, se me vos creire,
Tournaras lou veire.

Bernat, per l'amour de you,
Mene-me veiré mon Diou :
Mon cor lou desire,
Mon ame soupire.

[Quand seray près de l'Enfant,
L'y vole faire, en cantant,
Per sa regalade[1],]
Lou mens une aubade.

Per ben fairé mas hounous,
L'y porte dous agnelous,
Une flassadete
Ben propre et ben nette.

El n'a pas besoun d'argen :
Mon cor sera son presen.
Bernat, te seguissé ;
Faguan leû, mourrissé.

[Me dounarai ame et corps ;
El sera moun soul thrésor[2].]
Bernat, te seguissé ;
Faguan leû, mourissé.

Bernard, par amour pour moi, — mène-moi voir mon Dieu :— mon cœur le désire, — mon âme soupire [après lui].

Quand je m'approcherai de l'enfant, — je veux, en chantant, — lui donner, pour son amusement, — au moins une aubade.

Pour bien faire mes honneurs, — je lui porte deux petits agneaux, — une petite couverture [en laine]— bien propre et bien nettoyée.

Il n'a pas besoin d'argent : — mon cœur sera son présent. — Bernard, je te suis ; —faisons vite, je meurs.

Je me donnerai corps et âme ; — il sera mon seul trésor.— Bernard, je te suis ;— faisons vite, je meurs.

[1-2] Lacune.

Digitized by Google

Ont sez vous, mon Diou, ont sez ?
Vous trouvaray pas jamais.
Bernat, te seguissé;
Faguan leû, mourissé.

You vous volé, mon bon Diou,
De cor, d'ame e d'affectiou.
Bernat, te seguissé ;
Faguan leû, mourissé.

Vese enfin lou cher endret
Oun mon Diou es à l'estret.
Bernat, te seguissé ;
Faguan leû, mourissé.

BERNAT

entrant dans l'estable de Bethleem, dit à Barthélemy :

En faguan tout doussamen,
Veiren lou despouillamen
[D'aquel bel maitnatge.
Mon Diou ! coume es satge !] [1]

Qu'es poulit ! qu'es incantat !
Quinte air de divinitat !
Sa douçou me charme
Mon cor e mon arme.

Où êtes-vous, mon Dieu, où êtes-vous ? — Je ne vous trouverai [donc] jamais. — Bernard, je te suis ; — faisons vite, je meurs.

Je vous veux, mon bon Dieu ! — de cœur, d'âme et d'affection. — Bernard, je te suis ; — faisons vite, je meurs.

Enfin je vois l'endroit chéri — où mon Dieu est à l'étroit. — Bernard, je te suis ; — faisons vite, je meurs.

Bernard entrant dans l'étable de Bethléem, dit à Barthélemy :

En marchant (*littéralement* faisant) tout doucement, — nous verrons la dépouille de ce beau petit enfant. — Mon Dieu ! comme il est tranquille (*littéralement* sage) !

Qu'il est joli ! qu'il est enchanteur ! — quel air de divinité ! — Sa douceur me charme — le cœur et l'âme.

[1] Lacune.

Digitized by Google

Les deux pasteurs s'approchent de la crêche et se prosternent à genoux devant l'enfant Jésus :

Dort pas pus, approuchen-nous.
Grand Diou, sen venguts vers vous
De nostre villagé
Per vous rendre houmagé.

Prousternas à doux genous,
Vous prégan, pardounas-nous.
Tous couverts de larmes,
Vous randen las armes.

Bel Enfant, permettez-nous
De baisa vostres penous.
Tous couverts de larmes,
Vous randen las armes.

Hélas ! se vous nous aimas,
Perdounas nostres peccats.
Tous couverts [de larmes,
Vous randen las armes[1].]

[Bénissez-nous, bel Enfant,
Et, ce que désiran tant[2],]
Dounas-nous, per grace,
Au Ciel une place.

Les deux pasteurs s'approchent de la crêche et se prosternent à genoux devant l'enfant Jésus :

Il ne dort plus, approchons-nous. — Grand Dieu ! nous sommes venus vers vous — de notre village — pour vous rendre hommage !

Prosternés à deux genoux, — nous vous en prions, pardonnez-nous. — Tout couverts de larmes, — nous vous rendons les armes.

Bel Enfant, permettez-nous — de baiser vos petits pieds. — Tout couverts de larmes, — nous vous rendons les armes.

Hélas ! si vous nous aimez, — pardonnez-nous nos péchés. — Tout couverts de larmes, — nous vous rendons les armes.

Bénissez-nous, bel Enfant, — et, ce que nous désirons par-dessus tout, — donnez-nous, par grâce, — une place au Ciel !

[1-2] Lacune.

Digitized by Google

NOEL NOUVEAU

Sur l'air : *des Folies d'Espagne*

Dessein

L'on représente les vœux des patriarches et des prophètes dans l'attente du Messie ; on se sert, pour les mieux exprimer, des ô sensibles et touchants[1] — l'Église chante avec tant de solennité sept jours avant Noël.

O sapientia !
[Ne tardez plus], ô sagesse éternelle !
[Mon ame, en proie à tous les maux,]
Languit, hélas ! dans sa peine mortelle ;
Venez finir ses pénibles travaux.
O Adonaï !
[O] Dieu puissant ! qui parliez à Moyse
Parmy le feu des foudres, des éclairs,
Ah ! paroissez, consolez votre eglise ;
Adonaï, venez briser ses fers.
O radix Jessé !
Fils de Jessé, comblez notre espérance,
L'air retentit de nos tristes accents.
Pressez le temps de notre délivrance ;
Sans vous, hélas ! nos jours sont languissans.
O clavis David !
[O] clef du ciel, ouvrez-nous-en la porte,
Retirez-nous de l'ombre de la mort.
Que votre amour sur nos péchés l'emporte ;
Venez changer notre malheureux sort.
O Oriens !
Bel Orient, percez la nuit obscure,
Ouvrez enfin la barière du jour;
Brillez aux yeux de toute la nature,
Éclairez-nous dans ce sombre séjour.

[1] Sous-entendu : que.

Digitized by Google

O rex gentium !
[O] des mortels le Sauveur et le père,
Quand viendrez-vous nous ranger sous vos loix ?
Verbe *divin* [1], notre pierre angulaire,
Tout vous attend, les peuples et les rois.
O Emmanuel !
[Oui ! vous serez notre intermédiaire
Près de Celui que l'homme a courroucé [2]].
Emmanuel, qui peut mieux satisfaire
Et le pécheur et le père offensé ?
Veni ad salvandum nos !
Votre bras [fort], pour defendre nos pères,
Ouvrit la mer pour les faire passer.
Nous éprouvons des peines plus amères [3];
Venez, Seigneur, pour les faire cesser.

NOEL

Sur l'air : *Or nous dites, Marie*

Dessein

On fait voir la chute d'Adam avec les moyens dont le fils de Dieu s'est servi pour la réparer.

Adam, par complaisance
Pour Ève sa moitié,
Du fruit de la science
Mangea par amitié.
Son orgueilleuse audace
Irrita le Seigneur ;
La mort, de race en race,
Punit ce transgresseur.

[1] Ms. *Verbe Dieu*.
[2] Deux lignes entièrement rongées dans le ms.
[3] Ms. *sévères*.

Digitized by Google

Pour calmer la colère
De son père éternel,
Le fils veut satisfaire
Et prendre un corps mortel.
Gabriel, au plus vite,
[Lors part pour Nazareth,
Lieu que Marie habite,
Porteur de cet arrêt[1]:]

L'ANGE GABRIEL A MARIE

De la cour éternelle,
Je viens, dans ce grand jour,
Vous porter la nouvelle
Qu'un Dieu brûlant d'amour
Veut prendre chair humaine
Dans votre chaste sein :
C'est pour briser la chaîne
De tout le genre humain.

L'Esprit saint, de sa flamme
Remplira votre sein,
Embrasera votre ame
De son souffle divin.
Vous serez vierge mère.
[Un fils naîtra de vous ;
Du ciel il vient sur terre
Pour nous délivrer tous[2]].

Vous rougissez, Marie,
De ce comble d'honneur.
Calmez, je vous en prie,
Votre chaste pudeur.
Cet ordre, Vierge sainte,
Est l'ordre du Très-Haut.
Vous devez sans contrainte
Vous soumettre au plus tôt.

[1,2] Ces lignes manquent dans le ms.

Digitized by Google

MARIE A L'ANGE GABRIEL

Je suis l'humble servante
Du souverain Seigneur ;
A sa main bienfaisante
J'abandonne mon cœur.
Que sa sainte parole
S'accomplisse en ce jour ;
Son ordre me console ;
J'y souscrirai toujour.

NOEL

Sur l'air : *Laissez paître vos bestes,*
ou bien sur ces [1] paroles :
Reveillas-vous, maynade, canten Nadal alegramen

Dessein

L'ange annonce aux pasteurs l'heureuse naissance du Messie et leur apprend comme ce Verbe Dieu fait chair est né d'une vierge mère et a choisi l'humiliant séjour d'une étable pour son logement.

L'ANGE AUX PASTEURS

Gloire à Dieu, paix en terre
[A tous les humbles comme vous!
Car ce Dieu tutélaire [2]]
Vient pour vous sauver tous.
Le Verbe Dieu s'est incarné ;
Dans Bethléem il vous est né.
Bénissez ce jour fortuné.
Pasteurs, en diligence
Allez voir votre Rédempteur;
Son heureuse naissance
Vous comble de bonheur.

[1] Ms. *ses.* — [2] Lacune dans le ms., rogné à cet endroit.

Digitized by Google

Dans une pauvre estable,
Sous les débris de ces hameaux,
Ce Sauveur adorable
Endure mille maux ;
Un âne, un bœuf dans ce séjour,
Échauffent ce Dieu tour à tour.
Imitez leur conduite,
Ce doux Messie vous attend;
Levez-vous plus vite,
Ne différez pas tant.

Il est dans une crêche
Couché sur la paille et le foin,
Où son amour vous prêche
Son extrême besoin.
Cet Homme-Dieu, sur le minuit,
Une vierge vous l'a produit.
[Dans de modestes langes
Vous verrez cet enfant divin [1]],
Méprisant les louanges
De l'orgueilleux mondain.

Pour sauver tout le monde
Et pour vous rendre bien heureux,
Il veut qu'on le seconde,
Qu'on réponde à ses vœux.
Tout l'univers, hélas ! sans luy
Gémirait encore aujourd'huy,
Serait perdu sans son appuy.
Pasteurs, ce Dieu demande,
Non pas vos biens mais votre cœur.
C'est là l'unique offrande
Qui plaise à ce Sauveur.

[1] Ce passage manque dans le ms.

Digitized by Google

NOEL

Sur l'air : *A la venue de Noël, chacun se doit bien réjouir;*
ou bien sur le chant de l'Hymne *Conditor alme siderum*

Dessein

LES PASTEURS

A la venue de Noel,
Préparons mille chants nouveaux;
Le fils de Dieu descend du ciel
Pour mettre fin à tous nos maux.

Ce doux Sauveur vient aujourd'hui,
Sous la figure d'un mortel,
Se charger des [péchés d'autrui
Et satisfaire l'Eternel [1].]

Il cache dans ces vieux hameaux
Sa grandeur, sa divinité;
Il naît parmi deux animaux
Pour mieux nous montrer sa bonté.

Tous les démons sont consternés;
Ils poussent mille cris affreux.
Ce Dieu les a tous enchaînés
Dans leur abîme ténébreu.

Que notre sort fait des jaloux !
Ce Sauveur nous donne la paix,
Et, s'il habite parmi nous,
C'est pour nous combler de bienfaits.

Quittons le soin de nos troupeaux ;
Allons voir ce Verbe incarné;
N'oublions pas nos chalumeaux
Pour réjouir ce nouveau-né.

Humbles, contrits, remplis d'amour,

[1] Lignes rongées, illisibles. Actuellement lacune complète.

Digitized by Google

Allons tous voir ce roy des rois.
Allons lui faire notre cour,
[Allons] nous ranger sous ses lois.

.....son v.[1].
.....

Un Dieu pour nous s'intéresse,
Sortons de captivité ;
Son amour et sa tendresse
Nous rendent la liberté.
Célébrons tous sa victoire,
Publions tous notre gloire,
Le Ciel n'est plus irrité.

Notre sort est plein de charmes,
Dieu met fin à nos soupirs.
Ne répandons plus de larmes,
Un Dieu remplit nos désirs.
L'enfer va porter nos chaînes ;
Oublions nos dûres peines,
Goûtons mille doux plaisirs.

Sur le minuit, ce Messie
Nous est né dans ces hameaux :
On voit l'auteur de la vie
Auprès de deux animaux.
Saint Joseph avec Marie
[Qui, dans leur âme ravie,
Ont oublié tous leurs maux[2].]

[Là, dans une pauvre étable
Que de maux, que de douleurs[3]]

[1] Lacune où je ne relève que ce fragment, *son v.*
Tout prouve que c'est encore l'énoncé du Noël suivant, avec l'indication de l'air adapté à ses paroles.
[2] Entièrement déchiré. Un fragment porte : *leur am* ..
[3] Lacune de deux vers dans le ms.

Digitized by Google

On voit ce Sauveur aimable
Endurer pour les pécheurs !
Il nous rend le Ciel propice,
Il appaise sa justice,
Il met fin à nos malheurs.

Si nos maux vous ont fait naistre,
S'ils ont pu vous atendrir,
Pour vous, nôtre Divin Maistre,
Nous voulons vivre et mourir.
Sauveur, que vos saintes flames
Brûlent nos cœurs et nos ames
Jusques au dernier soupir.

NOEL POUR LE JOUR DE LA FÊTE DES ROIS

Sur l'air : *Noël ! pour l'amour de Marie, nous chanterons joyeusement;* ou bien encore sur les paroles anciennes : *Éveillez-vous, belle endormie.*

Dessein

Que du couchant jusqu'à l'aurore,
Nos cris, nos chants, nos doux concerts,
D'un Dieu que tout le monde adore
Publient les bienfaits divers.

Ce Dieu, pour prouver qu'il nous aime,
Ce Dieu pour nous s'est fait mortel.
Ce Dieu vient se donner lui-même
Et mourir comme un autre Abel.

Il nous est né dans une étable,
La crêche lui sert de berceau.
[Il est aux[1]] mondains redoutable,
[Aux humbles doux[2]] comme un agneau.
....[3]

1-2 Lacunes dans le ms. — 3 Cette strophe et la suivante manquent. Le manuscrit est déchiré complétement.

Digitized by Google

LOU POUTOUN DE LA PRINCESSO

A MOUN AMI LOUIS ROUMIEUX

E la terro farandoulo,
De poutoun jamai sadoulo.
T. AUBANEL

Dins lou païs d'Anas-ie-vèire,
I avié 'n rèi que, pas qu'en bufant,
Lou viravon dóu biais que voulien sis enfant,
E que vesié toujour ço que ie fasien vèire ;
Un rei bouinas, à mita-mut,
Que menavo gaire de brut.

La pus jouino de si tres fiho
Revertavo un iéli courous.
Mens cande, s'escapant de soun nis óudourous,
L'aucelet dóu bon Diéu fai l'aleto e bresiho.
Tout cantant, risènt e dansant,
Venié de coumpli si quinge an.

LE BAISER DE LA PRINCESSE

A MON AMI LOUIS ROUMIEUX

Et la terre farandole, — de baisers jamais rassasiée.
Th. AUBANEL.

Dans le pays d'Allez-y-voir, — il y avait un roi que ses enfants faisaient tourner de la façon qu'ils voulaient, rien qu'en soufflant, — et qui voyait toujours ce qu'ils lui faisaient voir ; — un roi bonasse, à moitié muet, — qui ne faisait guère de bruit.

La plus jeune de ses trois filles — ressemblait à un lis brillant. — Moins candide, quand il s'échappe de son nid parfumé, — l'oiselet du bon Dieu bat de l'aile et gazouille. — Tout en dansant, en courant, en riant, — elle venait d'accomplir sa quinzième année.

Digitized by Google

Èro uno court de galejaire.
S'entendeguèron, un bèu jour,—
Pèr faire à nosto chato inoucènto un bon tour,—
Lou rèi e sis enfant. Li sorre emé li fraire,
Tóuti d'avanço se trufant,
Risien d'aquelo pauro enfant.

Acampon de bèus abihage;
Piei mandon pèr un estafié
Querre dins lou jardin lou fiéu dóu jardinié,
Qu'èro brave e qu'avié tout-bèu-just vint an d'age.
Dins li vièsti riche aguè l'èr
E lou gàubi d'un prince fièr.

Pièi lou menon à la princesso,
En ie disènt:—« Vaqui lou fiéu
Dóu puissant e valènt rei de Pamparifiéu.
Ges de prince jamai n'aguè tant de richesso.
Es vengu demanda ta man,
E vous maridarés deman. »

—« Fugue fa ço que vòu moun paire! »
Dis la princesso.— « Acò vai bèn,
Ie replicon; parèi qu'agrado lou jouvènt. »
E, butant lou garçoun vers sa sorre, li fraire

C'était une joyeuse cour.— Le roi et ses enfants s'entendirent un beau jour— pour jouer un bon tour à notre innocente jeune fille.— Ses frères et ses sœurs, d'avance se moquant, —riaient de la pauvre enfant.

Ils préparent de beaux vêtements — et envoient ensuite chercher par un estafier, — dans le jardin, le fils du jardinier, — bon garçon qui avait juste vingt ans. — Dans les riches habits, il eut l'air — et la tournure d'un prince fier.

Puis ils le mènent à la princesse, —en lui disant: « Voilà le fils — du puissant et vaillant roi de Pamparifieux.— Aucun prince n'a jamais eu tant de richesses. — Il est venu demander ta main, — et demain vous vous marierez. »

« Qu'il soit fait comme le veut mon père! » — dit la princesse. — « Cela va bien,— lui répliquent-ils. Il paraît que le jeune homme plaît.»

Digitized by Google

Apoundon : — « Zóu ! sènso façoun,
A ta nòvio fai un poutoun ! »

Tant lèu an di, li couloureto
An floureja sus lou front blanc
De la chato, qu'aparo uno gauto au galant.
Éu, auso pas. — « Zóu ! » fai lou rèi. Sus la gauteto
Peto lou poutoun dóu jouvènt,
E la chatouno ie lou rènd.

Alor tóuti, vague de rire !
Lou rèi, que tenié 'n bon raumas,
S'estripavo li costo emé si cacalas.
Cridavon, li princesso :—« Ai ! Dieu ! quinte martire ! »
E, de tant rede que risien,
Sus soun cap si péu fernissien.

Li fraire fasien à sa sorre
De salut e, picant di man,
Galejavon :— « Acò 's un mariage charmant !
Es ço que se pòu dire agué lou blanc dóu porre !
Perdine ! emé lou nòvi qu'as
Lou liéume te mancara pas !...»

Quand enfin s'amaisè lou rire,

— Et, poussant le garçon vers leur sœur, les frères — ajoutent: « Allons ! sans façon, — fais un baiser à ta fiancée. »

Ils n'ont pas plutôt dit, que la rougeur — envahit le front blanc — de la jeune fille, qui tend sa joue au galant. — Lui, n'ose pas. « Allons ! » dit le roi. Sur la joue — résonne le baiser du jeune homme, — et la jeune fille le lui rend.

Alors tous de rire. — Le roi, qui tenait un bon rhume, — se déchirait les côtes à force de rire. — Les princesses jetaient des cris : « Ah ! Dieu ! quel martyre ! » — Et elles riaient si fort que leurs cheveux frémissaient sur leur tête.

Les frères faisaient des saluts à leur sœur — et, frappant des mains, — ils plaisantaient: « C'est ce qu'on appelle *avoir le blanc du poireau !* — Parbleu ! avec le fiancé que tu as, — tu ne manqueras pas de jardinage ! »

Lorsque enfin le rire se calma, — l'aîné se lance et lui dit : — « Pe-

Digitized by Google

L'eina prend lou vanc e ie fai :
— « Simplasso ! veses pas ço que nous rènd tant gai,
Ço que li cacalas de ti gènt volon dire ?
As pas vist que ço que s'es fa
Èro rèn que pèr se trufa ?

»Aquéu prince de pacoutiho
En quau baières un poutoun,
Vèn de Pamparifiéu coume iéu de Cantoun.
I 'avèn tout douna nautre : abihage e famiho.
Per tout dire, es Pau de Granié,
L'enfant de noste jardinié. »

La princesso aubourè la tèsto ;
Mais adejà, vergougnous, Pau,
En patusclant, avié gagna soun paure oustau.
—« Devès èstre countènt d'aquelo gènto festo ! »
Diguè la chato, e s'embarrè
Dins sa chambro, mai noun plourè.

I'avié d'acò 'n couple d'annado,
Quand aquéu brave ome de rèi,
Sentissènt chasque jour que se faisié bèn vièi,
Avans de faire au cros la grando cabussado,
Entreprenguè de decida
Sis enfant à se marida.

tite sotte! Tu ne vois pas ce qui nous rend si gais, — ce que signifient les éclats de rire de tes parents? — Tu n'as pas vu que tout-ce qui s'est fait — n'était que moquerie.

Ce prince de pacotille, — à qui tu as donné un baiser, — vient de Pamparifieux comme moi de Canton. — Nous lui avons tout donné, habits et famille. — Pour tout dire, c'est Paul, le fils de Granier, — notre jardinier. »

La princesse leva la tête ; — mais déjà, tout honteux, — Paul avait en courant regagné sa modeste demeure. — « Vous devez être contents de cette fête charmante ! » — dit la jeune fille, et elle s'enferma dans sa chambre, — mais ne répandit pas une larme.

Il y avait de cela un couple d'années, — quand ce brave homme de roi, — sentant chaque jour qu'il se faisait bien vieux, — avant de faire dans la tombe la grande culbute, — entreprit de décider — ses enfants à se marier.

Digitized by Google

Fuguè pas sènso un pau de peno ;
D'ùni disien o, d'àutri noun :
Lou mariage n'a pas pèr tóuti bon renoum.
Mai aquest cop lou rèi s'encarrè ; prego, reno
E fai tant que tóutis ensèn
Au maridage soun counsènt.

Marida de garçoun, cóucagno !
Lis ome soun proun disavert ;
Sabon de quinte biais se casso, estiéu-ivèr,
E coume un bon cassaire engabio uno coumpagno.
Mais li fiho ! es grèu autramen !
Lou rèi se n'en tirè pamen.

Fai assaupre à tóuti li prince
Qu'èron en age d'espousa
Qu'a tres chato ; que trop noun se poudien lausa
Pèr l'engèni, lou gàubi e lou bèn, qu'es pas mince ;
Qu'an, em' acò, tant d'esperit
Que volon chausi soun marit ;

Qu'adounc, se la causo i'agrado
Di chato d'óuteni l'anèu,
N'an qu'à se capita tau jour dins lou castèu,
Ounte di bèu galant se tendra l'acampado.

Ce ne fut pas sans un peu de peine.— Les uns disaient oui, les autres, non: — le mariage n'a pas auprès de tout le monde bonne renommée. — Mais, pour cette fois, le roi s'obstina ; il prie, il se fâche, — et fait si bien que tous ensemble — consentent au mariage.

Marier des garçons, baste !— Les hommes sont assez délurés ;— ils savent de quelle façon on chasse, hiver comme été, — et comment un bon chasseur met en cage une compagne. — Mais les filles ! c'est autrement difficile ; — le roi s'en tira cependant.

Il fait savoir à tous les princes — en âge d'épouser — qu'il a trois filles ; qu'on ne pouvait trop louer leur caractère, — leur tournure et leur bien, qui n'était pas mince ; —qu'elles ont avec cela tant d'esprit, — qu'elles veulent choisir elles-mêmes leur mari ;

Que donc, s'il en est à qui il soit agréable — d'obtenir l'anneau de ces jeunes filles, — ils n'ont qu'à se trouver tel jour dans le château

Digitized by Google

— E, pèr dire la verita,
Ie venguèron de tout cousta,

De tout péu e de touto meno :
Fiéu de marqués, de duc, de rèi,
Laid o poulit ; brun, blound o rous ; jouine vo vièi.
La grand salo d'ounour, aquéu jour, fuguè pleno
De galant, de segnour, emai
De tóuti li gènt dóu palai.

Dins l'esplendour de si teleto,
Dins si raubo i rìchi coulour,
Semblavon, li tres chato, uno garbo de flour.
L'einado au premié reng sus lou trone s'asseto ;
Piei, d'un èr sourrisènt e quet,
Pren uno roso à soun bouquet

E la douno à soun pichot page.
Lou garçounet, d'un biais galant,
Au prince Frederi la porto que, tremblant,
A la princesso vèn d'à geinoun rèndre óumage.
—« Sias moun gèndre !» lou rèi diguè,
E tout lou mounde aplaudiguè.

Mai la segoundo di princesso,

—où des prétendants se tiendra l'assemblée.—Et, pour dire la vérité, — il en vint de tous les côtés,

De toute tournure et de toute espèce : — fils de marquis, de duc, de roi, — laids ou jolis ; blonds, roux ou bruns ; jeunes ou vieux. — La grande salle d'honneur — était, ce jour-là, pleine de galants, et en outre — de tous les gens du palais.

Dans la splendeur de leur toilette, — dans leur robe aux riches couleurs, — les trois jeunes filles ressemblaient à une gerbe de fleurs. — L'aînée au premier rang s'assied sur le trône ; —puis, d'un air souriant et tranquille,— elle prend une rose dans son bouquet

Et la donne à son petit page.—Celui-ci galamment la porte au prince Frédéric, — qui, tremblant, vient rendre — à genoux hommage à la princesse.— « Vous êtes mon gendre ! » dit le roi,— et tout le monde applaudit.

La seconde des princesses, — son tour venu, de son doigt blanc —

Digitized by Google

Soun tour vengu, de soun det blanc
Tiro un superbe anèu d'or fin ; e pièi, sounant
Lou menistre dóu rei, ie fai signe. Éu s'empresso,
Fènd la foulo e baio l'anèu
Au valènt prince d'Aubanèu.

Aquéu vers sa nòvio s'avanço,
La pren au bras e gentimen
Se viro vers lou rèi e ie fai coumplimen.
Quinte couple poulit ! falié li vèire en danso !
An fa, despièi, souco de fiéu
Qu'an l'amo caudo e lou sang viéu.

Quand vèn lou tour de la tresenco,
Tóuti fuguèron espanta
De la vèire dins lou trelus de sa bèuta,
Aubo puro de mai, frucho madalenenco.
E li segnour disien :— « Moun Diéu !
Voudriéu que fuguèsse pèr iéu ! »

— « Que fague tambèn ma chausido,
Paire, diguè, lou voulès dounc ?
Ah ! se me devias pas refusa moun perdoun,
Voudriéu fiho emé vous passa touto ma vido.
Lou que moun anèu gagnara
Bessai noun vous agradara. »

tire un superbe anneau d'or fin ; puis, appelant — le ministre du roi, lui fait un signe. Lui s'empresse, — fend la foule, et remet l'anneau — au vaillant prince d'Aubanel.

Celui-ci s'avance vers sa fiancée, — la prend au bras et gentiment, — se tournant vers le roi, lui fait compliment. — Quel joli couple ! il fallait les voir à la danse ! — Depuis, ils ont fait souche de fils — qui ont l'âme chaude et le sang vif.

Quand vint le tour de la troisième, — tous furent stupéfaits — en la voyant dans le rayonnement de sa beauté, — aube pure de mai, fruit de la Madeleine ! — Et les seigneurs disaient : « Mon Dieu ! — comme je voudrais que ce fût moi !. . . . . »

« Que je fasse aussi mon choix, — vous le voulez donc, mon père ? » dit-elle. — Ah ! si vous ne deviez pas refuser mon pardon, — je voudrais, fille, passer auprès de vous toute ma vie. — Celui qui obtiendra mon anneau — peut-être ne vous agréera point. »

Digitized by Google

— « Sabe d'avanso que m'agrado !
Anen ! acoumplis toun degu !
Vè ! tóuti aquéli gènt pèr rèn soun pas vengu ;
E fau avans deman que fugues maridado.
Vai ie dounc ! agues ges de pòu ;
Que toun cor parle coume vòu. »

— « Fugue fa ço que vòu moun paire ! »
Dis la chato. S'aubouro alor ;
De soun trone descend... Batien tóuti li cor.
Èron, li fiéu de rèi, li premié di fringaire :
Sènso n'en faire ges de cas,
Elo passo e s'arrèsto pas.

Pièi venien li prince... Elo passo.
De marqués, de comte... Pas mai.
Tout lou mounde disié :— « Mai, moun Diéu, ounte vai ?»
Elo anavo toujour dre ; pèr ie faire plaço,
Davans soun iue pur, à-de-reng,
Se durbissien tóuti li reng.

Tout au founs, coucha pèr la gardo,
Fernissié de pople un grouün ;
Di serviciau dóu rei, n'en mancavo pas un.
La chato arrivo aqui ; dins la foulo arregardo,

« Je sais d'avance qu'il m'agrée ! — Allons ! fais ton devoir ! — Vois, tout ce monde n'est pas venu pour rien. — Il faut avant demain que tu sois mariée. — Va donc, n'aie pas peur ; — que ton cœur parle comme il le veut. »

« Qu'il soit fait comme le veut mon père ! » dit la jeune fille. — Elle se lève alors, de son trône descend. Tous les cœurs battaient. — Les fils des rois étaient au premier rang des prétendants. — Sans en faire cas, — elle passe et point ne s'arrête.

Puis venaient les princes, — elle passe. — Des marquis, des comtes, pas davantage ! — Tout le monde disait : « Mais, mon Dieu, où va-t-elle ! » — Elle allait toujours ; pour lui faire place, — devant son regard pur, à la file, — tous les rangs s'ouvraient.

Tout au fond, repoussé par la garde, — frémissait un amas de peuple, — où ne manquait pas un seul des serviteurs du roi. — La

Digitized by Google

Eisito, fai tres pas, e vèn
Touto enrouitado à-n-un jouvènt :

— « Vergougno à la que dins sa vido,
Quand d'un ome tèn un poutoun,
Soufris qu'un autre après ie doune lou segound !
M'avès fa lou premié pèr trufarié coumplido ;
Qu'enchau ? Sarai vostro, jouvènt !
O dintrarai dins un couvènt !... »

— « Sara pas sènso que iéu cride ! »
Fai lou rei que la seguissié ;
« Tu ! voudriés espousa lou fiéu d'un jardinié ! »
—« Noun pode espousa qu'éu, se jamai me maride :
Éu aguè moun premié poutoun ;
Ges d'autre n'aura lou segound.

» Sabe bèn que dins la pauriero
Viéu la mouié d'un jardinié,
Paire ! Mai seguirai moun camin tout planié,
Coume pèr li palais, tambèn pèr li cauliero.
Paure oustalet o sant couvènt,
Anarai ounte vous counvèn. »

Alor lou rèi : — « O cor d'evòri !

jeune fille arrive là, regarde dans la foule, — hésite, fait trois pas, et s'adresse, — toute rougissante, à un jeune homme :

« Honte à celle qui dans sa vie, — quand d'un homme elle tient un baiser, — peut souffrir après qu'un autre lui donne le second. — Vous m'avez fait le premier par une tromperie insigne ! — Qu'importe ? Je serai à vous, jeune homme ! — ou j'entrerai dans un couvent. »

« Cela ne sera pas sans que je crie ! » — fait le roi qui la suivait. — « Toi, tu voudrais épouser le fils d'un jardinier ! » — « Je ne puis épouser que lui, si jamais je me marie — Il a eu mon premier baiser, — aucun autre n'aura le second.

» Je sais bien que dans la pauvreté — vit la femme d'un jardinier, — mon père. Mais je suivrai de plein pied mon chemin, — à travers les rangées de jardinage comme à travers les palais. — Pauvre maisonnette ou saint couvent, — j'irai où vous voudrez. »

Alors le roi : « O cœur d'ivoire ! — J'ai fait la faute, je la boirai. —

Digitized by Google

Ai fa la fauto, la béurai !
Mai n'es pas au pacan que te maridarai :
Pau es d'aqueste jour marqués de Caulet-Flòri ;
Emai, car acò n'es pas proun,
Sara prince dis Agroufioun !»

E coume lou vouguè lou paire
Fuguè fa. — Dins tout lou païs,
De l'innoucènto chato agradè l'umble avis.
Degun se n'en riguè vo n'en riguè pas gaire...
Es de dire qu'aquéu païs
Lou mounde d'iuèi l'a jamai vist[1].

Pèire di MARELLO.

Mais ce n'est pas au paysan que je te marierai. — Paul est de ce jour marquis de Chou-Fleuri,— et même, car cela n'est pas assez,— il sera prince des Cerises. »

Et comme le voulut le père, —il fut fait.— Dans tout le pays,— on approuva l'humble avis de l'innocente jeune fille. — Personne n'en rit, ou, si l'on en rit, ce ne fut pas beaucoup...— Il faut dire que ce pays-là, — les gens d'aujourd'hui ne l'ont jamais vu.

Pierre des MARELLES.

[1] Provençal (Avignon et les bords du Rhône). Orthographe avignonnaise.

Digitized by Google

A 'N JAQUES DE JANSEMI

SALUT DEDICAT A SOUN FILH

Jaques de Jansemì, dins le laugè brumatge
Que, de maitì, tremolo e curbìs toun visatge
Naut, bel e dreit coumo un acrin,
Te vesi un bras levat e l'autre que se pauso
Sus toun cor, en ausint ta vous claro que gauso,
Coumoulo de ta muso en trin.

Cantos le tieune endreit, troubaire poupulari,
Dins le brounze adreitat, devès Garouno e barri,
Subre le planal, e vivent
Coumo quand paressiòs, foro de ta boutigo,
Per tout ount se vesiò la pauriero enemigo,
Mai ount fieulavo l' maissant vent.

O Gascou! qu'as un noum de poulido floureto,
Ta pouësìo embaumo ; — es douço, fino e neto
Autant que l' gentì jansemì;
Mais ta vous pouderouso e las tieus brassejados

A JACQUES JASMIN

SALUT DÉDIÉ A M. JASMIN FILS

Jacques Jasmin, dans la légère brume—qui, de grand matin, tremble et couvre ton visage—haut, bel et droit comme un sommet,—je te vois, un bras levé et l'autre qui se pose — sur ton cœur, en entendant ta voix claire qui ose,— pleine de ta muse en train.

Tu chantes ton endroit, poëte populaire, — dans le bronze dressé, vers la Garonne et le faubourg, — sur la place publique, et vivant comme quand tu paraissais, hors de ta boutique, — partout où se montrait la pauvreté ennemie, — même où sifflait le mauvais vent.

O Gascon! qui as un nom de fleurette jolie,— ta poésie embaume ; elle est douce, délicate et pure — autant que le gentil jasmin;— mais

Digitized by Google

Soun las d'un *jugleor,* e tenoun empachados
Las gens que voulion l'entrumì.

Aro, coumo v'as dit, porto al frount uno estelo
Que trauco finoment de sous belets la telo
Tant vergougnouso de l'escur,
Lenh del maldit cresent que la sieu bavo tuo,
E ten le sieu cap naut coumo toun estatuo,
Aro, dins la lus e l'azur.

Vas parlant de countunh, aquital, en plen aire,
Al porto-berret blu, brave oubriè, travalhaire
Qu'a suen del pruniè tant presat;
A la bruno Ageneso as passes vieus, coufado
Del madras qu'al chignoun nouso sa ma de fado,
Daissant sul' frount le pel frisat.

I tenes dins le cor l'amour grand de la bresso
E del parla mairal mai bou qu'uno caresso,
En i disent les tieus bourdous:
Tous recits emauguts: l'*Abuglo, Françouneto,*
Tres de Mai, Soubenis e manto cansouneto
Que vous daisso le pot audous.

ta voix puissante et tes gestes — sont ceux d'un *jugleor,* et elles tiennent empêchées — les gens qui voulaient l'embrumer.

Maintenant, comme tu l'as dit, elle porte au front une étoile — qui troue délicatement de ses rayons la toile — pleine de vergogne de l'obscurité, — loin du maudit s'imaginant que sa bave tue, — et elle tient la tête haute comme ta statue, — maintenant, dans la lumière et l'azur.

Tu vas parlant sans discontinuer, là, en plein air, — au porte-berret bleu, bon ouvrier, travailleur — qui soigne le prunier si estimé ; — à la brune Agenaise aux pas vifs, coiffée — du madras que noue au chignon sa main de fée, en laissant les cheveux frisés sur le front.

Tu maintiens dans leur cœur l'amour grand du berceau — et du parler maternel meilleur qu'une caresse,— en leur disant tes vers,— tes récits émus: l'*Aveugle, Françonnette,* — *Trois Mai, Souvenirs,* et mainte chansonnette — qui vous laisse la lèvre odorante.

Digitized by Google

Toun brave paraulì fa que la joio es grando
De l'espacious Graviè dreit la belo garlando,
E de l'oustalas de Mount-luc
A-n-aquel pount de peiro à las vint e tres arcos
Que vei ana, venì, qui sap quantos de barcos
E de barquiès ples d'abeluc.

Balhos as cieutadins le vam que vous enmeno,
Siogue costo Lairac ou dedins la Gareno
Qu'a le sieti d'Escaliger,
— E levos de ressous, pus lenh, per la Prouvenço,
L'Auverni, le Bearn, Parìs, la vilo inmenso,
Per tout ount i a de pople fier.

Troubaire, quand dision que la lengo ero morto,
Fousqueres des prumiès à venì sus la porto
Del païs folh de libertat,
Per crida :—« M'agen dounc, les omes de magagno ! »
E demoros depeds, tal que, dins l'Alemagno,
Un Rouland[1] que gardo cieutat.

Quand se trufo l' bastard e quand le pàntou rouno,
O Jansemì, toutjoun le tieune aram clarouno

Ton bon parler fait que la joie est grande — du spacieux Gravier aux belles Arcades, — et de la maison de Montluc — à ce pont de pierre aux vingt-trois arches — qui voit aller, venir, qui sait combien de barques — et de patrons pleins d'affection au travail.

Tu donnes aux citoyens l'élan qui entraîne, — soit à côté de Layrac ou dans la Garenne qui a la chaise de Scaliger, — et tu réveilles des échos, plus loin, à travers la Provence,—l'Auvergne, le Béarn, Paris, la ville immense, — partout où il y a du peuple fier.

Poëte, quand on disait que la langue était morte, — tu fus un des premiers à venir sur le seuil — du pays fou de liberté,— pour crier : «Qu'ils me prennent donc, les hommes de mauvais travail ! »— Et tu demeures debout, ainsi qu'en Allemagne,—un Roland, gardien de la cité[1].

Quand le bâtard se moque et quand le lourdaud grommelle, — ô

[1] Dans plusieurs villes de l'Allemagne, on voit encore des statues de pierre qui sont connues sous le nom de *Roland;* elles défendent l'entrée des cités.

Digitized by Google

Per nostro Franço des Latìs !
Servo forço del pople e vertut de la raço,
Airisso l'ardimand e fa prigoundo traço
Dins cado loc ount restountìs,

E fara sens repaus brounzina la deviso :
Agen ! Agem le cor, l'amo, la valentiso
E l'eime des fortis aujols ;
Agem toutjoun l'amour de la lengo encantairo
Que, memes dins le tems mascarat, nous amairo
De soulelh à grandis rajols[1] !

A. Fourès.

Agen, 14 de decembre 1883.

Jasmin, toujours ton airain claironne — pour notre France des Latins ! — Il conserve la force du peuple et la vertu de la race, — hérisse le hardi et fait trace profonde — partout où il retentit,

Et il fera sans repos bourdonner la devise : — *Agen !* Ayons le cœur, l'âme, la vaillance — et l'esprit des robustes aïeux ; — ayons toujours l'amour de la langue enchanteresse — qui, même par le temps obscur, nous nourrit — de soleil à grands flots !

Agen, 14 décembre 1883. A. Fourès.

[1] Languedocien (Castelnaudary et ses environs). Orthographe montpelliéraine.

Digitized by Google

LOU BRUGIDOUR

[Lou *Brugidour,* o *Brounzidour,* es un gaudre de la Courrèso, ansindo di pèr amor dóu brounzimen de sis aigo.]

PROBITAS LAUDATUR, ET ALGET
(*Juvenau,* Sat. I.)

Jouvenas inmourtau, nistoun de la mountagno !
T'u, sèns lassige e sènso lagno,
O BRUGIDOUR !
Que taies toun camin à travès lou terraire,
Esbarlugant, abrasama, bramaire,
O BRUGIDOUR ! o BRUGIDOUR !

Coume un autre au dougan de la mar escumouso,
Aloubatido, souloumbrouso,
O BRUGIDOUR !
Au bord de ti courrènt, m'espassejant à l'aise,
Mouralise, pense, pantaise,
O BRUGIDOUR ! o BRUGIDOUR !

LE BRUGIDOUR

[Le *Brugidour,* ou *Brounzidour,* est un torrent de la Corrèze, ainsi nommé à cause du bruit de ses eaux.]

ON LOUE LA PROBITÉ ET ELLE MEURT TRANSIE DE FROID
(*Juvénal,* Sat. I.)

Jeune immortel, fils de la montagne ! — Toi, sans fatigue et sans ennui,—O BRUGIDOUR ! —qui tailles ton chemin à travers le terroir,— éblouissant, ardent, bruyant, — ô BRUGIDOUR ! ô BRUGIDOUR !

Comme un autre à la plage de la mer écumeuse, — furibonde, ténébreuse, — ô BRUGIDOUR ! — au bord de tes eaux, me promenant à l'aise, — je moralise, je médite, je rêve, — ô BRUGIDOUR ! ô BRUGIDOUR !

Digitized by Google

Mirau dis agnelet, coupo de l'auceliho
Qu'à toun entour luse e bresiho,
O BRUGIDOUR!
Au mitan dis aubras qu'escampon la castagno,
Quand dardaies sus la campagno,
O BRUGIDOUR! o BRUGIDOUR!

Au mitan dis apènd di verdàli pradello,
Quand toun erso se desfourello[1],
O BRUGIDOUR!
Cantarèu, boulegoun[2], fas valé ta vidasso,
Sounanto toujour, jamai lasso,
O BRUGIDOUR! o BRUGIDOUR!

Fugues, fugues, te prègue, au paure soulitàri
Un grand eisèmple salutàri,
O BRUGIDOUR!
— Valon rèn, rèn de rèn, la douçour, lou silènci,
A forço forto intelligènci,
O BRUGIDOUR! o BRUGIDOUR!

Miroir des agnelets, coupe des oiseaux — qui gazouillent et brillent à ton entour, — ô BRUGIDOUR! — Au milieu des grands arbres qui éparpillent la châtaigne,—quand tu te lances sur la campagne,— ô BRUGIDOUR! ô BRUGIDOUR!

Au milieu des pentes des vertes prairies, — quand ton onde se dégaine,— ô BRUGIDOUR! — chantant, empressé, tu fais valoir ta pauvre vie, — résonnante toujours, jamais lasse, — ô BRUGIDOUR! ô BRUGIDOUR!

Sois, sois, je te prie, au pauvre ermite, —un bel exemple salutaire, —ô BRUGIDOUR!— La douceur, le silence ne valent rien, rien de rien, — à mainte forte intelligence, — ô BRUGIDOUR! ô BRUGIDOUR!

[1] *Littéralement :* Quand ton onde (ou ta vague) sort de son fourreau
[2] *Littéralement:* remuant.

Digitized by Google

A L'ABAT....

sèmpre cura de campagno, qu'amerito pamens d'èstre canounge, meme evesque, e qu'es, ai, ai, rèn que cura de campagno.

Brassejo, o bras valènt ! Pounchejo dounc, viòuleto !
Sono, o voues, sono la troumpeto
Dóu BRUGIDOUR !
La moudestié 's lausado e pamens jalo à l'aire ;
L'auriho s'atiro au cridaire,
Au BRUGIDOUR, au BRUGIDOUR[1] !

William-C. BONAPARTE-WYSE.

SALUT A TEODOR AUBANEL

Pèr faire lis óunour au trelusènt Arquin,
Qu' aloubati nous arribo dóu Rose,
Ves, lou cèu es en flamo, e lou niéu diamantin,
E lou Pounènt un abrasadou rose[2] !

W.-C. B.-W.

Mount-pelié, jour de l'*Arquinejado* dóu 26 Des. 1883.

A L'ABBÉ....

toujours curé de campagne, qui mérite cependant d'être chanoine, même évêque, et qui n'est, hélas ! rien que curé de campagne.

Gesticule, ô vaillant bras ! Montre-toi donc, violette ! — Sonne, ô voix, sonne la trompette — du BRUGIDOUR ! — La modestie reçoit des louanges, et cependant elle gèle à l'air ; — l'oreille est attirée à celui qui crie, — au BRUGIDOUR ! au BRUGIDOUR ! *(Vociférateur.)*

William-C. BONAPARTE-WYSE.

SALUT A THÉODORE AUBANEL

Pour faire honneur au brillant Arquin — qui, tout ardent, nous vient du Rhône, — vois, le ciel est en flamme, et la nue diamantine, — et le Ponent un foyer de lueurs roses !

W.-C. B.-W.

[1-2] Provençal (Avignon et les bords du Rhône). Orthographe avignonnaise.

Digitized by Google

A PAU MARIETOUN

—

Aital, tu me ses vengut veire
Trusca dins moun paubre sejourn;
M'as dich bounjourn, t'ai dich bounjourn,
E moun veire a trucat toun veire !

Ieu, ailas ! que migre e qu'omeire
Sens fi ni coumte, nueg e journ,
Can me proumetias del sujourn,
Avia trop de pena a te creire...

As rejauvit moun « niu d'eisilh [1] »,
Decoun, mal moun grat inutilh,
Agache, e me minge lou fege :

Per l'amor d'aco, sias grazit
E requistat, e beneizit,
Oh tu, l'ange del Felibrege [2] !

Josep Rous.

A S.-Alari, XXVIII d'avoust 1883.

A PAUL MARIÉTON

—

Ainsi, tu m'es venu voir — jusque dans ma pauvre demeure ; — tu m'as dit bonjour, je t'ai dit bonjour, — et mon verre a choqué ton verre !

Moi qui suis, hélas ! triste et haletant — sans fin ni compte, jour et nuit, — quand tu me promettais du soulagement, — j'avais trop de peine à te croire...

Tu as réjoui mon « nid d'exil », — où, malgré moi inutile, — je regarde, et me ronge le foie [3] :.

A cause de cela, sois accueilli — et choyé, et béni, — ô toi, l'ange du Félibrige !

Joseph Roux.

A Saint-Hilaire, 28 août 1883.

[1] Expression de M. Paul Mariéton. — [2] Limousin (Tulle et ses environs). — Orthographe des troubadours. — [3] Littéralement : *me mange le foie.*

Digitized by Google

NECROLOGÍA

—

N' ANDREU BALAGUER Y MERINO

Crech que 'ls lectors de la present *Revista* no ignoren la trista nova de la mort del jove escriptor catalá, así com també, per sos articles estampats en la mateixa [1], coneixen en part sos mérits literaris. Y dich en part, perque fora de Barcelona es quasi imposible tenir noticia cabal de totes ses compósicions, espargides en moltes y diverses publicacions periódiques. En la excelenta memoria necrológica, obra de son íntim amich N' Antoni Aulestía y Pijoan (*Ilustració catalana*, any IV, nos 99 y 100), se llegeix una copiosa llista de aquelles composicions, de que avem donat un senzill extret al *Polybiblion*, com cosa molt pertanyent á una Revista esencialment bibliógráfica. Aqui no farem mes que dir breus paraules de la persona y del talent de nostre estimat compatrici y colega.

N' Andreu Balaguer nasqué á Barcelona lo dia 31 d'octubre de l'any 1848 y morí á la mateixa ciutat lo 5 de igual mes de 1883. Demostrá molt aviat sa especial aptitut pels travalls d'erudició que foren sa passió y ocupació favorites, apres de haver complert ab lo major zel les que li imposava sa professió notarial, de que parlava també ab singular complacencia. En tot lo curs de sa massa breu, pero ben aprofitada, vida literaria, may escrigué cosa ninguna que no fos ab gran amor y conciencia. No s'avergonyía de ser travallador, com molts que pensen que la laboriositat y'l talent estan renyits, com si no fossen abdos necessaris factors per resoldre molts y molts problemes. No perdonava afany ni diligencia quant se tractava d'inquirir y de fixar una veritat histórica y hauria mirat com falta imperdonable no consultar tot, quant podia portar molta ó poca llum á la materia que tractava. Mentrestant no s'oblidava de les que mes endevant se proposava estudiar y per so sempre anava visitant arxius y biblioteques y no passava per ses mans llibre ó revista de que no'n tragués substancioses notes, que tenía 'l do de guardar y arreglar de manera que may li feyen falta l'hora d'aprofitarles.

Un bon exemple nos dona lo Sr Aulestia en lo que'ns diu de la obra: « *De la mort del infant en Carles...Princep de Viana, ab novas de las solemnials exequias que li feren los Catalans, segons relació d'una crónica*

[1] Los principals y que figuren en los *tiratjes-á-part* son *Un document relatif à la Chronique du Roi Jacme* y *Ordinacions d'Empurias.*

Digitized by Google

y altres documents contemporáneos. » Pera fer aquesta obra, observa 'l necrólech, consultá no res menys que vint y nou obras de diferents autors, desde el sigle xv al actual, qual ordenada serie porta en una nota, y registrant arxius, en particularlo Municipal, va vestint ab peregrins detalls y singulars tochs la relació extensa que de la mort d'aquell infortunat Princep ne doná Joan Mayans, escrivá de la casa de la Ciutat.

Altre exemple molt á ma tenen los lectors d'aquesta *Revista* en les *Ordenacions y bans del comtat d'Empurias* (tomo V, pag. 18 y seg.), mostra patent de lo que pot lo veritable esperit d'investigació. Abans del últim preliminar que 's refereix directament al document que 's publica, n' hi ha altres dos: un sobre la legislació catalana, l'altra sobre la vila y comtes d'Empurias. Lo primer té poch mes de dues planes, lo segon quatre y be 's pot dir que res hi falta pera son objecte. Mirense les notes y 's trobará un estudi y un travall qu'espanten. Aquesta monografia, que á primera vista pot semblar que no 's proposa mes que la publicació d'un text de llengua, es tota plegada un travall historich juridich ahont hi ha molt que admirar y apendre. Ab un bon nombre de consemblants s'aniria enriquint, engrandint y renovant en part la historia.

Qui no conega nostre malaguanyat amich, sino per la generalitat de ses obres d'aspecte tan serio y de natura especialment científica, no 's pot figurar l'home tal com era. Tots los qui de prop lo conogueren creyem que diran á una veu que lo que en ell dominava era 'l sentiment. Això se li veya no sols en les relacions domestiques y socials, sino en lo entusiasme ab que componía sos escrits históríchs, major sens dupte del que sentiren molts poetes pera donar vida á llurs obres. Lo lector atent pot adonarse sovint que Balaguer estimava, al mateix temps que la investigació, la cosa investigada y que al calor del esperit historich afegía l'encés afecte del patrici [1].

Balaguer no feya versos, pero tenía l'anima verament poética. Recordam una de ses composicions (no sabem si publicada), en que parla del sant llas conjugal en termes que no calgué versificar per ferlos estéticament atractívols, que be prou los embelleixen la puresa dels sentiments y la elevació de les idees. Es veritat que l'autor havia sempre begut en la unica font d'ahont rajen tals sentiments y tals idees.

[1] Aulestia, parlant especialment de *la Mort d'en Carles,* obra que per rahó de son asumpte mes ho consentia, li aplicá 'l concepte que té format d'un genre histórích ensemps crítich y pintoresch : concepte que exposa en la Necrología de Balaguer per medi de belissimes imatges y que els mateix realisá. ja fa algun temps, en una narració molt notable.

Digitized by Google

No solament sos amichs y alguns afectats á l'historia patria tingueren en gran preu los escrits de nostre malaguanyat compatrici. Molt lletrats, italians, portuguesos y francesos, se complagueren en mantenir ab ell docta y amistosa correspondencia y entre los últims anomenats lo famós hispanista Morel-Fatio conegué molt aviat lo que aquell valia. Aixís es que no ha trigat á dedicarli en la *Romania* algunes ben sentides ratlles necrológiques. En elles expresa 'l desitx de que 's fassa un recull de sos millors escrits y aixis creyem que deuria ferse. Seria bona ocasió per que la patria que ell idolatrava y que feu poch per ell, li mostrás son bon recort d'una manera digna y profitosa.

M. Mila y Fontanals.

CHRONIQUE

En corrigeant les épreuves de la notice qui précède, nous ne supposions guère que nous aurions, pour ainsi dire, à la compléter, en annonçant la fin de celui qui y appréciait avec tant de justesse le caractère et les travaux du jeune érudit catalan. M. Milá y Fontanals est mort à Villafranca-del-Panadés, le 15 juillet dernier. La science européenne et, à un point de vue plus particulier, la *Revue des langues romanes*, font en lui une perte que nous essayerons d'apprécier dans un de nos prochains fascicules.

La Société a également perdu à Montpellier un membre qui s'intéressait vivement à sa prospérité et à ses études, M. le vicomte Charles de Vallat, ancien ministre plénipotentiaire, commandeur de la Légion d'honneur, etc., décédé le 7 août, à l'âge de soixante-huit ans. Pendant qu'il exerçait à Barcelone les fonctions de consul général de France, M. de Vallat avait beaucoup connu M. Milá y Fontanals et largement augmenté la bibliothèque méridionale et catalane qu'il a léguée à la ville de Montpellier. Il avait publié dans la *Revue* les poésies languedociennes de Léon Rouvière, et il lui destinait un choix de poésies provençales de Camille Reybaud, de Carpentras.

⁂

Livres donnés a la Bibliothèque de la Société. — Céntenaira 1884 dé Favré, ancien priou de Cellanoba. Montpellier, Pascou, [1884]; in-16, 8 pages;

Société archéologique, scientifique et littéraire de Béziers. Séance publique pour la distribution des prix du Concours de l'année 1884. Discours d'ouverture par M. Frédéric Donnadieu, président. Béziers, Granié et Malinas, 1884; in-8°, 16 pages (don de M. F. Donnadieu);

Avril (J.-T.): Epître provençale à M. J.-M. Boyer, en réponse à celle qu'il adressa le 8 juillet 1836 à M. J.-T. Avril, lui demandant le nom français de cent quarante-un mots provençaux. Deuxième édition. Manosque, Demontoy, 1883; in-8°, 8 pages (don de M. Victor Lieutaud);

Digitized by Google

Bacaloglu (Em.): Ore-cari dispositiunĭ noue din Cabinetulŭ de Fisică alŭ Universităţiĭ din Bucuresci. Bucuresci, Tipografia Academieĭ Române, 1884; in-4°, 8 pages (don de l'Académie roumaine);

Barbu (Nicolae): Istoria Romana de Titu Liviu, tradusa de Nicolae Barbu, publicata de Academia romana, sub privegherea Domnuliu G. Sion. Bucuresci, Tipografia Academieĭ române, 1884; in-8°, XII-364 p. (don de l'Académie roumaine);

Bertran y Bros (Pau): D'una Cansó popular rumana. Barcelona, la Renaixensa, 1884; in-8°, 8 pages;

Brandza (Dr Demetriu): Vegetaţiunea Dobrogeĭ, relaţiune presentată Academieĭ române. Bucuresci, Tipografia Academieĭ române, 1884; in-4°, 44 pages et pl. (don de l'Académie roumaine);

Mariéton (Paul): Souvenances, poésies, avec préface de Joséphin Soulary et lettre de Frédéric Mistral. Deuxième édition. Paris, Lemerre, 1884; in-12, VIII-104 pages;

Sbiera (Ion): Grigoriŭ Urechĭe, contribuiri pentru o biografie a luĭ. Bucuresci, Tipografia Academieĭ române, 1884; in-4°, 96 pages (don de l'Académie roumaine);

Soixante-dix journaux contenant des textes ou des indications utiles à la Société, donnés par MM. Albert Arnavielle (1), Gabriel Azaïs (1), Léon de Berluc-Perussis (1), Firmin Boissin (1), Frédéric Donnadieu (4), Fabry (1), Emile Finestres (1), Clair Gleizes (2), Hippolyte Guillibert (1), Charles d'Ille-Gantelmi (1), Paul Marieton (1), Mary-Lafon (1), Frédéric Mistral (2), l'abbé Moutier (1), Justin Pépratx (2), Roque-Ferrier (37), Louis Vergne (2), François Vidal (2) et Ant. Villié (8).

***

SÉANCES DE LA SOCIÉTÉ.— 20 février. — *Jan Bestio* et *lou Filhol de la Mort,* contes populaires languedociens, communiqués par M. Louis Lambert.

5 mars.— Notes de philologie rouergate (*suite*), par M. Joseph Durand (de Gros);

Blancaflor, poésie populaire catalane, traduite en vers montpelliérains, par M. Albert Arnavielle.

Errata du onzième tome de la troisième série

LOUS PERUSSAS E L'ABELHA.— P. 95, l. 9, greliadas, *lisez :* grelhadas.
CHRONIQUE. — P. 155, l. 5, M. M. Castets, *lisez :* M. F. Castets.
NOTES DE PHILOLOGIE ROUERGATE.— P. 189, l. 19, introduit, *lisez :* intraduit.
POÉSIES INÉDITES DES TROUBADOURS DU PÉRIGORD.— P. 223, n° II, vers 14-15, *lisez :* Non ges per tal c'o entenda — Que voillatz.....— P. 225, notes et variantes, vers 15, *au lieu de* no, *lisez* bem.

La première page des nos de mars, avril et mai, p. 105, 157 et 209, porte la mention de Tome XII au lieu de Tome XI.

Le Gérant responsable : Ernest HAMELIN

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

DU ONZIÈME VOLUME DE LA TROISIÈME SÉRIE

DIALECTES ANCIENS

Sainte Marie Madeleine dans la littérature provençale (*suite*) (C. CHABANEAU). 105-157
Poésies inédites des troubadours du Périgord (*suite*) (C. CHABANEAU). 209

DIALECTES MODERNES

Les Poëtes de la langue d'oc. I. William-C. Bonaparte-Wyse (*fin*) (F. DONNADIEU). 5
Monographie du sous-dialecte languedocien du canton de la Salle-Saint-Pierre (Gard) (le pasteur FESQUET). 53-239
Notes de philologie rouergate (*suite*) (DURAND de GROS). 77-189
L'Article dans la langue roumaine (OBÉDÉNARE). 133
Le Garçou que vai demanda 'no fillo en maridage, conte marchois (le docteur VINCENT). 261
Poésies de Dom Guérin de Nant (MAZEL et VIGOUROUX). 273
Li Set Poutoun, poésie provençale (T. AUBANEL). 89
Lou Perussàs e l'Abelha, poésie languedocienne (A. LANGLADE). 93
Θαλασσα, Θαλασσα, poésie provençale (W.-C. BONAPARTE-WYSE). 153
Un Rousàri de Camado, poésie provençale (W.-C. BONAPARTE-WYSE). 254
Lou Poutoun de la Princesso, poésie provençale (Pierre des MARELLES). 289
A N' Jaques de Jansemi, poésie languedocienne (A. FOURÈS). 299
Lou Brugidour, poésie provençale (W.-C. BONAPARTE-WYSE). 303
Salut à Teodor Aubanel, poésie provençale (W.-C. BONAPARTE-WYSE). 305
A Pau Marietoun, sonnet limousin (l'abbé Joseph ROUX). 306

VARIÉTÉS

Les participes « osé, avisé, entendu », dans les locutions « un homme osé », etc. (E. RIGAL). 257

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

Die Declination der Substantiva und Adjectiva in der langue d'Oc bis zum Jahre 1300, par M. P. Reimann (É. Levy). 38-200
Das altfranzoesische Rolandslied, text von Chateauroux und Venedig, p. par M. W. Foerster (C. Chabaneau). 97
Karls der grossen Reisen nach Jerusalem und Constantinopel, par M. E. Koschwitz (C. Chabaneau). 98
Les Lapidaires français du moyen âge, par Léopold Pannier (C. Chabaneau). 98
Robert Garnier, les Tragédies, p. par M. W. Foerster (C. Chabaneau). 100
La Danse macabre du Var, par M. A.-L. Sardou (C. Chabaneau). 101
Das Leben und die Lieder der Trobadors Peire Rogier, par M. C. Appel (C. Chabaneau). 102
Der Troubadour Bertolome Zorgi, par M. Émile Levy (C. Chabaneau). 195

PÉRIODIQUES

Zeitschrift fur romanische Philologie (L. Constans.) 206
Revue du Monde latin (A. Roque-Ferrier). 104

NÉCROLOGIE

N' Andreu Balaguer y Merino (Mila y Fontanals). 307

Chronique. 51-154-207-259-309
Table des matières. 311

Digitized by Google

Digitized by Google

RETURN TO the circulation desk of any
University of California Library
or to the
NORTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
Bldg. 400, Richmond Field Station
University of California
Richmond, CA 94804-4698

ALL BOOKS MAY BE RECALLED AFTER 7 DAYS

- 2-month loans may be renewed by calling (510) 642-6753
- 1-year loans may be recharged by bringing books to NRLF
- Renewals and recharges may be made 4 days prior to due date.

DUE AS STAMPED BELOW

SEP 18 2001

12,000 (11/95)

FORM NO. DD6 BERKELEY, CA 94720

Digitized by Google

U.C. BERKELEY LIBRARIES
C006799528

Digitized by Google

Digitized by Google